N° 533 31e Année. Tome CXLII 1er Septembre 1920

# MERCVRE
## DE
# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE








—

*PRIX DU NUMÉRO*

*France....... 3 fr. 50 | Etranger....... 3 fr. 85*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# BULLETIN FINANCIER

Au nombre des importantes mesures financières votées par le Parlement avant de partir en vacances, il convient de signaler celle qui a trait au prochain Emprunt. La date de l'émission n'est pas encore fixée, mais il est entendu que le type adopté est un 6 o/o net d'impôts, qui ne manquera pas de recueillir de nombreux suffrages. En attendant, nos Rentes maintiennent leurs positions, fermement tenues aux environs de leurs cours précédents. — Aux fonds d'Etat étrangers, les emprunts russes ont été plus résistants, bien que notre ministre des finances ait déclaré que les coupons ne seraient pas acceptés en souscription de l'Emprunt français. Le Turc Unifié s'est relevé de 72 à 76 francs, sur la nouvelle qu'aussitôt après la signature du traité de paix avec la Turquie, il serait mis en paiement une somme de 12 fr. en espèces à valoir sur les coupons arriérés dont le montant sur l'Unifié s'élève à 25 francs. La Dette Unifiée d'Egypte gagne près de dix points à 138 francs.

*Le taux des emprunts de la Ville de Paris.* — Une loi publiée à l' « Officiel » du 28 juillet autorise la Ville de Paris : 1° à porter de 4,20 o/o à 6,75 o/o la taxe maximum de l'emprunt de 200 millions qu'elle a été autorisée à contracter par les lois du 13 juillet 1912 et 26 décembre 1913, en vue de permettre la construction, l'acquisition ou l'assainissement d'habitations à bon marché ; 2° à prélever sur la somme de 50 millions mise en réserve par l'article 2 de la loi du 13 juillet 1912 les sommes nécessaires pour la dotation de l'Office public d'habitations à bon marché de la Ville de Paris ou pour l'attribution de prêts à cet établissement. — Les Banques Françaises conservent leur bonne orientation, plusieurs se présentent avec quelques points d'avance, telles le Comptoir d'Escompte à 1095 fr. ; la Société Générale à 769 fr. Meilleure tenue de nos Chemins de fer : Est 625 ; Orléans 830 ; P.-L.-M. 740 ; Nord 961. Les valeurs de navigation sont assez calmes : Chargeurs Réunis 1340, reprise des Chargeurs Français à 4900 et des Vapeurs Français à 225 fr. — Peu de changements aux valeurs métallurgiques, qui après un peu de tassement se retrouvent au niveau de la quinzaine précédente ; les cuprifères sont calmes mais fermes, notamment le Rio à 1875. — Bonne contenance des Valeurs phosphatières et de Produits Chimiques, à part Kuhlmann qui fléchit légèrement à 1260. L'Electro-Chimie que nous avions laissée aux environs de 900 passe à 994 et les Phosphates Tunisiens progressent de 650 à 685. Les actionnaires de cette dernière société ont mis le plus grand empressement à souscrire à sa récente augmentation de capital, ainsi qu'en témoigne l'avis de répartition faisant connaître que les souscriptions à titre réductible des actionnaires possédant moins de 40 actions anciennes ne pourront être servies. — Les Valeurs de pétrole sont traitées de façon très actives, et ont repris leur mouvement en avant qui leur est facilité par une nouvelle tension de la livre anglaise qui s'inscrit en forte hausse à 50 fr. 41. La Royal Dutch retrouve le cours de 30.000 et Shell Transport ex-droit cote 370. Les pétroles russes, tels que Bakou, Lianosoff, Grosnyi sont également en progrès appréciable. Les mines d'or Sud-Africaines ont donné lieu à des transactions suivies et les cours pratiqués se ressentent heureusement des informations qui signalent une sensible augmentation des bénéfice réalisés par les principales Compagnies minières pendant le mois dernier : Rand Mines 160 ; Goldfields 82 ; Crown-Mines 142 francs.

LE MASQUE D'OR.



## OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues*** **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie**
**Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*ABONNEMENT*

***Les abonnements partent du premier numéro du mois***

| FRANCE | | ETRANGER | |
|---|---|---|---|
| UN AN............ | 60 fr. | UN AN............ | 68 fr. |
| SIX MOIS.......... | 32 » | SIX MOIS.......... | 36 » |
| TROIS MOIS......... | 17 » | TROIS MOIS......... | 19 » |

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

## MANUSCRITS

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.**

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers, — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.

# BULLETIN FINANCIER

Séances languissantes et dénuées d'intérêt, voilà en peu de mots comment on peut exprimer la physionomie de notre Marché, qui, en conséquence du manque d'affaires, est plutôt enclin à la lourdeur.

On commence à s'occuper du prochain emprunt dont les grandes lignes de la préparation sont déjà arrêtées. Comme de nombreuses demandes de souscription ont été formulées auprès de notre ministre des Finances, on envisage l'éventualité de recevoir avant la date officielle une partie des versements de l'épargne. Il est aussi question de délivrer des titres négociables au moment de la souscription, d'où économie de temps et de derangement pour les souscripteurs.

Notre Rente 3 % perpétuelle, après un recul violent qui la ramena à 53 francs, s'est, par la suite, relevée à 55 fr. 20. Les emprunts de guerre souvent inchangés sont sans variations, le 5 % est à 87,50 et le 5 % amortissable ferme à 102,25.

Les obligations du Crédit National sont toujours recherchées, les anciennes à 491 et celles du dernier emprunt à 489. A partir du 1er septembre ces titres donnent lieu chaque mois à un tirage qui comporte, entre autres lots payés nets d'impôt, un lot de un million. Le tirage du 1er septembre concerne les obligations 1919 ; ceux du 1er octobre et du 1er novembre ont trait aux obligations 1920.

Nos grandes banques sont généralement bien disposées, mais le plus grand nombre s'écarte peu de leur ancien niveau : Comptoir d'Escompte 1070 ; Société Générale 764 ; Banque Nationale de Crédit 910. Au groupe étranger la Banque Ottomane revient à 711 sur le fait accompli de la signature du traité de paix. De son côté, la Banque du Mexique est lourde à 585, malgré l'annonce des nouveaux projets du gouvernement mexicain relatifs à la situation des banques d'émission.

Parmi les fonds d'Etats étrangers, on remarque les progrès de la Dette Unifiée d'Egypte à 134,30 ; l'Extérieure d'Espagne se maintient aux environs de 172 ; les emprunts russes après de nombreuses oscillations se retrouvent tout près de leurs cours antérieurs mais plutôt en dessous : Consolidé 4 o/o 33,25 ; 3 o/o 1891-94 27,25 ; 5 o/o 1906 42,75.

Les actions de nos grandes compagnies de chemin de fer et les Valeurs de Transports en commun sont pour la plupart moins bien tenues ; les actions de compagnies de navigation se présentent en meilleures dispositions : Affréteurs Réunis 950 fr. ; Vapeurs français 225 fr. ; Chargeurs Réunis 1280 fr.

Le fléchissement des cours du métal à Londres a sa répercussion sur les valeurs cuprifères ; Tharsis fléchit à 165 et le Rio à 1800, mal influencé d'autre part par les conséquences de la grève de ses mineurs.

Au compartiment métallurgique, plus faible dans son ensemble, nous relevons les cours de 1875 sur Fives-Lille, de 445 sur l'action ordinaire de Dyle et Bacalan, de 295 sur les Usines de la Basse-Loire.

En valeurs diverses Pénarroya à 1680, Kuhlmann à 1190, les Magasins Modernes à 370 perdent quelques point.

Au marché en banque, les Pétrolifères sont en progrès appréciable ; Royal Dutch 33200 ; Shell Transport 368 ; Colombia 2760 ; Mexican Eagle 567.

Malgré l'annonce d'un meilleur rendement des mines Sud-Africaines et de l'augmentation des indigènes qui sont maintenant aussi nombreux qu'il y a un an, le groupe des mines d'or est délaissé et assez lourd. De même la De Beers revient à 1000 fr. et Jagersfontein se maintient à 215. C'est aussi la lourdeur qui prédomine sur les valeurs de caoutchouc, Padang faiblit à 330, la Financière à 251 fr.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

# QU'EST-CE QUE LE BOLCHÉVISME ?

—

[M. L. Chestoff est actuellement le philosophe russe le plus en vue. Par la netteté, la force et la couleur de son style, par l'originalité de sa méthode, il domine toute la pensée russe contemporaine. M. Chestoff a pris position contre le dogmatisme métaphysique et la philosophie critique des XIXe et XXe siècles. C'est un antikantien. Ses œuvres principales sont : *Sur Shakespeare ; La Philosophie et le Sermon* (*Tolstoï et Nietzsche*) ; *La Philosophie et la Tragédie* (*Nietzsche et Dostoïevsky*).]

## I

Depuis que je suis arrivé en Europe, tout le monde — et mes compatriotes comme les étrangers — me pose invariablement la même question : « Qu'est-ce que le bolchévisme ? Que se passe-t-il en Russie ? Vous qui avez vu de vos propres yeux, racontez ; nous ne savons rien, nous ne comprenons rien. Dites-nous tout et dites-le autant que possible d'une façon calme et impartiale. »

Parler calmement de ce qui se passe à l'heure actuelle en Russie est difficile ou même impossible. Quant à en parler impartialement, j'y parviendrai peut-être.

Il est vrai que, depuis cinq ans, la guerre nous a habitués à toutes sortes d'horreurs, mais ce qui se passe en Russie est pire que la guerre. Là-bas, des hommes tuent, non seulement des hommes, mais leur pays, sans même soupçonner ce qu'ils font. Les uns s'imaginent accomplir une grande œuvre et croient qu'ils sauvent l'humanité. Les autres ne pensent à rien et s'adaptent simplement aux nouvelles con-

ditions d'existence, ne tenant compte que de leurs intérêts quotidiens. Que se passera-t-il demain ? Pour ces derniers, la question les laisse indifférents. Ils ne croient pas en ce lendemain, de même qu'ils ne se rappellent pas ce qu'il y avait hier. Les gens de cette espèce forment en Russie, comme partout, la majorité écrasante. Et, si bizarre que cela paraisse au premier abord, ce sont ces hommes-là, les hommes de l'au jour le jour, entièrement absorbés par leurs petits intérêts, qui créent l'histoire. C'est entre leurs mains que se trouve l'avenir de la Russie, l'avenir de l'humanité, l'avenir du monde.

Voilà ce que ne comprennent pas les leaders idéologues du bolchévisme. Il semblerait que les disciples et les partisans de Marx, lequel a emprunté sa philosophie de l'histoire à Hegel, devraient être plus clairvoyants, savoir que l'histoire ne se fait pas dans les cabinets d'étude et qu'elle ne se laisse pas encadrer comme une toile peinte dans des décrets arbitraires. Or, essayez de le dire à l'idéologue bolchéviste *aux yeux bleu clair* : il n'arriverait seulement pas à comprendre de quoi vous lui parlez. Et si, par hasard, il le comprenait, il vous répondrait exactement de la même façon que répondaient jadis, sous le tsar, les rédacteurs du *Novoie Vremia* et autres journaux qui assumaient la triste tâche de justifier par des idées le régime d'asservissement : « Tout cela, c'est du doctrinarisme. » L'histoire, Hegel, la philosophie, la science : l'homme politique est affranchi de tout cela. Cet homme politique décide du sort du pays qui lui est confié d'après ses propres conceptions.

On raconte que Nicolas Ier, auquel on avait présenté un projet d'une ligne de chemin de fer entre Moscou et Pétersbourg, sans examiner les plans des ingénieurs, traça sur la carte une ligne presque droite reliant les deux capitales et résolut ainsi le problème d'une façon simple et rapide. C'est de la même façon que les maîtres actuels de la Russie solutionnent toutes les questions. Et si le régime de Nicolas Ier, comme celui de la majorité de ses prédécesseurs et

de ses successeurs, mérite en toute justice le nom de *despotisme ignorant*, c'est avec plus de justice encore qu'on peut caractériser par ce mot le régime des Bolchéviks. C'est le despotisme, et, je le souligne fortement, le *despotisme ignorant*. Les Bolchéviks, exactement comme les hommes politiques d'un passé récent, non seulement ne croient pas à la vertu (scepticisme qui est, comme on le sait, admis en politique), mais ils ne croient pas davantage à la science, ils ne croient même pas à l'intelligence. Conservateurs consciencieux des traditions politiques les plus purement russes, — traditions de la période du servage si vivante encore dans la mémoire de tous, — ils ne croient qu'au bâton, à la force physique brutale. De même encore que tout récemment, avant la guerre, à la Douma, les députés de la droite du type Markoff et Pourichkévitch raillaient *l'humanitarisme libéral* et répondaient par des menaces de potence et de prison à toutes les tentatives de l'opposition tendant à faire sortir, si peu que ce fût, nos anciens ministres et nos hommes de gouvernement de leur ornière réactionnaire, les commissaires actuels ne connaissent qu'une seule expression : *tchresvitchaika*. Ils sont convaincus que toute la profondeur de la sagesse gouvernementale réside dans ce mot. Les libertés, les garanties individuelles, etc..., tout cela n'est qu'inventions vides de sens des savants d'Europe, des doctrinaires d'Occident. En Russie, nous nous en passerons bien, des libertés et des garanties individuelles ! Nous allons publier une centaine de milliers ou un million de décrets, et le pays illettré, ignorant, impuissant, misérable, deviendra du coup riche, instruit, puissant, et l'univers entier viendra admirer et nous emprunter avec ferveur les formes nouvelles du régime gouvernemental et social.

La Russie sauvera l'Europe. Tous nos sectaires idéologues en sont profondément convaincus. La Russie sauvera l'Europe justement pour cette raison que, contrairement à l'Europe, la Russie croit à l'action magique du verbe. Si

étrange que ce soit, les Bolchéviks, fervents du matérialisme, apparaissent en réalité comme les idéalistes les plus naïfs. Pour eux, les conditions réelles de la vie humaine n'existent pas. Ils sont convaincus que le verbe possède une puissance surnaturelle. Tout se fait sous l'ordre du verbe ; il s'agit seulement de se fier à lui hardiment. Et ils se sont fiés à lui. Les décrets pleuvent par milliers. Jamais encore, ni en Russie, ni dans aucun autre pays, on n'a autant parlé. Et jamais encore la parole n'a aussi tristement retenti, correspondant aussi peu à la réalité. Il est vrai que, déjà à l'époque du servage, aussi bien que sous Alexandre III et Nicolas II, on parlait et l'on faisait des promesses. Il est vrai que, sous l'ancien régime aussi, la non correspondance entre les paroles et les actes du gouvernement provoquait l'indignation et la révolte. Mais ce qui se passe maintenant dépasse toutes les limites, même vraisemblables. Des villes et des campagnes se meurent littéralement de faim et de froid. Le pays s'épuise non pas jour par jour, mais heure par heure. La haine atroce, réciproque et non pas entre classes comme le voudraient les bolchéviks, mais de tous contre tous, grandit sans cesse, et, pendant ce temps, les plumes des journalistes-fonctionnaires continuent à tracer sur le papier les mêmes mots, devenus fastidieux à tous, sur le futur paradis socialiste.

## II

J'ai qualifié les Bolchéviks d'idéalistes et j'ai signalé qu'ils ne croient à rien d'autre qu'à la force brutale physique. Au premier abord, ces deux affirmations semblent contradictoires. L'idéaliste croit à la puissance de la parole et non à la force physique. Mais cette contradiction n'est qu'apparente : si paradoxal que ce soit, on peut être un idéaliste de la force physique brutale.

Or, en Russie tsariste, les cercles dirigeants avaient précisément toujours idéalisé la force brutale. Lorsque le Gouvernement Provisoire arriva, avec le prince Lvoff d'abord, puis avec Kerenski, il sembla à plus d'un qu'une nouvelle

ère était née. Et, en effet, pendant plusieurs mois la Russie montra un spectacle saisissant : un énorme pays s'étendant sur des centaines de milliers de kilomètres, avec une population de près de deux cents millions d'habitants, se passant de toute autorité, car déjà, au mois de mars 1917, sur l'ordre du Gouvernement, dans tout le pays, la police avait été supprimée sans qu'on l'ait remplacée par quoi que ce soit d'autre. A Moscou on plaisantait : « Nous vivons maintenant sur parole », disait-on. Et, en effet, on vécut assez longtemps « sur parole », et on a relativement bien vécu. Le Gouvernement Provisoire évitait toute mesure plus ou moins rigoureuse, préférant agir par persuasion. Il faut admirer que, malgré une situation aussi exceptionnelle, l'existence ait été après tout très supportable en Russie jusqu'au coup d'Etat bolchéviste. On pouvait voyager en chemin de fer et sur les routes, sans confort il est vrai, mais aussi sans risque, — tout au moins sans grand risque d'être dépouillé et tué. Même au fond des campagnes, on ne pillait pas les propriétaires. Les paysans s'emparaient de la terre, mais quant aux propriétaires eux-mêmes, à leurs maisons, à leur fortune personnelle, ils n'y touchaient que rarement. J'ai passé l'été de 1917 dans un village du gouvernement de Toula, et l'ami chez qui j'habitais, bien qu'il fût un des plus gros propriétaires fonciers du district, n'avait guère de désagréments avec les paysans. Moi-même, par deux fois, j'ai fait en voiture le chemin de la propriété de mon ami à la station du chemin de fer, près de 28 verstes, d'autres ont fait le même trajet et tous ces voyages se sont fort bien terminés. Tout cela donnait apparemment au pouvoir central la conviction que sa force était la force de la vérité et qu'on pouvait, contrairement aux anciennes méthodes de gouvernement, chercher et obtenir l'ordre non par des mesures de contrainte organisée, mais par la seule force de la persuasion. Kerenski croyait même pouvoir mener à la bataille des soldats qui ne reconnaissaient pas de discipline. Mais les choses ne se

passaient ainsi que sous le Gouvernement Provisoire qui cherchait à instaurer la vérité à la place de la force. Et, à ce point de vue, il faut dire que le Gouvernement Provisoire essayait bien d'atteindre un but révolutionnaire, mais en créant en Russie une nature d'hommes de vérité, quelque chose du genre de ce qu'avaient rêvé et dont avaient parlé le comte Tolstoï, le prince Kropotkine, et qui n'était apparemment pas étranger à nos Slavophiles. Je sais évidemment fort bien que ni le prince Lwoff, ni Milioukoff, ni Kerenski n'étaient assez naïfs pour tendre consciemment à la réalisation en Russie de l'idéal anarchiste ; mais, en fait, c'était bien l'anarchie qu'ils favorisaient. Nous avions un gouvernement, nous n'avions pas d'autorité, et les hommes qui faisaient partie du gouvernement couvraient de leur nom l'absence de toute autorité. Lorsqu'il s'est agi de choisir entre les méthodes de gouvernement employées par les fonctionnaires tsaristes et l'inaction de l'autorité, le Gouvernement Provisoire préféra l'inaction. Quant à trouver quelque chose de nouveau il n'a pas su le faire. Les Bolchéviks ayant remplacé le Gouvernement Provisoire se sont trouvés devant le même dilemme : ou les méthodes tsaristes ou l'absence de toute autorité. L'absence de toute autorité ne pouvait séduire les Bolchéviks, l'exemple du Gouvernement Provisoire ayant montré que l'absence de toute autorité était loin d'être chose aussi inoffensive que cela avait d'abord semblé à plus d'un ; mais quant à trouver quelque chose qui leur fût propre, les Bolchéviks, eux non plus, ne l'ont pas su. Et avec l'audace propre à des gens qui ne se rendaient pas compte de tout ce que présentait de gravité et de responsabilité la tâche qu'ils assumaient, les Bolchéviks ont décidé de rester fidèles entièrement et complètement aux errements de la vieille bureaucratie russe. Dès ce moment-là, pour quiconque était tant soit peu clairvoyant, apparurent du coup l'essence même du bolchévisme et son avenir.

Il était clair que la Révolution était écrasée et que le

bolchévisme était, essentiellement, un mouvement profondément réactionnaire, constituait même un pas en arrière sur Nicolas II, car, très rapidement, les Bolchéviks comprirent que les méthodes de Nicolas II ne pouvaient leur suffire et qu'il leur était nécessaire d'adopter la sagesse gouvernementale de Nicolas Ier, voire même d'Araktcheieff. Le mot liberté est devenu pour eux le mot le plus haïssable. Ils ont vite compris qu'ils n'avaient pas à gouverner un pays libre, que le pays libre ne serait pas avec eux comme il n'avait jamais été avec Nicolas Ier, ni avec Alexandre III, ni avec Nicolas II. Pour un Français ou pour un Anglais une telle situation semblerait tout à fait inadmissible : le Français ou l'Anglais sait parfaitement qu'il ne saurait y avoir rien de bon dans un pays où il n'y a pas de liberté. Mais les Bolchéviks russes, éduqués par le régime tsariste d'asservissement, n'ont parlé de liberté que tant que le pouvoir était entre les mains de leurs adversaires. Mais lorsque le pouvoir eût passé entre leurs mains à eux, ils renoncèrent sans aucun débat de conscience à toutes les libertés et déclarèrent de la façon la plus désinvolte l'idée même de la liberté bourgeoise, bonne pour la vieille Europe convertie, mais n'ayant aucune valeur pour la Russie. Un gouvernement, un pouvoir fort, c'est ce qu'il faut au peuple pour son bien, et moins on consultera le peuple, plus grand et plus solide sera son *bonheur*. Si Nicolas Ier et Araktcheieff, morts depuis longtemps, surgissaient de leurs tombeaux, ils pourraient triompher au point de vue de leurs idées : l'opposition russe, dès la première tentative de réaliser son haut idéal, a dû reconnaître que c'était le vrai idéal gouvernemental russe qui était le vrai.

Qui veut comprendre ce qui se passe à l'heure actuelle en Russie doit examiner avec une attention particulière les premiers phénomènes de création gouvernementale des Bolchéviks. Tout ce qu'ils ont fait plus tard se trouve très étroitement lié à leurs premiers actes.

Ici en Europe, et parfois en Russie même, d'aucuns sont

enclins à penser que le bolchévisme constitue une certaine nouveauté, voire même une nouveauté d'énorme importance. C'est une erreur : le bolchévisme n'a rien su créer et il ne crée rien. C'est en cela que réside sa plus lourde faute envers la Russie et aussi envers le monde, en tant que la Russie est liée au monde économiquement, politiquement et moralement. Le bolchévisme ne crée pas, il vit de ce qui a été avant lui. Pour sa politique intérieure, il a, comme je l'ai déjà dit, emprunté ses idées toutes faites à Araktcheieff et à Nicolas I^er^. Quant à sa politique extérieure, il ne s'est pas montré plus original, à commencer par le traité de Brest-Litovsk qu'il a conclu et à finir par ses tentatives d'élaborer un accord avec l'Europe dont on parle tant maintenant. En tout ce qu'il a fait dans ce sens nous reconnaissons les procédés de la politique asiatique d'Abdul Hamid, que nous avons vus si souvent à l'œuvre. Les Bolchéviks ne comptent pas sur leurs propres forces, pas plus qu'Abdul-Hamid ne comptait sur les siennes. La Russie martyrisée, impuissante, rongée de querelles intestines ne peut rien réclamer pour elle et ne peut rien donner non plus. Il ne reste qu'une chose : chercher à jeter la discorde entre les Etats de l'Europe occidentale, entamer simultanément des pourparlers avec l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Allemagne, escomptant la trop grande diversité et même l'opposition de leurs intérêts, espérant qu'en fin de compte, si l'on réussit à les heurter les uns contre les autres, on pourra retirer de leurs conflits un profit plus ou moins grand. Voilà de quelle façon Abdul-Hamid a, pendant trente ans, sauvé la Turquie. Le peuple était dans la misère, mais le Sultan se maintenait ; le pays s'appauvrissait et allait à sa perte, mais le pouvoir illimité de la dynastie ne subissait pas d'atteinte. Trente ans, — un tel laps de temps apparaît aux Bolchéviks une éternité ; ils arriveront à atteindre leur but en moins de temps que cela. Quel but ? C'est ce que nous verrons plus loin.

## III

Je voudrais en attendant rendre aussi net que possible le trait le plus caractéristique, à mon sens, de ce qu'il y a de plus essentiel dans le bolchévisme. Le bolchévisme est, je le répète, réactionnaire ; il est impuissant à rien créer ; il prend ce qu'il trouve sous sa main, ce que d'autres ont fait sans lui. Bref, les Bolchéviks sont des parasites, dans leur essence même. Bien entendu, ils ne s'en rendent pas compte et ils ne le comprennent pas. Et même, s'ils le comprenaient, il est peu probable qu'ils consentiraient à l'avouer ouvertement. Mais dans tous les domaines où ils ont exercé leur activité est apparue leur particularité essentielle. Ils formulent eux-mêmes la tâche qu'ils ont à accomplir en disant que, d'abord, il faut tout détruire et ne commencer à créer qu'après avoir détruit. Si les Bolchéviks idéologues *aux yeux bleu clair* étaient capables de peser un moment leurs paroles, ils en seraient effrayés. Je ne parle même pas de ce fait qu'une telle formule est nettement contradictoire avec l'enseignement fondamental du socialisme. Il va sans dire que Marx ne reconnaîtrait pas ses disciples ni ses partisans dans les hommes qui ont formulé un tel programme. Marx estimait que le socialisme était une forme supérieure d'organisation économique de la société, découlant avec la même nécessité de l'organisation bourgeoise, que celle-ci a succédé à l'organisation féodale ; et le socialisme non seulement ne supposait pas la destruction de l'organisation économique bourgeoise, mais il comptait, au contraire, la conserver complètement et garder intact tout ce qui avait été créé par le régime précédent. La tâche du socialisme apparaissait par conséquent à Marx comme une tâche constructive. Transformer l'organisation bourgeoise en une organisation socialiste, cela voulait dire passer à une organisation supérieure et améliorée de production, cela voulait dire non pas détruire, mais augmenter les forces productives du pays. C'était une tâche positive. C'est à cette tâche que les Bolchéviks ont du coup renoncé, surtout sans doute parce qu'ils n'avaient aucune possibilité de

créer. Il est bien plus simple, plus facile et moins pénible de vivre aux dépens de ce qui a été fait auparavant. Et en effet les Bolchéviks ne détruisent rien, somme toute. Ils vivent simplement avec ce qu'ils ont trouvé prêt dans l'ancienne organisation. Comme quelqu'un reprochait à Lénine que les Bolchéviks se livraient au pillage, il répondit : « Oui, nous pillons, mais nous pillons ce qui a été pillé. » Admettons qu'il en soit ainsi. Admettons que véritablement les Bolchéviks ne reprennent que ce qui a été pris de force avant eux : cela ne change rien à l'affaire ; les Bolchéviks demeurent des parasites, car, n'ajoutant rien à ce qui a été créé avant eux, ils se nourrissent des sucs de l'organisme auquel ils se sont attachés.

Combien de temps peut-on vivre ainsi ? Combien de temps la Russie peut-elle nourrir les Bolchéviks ? Je ne saurais le dire. Peut-être le degré de patience et la capacité de soumission de notre patrie tromperont-t-ils tous nos calculs. Que n'a-t-elle pas supporté, la Russie ? Quels parasites ne se sont pas nourris de ses sucs ? Je n'irai pas rappeler le XVIIIe siècle, les règnes d'Anna Ivanovna et d'Elisabeth Petrovna. Mais le XIXe siècle lui-même, a été, sous ce rapport, effroyable. La bureaucratie russe, disposant sans contrôle de la Russie et du peuple russe tout entier, partait toujours de ce point de vue que les fonctionnaires devaient commander et la population obéir. On raconte de Nicolas Ier que, pendant la guerre de Crimée, un de ses ministres lui conseillant de publier dans la presse des renseignements plus détaillés sur la marche de la guerre, les habitants de Pétersbourg étant inquiets et émus, il répondit : « Inquiets, émus ? Mais en quoi est-ce que cela les regarde ? »

Nicolas Ier était *primus inter pares* parmi ses fonctionnaires. Chaque fonctionnaire était convaincu que la population, les habitants — la Russie n'a jamais aimé, ni admis le mot citoyen — n'étaient qu'un objet de commandement. La population devait être heureuse d'avoir des maîtres,

s'incarnant dans le maître suprême : le tsar. Les étrangers conçoivent sans doute difficilement un tel état de chose ; mais tant qu'ils ne l'auront pas compris, ils ne comprendront rien au bolchévisme. La bureaucratie russe a toujours été parasitaire. Plus que cela, non seulement les classes dirigeantes, mais toute la haute société russe menait, à un degré plus ou moins prononcé, une existence de parasites. Je me rappelle que, lorsque parurent les premiers comptes rendus des inspecteurs du travail, — j'étais encore étudiant à cette époque, — le savant bien connu en Russie, le professeur Yanjoul, inspecteur du travail de la région de Moscou, résumait ainsi ses impressions sur tout ce qu'il avait vu dans les usines et les fabriques de sa région : « L'industriel russe cherche à obtenir ses bénéfices non industriellement, c'est-à-dire par l'amélioration de ses procédés de production, mais par tout autre moyen, principalement par une exploitation cynique et dolosive des ouvriers. »

Voilà un autre fait qui pourrait bien paraître tout à fait invraisemblable à ceux qui ignorent les conditions de la vie russe. Le comte Tolstoï raconte dans ses œuvres posthumes qu'ayant eu l'idée, pendant sa jeunesse, d'acquérir une nouvelle propriété, il avait cherché à l'acheter dans une région où habitaient des paysans ne possédant pas de terre. « De cette façon, dit le comte Tolstoï, j'aurais pu me procurer gratuitement les ouvriers dont j'avais besoin. »

Le parasitisme était caractéristique des hautes classes de la société d'avant la Révolution, mais les nouveaux nobles, c'est-à-dire ceux qui se sont accrochés au gouvernement actuel, ont dépassé de beaucoup les anciens, de sorte que, même à ce dernier point de vue, le bolchevisme n'est pas original. Les Bolchéviks ont fait tout ce qu'ils ont pu pour mettre obstacle à la révolution dans sa tâche fondamentale : l'affranchissement du peuple russe. Il est tout à fait évident que même l'œuvre de destruction, ils ne l'ont pas réussie. Ils ont détruit une grande partie des biens nationaux, ils

ont tué dans les prisons et les *tchrezvitchaïki* un assez grand nombre d'anciens ministres, de tchinovniks et de riches. Je ne m'y arrêterai pas. Tout le monde sait comment travaillent les *tchrezvitchaïki* lettonnes et les soldats chinois ; mais ils n'ont détruit ni le bureaucratisme, ni la bourgeoisie. Jamais encore, en Russie, la bureaucratie n'avait pullulé avec une telle rapidité, et quelle bureaucratie oisive, pitoyable ! Dans chaque service, il y a dix fois plus d'employés qu'il ne faut, et sur dix services il s'en trouve à peine un seul qui serve à quelque chose. Tout le monde, hommes, femmes, jeunes et vieux, est fonctionnaire. Les Bolchéviks sont convaincus que quiconque n'est pas fonctionnaire est dangereux pour l'Etat et persécute de toutes façons ceux qui ne sont pas à son service : on les accable de contributions, on les prive de cartes d'alimentation, on les mobilise pour l'armée, etc... Et alors on se fait fonctionnaire, d'autant plus que les gens instruits sont complètement privés de toute espèce de gagne-pain, en dehors du traitement d'employé de l'Etat. Un manœuvre ou, d'une façon générale, un homme vigoureux, peut encore aller à la campagne, où il pourrait trouver du travail et, avec le travail, un toit et un morceau de pain. Mais un homme instruit, — un instituteur, un médecin, un ingénieur, un écrivain, un savant, — est condamné à mourir de faim, s'il ne consent pas à augmenter les hordes déjà innombrables des fonctionnaires parasites.

Et la bourgeoisie, me demandera-t-on, elle est détruite ? Nullement. Ce sont les anciens bourgeois qui sont détruits. Les fabricants, les négociants et leurs collaborateurs principaux ont péri pour la plupart, ou se sont enfuis. Mais la bourgeoisie est plus forte, en Russie, plus nombreuse, *de beaucoup plus nombreuse* qu'elle n'était auparavant. Actuellement presque tous les paysans en Russie sont des bourgeois. Ils gardent enfouis dans la terre des centaines de mille et même des millions de roubles émis sous le Tsar, sous Kerenski, sous les Soviets, de roubles ukrainiens et

autres valeurs, et nous n'arrivons pas à leur arracher leurs richesses. Avec cela, la nouvelle bourgeoisie n'a plus aucune des traditions qui, dans une certaine mesure, refrénaient les appétits de l'ancienne bourgeoisie.

La Russie a toujours été le pays de l'arbitraire par excellence. Les ministres tsaristes du genre de Tcheglovitoff ou de Maklakoff n'ont jamais compris quelle grande force créatrice constituait dans un Etat une claire conception du droit. A tout moment ils insultaient le peuple et de la façon la plus abominable, dans sa conception du droit et de la morale. Il n'y avait pas en Russie de justice, non seulement de justice clémente, mais simplement juste. Le code établi par Alexandre II avait fini très rapidement par n'être considéré par ses ministres que comme une lourde chaîne dont — tout en gardant un décorum extérieur relatif — ils se débarrassaient progressivement. Le peuple le comprenait admirablement. Il savait dans quel but on instituait des chefs de zemstvos, pourquoi on introduisait la peine corporelle dans les campagnes. Et il haïssait les institutions et les autorités qui lui étaient imposées par une force extérieure. Mais, au fond de son âme, il gardait la foi en la vérité, cette foi qui a trouvé son expression dans les meilleures œuvres de la littérature russe. Il semblait même que le peuple eût foi aussi au Tsar et qu'il le considérât comme une victime des mauvais conseillers qui l'entouraient. Mais, la Révolution éclatant, il est devenu du coup clair que le peuple ne croyait déjà plus au Tsar. Si bizarre que ce soit, il ne s'est pas trouvé, dans toute l'immense Russie, une ville ou un canton se levant pour la défense du Tsar détrôné. Le tsar est parti, bon voyage ! On se passera parfaitement de lui ! C'est que la vérité que le peuple cherchait se trouvait non chez le tsar, mais ailleurs, chez ceux qui avaient lutté contre le tsar. Voilà la raison du colossal succès échu, au début de la Révolution, aux socialistes-révolutionnaires. La vérité était chez eux. Ils avaient souffert pour le peuple, tel était le cri général. Femmes, jeunes filles, vieillards, tous couraient

aux urnes voter pour les hommes de vérité, pour les martyrs du peuple. Toutes les questions, on voulait les résoudre en toute vérité et en toute justice, à la gloire de la sainte Russie. Les socialistes-révolutionnaires russes triomphaient. Une révolution sans effusion de sang, — voilà qui était la Russie, et non pas l'Europe pourrie, hein!

IV

C'est là qu'apparut pour la deuxième fois l'impuissance politique et l'incapacité de cette partie de *l'intelliguentsia*, à qui le pouvoir échut après le renversement du Tsar. Le Gouvernement Provisoire, comme je le disais, n'a rien su faire. Il régnait, mais il ne gouvernait pas. Derrière son dos, gouvernaient les Soviets qui, tout en ne faisant rien de positif, se faisaient les instruments de destruction du pays, destruction poussée au maximum. Dans les Soviets, il y avait lutte entre les socialistes-révolutionnaires d'une part et les bolchéviks de l'autre. Les deux partis en lutte en appelaient au peuple. Or, le peuple, pendant plusieurs mois, demeura silencieux. Il attendait. Il espérait que le gouvernement trouverait un moyen de reconstruire le pays en rapport avec cet idéal du droit qui vivait dans l'âme populaire. Mais de gouvernement, il n'y en avait pas. Il n'y avait que des partis en lutte qui étaient, aussi peu que possible, préparés à l'action gouvernementale. Le peuple, ses besoins, personne ne reconnaissait ni l'un ni les autres, personne ne voulait les connaître. On ne se préoccupait que d'une chose : à qui reviendrait le pouvoir ? Et comme, tout de même, on supposait que le pouvoir appartiendrait à celui qui saurait gagner les sympathies de la majorité de la population, c'était une émulation d'un ordre spécial qui commençait à naître entre les partis : lequel des deux réussirait le plus vite à faire le plus de promesses au peuple. Et des promesses, on en faisait sans fin. Tantôt on autorisait le peuple à s'emparer des terres, tantôt des biens mobiliers, etc., etc. « Tout est à vous! Prenez ! » — tel était le dernier mot des représentants des partis. Et petit à petit

le peuple en arriva à la conclusion que tous ses idéaux et toutes ses conceptions du droit ne valaient pas un clou. Il en était ainsi auparavant, il en était de même maintenant ; avait raison celui qui avait bec et ongles, qui saurait se servir avant les autres et plus richement que les autres. Tant que les maîtres étaient au pouvoir, c'étaient eux qui avaient raison. Maintenant les seigneurs avaient été chassés et celui qui prendrait leur place deviendrait lui-même maître et noble. Ainsi les socialistes de toutes les écoles, dans le feu de la lutte intestine, n'avaient point remarqué et, semble-t-il, n'ont point remarqué jusqu'à présent qu'ils faisaient exactement le contraire de ce qu'ils avaient voulu faire. Leur tâche consistait à introduire dans l'esprit du peuple l'idée d'une vérité sociale supérieure, et ils ont abouti à chasser de l'âme populaire toute notion de vérité.

Chez nous, les hommes politiques ont toujours été de piètres psychologues. Personne ne soupçonnait et personne ne soupçonne jusqu'à présent l'énorme importance qu'a la la conception du droit du peuple dans l'œuvre de l'organisation sociale. Je sais que les Bolchéviks parlent beaucoup de psychologie de classes. Mais dans leurs bouches ce ne sont que des mots qui n'ont pour eux aucune importance. En Russie seules des réformes colossales étaient possibles. Il faut noter que déjà, pendant les premières années de la guerre, il s'était produit dans notre patrie un déplacement colossal de la ligne de démarcation qui séparait la partie la plus pauvre de la population des classes possédantes. En 1915, et surtout en 1916, il m'est arrivé de voyager à travers la Russie et de vivre longtemps à la campagne et j'ai été frappé par les changements qui s'y étaient produits pendant un laps de temps aussi bref. Le paysan pauvre, affamé, tremblant de peur, tel que l'avaient peint nos écrivains et tel qu'il était encore en 1914, avait disparu. Autrefois, pour quelques roubles qu'il fallait payer au starosta pour les impôts, le paysan se livrait souvent pieds et poings liés à l'exploiteur. Or maintenant il n'avait plus besoin d'ar-

gent. On ne pouvait plus lui acheter ni beurre, ni œufs, ni poulets, à moins de les payer très cher. Quand on lui demandait pourquoi il ne vendait pas, il avait toujours pour unique réponse : « Nous mangeons nous-mêmes, puis il en faut pour les enfants. » C'était d'ailleurs compréhensible. Depuis le début de la guerre, l'argent avait commencé à affluer de partout à la campagne, car tout ce dont on avait besoin pour le front on le prenait chez le paysan. Puis était venue l'interdiction de boire de l'alcool. Pour l'alcool, les moujiks apportaient au trésor un milliard de roubles par an ; de plus l'ivrognerie portait à la campagne un double préjudice, car le paysan russe, lorsqu'il voulait avoir de la vodka et qu'il n'avait pas d'argent, donnait tout ce qu'on voulait à vil prix. Et voilà que les nombreux milliards du paysan étaient restés dans la poche du paysan et qu'en l'espace de très peu de temps il s'était affranchi de cette effroyable dépendance du *koulak* (mercanti de village) sous laquelle il tombait auparavant par manque d'argent.

Je me rappelle à ce propos une curieuse conversation que j'eus avec le cocher d'un propriétaire foncier chez lequel j'habitais en 1916.

— Qu'est-il donc arrivé, *barine* ? me demandait cet homme. Il n'y a plus moyen de s'entendre avec le moujik ! Si tu as besoin de quelque chose, il te dit tout de suite : Donne-moi cinq roubles, donne-m'en dix, c'est effrayant ! Il en allait tout autrement auparavant : tu n'avais qu'à mettre un *seau* aux vieux et l'on s'arrangeait toujours pour n'importe quoi.

On a supprimé le *seau* et le moujik s'est émancipé. Aucune révolution sociale n'aurait pu apporter au moujik russe ce que lui a donné la suppression du monopole de l'alcool. En d'autres termes, c'est par une voie tout à fait particulière que s'est préparée en Russie une révolution colossale, — révolution politique et sociale. Mais ce qui s'est passé dans la réalité, par l'effet de la prise du pouvoir par

les théoriciens de la révolution, a poussé dans une autre direction les destinées futures de notre pays.

Je n'ai pas lu l'ouvrage et je ne me rappelle même pas son titre ni le nom de son auteur, mais on m'a dit qu'un écrivain anglais avait écrit tout un livre pour démontrer que la Russie avait choisi le rôle de Marie contrairement à l'Europe qui a préféré le rôle de Marthe. Certes toutes les généralisations de cette sorte ne doivent être admises que *cum grano salis*. Mais il y a cependant dans ce jugement une parcelle de vérité et d'une bien curieuse vérité. L'*intelliguentsia* russe et le peuple russe sont tous deux trop préoccupés par le royaume des cieux et ne savent pas et, surtout, n'aiment pas à songer aux intérêts terrestres. Pendant les premiers temps qui ont suivi la chute du tsar, alors que la Russie était encore en pleine lune de miel de toutes sortes de libertés et que les représentants de tous les partis ne se gênaient pas pour dire ouvertement toute leur pensée, cela était particulièrement frappant. Où que vous alliez, partout on dissertait sur la haute mission de la Russie. Mais quant à l'organisation de la Russie, personne ne s'en occupait et ne voulait y songer. Toute allusion concernant cette organisation provoquait aussitôt une explosion d'indignation. Ne croyez pas que j'aie en vue l'*intelliguentsia* moyenne ou la jeunesse intellectuelle. Il m'est arrivé de me rencontrer avec les représentants les plus éminents de la Russie pensante, et je ne puis m'en rappeler un seul qui, une fois au moins, m'ait entretenu des moyens à employer pour barrer la route aux événements tragiques dont, dès ce moment-là, on pouvait clairement apercevoir l'approche menaçante. Chez nous, comme partout sans doute, et même plus que partout ailleurs, on peut distinguer une multiplicité de courants d'idées des plus divers. Nous avons des chrétiens, des croyants, des positivistes, des matérialistes, des spiritualistes. Nous avons tout ce qu'on veut. Tout écrivain russe est avant tout philosophe. L'homme politique et le militant eux-mêmes sont très pré-

occupés d'asseoir leurs jugements sur une base philosophique. Et, je le répète, la diversité des vues philosophiques est infinie chez nous. Mais tous s'accordent sur un point. Je ne veux pas donner de noms, d'autant plus que ces noms ne diraient peut-être pas grand'chose aux étrangers, mais je puis déclarer que ce que tous nos écrivains redoutaient le plus, c'était l'éventualité d'une organisation favorable de la Russie dans le sens terrestre.

« Je ne veux pas, je ne veux pour rien au monde le royaume des cieux sur la terre ! » s'écriait, fou de rage, le représentant de la pensée chrétienne russe.

« Que la Russie périsse, plutôt qu'elle s'organise à la mode petite-bourgeoise, à l'instar de la répugnante vieille Europe ! » s'exclamait avec le même pathétique un homme de l'extrême gauche.

L'un des poètes les plus renommés de Russie, prononçant un discours devant une nombreuse assistance composée également d'écrivains, terminait ainsi : « Le tsar, nous l'avons jeté bas, mais il est encore resté un tsar, — là ! (Il indiquait sa tête.) Lorsque nous aurons chassé le tsar de la tête, c'est alors seulement que notre œuvre sera parachevée. »

Tout ce que je raconte ici ne contient pas un iota d'exagération. La haine de l'esprit petit-bourgeois, ou plutôt de ce qu'il est convenu en Russie d'appeler de ce nom, est le mot d'ordre de toute la littérature russe ou, si l'on préfère, de toute la Russie pensante. C'est Hertzen qui, le premier, a introduit ce terme, Hertzen, le célèbre révolutionnaire russe qui a passé toute sa vie en exil en Europe. Il avait quitté la Russie sous Nicolas Ier, croyant trouver en Occident la réalisation de ses rêves les plus chers. Mais là où il venait à la recherche de son idéal, de ce que, parlant la langue de saint Augustin, on peut appeler *amor dei usque ad contemptum sui*, il ne trouva que l'esprit petit-bourgeois; *amor sui usque ad contemptum dei*. Dans les pays européens on avait chassé les tsars, mais dans la tête des

Européens, les tsars continuaient à habiter. On songeait non pas au ciel, mais à la terre. On s'organisait, pour aujourd'hui et pour demain. On luttait contre la pauvreté, le froid, la faim, les épidémies. On construisait des fabriques, des usines, des chemins de fer. On établissait des parlements, des tribunaux. Il semblait parfois que les gens allaient s'arranger et que le royaume des cieux règnerait sur la terre. Quoi de plus effrayant !

Les Européens secouent évidemment la tête. Ils savent que les appréhensions d'Hertzen doivent être traitées pour le moins d'exagération : l'Europe était loin du royaume des cieux sur la terre, dans le passé, et maintenant encore elle n'en est pas bien près. Je dirai, pour ma part, que ces appréhensions des Russes étaient tout à fait injustifiées. Bien entendu, si l'on s'était borné à jeter bas le tsar de son trône, mais que le tsar fût resté dans les têtes, nous n'aurions pas connu les effroyables choses que nous connaissons maintenant; la Russie aurait conservé son unité, elle ne serait pas décomposée, le peuple ne mourrait pas de faim, de froid et d'épidémies, les paysans et les ouvriers auraient respiré plus librement, affranchis de leur esclavage séculaire. Est-ce que tout cela est le royaume des cieux sur la terre? Est-ce que, même dans la Russie rénovée, il n'y aurait pas eu encore assez de difficultés et de douleurs pour les fils de la Russie ? Est-ce que même l'Europe petite-bourgeoise était si heureuse que cela ? Les Européens n'ont évidemment pas besoin d'en être convaincus. Mais les Russes ont gardé, il me semble bien, jusqu'à présent leur manière de voir.

## V

Peut-être qu'après cette digression on comprendra mieux pourquoi j'ai appelé les Bolchéviks des parasites. De par leur essence même, ils ne peuvent pas créer et ne créeront jamais rien. Les leaders idéologues du bolchévisme peuvent, autant qu'il leur plaira, décliner et conjuguer les mots *créa-*

*tion* et *créer*, ils sont absolument incapables d'une création positive. Car l'esprit d'asservissement dont est imbue toute leur activité, et même toute leur idéologie simplifiée, tue toute création dans son germe. Voilà ce que ne comprenaient pas les hommes politiques du régime tsariste et voilà ce que ne comprennent pas non plus les Bolchéviks, bien qu'aussi longtemps qu'ils furent dans l'opposition ils aient disserté beaucoup sur ce sujet, tant à la Douma que dans leurs publications clandestines. Mais toutes ces dissertations sont oubliées comme si elles n'avaient jamais existé. A l'heure actuelle, il n'y a en Russie que des journaux gouvernementaux et des orateurs gouvernementaux. Seul peut écrire et parler qui glorifie l'activité des classes dirigeantes. C'est une erreur de croire que les paysans et les ouvriers au nom desquels gouvernent les Bolchéviks possèdent, sous ce rapport le moindre avantage sur les autres classes. Ne sont privilégiés, comme d'ailleurs sous l'ancien régime, que les éléments *bien pensants*, c'est-à-dire ceux qui, sans murmurer et même mieux, obéissent aux ordres du gouvernement ; mais ceux qui protestent, qui osent avoir une opinion personnelle, pour ceux-là il n'y a plus maintenant de place en Russie, et cela bien moins encore, infiniment moins encore que sous le régime des tsars. Sous les tsars on s'exprimait dans ce que nous appelions la langue d'Esope, mais l'on pouvait tout de même parler sans risquer la liberté et même la vie. Quant à se taire, cela n'était défendu à personne. Maintenant il est défendu même de se taire. Si l'on veut vivre, il faut exprimer sa sympathie pour le gouvernement, il faut le couvrir de fleurs. On voit à quel résultat aboutit un tel état de choses : une énorme quantité d'hommes incapables et sans conscience, à qui il est parfaitement indifférent de louer n'importe qui et de dire n'importe quoi, est remontée à la surface de la vie politique. Les Bolchéviks eux mêmes le savent fort bien et ils ne manquent pas d'être effrayés de ce qui s'est passé. Mais ils ne peuvent rien faire et l'on ne peut rien faire. Les hommes

consciencieux et capables ne peuvent pas, de par leur nature même, se faire à l'esclavage. La liberté leur est nécessaire comme l'air. Les Bolchéviks ne comprennent pas cela.

Voici une curieuse anecdote sur mes relations avec les Bolchéviks. Un jour, c'était l'été passé, à Kieff, le portier de notre maison me remit une grande enveloppe grise avec la suscription : « *Au camarade Chestoff.* » Je comprends que c'est une convocation à une réunion. Je décachète. C'est bien cela, on me convoque à une réunion où l'on doit discuter la question : *La dictature du prolétariat dans l'Art.* Je viens au jour et à l'heure indiqués. La séance est ouverte par le journaliste R..., assez connu dans le sud de la Russie, un homme de grande taille, maigre, au visage typique d'intellectuel russe. Il parle facilement ; on voit que c'est un habitué de la parole. Dès les premiers mots, sans prononcer mon nom, il attire l'attention sur ma présence à la réunion, cherchant évidemment à m'obliger à parler. Mais je ne demande pas la parole ; j'attends. La discussion commence. Une opposition se manifeste, d'une façon très modérée bien entendu. Des écrivains, des journalistes prennent successivement la parole. Il y a même un poète connu qui participe à la discussion, laquelle roule toute entière sur le thème de l'art libre. Ensuite, la parole est demandée par le représentant de je ne sais plus quelle organisation militaire. C'est un petit bonhomme boiteux, portant une longue barbe noire. Dès ses premières paroles il est clair que c'est un homme sans aucune instruction, infiniment plus à sa place dans une arrière-boutique que dans le domaine de l'art, un de ceux dont on dit qu'ils ne savent pas faire de différence entre une statue et un tableau. Un tel individu aurait peut-être eu besoin de venir à la réunion pour écouter, pour apprendre quelque chose. Mais avec cette assurance qui est le propre de l'ignorance et de l'incapacité, le bonhomme vient non pas pour apprendre, mais pour enseigner. Et qu'enseigne-t il ? Ceci : « D'une main de fer, dit-il, nous forcerons les écrivains, les poètes,

les peintres, etc... à donner toute leur capacité technique au service des besoins du prolétariat. »

Le discours est maladroit, long, ennuyeux, mal lié, mais le thème en reste toujours le même : nous forcerons, nous contraindrons, nous arracherons cette *capacité technique* et nous nous en servirons. On lui répondit. J'avoue pour ma part comprendre difficilement la psychologie de ceux qui lui répondirent et comment, d'une façon générale, on peut donner une réponse à des déclarations aussi ignares et aussi vulgaires. Il reprit la parole avec le sourire railleur et méprisant d'un homme qui connaît sa valeur. Après lui, c'est le président. Celui-là, comme je l'ai déjà dit, est un orateur expert. Dans un long discours, bien ordonné, il déclare qu'il comprend évidemment ceux qui défendent un passé tout récent, qui avait sa beauté et son intérêt. Mais le passé était passé, enterré à jamais. L'ouragan de la grande Révolution avait balayé tout le passé. Et c'était l'orateur précédent, le boiteux à barbe noire, qui parlait si vivement sur la nécessité *d'arracher d'une main de fer la technicité* aux représentants de l'art, c'était celui-là qui inaugurait l'avenir. « Moi-même, dit le président, j'étais il n'y a pas bien longtemps un admirateur du v<sup>e</sup> siècle et de la culture hellénique. Aujourd'hui j'ai compris que j'étais dans l'erreur. L'ouragan de la Révolution a balayé les vieux idéaux. » Et il termina d'une façon fort inattendue pour moi : « J'étais aussi un lecteur et (là une série de termes très flatteurs pour moi que j'omets) des œuvres de Chestoff (il me nomme), mais là encore l'ouragan, etc... etc... »

Je n'étais pas disposé à prendre la parole, mais une fois mon nom prononcé, impossible de me taire. Je ne dis que quelques mots : « Il est évident, dis-je, que bien qu'on parle ici de la dictature du prolétariat, ce qu'on cherche à établir, dans ce domaine comme dans d'autres, n'est qu'une dictature sur le prolétariat. On ne demande même pas aux prolétaires ce qu'ils veulent. On leur ordonne simplement de se servir de je ne sais quelle *technicité* qu'on prétend

pouvoir arracher aux artistes. Mais s'il est vrai que le prolétariat se soit émancipé,il ne vous obéira pas et ne courra pas du tout après la *technicité*. Il voudra, aussi bien que vous-mêmes, jouir de l'inappréciable trésor des grands créateurs dans le domaine de l'art, de la science, de la philosophie et de la religion. L'ouragan dont on a parlé ici a peut-être balayé et enterré sous le sable bien des choses, peut-être même aussi le v^e siècle de la culture hellénique; mais il y a eu dans l'histoire d'autres ouragans qui ont balayé et enterré sous le sable ce même v^e siècle et même d'une façon plus complète. Et puis après, sont venus des hommes qui ont fouillé ce sable et y ont cherché les moindres traces de l'art hellénique conservées sous les ruines. »

Ceci dit, je partis, sachant parfaitement bien qu'à l'heure actuelle, en Russie, ceux qui nous avaient convoqués pour discuter sur le sujet de la dictature du prolétariat dans l'Art n'avaient pas besoin de telles paroles. Mais, à cette réunion aussi bien qu'à d'autres analogues, de même qu'à la lecture des publications soviétistes, il s'est confirmé pour moi, avec une incontestable évidence, ce qui m'était d'ailleurs certain depuis le 7 novembre 1917, c'est-à-dire depuis le moment du coup d'Etat bolchéviste : à savoir *que le bolchévisme est un mouvement profondément réactionnaire*. Les Bolchéviks, comme nos vieux *Krépostniki* (partisans du servage), font le rêve de s'emparer de la *technique* européenne, mais libérée de tout contenu d'idées. Le contenu d'idées, nos *tchninovniks* tsaristes et bolchévistes en ont à revendre. « Nous ne manquons que de *technique* et cela nous en acquerrons par la force. Les peintres, les poètes et les savants, après avoir connu les affres de la faim, se mettront à créer selon notre bon plaisir. Nos idées et leur talent, — voilà le rêve! »

Il est difficile de concevoir quelque chose de plus absurde. Mais c'est de cette façon que les choses se sont passées dans la Russie des XVIII^e et XIX^e siècles, et c'est de cette façon que les choses se passent maintenant. Des gens

sans instruction, incapables et obtus, ont amassé des nuages sur le gouvernement bolchéviste et transforment déjà en caricature ce qu'ils avaient de meilleur et de plus digne. Des bouches retentissantes des bas-fonds hurlent sur tous les carrefours des paroles absurdes et vulgaires, et les Bolchéviks idéologues aux yeux bleu clair s'étonnent de ce qui arrive et s'en affligent et se demandent comment il se fait que tout ce qu'il y avait en Russie de gens sans vergogne, tout ce qu'il y avait de plus vil et de plus grossier se soit rangé de leur côté et pourquoi ils ont avec eux si peu d'hommes de valeur.

C'est le même étonnement que manifestait Nicolas Ier en voyant jouer le *Revisor* de Gogol. Mais Nicolas Ier, dit-on, se rendait tout de même compte de ses fautes. Il aurait dit, le spectacle terminé : « Pour une comédie, c'est une bonne comédie. Tout le monde a pris quelque chose et moi plus que tout le monde. »

On raconte, il est vrai, que Lénine, lui aussi, aurait publiquement déclaré que les Bolchéviks avaient fait une *révolution de salauds*. Mais est-ce exact ? A-t-il vraiment prononcé de telles paroles ? Je n'ai pu le vérifier. En tous cas *se non è vero è ben trovato* : toute l'activité de la bureaucratie bolchéviste porte l'empreinte de la vulgarité servile.

## VI

Il est certain que, consciemment ou inconsciemment, le gouvernement des paysans et des ouvriers fait tout ce qui dépend de lui pour arriver à exercer la dictature sur le prolétariat. Et d'ailleurs, comme la chose est claire pour tout Européen, il ne peut en être autrement. Je ne sais que trop dans quelle pauvreté vivaient les ouvriers et les paysans russes ; malheureusement, les Bolchéviks idéologues l'ignorent (quant aux crapules qui, en nombre immense, se sont accrochées aux Bolchéviks, elles le savent, elles). La cause de cette misère, il faut la chercher avant tout dans le régime politique de notre pays. Là où il n'y a pas de liberté,

— il est nécessaire de répéter incessamment et à tout bout de champ aux Russes cette chose qui semble un lieu commun, — il ne saurait naître rien de ce qui est apprécié par les hommes sur la terre. Seuls les *Krepostniki* invétérés de la vieille Russie et ceux de la Russie prétendument rénovée peuvent ignorer un tel truisme. Je puis l'affirmer avec certitude : la date du 7 novembre 1917 doit être considérée comme celle de l'effondrement de la Révolution russe. Les Bolchéviks n'ont pas sauvé, mais trahi la population ouvrière et paysanne. Les phrases les plus retentissantes restent des phrases et la réalité reste la réalité. Ce qu'il fallait avant tout à l'ouvrier russe et au paysan russe, et même à l'intellectuel russe, c'était d'obtenir le titre de citoyen. Il fallait lui inspirer la conscience qu'il n'était pas un esclave, bafoué par quiconque en a le pouvoir, mais qu'il avait des droits, des droits sacrés, droits qu'il avait pour devoir de sauvegarder lui-même et que tous avaient à sauvegarder. C'est ce qu'a proclamé, comme tout le monde le sait, le Gouvernement Provisoire pendant les premiers jours de son existence. Mais les droits de l'homme et du citoyen, les droits auxquels, pendant des siècles et des siècles, avait aspiré le malheureux pays, ne sont restés inscrits que sur le papier. En réalité, quelques mois après, on avait commencé à rétablir l'ancien arbitraire. Les décrets et les nombreuses proclamations bolchévistes dont on a inondé la Russie ont été compris et interprétés par le peuple comme un appel à l'usurpation et au pillage : « Prend qui peut et tant qu'il peut. Après, il sera trop tard ».

Il est difficile de décrire la fièvre de pillage qui a secoué toute la Russie du front ; des soldats par cent milliers retournaient chez eux avec des sacs de butin. On fuyait aussi rapidement que possible pour ne pas laisser passer le moment. Les grands mots sur la solidarité, sur les problèmes internationaux, dont les Bolchéviks remplissaient abondamment leurs publications, n'ont jamais été entendus par personne. Le peuple s'est convaincu *qu'aujourd'hui comme*

*hier*, ce qui existe ce n'est pas le droit, mais la force. Possédera celui qui aura pris, et l'on prenait sans la moindre gêne. Le pillage était suivi d'assassinats et de supplices. Peu de gens songeaient au travail. A quoi bon se livrer à un travail pénible, quand il est si facile de s'enrichir sans peine? Dans l'atmosphère de férocité réciproque et de guerre civile s'éteignaient les dernières étincelles de la foi en la possibilité de réaliser « la vérité sur la terre », cette vérité fût-elle imaginaire. Dans les petites villes et dans les campagnes, le pouvoir tombait entre les mains de criminels et de misérables, qui masquaient leurs appétits de loups sous des phrases et qui appelaient le peuple à la destruction des bourgeois.

A Pétrograd et à Moscou, où, à côté de bandits et de filous, il y avait cependant des gens qui croyaient sincèrement à la toute-puissance du verbe, on se livrait à d'interminables palabres sur le paradis futur. Ce paradis reculait évidemment de plus en plus dans les nimbes de l'avenir. Ce qu'il y a à présent, c'est la faim, c'est le froid, ce sont les épidémies, c'est enfin la haine réciproque toujours croissante. Et déjà plus de classe possédante ou non possédante. L'ouvrier affamé hait également et le *bourgeois* et son propre camarade, qui a su ou qui a eu la chance de se procurer un morceau de pain de plus ou un peu de bois pour sa famille qui a faim et froid.

Mais là où la haine s'est manifestée avec une intensité toute particulière, c'est entre la ville et la campagne. La campagne s'est *retranchée ;* elle a refusé *mordicus* de donner quoi que ce soit à la ville affamée. Le gouvernement des ouvriers et des paysans a fait des efforts désespérés pour découvrir n'importe quel *modus vivendi* pour les ouvriers et les paysans. Pour arracher le pain au paysan on était obligé d'envoyer dans les campagnes des expéditions militaires de représailles qui revenaient souvent non seulement les mains vides, mais ayant perdu la moitié, sinon les trois quarts de leurs effectifs. Quiconque a suivi,

ne fût-ce que la presse bolchéviste, sait qu'en réalité, les Bolchéviks n'ont jamais possédé la Russie. Ce qui leur était soumis, c'étaient les grandes villes dont la population terrifiée par des représailles sanglantes supportait son sort plus ou moins silencieusement ; mais la campagne, c'est-à-dire les neuf-dixièmes de la Russie, n'a jamais été au pouvoir des Bolchéviks. Elle vivait de sa vie propre au jour le jour, sans doute, mais sans aucune autorité centrale. Jusqu'à quel point l'autorité du gouvernement bolchéviste s'étendait peu sur la campagne, le meilleur témoignage s'en trouve dans les articles qu'a publiés dans les journaux de Kieff le commissaire ukrainien du ravitaillement, Schlechter, très dévoué aux idées communistes, bien que, il faut l'avouer aussi, homme fort obtus et fort incapable. Ses articles, très longs et très circonstanciés, ont été publiés pendant deux mois presque tous les jours dans la presse locale ; cet homme n'écrivait pas, il vociférait. Et il vociférait toujours la même chose : « La campagne ne donne pas de. pain, elle ne donne pas non plus de bois ni de grains.. Elle ne donne rien! Ouvriers, si vous ne voulez pas mourir de faim et de froid, armez-vous et allez faire la guerre à la campagne, autrement vous n'obtiendrez rien ! »

Si ce langage eût été tenu par quelqu'un d'autre, on pourrait le soupçonner d'être un agent provocateur. Mais Schlechter est au-dessus d'un tel soupçon. La vérité, c'est que, Cosaque d'origine, malgré son nom allemand, il ne savait pas dissimuler son sentiment et sa pensée intimes. Ce qu'il avait en tête lui sortait de la bouche. Je crois que, si ses camarades étaient sincères, il serait depuis longtemps évident que le gouvernement des ouvriers et des paysans n'a pas su gagner les sympathies des ouvriers ni celles des paysans et que les idées communistes, quelles qu'elles soient par elles-mêmes, ne rencontrent aucun acquiescement dans les *larges masses* de la population. La vieille bourgeoisie n'a pas su, il est vrai, se défendre ; elle est à terre. Mais non seulement, je le répète, la bourgeoisie n'est

pas morte en Russie, elle s'est, au contraire, raffermie et accrue, comme jamais. En même temps, les procédés bolchévistes de *sauvegarder* les intérêts chers à l'âme russe ont montré une fois de plus que ceux qui avaient tant redouté que la Russie n'allât vers ce bonheur petit-bourgeois dont jouissait l'Europe avant la guerre, et qu'il ne fût écrit dans le sort des fils de la Russie de contempler le royaume des cieux sur la terre, les procédés bolchévistes ont montré, dis-je, que ceux-là s'inquiétaient et se tourmentaient vraiment pour rien. D'après les renseignements qui nous parviennent aujourd'hui de Russie, on y a établi le travail obligatoire de dix et douze heures, le salaire aux pièces, la surveillance militaire des ouvriers, etc... C'est tout naturel ! L'ouvrier ne veut pas donner son travail, ni le paysan son pain. Or on a besoin de beaucoup de pain et de beaucoup de travail. Il ne reste donc qu'une seule issue : il doit y avoir, d'un côté, des classes privilégiées qui ne travaillent pas et forcent les autres par des mesures terribles, impitoyables à travailler au-dessus de leurs forces, et, de l'autre, des hommes sans privilèges, sans droits, qui, sans épargner leur santé et même leur vie, doivent fournir leur travail au profit du *tout*.

Voilà ce qu'a apporté le bolchévisme qui a tant promis aux ouvriers et aux paysans. Quant à ce qu'il a apporté à la Russie, je n'en parlerai pas : tout le monde le sait.

Les Bolchéviks idéologues possèdent encore un argument : le dernier. « Oui, disent-ils, nous n'avons rien pu donner aux ouvriers et paysans russes, et nous avons ruiné la Russie. Mais il ne pouvait en être autrement. La Russie est un pays trop arriéré, les Russes sont trop incultes pour adopter nos idées. Mais il ne s'agit ni de la Russie ni des Russes. Notre tâche est plus large : nous devons *faire sauter* l'Occident, détruire l'esprit *petit-bourgeois* de l'Europe et de l'Amérique, et nous entretiendrons l'incendie en Russie jusqu'au moment où le feu aura embrasé nos voisins et de là sera répandu sur l'univers tout entier. C'est là

notre plus haute tâche, c'est là notre rêve suprême. Nous donnerons à l'Europe des idées. L'Europe nous donnera sa *technique*, son savoir-faire, son don d'organisation, etc... »

Telle est *l'ultima ratio* des Bolchéviks. Que vaut-elle ?

## VII

Pendant mon long séjour dans les régions qui se trouvent au pouvoir des Bolchéviks, j'ai noté un fait très curieux. C'étaient les tout jeunes gens et aussi les gens pas très intelligents qui devinaient et prévoyaient le mieux les événements. Au contraire, ceux qui étaient un peu plus âgés ou un peu plus intelligents se trompaient toujours dans leurs prévisions. Ils croyaient que la Russie ne resterait pas longtemps sous la domination des Bolchéviks, que le peuple se soulèverait, qu'à la première apparition d'une armée plus ou moins organisée les armées bolchévistes fondraient comme la neige au soleil. La réalité a démenti les prévisions des hommes intelligents et expérimentés. Denikine avait tout de même créé quelque chose comme une armée et avait poussé avec une grande rapidité jusqu'à Orel ; mais plus rapidement encore les Bolchéviks l'ont rejeté jusqu'à la Mer Noire. Ce sont les jeunes gens et les hommes pas très intelligents qui se sont montrés bons prophètes. Et maintenant, lorsqu'on cherche à entrevoir l'avenir, on se demande : Qui croire, les intelligents ou les non intelligents ? Les hommes intelligents partent du point de vue qui leur paraît l'évidence même, que les hommes et les peuples sont guidés dans leurs actes par leurs intérêts vitaux et sentent instinctivement ce qui leur est utile et ce qui leur est nuisible. Pour eux, il était clair que le bolchévisme était pernicieux, qu'il aboutirait à des désastres, à la faim, au froid, à la misère, à l'esclavage, etc... Par conséquent, disaient-ils, il ne peut pas durer longtemps. Il se maintiendra des semaines, des mois peut-être, et périra de lui-même. Mais il s'est déjà passé plus de deux ans, il y en aura bientôt trois, et le bolchévisme subsiste. Il subsiste, bien que la faim, le froid et les épidémies fassent rage. Ce

n'est donc pas le bon sens qui dirige les hommes ? Et notre poète, qui s'affligeait de ce que le tsar ne fût pas définitivement chassé de la tête des Russes, se trompait donc ?

Mais, dira-t-on, les Russes, eux, peuvent se faire à la misère, à l'arbitraire et à tout ce qu'on voudra. En Russie ce sont les hommes tout jeunes et pas très intelligents qui voient juste. En Europe il en est autrement.

En est-il vraiment autrement ? Je ne me risquerai pas, à mon tour, à prophétiser. Nous vivons maintenant une époque où il n'est guère possible de raisonner en n'ayant pour guide que le bon sens. Je ne puis justifier le bolchévisme russe. J'ai déjà dit et je suis prêt à répéter encore que le bolchévisme a trahi et perdu la Révolution russe, et, sans s'en rendre compte, a fait le jeu de la plus grossière et de la plus répugnante des réactions. Mais est-ce que les Bolchéviks sont seuls à avoir abouti à un pareil suicide ? Regardez de près ce qui s'est passé dans ces dernières années : presque tout le monde a fait justement ce qu'il fallait le moins faire. Qui a perdu l'idée monarchiste? Les Hohenzollern, les Romanoff et les Habsbourg ! Le jour de la déclaration de la guerre, le bruit s'est répandu à Berlin que Guillaume avait adressé à Nicolas II la dépêche suivante : « Arrêtez la mobilisation. Si une guerre commence entre nous, je perdrai mon trône, mais vous perdrez le vôtre. » Peut-être une telle dépêche n'a-t-elle jamais été envoyée. Mais celui qui avait lancé ce bruit s'est montré prophète. Et, au fond, l'ennemi le plus acharné de l'idée monarchiste n'aurait pas inventé un plus sûr moyen de perdre la monarchie en Europe. Les Hohenzollern, les Habsbourg et les Romanoff, si leur raison n'eût pas été obscurcie par je ne sais quel envoûtement, auraient dû comprendre que les intérêts vitaux de leurs dynasties exigeaient impérieusement des porteurs de couronnes impériales non l'hostilité entre eux, mais, au contraire, l'amitié la plus étroite, la plus sincère et la plus dévouée. Nicolas Ier le comprenait admirablement, lui qui envoyait des soldats

russes réprimer les révolutionnaires hongrois. Alexandre III le comprenait aussi. Sous son règne, à côté de l'Alliance franco-russe, il y avait le *Dreikaiser Bund* (l Union des Trois Empereurs). Mais en 1914, les monarques européens se sont tout à coup jetés les uns sur les autres à la gloire de la démocratie de l'Europe occidentale qu'ils exécraient le plus au monde. Il est évident que je ne sais quelle fatalité pesait sur eux, et le proverbe russe : *on n'échappe pas à son sort*, s'est trouvé justifié. Les hommes et les peuples font tout pour précipiter leur perte, — si tel est leur destin.

Maintenant il est clair, je crois, pour tous, et pour les Allemands et pour les non-Allemands, que si *intérêts* il y avait, ces intérêts exigeaient tout ce qu'on voulait, sauf la guerre, que la guerre était contraire à tous les intérêts de tous les hommes. En effet, si les Allemands avaient dépensé les moyens et l'énergie mis au service de la guerre au service des tâches constructives et non destructives, ils auraient pu transformer leur Vaterland en un paradis terrestre. On peut dire la même chose des autres peuples. La guerre a coûté des sommes fantastiques : plus d'un billion de francs. Et je ne parle même pas de tous ceux qui ont péri, des villes détruites, etc... Je le répète, si les cercles dirigeants qui tenaient dans leurs mains le sort de leurs peuples et de leurs pays avaient pu s'entendre et forcer les peuples pendant cinq ans à travailler avec une telle abnégation et une telle opiniâtreté pour atteindre des buts positifs, le monde se serait transformé en une Arcadie où il n'y aurait actuellement que des gens heureux et riches. Au lieu de cela, pendant cinq ans les hommes se sont exterminés les uns les autres, ils ont dilapidé les économies réalisées et ramené l'Europe florissante à un état qui rappelle parfois les plus mauvais jours du Moyen-âge. Comment tout cela a-t-il pu arriver ? Pourquoi les hommes ont-ils du coup perdu la raison ? Je n'ai à cela qu'une réponse qui me poursuit sans cesse depuis le premier jour de la guerre. Je me trouvais à ce moment-là à Berlin, rentrant en Russie de

Suisse. Je fus forcé de faire un détour par la Scandinavie jusqu'à Tornéo, puis par la Finlande jusqu'à Pétrograd. En Allemagne, je ne lisais évidemment que les journaux allemands, et même jusqu'au moment de mon arrivée à Pétrograd j'étais en réalité obligé de me nourrir de journaux allemands, car je ne connais aucune langue scandinave. Je n'ai eu les journaux russes qu'en approchant de Russie. Et quel fut mon étonnement quand je vis que les journaux russes répétaient mot à mot ce qu'écrivaient les Allemands. On ne faisait évidemment que changer les noms. Les Allemands attaquaient les Russes en leur reprochant leur cruauté, leur égoïsme, leur esprit obtus, etc... Les Russes disaient la même chose des Allemands. Cela me frappa profondément et je me rappelai tout à coup le récit biblique sur la confusion des langues, car c'était vraiment la Tour de Babel. Des hommes qui hier encore travaillaient ensemble à une œuvre commune, qui édifiaient la Tour gigantesque de la culture européenne qu'ils avaient conçue, cessaient aujourd'hui de se comprendre les uns les autres et ne rêvaient avec acharnement qu'à une seule chose : détruire, faire crouler, transformer en poussière en un moment tout ce que, pendant des siècles, ils avaient créé avec patience et opiniâtreté. On eût dit que le monde entier s'était proposé de réaliser l'idéologie de ces écrivains russes qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, considéraient comme leur devoir d'hommes de ne pas admettre la réalisation du royaume des cieux sur la terre et de lutter avant tout contre l'idéologie de l'esprit petit-bourgeois de l'Europe occidentale.

Les tsars étaient encore solidement assis sur leurs trônes, mais en un instant, par un coup de baguette magique, ils avaient été chassés des têtes des hommes. Je sais que des explications de cette sorte ne sont plus de mode à l'heure actuelle, que la philosophie biblique de l'histoire ne dit pas grand'chose à l'esprit moderne, aussi ne vais-je pas insister beaucoup sur la valeur scientifique de l'explication que je

propose... Qu'on ne l'accepte, si on veut bien, qu'en symbole. Mais ce symbole ne change rien à l'affaire. Il reste devant nous un fait incontestable, à savoir qu'en 1914 les hommes ont perdu la raison. Peut-être le Seigneur en courroux a-t-il *confondu les langues* ; peut être y avait-il des causes *naturelles*, mais, d'une façon ou d'une autre, des hommes, les hommes cultivés du xx<sup>e</sup> siècle, ont, sans aucun motif, attiré sur eux-mêmes des calamités inouïes. Les monarques ont tué la monarchie, les démocrates ont tué la démocratie; en Russie, les socialistes et les révolutionnaires tuent, et ont déjà presque tué, et le socialisme et la révolution. Que se passera-t-il plus tard ? La période d'aveuglement est-elle terminée? Le Seigneur en courroux a-t-il cessé d'envoûter les hommes ? Ou bien avons-nous encore à vivre longtemps dans la mésintelligence réciproque et à continuer l'œuvre effroyable d'autodestruction ?

Lorsque j'étais en Russie, je ne cessais de me poser cette question et je ne savais pas y répondre. En Russie nous ne voyions guère les journaux étrangers ; quant aux journaux russes, à part des nouvelles et des bruits sensationnels nullement confirmés et nullement fondés, il n'y avait rien. Mais notre impression générale était que l'Europe viendrait tout de même à bout de sa situation difficile et qu'elle en sortirait peut-être bien à son honneur. En d'autres termes, il me semblait qu'en Russie, le Seigneur avait réussi, comme dans les temps lointains de la Bible, à *confondre les langues* et à amener les hommes à l'état complet de sauvagerie, tandis qu'en Europe les hommes s'étaient arrêtés à temps, qu'ils avaient réfléchi et, déjouant le Seigneur, s'étaient remis à la construction de la Tour, ou, pour m'exprimer non par symboles, mais par des mots simples et clairs, que tous les rêves des Russes véritablement Russes de faire sauter l'Europe se briseraient à ses traditions, à sa fermeté saine et solide, politique, économique et sociale.

Avais-je raison ?

Après mon bref séjour en Occident, je ne me suis pas orienté suffisamment pour contrôler mon jugement. Mais la question est posée, me semble-t-il, comme il faut la poser. Il me paraît certain que le bolchévisme, que les socialistes russes considèrent comme leur œuvre propre, est l'œuvre des forces hostiles à toutes les idées de progrès et d'organisation sociale. Le bolchévisme a commencé par la destruction, et est incapable d'aucune autre chose que la destruction. Si Lénine et ceux de ses camarades dont la conscience et le désintéressement sont hors de tout soupçon étaient assez clairvoyants pour comprendre qu'ils sont devenus eux-mêmes un jouet entre les mains de l'histoire, qui réalise avec leurs bras à eux des plans directement contraires, non seulement au socialisme et au communisme, mais à toute possibilité pour plusieurs dizaines d'années d'améliorer d'une façon quelconque la situation des classes opprimées, ils maudiraient le jour où le destin railleur leur a remis le pouvoir de gouverner la Russie. Et, bien entendu, ils comprendraient aussi que leur rêve de faire sauter l'Europe, — si jamais ils devaient le réaliser, — signifierait non pas le triomphe, mais la ruine du socialisme et conduirait les peuples épuisés de souffrance aux plus grands désastres.

Mais il n'est évidemment pas donné à Lénine de voir cela. Le destin sait admirablement dissimuler ses intentions à ceux qui n'ont pas à les connaître. Il a trompé les monarques, il a trompé les classes dirigeantes de l'Europe, il a trompé les socialistes russes qui ne connaissent rien aux affaires gouvernementales. Est-il dans les destinées de l'Occident d'être victime de ses illusions et de subir le sort de la Russie, ou bien le destin s'est-il déjà rassasié des maux humains ?

Seul l'avenir peut répondre à cette question, — et peut-être un avenir pas trop éloigné.

En Russie, les hommes tout jeunes et pas très intelligents prédisent avec assurance que le bolchévisme se répandra à travers le monde entier.

L. CHESTOFF.

## *SOUVENIRS DE MON COMMERCE*

—

# AU BRAS DE GUILLAUME APOLLINAIRE

—

On voudrait en vain s'étonner des fêtes qui reprennent, des hardiesses qui se délivrent des bandelettes de l'angoisse ; c'est la renaissance de ceux qui ont échappé aux coups d'un sort forcené. On n'en croit ses sens, et les frémissements de la vie sont davantage ressentis et écoutés, dans leur éclat renouvelé pour nous, par une injustice que l'on ressent avec une sorte de remords.

Il se trouve que j'ai, recueillis dans mon souvenir, les moments ultimes de la paix d'autrefois, avec le plus gentil compagnon, Guillaume Apollinaire, dans un labeur ensemble le plus plaisant, au village estival le plus heureux de la terre,

Nous étions réunis et envoyés à Deauville par G. de Pawlowski, pour l'amusement des lecteurs de « Comœdia ».

C'est moi qui avais eu la pensée de ce voyage à nous deux. On suppose que ce n'était pas notre affaire proprement de participer aux fêtes de là-bas ; pourtant, bien inclinés à les trouver heureuses, et incomparables de qualité et de situation dans ce lieu-là, nous l'avions choisi aussi pour son goût acide et relevé dans sa courte existence d'apogée du plaisir artificiel, et cela parmi les plus beaux sites naturels.

Les années plus loin, je ne connaissais pas intimement mon compagnon. J'avais fait avec lui, à propos de lui, une de mes grosses erreurs d'intuition. D'ailleurs, nous en avons parlé ensuite. Mystérieux et secret, à nos différentes rencontres superficielles, il m'avait semblé dissimulé, caché..

alors qu'il était seulement délicieusement impénétrable. Il était de ces natures rares, subtiles, qui déroutent la curiosité critique, et dont la clef n'est donnée et reçue que dans l'affection Mais moi, assuré de mes antennes et partant naïf, je restai dès l'abord fermé à la sympathie, et, lui-même, délicat et sensible, ne s'approchait non plus de moi ; il semble que nous n'ayons jamais dû nous rencontrer. Je l'ai dit un jour à Remy de Gourmont qui voulait nous réunir. J'ai encore présent son étonnement de mon faux mouvement et ses protestations précipitées. D'autres rencontres nous éclairèrent mieux, au point que nous projetâmes de travailler de compagnie; ce voyage à Deauville en était l'heureux début. Tandis que nous errions, bien avant que la saison ne commence, nous enjambions l'avenir aux grands pas de notre imagination, visant d'aller ensemble, dans la suite, dans maints pays du monde, au diable même.

Je venais de Vittel, pris Guillaume en passant à Paris, et, avec mon mécano, nous gagnâmes par les routes la plage normande, tandis que nos bagages étaient jetés dans le rapide à Paris par l'ami Mollet.

Pour le spectateur que je suis, plus curieux de caractères que de faits, ce qui me frappa davantage dans le propre de mon ami fut cette faculté qu'il avait de créer les gens qui entraient dans son rayon. En quelques mots naturels, il les forçait à donner toute leur signification. — Et n'est-ce pas aussi l'action du soleil sur les choses? — N'importe qui, ou quoi que ce soit, d'incertain ou de négligeable, semblait-il même, devenait vivant, existait auprès de lui. Tour à tour, et de la plus simple façon, je le vis élever ainsi l'un ou l'autre que le hasard apportait là-contre : mes petits crapauds que j'emportais toujours avec moi dans un vivier idoine ; mon mécanicien, Nolland, un gars de Paris, jeune, franc et débrouillard, qu'il avait pris en intérêt ; notre hôtesse là-bas et moi-même — et celui-ci et celui-là : le photographe-express sur la plage, le marchand

de bonbons, le garçon de café... Ce don que je nommerais, si on veut bien, de vivifiance, n'est-ce point le même qui donna l'apparence du réel à tout ce peuple de désarticulés, picturaux et autres, qu'il lança à travers le monde, et dont le brillant cortège s'effondra avec sa propre disparition ? Papillons éphémères épinglés maintenant aux feuillets de ses ouvrages de prose.

On le verra bien lorsque le temps aura parlé ; il fut un prodigieux créateur, et tous ses jeux littéraires et personnels, de la plus naturelle originalité, furent d'autant plus brillants et généreux — et générateurs — que ses objets étaient plus modestes. Mieux que Dieu faisant, dit-on, un homme de rien, Apollinaire en fit beaucoup, lui, avec la même absence de matière !

Il vivait si mystérieusement qu'il disparaissait sans qu'on s'en aperçût. Parfois, au Casino, nous allions de pair ; soudain, il n'était plus là. Le cherchant, je le retrouvais paisiblement assis au cabinet de lecture, écrivant, dans la lune. *Il était là depuis une heure*, disait-il, et : *laisse-moi, j'ai fini dans deux minutes...* J'étais bien tranquille : une ou deux heures plus tard, il me retrouvait à l'hôtel pour déjeuner, tandis que je mastiquais déjà le rôti.

Déjeuners excellents, dont il me vivifiait les différents mets de leur historique, origines diverses, préparations et les agréments au goût, de chacuns. Tous les vins aussi, et les liqueurs, avec leur subtilité et leur chimie les plus secrètes, il les connaissait. D'ailleurs il était en toutes choses de l'esprit et des sens un grand magicien du plaisir. C'était un réel délassement, ne fût-ce que de le voir.

Près du café fumant et des liqueurs, autour de lui, bon, disert, et quasi doucement doctoral, se réunissait une troupe de personnes âgées et de jeunes filles cosmopolites. Car notre hôtel recevait beaucoup de groupes étrangers, pour tout l'été ; principalement des jeunes filles polonaises, tchèques, hongroises, allemandes, russes; l'hôtesse elle-même était la fille d'un écrivain, Delbost, dont le nom m'était

ignoré ; mais dont Guillaume lui parla avec la plus entière connaissance.

Sa parole plaisante, persuasive et pittoresque charmait et retenait tout le monde — aussi curieux pour ceux-là qu'il l'était un autre jour pour d'autres plus subtils. Aussi séduisant pour chacun tous les jours. Des souvenirs pieux et divers ont noté ce rayonnement personnel chez Mallarmé. Apollinaire l'avait aussi, mais avec plus de spontanéité et de générosité, sinon avec la même saveur; réchauffant les meilleurs, mais aussi les plus humbles, voire les plus fous. On ne sait s'il s'échappait de sa tour d'ivoire pour se mêler si ingénument à la nature, ou bien pour l'emporter toute dans son rêve intérieur.

Parfois on arpentait le terrain de Deauville pour le reconnaître et n'en être plus embarrassés ensuite en y regardant les gens.

Le matin, au travers des rues encore désertes, et parmi les jardins aux tennis, devant le casino, on allait au bord des bruissantes vagues. C'était bon cette fraîcheur et cet air marin, la douce humidité, parmi les nouveaux et frais rayons de la matinée. Et puis, pieds nus, on s'étendait sur le sable.

L'après-midi, on parcourait les environs. Je le menai à droite et à gauche. Sur la route, non loin de Deauville, nous vîmes une belle et vieille ferme, si bien normande que nous projetâmes de la fixer dans nos envois.

Nous voulions aussi par la suite traduire ces messes singulières, dites chaque dimanche, semblait-il, chez le Joaillier, et où, cette année-là, je me souviens, Monseigneur Bolo devait prêcher la « *Season* » — *Pulvis es* probablement. — Hélas, nous avons entendu à la place des discours plus sévères.

Nous n'étions évidemment pas venus là pour faire la guerre; et cette alternative, dont on parlait, ne nous plaisait pas beaucoup ; aussi l'avions-nous écartée. Mais le 1<sup>er</sup> août, vers la minuit, au casino, non loin des boules et



(*Bois original de l'auteur.*)

de la salle de tango, presque déserte, où le maître à danser était depuis quelques jours disposant son parquet et son orchestre, des gens, venant de Paris et autour desquels on se groupait, donnaient la nouvelle explicite de la mobilisation. Déjà, aux salles de baccarat les louis d'or ne circulaient plus depuis le matin.

J'allai trouver mon camarade, et je lui dis, déjà troupier :

— *Cette fois, mon vieux, il faut foutre le camp, et vite!*

— *Tu crois?*

— *Oui, oui, filons.*

Aux premiers feux, comme nous étions sur la route, tandis que le mécano, plus prompt et plus expert, remettait les caoutchoucs qui s'obstinaient à crever, nous regrettions mélancoliquement, assis sur le talus, de n'avoir pas emmené, sous couleur de galanterie, mais pour la bouleverser et violenter en cours de route, une opulente blonde d'outre-Rhin, qui nous plaisait à la pension.

On passa par Versailles, Fontainebleau, où, chez moi Guillaume écrivit sa chronique : « *La Fête Manquée* ». L'après-midi même, comme ce bon saint qui prétendait vouloir terminer tranquillement sa tâche quelle qu'elle fût, avant de mourir, nous remettions à Pawlowski notre travail fragmentaire, mes dessins et la chronique d'Apollinaire, que celui-ci a placée plus tard au début d'un livre, ensuite disloqué : *Les Caprices de Bellone*. L'un de ceux-ci — qui me fend le cœur — fut qu'elle prit méchamment à mon ami sa vie, qu'il avait donnée à notre pays.

Le « mur de la vie privée » est le type des conventions sociales de solidarité criminelle. Connaissant bien les fruits infects de sa morale, — honte de toute vertu, au sens grec, c'est-à-dire droiture, clarté, assujetissement des actes à la morale souveraine, personnelle, — connaissant bien les

fruits infects de sa morale, la société couvre de nuit tous ses individus vivants; mais elle recommande d'arracher les secrets des vieux morts, dont on sait qu'alors l'Institut catalogue les fornications. Au besoin, le bras séculier du pays lève la hache sur qui montre le croupissement dégénéré de l'un de ses citoyens. Cet aveu de honte collective actuelle nous met à l'aise pour proclamer le droit à la clarté du jour, que permettent sur eux les plus grands parmi nous, dont le caractère domine les faits et les morales sociales où ils vivent. Ils sont cristalliques des morales souples et contradictoires, intramillénaires. L'honneur que nous avons eu de toucher certains hommes généreux nous contraint à les fixer au plus juste, dans la posture physiologique et morale où nous les avons ressentis, avec toutes les branches et toutes les racines que nous leur connaissons. La grandeur enveloppe et comporte toutes les inspections, qui sont la meilleure piété que nous puissions jamais avoir, auprès de ceux que nous aimons. Leurs actes, parfois les plus singuliers, baignent et se justifient dans la limpide pureté du caractère.

Parmi les choses où je reste attaché, le sens du lien filial et maternel est une des plus assurées. Il manquerait à mes souvenirs quelque chose d'essentiel si je ne disais pas que, sans l'avoir jamais rencontrée, j'ai souvent pensé à sa mère, par ce qu'il m'en disait lui-même, et parce que l'on m'en rapportait. Quelques-uns de ses amis la connaissaient. Madsen, André Salmon, André Billy, Mollet étaient allés avec Guillaume dans ce coin de la banlieue où elle vivait, retirée. Guillaume s'y rendait tous les dimanches. Elle était étrangement attachée à son fils ; d'une façon directe, ferme. Il était à elle ; il ne serait jamais qu'à elle, ce garçon bizarre. Son amour était comme une tyrannie ; cette sublime tyrannie de certaines mères exceptionnelles, auxquelles il semble que, seulement dans leurs bras, leur fils est à l'abri de tout mal. Ces mères qui sentent, juste-

ment, que le seul vrai refuge des hommes est à leur source, si la nature entraîne pourtant plus loin leur volonté et leurs actes.

Guillaume adorait sa maman et, telle qu'elle était, il en comprenait, et m'en disait parfois, le beau caractère. Moi, je gardais l'écho de ces paroles. C'est un sujet qui me remue au fond, les fils et leurs mères. Et avec lui, qui parlait de manière si juste et si attachante, cela prenait un sens de source naturelle, qui me faisait serrer les mâchoires et lever les sourcils de grand acquiescement.

Au travers des indications sûres que j'ai retrouvées dans mes papiers, je voudrais indiquer à grands traits sa stature. D'ailleurs, je cite :

C'est une petite femme, — plutôt blonde, sans âge, mais très femme encore. Elle n'a pas de traits, elle est mince sans être sèche, incolore sans être livide ; peu fardée, elle est coiffée à la bonne franquette, habillée un peu à falbalas, gants blancs.

Voilà qui est parler ! Mon correspondant est un étranger, mais il a un œil d'aigle. Je continue à citer. Je demande au lecteur de freiner les impressions spontanées qu'il peut ressentir. Ce document, à la lumière des suivants, n'est qu'une partie du portrait. Mon correspondant est singulièrement acide :

Femme d'intérieur, bonne ménagère, regardante, exacte, mais qui aime bien trop faire bonne chère pour être serrée. Guillaume a pu tenir d'elle sa gourmandise, la seule chose qu'elle admirait en lui. Elle ne le comprenait en rien et parlait de lui comme si elle l'avait eu par accident, à quatorze ans, disait-elle — et lui, d'ailleurs, gardait éloignée d'elle sa vie artistique. Elle n'avait rien lu de lui que *l'Hérésiarque* qu'elle s'était acheté elle-même, et trouvait idiot. Elle adorait, au contraire, son fils puiné Albert (1).

Avant la guerre, elle habitait un fort beau (*sic*) villa très grand, au milieu d'un grand parc, au Pecq, avec salle de musique, salle

(1) Madame de Kostrowitzky est morte peu de mois après son fils Guillaume. Son fils Albert mourut au Mexique en apprenant le décès de sa mère. A. R.

de billard, salons; mobilier Dufayel genre Château. Actuellement elle est installée dans les mêmes parages, dans une demeure plus modeste encombrée par le mobilier trop nombreux et de dimensions incompatibles avec l'exiguïté des pièces, et par sa ménagerie de chiens, singes, perroquets.

Très volontiers, elle aime se promener dans son intérieur avec un fouet et comme si c'était pour toute la ménagerie et pas uniquement pour les bêtes.

En attendant, la meilleure personne du monde. Hospitalière comme il n'est pas permis de l'être. Elle vous offre dans un dimanche deux repas à vous rendre malade, dont elle a préparé les bonnes choses. Et vous avez des paquets et des paniers remplis sous chaque bras, quand le soir vous rentrez par le dernier train. Cela aussi est à vous effrayer un peu, vu qu'on n'est pas moscovite soi-même.

Je n'insiste pas sur la causticité de ces lignes qui montrent un bon œil et l'authenticité.

Guillaume lui-même me confia une lettre d'elle au moment qu'il s'était engagé et que trop tard elle l'apprit. Il me permit d'en prendre copie. Il était fier de sa mère. Voici cette lettre remarquable, à la profonde voix maternelle et humaine, qui donne toute sa franchise au croquis de mon correspondant, en même temps qu'elle lie de façon émouvante ces deux êtres généreux :

Le 26 décembre 1914.

Mon cher Wilhelm (1),

J'ai reçu ta lettre du 20 courant le 24, ça met donc 4 jours pour venir de Nîmes, ou bien les lettres des militaires subissent un retard, tu dois avoir reçu la mienne, celle que j'avais écrite après avoir reçu ta carte postale avec ton portrait. N'oublie pas d'en envoyer une à Albert, ça lui fera plaisir, et une à Madsen, qui sûrement la montrera à tous vos amis. C'est entendu tu n'avais de compte à rendre à personne (à tes amis, je suppose), mais tu

(1) Guillaume s'appelait Wilhelm de Kostrowitzki, il était d'origine polonaise, de quoi sa mère se montre ici pénétrée.

« La Pologne le retient pour l'un de ses grands fils », m'assurait madame Laura de Konopnicka-Pytlinska.

Cela, à vrai dire, ne le sépare pas de nous ; au contraire. A. R.

pouvais toujours écrire à Albert et à moi au lieu de garder le silence pendant 2 mois et 3 semaines. Car moi j'étais très inquiète, je pensais toutes sortes de choses ; qu'il t'était arrivé un accident d'automobile, qu'on t'avait assassiné ou bien que tu avais été jusqu'en Italie.

Madsen était fâché avec toi parce que tu lui avais promis d'écrire de suite, et il était surpris que tu n'écrives pas à ta mère.

Fais attention avec ces chevaux sauvages, qu'ils ne te donnent pas un coup de pied ; ne les brutalise pas, sois doux avec, caresse-les, je crois qu'il vaut mieux. Tu dois monter à cheval pour apprendre, sois prudent de ne pas tomber, et puis avec le revolver sois aussi prudent, car je pense que tu ne sais pas le manier. Je ne sais pas pourquoi tu t'es engagé dans l'artillerie. Il aurait mieux valu comme infirmier, comme Mollet, au moins on ne va pas au feu et on ne risque pas d'être tué. Prie la Sainte Vierge pour qu'elle te protège et je dirai à Albert de prier pour toi. Est-ce que tu as choisi l'arme ou bien si on t'y a placé d'autorité ?

J'ai des chaussettes de laine que je t'enverrai, 3 paires comme tu demandes. Mais écris-moi par retour du courrier si tu veux que je te mette avec aussi une paire de gants blancs en laine, 2 suspensoirs, qui te serviront pour monter à cheval, il vaut mieux ; et puis le tricot en laine grise, que tu as déjà porté et que je raccommoderai avant de l'envoyer. Comme c'est par colis postal que je l'expédierai, je mettrai dedans ta correspondance. J'irai ces jours-ci la chercher à Paris, j'espère que tu as écrit à ta concierge de me la remettre.

J'ai de la confiture de quetche très bonne et qui est solide, veux-tu que je t'en mette deux pots, et puis je ferai moi-même un petit *panettone*, la farine est bon marché, je le mettrai avec. Le veux-tu ? Réponds-moi à ce sujet. Tu pourras même en offrir à tes camarades, cela te fera mieux voir. Il vaut mieux être bien avec tout le monde. Il fait très froid depuis avant-hier; surtout aujourd'hui. Mais jusque-là le mois de décembre avait été doux. En novembre, du 17 au 27, il a fait terriblement froid. Tu as de la chance d'être dans un climat chaud, je crois, et puis, il y a du vin là et je pense qu'on vous en donne.

J'ai lu dans la nécrologie du journal la mort de A. Salmon du *Journal*, décédé à 36 ans, rue Sadi-Carnot, à Nanterre. Est-ce ton ami ? Tu n'as pas le temps de lire, je pense, autrement je t'aurais

envoyé des journaux français de Mexico très intéressants. Si tu les veux, dis-le. Y a-t-il aussi la franchise pour les journaux ?

Je t'embrasse bien fort.

Réponds-moi de suite,

TA MÈRE.

Comprend-on le prolongement indéfini dans le passé qu'implique, chez son fils le caractère d'une pareille mère, où la fermeté rude, simple, du cœur, s'adoucit dans cette gentille confiance en la Vierge, cette autre mère ?

Les mères ! *ces simples*, dans la plus humaine signification du mot, *qui demeurent*, m'écrivait autrefois Jules Soury, *après tout, les êtres dont nous tenons héréditairement notre puissance de travail, notre énergie mentale, notré sens presque infaillible des choses de l'honneur et de la droite raison.*

Après cela, comment ne pas crier : voici celle qui donna l'armature humaine à ce Guillaume Apollinaire qui se promenait si bien parmi la féerie des astres.

On va lire une lettre d'autre source, que, deux mois après, le vaguemestre remit au canonnier de Nîmes. J'ai rapporté, dans mon « Retour à Remy de Gourmont », qu'un jour où j'examinais ma conscience je lui écrivis le mot *paternel* qui le toucha. Apollinaire fut aussi un fils, prodigue, de Remy de Gourmont, qui mourut en pleine débauche spirituelle, jeune, aimé des dieux, — et des hommes :

Paris, 20 décembre 1914.

Mon cher Ami,

J'ai été très content de recevoir de vos nouvelles. Jusqu'ici, elles étaient incertaines. C'est Vallette qui le premier m'en avait donné. La vie que je passe ici ne doit guère différer de la vôtre (1). Je vois très peu de monde et ne sors pas. Paris a beaucoup changé, vous le pensez bien. Il n'y a plus aucun mouvement littéraire ni artistique. Pas de revues si ce n'est celles que l'on ne lit pas. Tout le fatras conservateur. Quand la vie reprendra, tout sera presque à recommencer. J'espère pourtant que le *Mercure* reprendra

(1) A ce moment Apollinaire était à la caserne.

bientôt sa publication. La librairie marche bien. Elle n'a guère perdu qu'un tiers de ses ventes et c'est ce qui nous soutient. Je travaille un peu pour des revues anglaises et américaines, car les journaux français où j'écrivais ne s'occupent plus que de la guerre. Cependant, j'essaie de maintenir un certain ton dans *la France*, mais par pur amour de l'art, car les paiements sont remis à des temps meilleurs. Ce n'est pas gai. Ceux qui restent sont probablement plus embêtés que ceux qui sont partis, ou qui vont partir. Mme d'Oeltnigen est venue me voir. Elle est toujours la même, pleine de paroles, de gestes et d'esprit. Nous avons parlé de vous. Les *Soirées de Paris* lui manquent aussi. Mon frère attend qu'on l'appelle. Pas de nouvelles de Soffici, mais il écrit toujours. La *Voce* est transformée en revue plus importante sous la direction d'un certain de Robertis, que je ne connais pas. Mêmes collaborateurs. Je vois que vous prenez bien votre nouveau métier. Vous avez raison. Il faut se soumettre à l'inévitable. C'est ainsi qu'on domine le destin.

Crès est parti. Il apprend comme vous le métier militaire. C'est une grande perte pour moi, car nous aurions fait bien des choses en commun.

Tenez-moi au courant de vos déplacements, s'il y a lieu, et croyez à mes bonnes amitiés.

REMY DE GOURMONT.

Il est urgent pour nous, et pour ceux qui nous suivront et nous ressembleraient, de recueillir encore tout vifs, — tout chauds de vie, — les témoignages de nos sens, les attouchements de nos antennes. Le lecteur comprendra le sentiment qui me fait donner ces deux lettres si différentes d'apparence, mais parentes de sentiments et de profondeur. Le problème de l'existence réelle n'est pas tellement résolu entre la composition physique des êtres et la représentation que nous en formons. On n'apporte jamais assez de matériaux à l'édification d'un personnage. Il faut construire de toutes nos forces, avec tous nos moyens, fussent-ils aussi imparfaits que ceux que j'emploie aujourd'hui pour Apollinaire. Il faut donner de soi jusqu'au tréfonds du témoignage.

On ne sait pas jusqu'à quel point on peut dénier la présence d'un homme, profondément incarné en nous, et dont le livre est dans nos mains.

Il semblerait que cette dissociation essentielle d'un corps, qui se prolonge dans le nôtre et d'un esprit fixé dans l'œuvre où le nôtre plonge, a plus d'existence réelle humaine, que la confuse dissolution journalière puis définitive d'un animal incertain, parmi une infinité de phénomènes organiques et sociaux.

La carrière militaire d'Apollinaire fut singulièrement différente de la mienne. Il s'engagea et devint officier, tandis que je traînais à l'arrière une vie de dégoût, de servitude et de bassesse, dans une compagnie d'ouvriers manœuvres, où mon destin militaire m'avait, au petit bonheur, fourré en fin de compte.

Je ne suis pas rebelle à la déconfiture personnelle. J'aime le goût âcre de la sottise évidente et de l'injustice assise. Il semblerait que ma nature, à devoir se plier à l'infamie, trempe à nouveau sa qualité propre, indifférente et repliée, refusant le contact, tendue dans la défense des sentiments de mon cœur, et de mes jugements secrets. Ma vie intime, pour prendre toute sa clarté à mes yeux, sa plus ardente combustion, ne repousse pas les coups physiques ou moraux qui me frappent. Les officiers, que je devais servir, M. Duperron et M. Lassalle, n'ont pas manqué de bonté avec moi. J'étais leur hôte dans leur intimité et, bien que, dans le service, ils s'arrangeaient pour que la dureté de la vie d'ouvrier militaire n'ébranle pas, tout à fait, ma santé et ma sensibilité physique, ils furent bien souvent impuissants à secourir un effroyable dénuement moral, un ébranlement de tout mon être, une immense répulsion — et un amer sarcasme, à la vue du galon doré transversal cousu à leur habit. On veut bien me faire le crédit qu'appelé à mourir au sortir d'un trou de protection, je l'aurais fait comme tout le monde, en souriant même, comme je fis plus tard,

lorsque j'ai failli trépasser de ma déchéance physique ; mais ici, dans la discipline d'une désagrégation lente et sûre, de toutes mes forces, de ma volonté et de ma dignité, dans un labeur absurde, mon dégoût était profond. Il ne fallait rien moins que la liberté de ma pensée, et son consentement supérieur, pour me commander de ne faire aucun appel pour faire rectifier mon rôle, ou pour demander une liberté à laquelle je pouvais prétendre. Je ne reculerai jamais devant quoi que ce soit pouvant augmenter mon patrimoine moral secret.

J'ai grandi, solitaire, et mon seul amour, — hormis mes secrets — fut l'adoration de l'art et des plus gentils hommes du pays de l'art. Cet endroit délicieux où les morts sont toujours auprès des vivants et où, dans le relatif, on ignore ce que c'est que le trépas. C'est là qu'est ma religion et ma présence, j'y vis, fantôme au milieu des fantômes, tandis qu'autour de nous, paix ou guerre, les gens s'entredévorent. Plus l'ombre qui nous entoure est épaisse, plus notre faible lumière intime est douce et pieuse. C'est pendant la guerre, dans la chapelle secrète où mon inquiétude et mon tremblement veillaient, que le secours qui me vint du culte de mes amis fut le plus tendre et le plus effectif. Apollinaire fut l'un d'eux. Nos derniers jours de bonheur côte à côte, et qui s'étaient rompus avec nos projets, dans le mortel torrent, avaient scellé un vrai lien. Emportés, lui dans le feu, moi dans la boue, il semblerait que nous avions suivant notre mérite. Le destin me frappait pour mon ascétisme et mes négations et l'emportait, lui, avec sa généreuse confiance dans la France et dans son droit.

Il lui avait apporté son génie ; il lui apportait encore sa valeur qu'il assimila aux armes, et son sang pourpre de poète.

C'est une plaisanterie des Académies qui prétend que du recul et de l'avenir naîtra le poète génial de la guerre. Il

est dans *Calligrammes*. Mais vous n'en savez rien, Messieurs les Faux-Semblants.

Il est bien facile de masquer aux contemporains votre impuissance à discerner, au moins tout le temps que vous trônerez ici-bas, — et c'est l'important n'est-ce pas, qu'on vous laisse au moins finir tranquilles vos jours si parcimonieux de dons véritables ? — *Plus tard !.. Plus tard !..* fort bien à dire ; mais croyez-vous que c'est nécessairement après votre disparition que les chants doivent éclater ? Ah, certes, s'il ne s'agissait que de fêter le saut que vous viendrez de faire... — *A la trappe !.. A la trappe !* disait Ubu.

Mais c'est autre chose qui nous point. Les chansons qui nous transportent sont autrement vivantes que vos laborieux pastiches. Et, mon Dieu, nous sommes plus pressés que vous d'en découvrir la lumière.

Celles qu'Apollinaire rapporta du front français, où l'acier le coucha un jour dans son sang, sont une épée flamboyante, autour de laquelle nous sommes quelques-uns, ici et dans l'avenir, à vouloir nous presser. Parmi les pièces qu'Apollinaire a écrites à la guerre il n'en est pas une qui ne nous saisisse dans sa splendeur. Jamais l'intrépidité d'un gentil homme ne s'est autant découverte.

Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit
Elles montent sur leurs propres cimes et se penchent pour regarder
Ce sont des dames qui dansent avec leurs regards pour yeux, bras et [cœur.
Mais ce serait plus beau encore s'il y en avait plus encore
Cependant je les regarde comme une beauté qui s'offre et s'évanouit [aussitôt
Il me semble assister à un grand festin éclairé à giorno
C'est un banquet que s'offre la Terre
Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles
La terre a faim et voici son festin de Balthazar cannibale.

J'ai ouvert au hasard *Calligrammes*. Cela est beau, cela est bien, cela est généreux, — magnifique. C'est par le trop abondant éclat que le lecteur peut connaître l'éblouissement

qui fait reculer. De grâce, jeune homme à l'esprit en travail, homme de bonne volonté, courbez le visage sur ces dramatiques féeries. Elles sont aussi belles et aussi tendres à notre cœur, rompu même, et à notre esprit, que le tremblement de Villon.

*Je ris en pleurs*

dit celui-ci.

Et Guillaume :

*Larmes de rire de rire*

Cordes jumelles au calice du cœur, que des siècles séparent — et unissent!

Durant ces années de guerre, je le suivais avec langueurs. Je n'aimais pas cela qu'il fût entouré d'éclats d'aciers et de tous les monstres de l'invention allemande. Mais lui était un pur chevalier et commençait d'écrire l'immortel témoignage lyrique, contenu dans *Calligrammes*, qui ne sera jamais égalé, comme il n'eut jamais d'approchant.

Naturellement, au début, nous nous écrivions ; et il laissait dans des vers improvisés et familiers, voire soldatesques, son esprit ailé venir sur des papiers maculés de graisse à canon ou de vin, réconforter la naissance et le grandissement de ma désolation. Vers de soldat, *qui sentent la poudre et la mèche* (1). Cela commença pour mes étrennes :

Tarascon, 2 janvier 1915.

A Deauville André nous omîmes (2)
De nous tutoyer tous les deux
Maintenant que je suis à Nîmes
Enfin tu me dis tu c'est mieux
Ici je conduis les cavales

(1) Agrippa d'Aubigné.

(2) On sait que Guillaume Apollinaire avait décrété, dans ses poèmes, la mise à mort de toutes ponctuations.

Qui traînent le canon léger
La nuit descend les cieux sont pâles
Mais l'ombre ne peut m'affliger

Puisqu'en effet mon cher Rouveyre
Le conducteur et le servant
La font jaillir cette lumière
Qui éteint tout comme un grand vent

—

Nîmes, 14 janvier 1915.

Mon cher André
Je t'enverrai
Cette photographie
(Bien est bon qui s'y fie)
Où j'ai pris l'air de Mars quand il attend Vénus
Des Cévennes ce soir les vents froids sont venus
Je pense à cet été que ta lettre m'évoque
Au baryton hongrois qui prenait l'air si noque
Aux germaines martoc à la mer au tango
Aux crapauds qui bouffaient des mouches tout de go
Mais en forme d'auto je t'ai fait un poème (1)
Où j'ai dit nos départs la nuit dans l'ombre blême
Tu le liras un jour quand nous nous reverrons
Je t'en dédie un autre en forme d'éperons
Je t'aime tendrement mon cher André Rouveyre
Et t'embrasse cent fois

GUILLAUME APOLLINAIRE.

—

25 janvier 1915.

Merci Rouveyre de tes vers
Merci de tes lettres charmantes
J'entends tirer et dans les airs
C'est des canons les voix tonnantes

Je calcule l'angle de tir
Je calcule l'angle de gîte
Ce soir ce soir dans la guérite
Chez moi qu'il vaudrait mieux dormir

J'apprends des leçons difficiles
On nous surmène au peloton
Et toi Rouveyre où tu t'exiles
Met-il son bonnet de coton
Le ciel d'hiver de tes deux villes

(1) Calligrammes : *La petite Auto.*

Paris je tire mon calot
C'est le cœur c'est la capitale
Je me souviens de son ciel pâle
Et ta belle Fontainebleau

—

8 février 1915.

Il est des loups de toute sorte (1)
Je connais le plus inhumain
Mon cœur — Le diable l'emporte
Et qu'il le dépose à sa porte —
N'est plus qu'un jouet dans sa main

Les loups jadis étaient fidèles
Comme sont les petits toutous
Et les soldats amants des belles
Galamment en souvenir d'elles
Ainsi que les loups étaient doux

Mais aujourd'hui les temps sont pires
Les loups sont tigres devenus
Et les soldats et les empires
Les Césars devenus vampires
Sont aussi cruels que Vénus

J'en ai pris mon parti Rouveyre
Et monté sur mon grand cheval
Je vais bientôt partir en guerre
Sans pitié chaste et l'air sévère
Comme ces guerriers qu'Epinal

Lançait images populaires
Que Georgin gravait dans le bois
Où sont-ils ces beaux militaires
Neiges d'antan où sont les guerres
Où sont les guerres d'autrefois

—

Nîmes, le 16 février 15.

Dieu ! que tu te trompes, cher ami Rouveyre. Il n'a jamais été question d'amour entre elle et moi. J'avoue que de mon côté j'eusse volontiers ébauché une liaison sentimentale avec elle. Mais cette fille bizarre a eu soin dès notre rencontre de bien établir entre nous la barrière de l'amitié. Si bien que je n'ai pas le droit

(1) Calligrammes. *Mercure de France*.

de prétendre à plus qu'à de l'amitié pure et simple. Cette situation était douce, je m'en contentais. Plus rien maintenant, car elle est partie je ne sais où et je n'ai plus de ses nouvelles depuis quelque temps. Je crains que l'amitié même ne dure pas en cette âme charmante et inconstante.

Du Fresnois est-il vraiment mort ou, simplement, n'a-t-on plus de ses nouvelles ?

J'ai envoyé une carte postale à Guy-Charles Cros en son camp de détention.

Quand tu auras l'occasion d'aller au *Mercure* veuille bien, cher ami, demander qu'on m'envoie ici 3 exemplaires d'*Alcools* pour donner à mes chefs.

Reçu tes vers après ta prose
Reçu ta carte de Senlis
Où l'incendie est peint en rose
Où le ciel est blanc comme un lys

Qu'as-tu dit devant ces décombres
Ont-ils un air victorieux
As-tu vu l'ombre entre autres ombres
De son maire si glorieux

Martyrisé comme saint Pierre
*Id est* tête à l'envers dit-on
La mienne l'est aussi Rouveyre
Que dis-tu de mon mirliton

—

17 février 1915.

Mon cher André,

Parle-m'en un peu plus longuement et me dis ce que tu en sais. Tu sais de qui. Ici il pleut tendrement. Il fait moins froid que ces temps derniers. Ton croquis bien amusant m'a fait revoir tout Paris.

En ce moment blessé sous les cuisses et au coccyx. Résultat des sept heures de cheval par jour qu'on nous fait faire maintenant.

Aujourd'hui vu M. Level, une connaissance de Paris qui est venu me voir. Alors traîné mon derrière endolori dans les cafés. Demain 7 heures de cheval. Sauf la douleur des écorchures c'est épatant, un enivrement, un abandon plein de volupté. On rit tout le temps comme des bossus.

PLUIE

La pluie argente mes beaux rêves
Ce long après-midi d'hiver
Le ciel darde ses petits glaives
Dont le reflet est gris et vert

Nîmes aux ruelles dormantes
Qu'entourent de longs boulevards
Les cafés y sont pleins de tantes
Et de vieux officiers bavards

Soupé de la Maison Carrée
Mais la fontaine est de mon goût
J'aime la pierre à teinte ambrée
Lorsque le soleil luit partout

Mais c'est au temple de Diane
(O liberté de mes rognons
Faites qu'enfin mon cul se tanne)
Que je relis des compagnons

Les inscriptions anciennes
Je les aime mon cher André
Engravant ces pierres romaines
Roses dans le jour gris cendré

—

26 février 1920.

Tu te trompes, André, il n'y a aucun souvenir mauvais, ni pensée de regret de ma part. Amitié, camaraderie, c'est tout. Un moment de fatigues et un arrêt de ses nouvelles m'a fait écrire ces vers où tu as vu un regret d'amour qui n'est point. Je pense à autre chose. C'est pourquoi t'ai demandé ce que tu en savais, parce qu'amusant, mais ne crois pas me peiner en m'en parlant. Elle serait rudement étonnée de tout ceci — mon vieux. Elle n'est pas à Paris, j'ai eu de ses nouvelles, elle est plus loin que ça. Ta photo elle est curieuse et charmante, merci, je t'enverrai bientôt la mienne, pas le temps d'aller la prendre.

Ami ton dessin où s'abaissent
Ces cheveux amenés
Sur des yeux doux comme des braises
Aux sourcils concertés

M'apporte une face que j'aime
Et peint en même temps
Un beau doigt où brille la gemme
Des grands bonheurs latents

Est-elle Diane ou bien est-ce
La Fée aux trois crapauds (1)
En tout cas c'est une déesse
Moi j'aime les drapeaux

Au corps souple comme une femme
Peau blanche yeux bleus leur sang
Est rouge et vif comme la flamme
Leur amour est puissant

—

7 mars 1915.

Merci bien cher André de ta lettre au crayon
Ne suis pas amoureux et j'ai de ses nouvelles
Nous ne savons rien d'elle et notre opinion
Est donc sans importance
Et sur les Dardanelles
Parle-m'en car je crois que j'y vais de ce pas
Avant qu'il soit longtemps ou bien au bois le Prêtre
Mourir au nord au sud c'est le même trépas
Mais au ciel d'Orient on souffre moins peut être

Ah ! que je voudrais voir tes poèmes secrets
Pour Vallette je fais ma vie anecdotique

Mais que ne sommes-nous à l'ombre des forêts
Devisant et fumant au diable la tactique
Qu'il revienne le temps des courses en auto
Je conduis un camion sous un ciel sans nuage
Et je te dois toujours ma promise photo
Tu m'y verras mener un superbe attelage

—

Nîmes, 13 mars 1915.

Mon cher André Rouveyre (1)
T. du c. champignon tabatière
Ne sais quand il viendra
Le flot de Marmara

Reçu de Madsen Pierre
T. du c. champignon tabatière
Un mot au crayon gras
Tout plein d'et cœtera

(1) Allusion à un de mes ouvrages, encore aujourd'hui sur l'établi. A. R.
(1) Calligrammes. — *Mercure de France*, avec variantes.

Au Mercure de France
T. du c. champignon Espérance
J'ai mandé mon papier
Sur papier quadrillé

Pris ma première garde
T. du c. champignon ça barde
Hier au champ de tir
Rantanplan tire-lire

J'entends les pas des grands chevaux d'artillerie allant au trot sur la route où moi je veille
Un grand manteau gris de crayon comme le ciel m'enveloppe jusqu'à l'oreille

Quel
Ciel
Triste
Piste
Où
Va le
Pâle
Sou-
Rire d'une lune indécente
Comme un regard de vieille tante

—

19 mars 1915.

Ne te moque donc pas des nuits
De garde mon très cher Rouveyre
Elles sont poétiques puis
Autre chose sera la guerre

Mais je me demande mon vieux
Où donc est l'onomatopée
André je fais ce que je peux
Et c'est plutôt de l'épopée

Elle n'en est qu'au premier chant
Attends la fin de cette geste
Car le départ va s'approchant
Je jouis ici de mon reste

Si tu savais mon bon André
Comme on peut s'emmerder à Nîmes
Et l'on s'y sent comme emmuré
Dans un de ces lieux très intimes

—

Nîmes, le 20 mars 1915.

Merci d'avoir si bien décrit
Ma chère Mansarde déserte
Enfin à l'heure où l'on t'écrit
On ne s'en va pas à Bizerte

J'aime mieux le grand front du nord
Malgré l'Orient qui m'attire
Et puis je ne crains pas la mort
Mais bien l'emmerdement c'est pire

Ici l'aventure d'amour
Vient de surgir dans la tourmente
Le jour était noir comme un four
La journée enfin est luisante

—

Nîmes, le 23 mars 1915.

Gentil Rouveyre mon ami
Tout va très bien en cette essoine
Car les vers ne font pas le mi-
litaire ni l'habit le moine

Maintenant n'ai besoin de rien
Si j'avais besoin d'une chose
Ou d'autre je l'écrirai bien
Ami sur toi je me repose

Mais ce sera surtout après
La guerre que viendra l'entraide
A mélanger tous nos couplets
Ami depuis A jusqu'à Z

Ainsi je vois ton amitié
Fleurir comme une belle rose
Je ne t'aime pas à moitié
Bientôt te l'écrirai en prose

—

Nîmes, le 23 mars 1915.

Je vois de tes dessins dans *Petit Parisien*
Tu croques à ravir les gueules de ces Boches
Ecris-moi quelque peu ça me fera du bien
Et me reposera des pics et des pioches

Notre moral est excellent
Et le beau temps est très galant

On se fout des obus comme d'une tartine
Et mon cheval Loulou hennit très gentiment
D'une voix argentine
C'est un bidet charmant
Au revoir mon Rouveyre
Guillaume Apollinaire

—

7 avril 1915.

N'a un pinson dans la forêt
Il chante des choses si belles
Que cette voix l'écouterait
La cruelle entre les cruelles
Gracieuse comme un furet

Mon cher André Rouveyre
Quoi que tu dis quoi que tu fais
Ça siffle loin ça siffle près
Et de toute manière

Mais n'écoute pas le pinson
La si gracieuse marmite
Dont de très loin j'entends le son
Mais qui s'en vient presque aussi vite
L'était si bien dans son caisson

Mon cher André Rouveyre
Quoi que tu dis quoi que tu fais
Ça siffle loin ça siffle près
Et de toute manière

Toi marmite de campement
T'as pas tant de coquetterie
Le pinson chante doucement
Et pour nourrir l'artillerie
La marmite bout gentiment

Mon cher André Rouveyre
Quoi que tu dis quoi que tu fais
Ça siffle loin ça siffle près
Et de toute manière

Et dans la forêt c'est la nuit
La nuit profonde la nuit noire
Les marmites ont tu leur bruit
Et nous rêvons à la victoire
Tandis que l'oiseau dit cui cui

Mon cher André Rouveyre
Quoi que tu dis quoi que tu fais
Ça siffle loin ça siffle près
Et de toute manière

—

20 juin 1915.

Ami, ai-je répondu à ta jolie lettre ? Je ne sais plus. J'ai changé de secteur. — Ecris-moi. — Je publie à 25 exemplaires *Case d'Armons*, mais j'ai peur de ne pas avoir d'exemplaire de rabiot à t'envoyer. — Je t'enverrai en tous cas le poème à toi. Ton ami. G. A.

—

26 juin 1915.

Ami, c'est vers cette époque, je crois, que l'an dernier nous décidâmes d'aller à Deauville — mon chapeau en paille neuf y est encore. — Je devais bientôt venir l'y reprendre, t'en souviens-tu ? — Ici, il fait une chaleur que, pour ma part, je préfère au froid, d'autant plus que je suis dans une hutte en roseaux ouverte à tous les vents. Ton G. A.

—

20 août 1915.

Ami, ne m'envoie pas ton livre ici, mais si tu passes à Pariz dépose-le chez ma concierge en lui expliquant de le mettre ches moi quand elle y montera, si elle y monte, sinon de le garder. Je t'enverrai le mien ces jours-ci. Depuis huit jours étapes et couchage par terre comme dans le fameux rêve de Detaille. Je me porte épatamment et mon cheval aussi.

—

(sans date.)

Je t'écris de dessous la tente
Tandis que meurt ce jour d'été
Où floraison éblouissante
Dans le ciel à peine bleuté
Une canonnade éclatante
Se fane avant d'avoir été

—

19 août 15.

Pourquoi n'écris-tu plus
Mon cher André Rouveyre
Qui sait Je te déplus
Guillaume Apollinaire

—

19 octobre 15.

Mon Cher André Rouveyre
Dis-moi que deviens-tu
Le vice ou la vertu
Guillaume Apollinaire

—

Lorsque moi-même je fus vraiment pris dans cette machine infernale qu'est l'armée, je ne pus plus correspondre avec Guillaume. Un dégoût général commençait de m'envahir en même temps que ma dégradation physique progressive — en dépit de quoi je gardais pourtant une bonne présence d'esprit philosophique, où disparaissaient tous mes maux; mais cela, d'un instant sur l'autre, dans des tours immédiatement réalisés. Je n'avais plus le goût de dépasser les 24 heures, et écrire m'était fastidieux. Mon métier brutal engourdissait mes mains. Quand pour un moment elles se trouvaient libres de chaînes, elles eussent tremblé à tenir le roseau. Après, mon ingéniosité réussit à me rendre un peu à moi-même, esprit et gestes.

Vers ce moment, Guillaume reçut son trou dans la tête. Ma mémoire ne me rend pas la peine que j'en eus. Sans doute le sourire amer, la gentille vision de nos moments de fraternels échanges à Deauville s'y mêlaient. Pauvre petit frère, qu'on disait si gravement meurtri...

Et puis ma servitude me tenait. Je ne le vis qu'une fois opéré, et ramené à l'Hôpital Italien du Quai d'Orsay. Là justement dirigeait la belle-mère de mon chef direct et ami, le lieutenant de dragons Armand de Bernis, la marquise Misciattelli. Ainsi j'eus les premières nouvelles et la meilleure de toutes : Guillaume était opéré et bien opéré.

Quand on put le voir, aussitôt j'y allais.

Nous nous retrouvions et nous nous embrassâmes.

Il me montra ses petites affaires, ses épreuves du *Poète assassiné* qu'il commençait de revoir. Il me parla de la guerre, nettement, joliment, comme quelqu'un qui, béné-

volement, vient d'y jeter sa vie. Il connaissait bien, diable ! comme moi, son Pascal :

Pourquoi me tuez-vous? Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau?

Peu à peu la convalescence s'assura. Il fallut que j'aille avec lui au magasin de nouveautés pour choisir l'étoffe du bel uniforme dont il rêvait. Il accomplissait tous les rites du choix de l'étoffe, entre les mains de l'employé, avec un grand sérieux. Il me demandait mon goût sur cette affaire d'importance.

— Et celle-là, qu'en penses-tu ?.. Aimes-tu pas mieux celle-ci?

A l'essayage, où je vins, ce fut encore plus minutieux. Il fallait que je sois bien attentif. Il se faisait trop serrer, c'était mon avis, et de vouloir ainsi contenir sa corpulence il l'étalait. Mais il avait l'air si content que je n'osais rien dire.

Venu le jour des premières visites. J'allai le chercher, il m'apparut tout habillé de neuf, dans le bel uniforme d'officier, bleu horizon, que nous étions allé commander et essayer ensemble à la « Belle Jardinière », chaussé haut en cuir jaune léger que lui avait façonné un bottier de la rue du Bac. Là aussi j'avais appuyé la confection de mes conseils. Sur la tête le bonnet de police chevauchait, haut de forme, et placé, penché, sur le linge du pansement qui lui entourait complètement la boîte cranienne. A la main, il portait une canne Louis XVI, pomme en bois de rose entourée d'une bague festonnée en argent. Un cordonnet de cuir traversait le jonc et permettait de l'assurer au poignet. Cette canne ne l'avait point quitté à la guerre, il la tenait de moi. Il était parfaitement heureux et trônait véritablement dans le fiacre découvert qui nous menait par le boulevard Saint-Germain, rue de Condé. Il n'était jamais beaucoup présent d'esprit, sa fantaisie était trop maîtresse. Pourtant il se tournait de temps en temps vers moi dans une douce confiance; il souriait de sa renaissance, se re-

gardait sérieusement dans son bel équipage céleste et doré. Il essuyait la moindre poussière sur sa culotte ou sur sa veste. Tout à sa coquetterie, loin de s'en gêner devant moi, tacitement il m'y associait, m'encourageant au sourire complice. Je lui indiquais complaisamment tous ses agréments. Je lui prodiguais des conseils. Il riait, tout flatté de sa réussite. Il n'y eut jamais de rires plus naturellement ingénus que les nôtres, et nous laissions, dans notre affection, à peine l'ironie montrer le bout de son nez, dans les plaisirs légers de notre amour-propre. N'était-ce donc rien, ce pur héros dont on avait dû ouvrir la tête, pleine des plus belles et des plus éclatantes féeries, parce qu'il avait jeté son corps, sa vie, entre sa mère adoptive et le danger, pour son génie et sa liberté? N avions-nous point le droit de l'aimer, de le caresser comme un enfant échappé à la mort, au milieu du ravissement de ses jouets, futiles ou graves, nouveaux ou retrouvés?

Arrivé au *Mercure*, il reprit cet air soucieux et important qui était la vraie voix de son mystère intérieur et de sa juste considération pour lui-même.

On l'accueillit comme il fallait. Il retrouvait ses bons amis ; les gens du lieu et ceux qui vinrent par hasard, ce jour-là, de l'intimité de la maison. Et même une porte s'ouvrit où, émerveillée, perça tout à coup la stridence Rachildienne.

Il eût son vrai succès. L'allure, le costume, sa gloire militaire et comme il la portait, tout séduisait dans la joie de son retour bienheureux. Car on l'aimait bougrement, fichtre! et si on ne l'embrassait pas, c'était tout juste ; chacun l'eût fait dans le particulier. Il nous regardait en face, et ravi, les uns après les autres. On admirait cet air de ténor marseillais d'opéra-comique qu'il avait, avec une double barbiche, invraisemblable, à la Tartarin, où son caprice s'était plu ; puis sa corpulence étendue, mais allègre; tout de même, un peu serrée à mon goût; un peu trop moulée. Mais, diable! C'était bien ainsi — et il n'était

rien de trop galant pour les loisirs d'un tel guerrier. On l'entourait comme une idole. On le regardait comme lorsque, bambins, nos yeux s'étonnaient au Châtelet sur *Michel Strogoff*.

Il nous entretint, bien entendu, de ses idées sur la guerre, où il s était entrevu une destinée de capitaine. Il en parlait d'un point de vue suprême, où sa pensée se déployait en paraboles séduisants, courant de l'art de la défense des places fortes aux larges mouvements de campagne. Il était devenu homme d'armes comme il était poète, de tout son être, de toute sa générosité de moyens, et ce n'est pas peu dire.

Quelle jolie pipe il avait ! toute blanche, en terre — à dix sous peut-être — format ordinaire. Cela était d'une seule venue, corps et tube, celui-ci était uni ; celui-là, se bourrant de tabac, figurait un pot de chambre semé de quelques petites roses, en bracelet autour, et formées d'un léger émail en relief, de la couleur tendre de la Reine, avec de courtes tigettes vertes d'émail aussi, tout cela légèrement indiqué sur le blanc pur et plâtreux de la terre de pipe. Et puis, couronnant le rebord du haut, et passant par-dessus la petite anse, la légende exquise !

A bouche d'or, vase de Flor.

Guillaume la penchait sur le côté pour l'allumer — et voulait la trouver aussi bonne à fumer qu'elle était belle à voir ; cela me paraissait impossible.

J'avais mené Guillaume près de l'intimité de mes crapauds. J'aime beaucoup ces petites bêtes retirées, et dont le mépris qu'elles ont de la société les ont désignées à la vilenie humaine comme un objet d'horreur. Mais, rendons-lui son dû : c'est le crapaud qui nous a rejetés le premier ; et, avouons-le, son dégoût est autrement justifié que celui des hommes. Il faut trouver aussi dans sa faiblesse, et la disproportion de ses bourreaux calomniateurs, une raison

nouvelle de l'élever dans sa nature simple et son caractère solitaire. Ce n'est qu'en se penchant sur l'intimité des êtres qu'on les connaît vraiment. J'inclinai vers eux le regard de Guillaume Apollinaire, les premiers jours ce fut sans répulsion certes, mais avec un petit recul. Il est vrai que ces petites bêtes pesantes, on dirait, ont tout à coup le déclanchement brusque où débute leur trajectoire, qui ne laisse pas de secouer les nerfs du spectateur surpris. Ainsi les êtres les plus modestes ont tout à coup leur élévation.

Je les prenais, je les lui montrais, et il s'y familiarisa.

— Hé ! lui disais-je en riant. Tu n'en as plus peur. Tu vois qu'ils sont gentils, qu'ils ne font pas de mal !

Il se défendait :

— Non; tu vois, je les comprends mieux. Si je ne suis pas encore comme toi capable de les prendre naturellement, cela viendra !

Et comment, je l'assure, rester insensible à ces corps d'apparence si repoussante, où brillent des yeux si tendres, entourés de cercles de vieil or ?

Ah ! toutes ces richesses que l'homme méprise ! comme nous les gardons en avares !

Guillaume convenait avec moi que ces petits animaux sombres et nocturnes, à la voix si belle, méritaient bien cette déification où les anciens les avaient portés. Seulement un vrai poète aujourd'hui est digne de rallumer au

Zenith
Tous ces regrets
Ces jardins sans limite
Où le crapaud module un tendre cri d'azur (1).

Une dame de lettres rapportait, pour l'accabler, qu'Apollinaire aurait dit de Léautaud qu'il était un crapaud. Voilà une épithète que nous aurions quelque orgueil d'avoir méritée.

Puisque voici Léautaud, je rappellerai comme Apollinaire le tenait en amitié. Il était chagriné seulement que Léautaud n'ait pas conseillé à son ami Maurice Boissard de ren-

(1) *Calligrammes.*

dre compte de la représentation des *Mamelles de Tirésias*. Occupé de son chenil et de ses affaires embrouillées, celui-ci avait dû renoncer à la joie qu'il aurait eue à raconter, à ce propos, Apollinaire et sa troupe.

Comme un véritable Athénien, Guillaume négligeait cette pudeur, à propos de rien, qui est la maladie chrétienne. Il était naturel et voilà tout. Combien de fois le vis-je, en le plus simple équipage, au milieu de ses amis et amies.

A Barbizon même, où il vint avec sa femme voir le début de son dernier printemps, chez Mme Faure-Favier, comme il arrivait tout mouillé de pluie, il se déshabilla presque complètement, à la stupéfaction de son hôtesse. — *En caleçon, avec ses gros mollets*, me disait-elle ensuite, *il avait l'air d'un jouet. Tandis que ses vêtements séchaient au grand feu de bois il me faisait remarquer comme il avait la peau blanche !*

C'étaient jeux de prince.

Apollinaire avait un furieux appétit. Il m'étonnait d'aimer, ainsi qu'il le montrait, le délicat et l'abondant. Quelquefois nous allions à de bons restaurants, et je n'arrêtais pas de l'admirer. Tout à son affaire, il l'entourait des plus légers commentaires, des plus subtiles exégèses. Mais, je l'ai déjà dit, il s'intéressait ainsi à toutes les choses qu'il était appelé à faire ou à voir. Et sa pensée marchait toujours de pair avec ses gestes, les entourant d'une lumière de spirituelle magie.

J'ai dit tout à l'heure qu'il vivifiait. Mieux : il générait. Les plus ravissants oiseaux s'envolaient de ses lèvres, paroles, idées, autour de ses actes. Et c'est pour cela qu'une cour de disciples l'entourait et le suivait, composée de la meilleure, ou d'une moindre, graine. De ceci je ne peux guère parler, car je n'aime le carnaval que de temps en temps. Je serais mal juge de tant de bariolages, où les plus délicates sensibilités cabriolaient avec les involontaires his-

trions. Guillaume aimait beaucoup ces hardis mélanges. Le type des concerts qu'il aimait lui fut offert, par ses émules et ses disciples, en l'honneur de son retour à la santé, dans un banquet, je ne sais chez quel traiteur. Jamais à Paris, on ne vit une foire plus curieuse et plus hétéroclite. Nègres véritables et cubistes y jetaient d'inconcevables glapissements. On s'injuria, on se battit ; hommes et femmes chaviraient comme dans ces drames burlesques menés par Charlot au Cinéma.

De grâce, qu'on nous rende de si belles disputes, qui battaient de loin les banquets verlainiens les plus en tempête ! Guillaume, grand chef d'orchestre des désharmonies, ravi d'agiter toute cette folie, pouvait, avec son aiguë ironie amusée, voir là, dans le vif de tous ces pantins, le féerique effet de son génial poison d'écriture et de verbe.

Il ne craignait pas de s'y enfoncer et, comme on donne des hochets aux fous, il leur jeta encore les *Mamelles de Tirésias*, où tout le monde pouvait hoqueter, sur la scène où on le représenta, et dans la salle où l'on s'entassait dans l'admiration, l'étouffement et la sueur, parmi les ondes de l'orgue et des cantiques.

Ces orgies, dès avant la guerre, dépassèrent les frontières et coururent par le monde, — Apollinaire, qui avait allumé cet incendie, s'y complut encore. Il se prélassait à nouveau dans cet œuvre avec les alanguissements d'un pacha. Il étendait un doigt ; aussitôt naissaient toutes sortes de nouvelles créatures venues, on aurait dit, de toutes les parties du globe. Il y avait les « *poètes* » qui faisaient les voix et — les « peintres » le décor.

Apollinaire a réussi à rendre les hommes, et les femmes plus fous encore qu'ils sont en réalité. Cette petite parcelle pourtant de son ouvrage sur terre suffirait déjà pour qu'il vive dans la mémoire des plus délicats, car il a donné ainsi un substantiel aliment à ceux qui posséderont après nous la divine ironie.

Du reste, il le savait bien ; mais, pour donner toute sa

puissance à son action, il ne pouvait obéir à son rire intérieur. Néanmoins, devant un autre Augure, comme moi, il avait un moins rigoureux emprisonnement disciplinaire de son amusement.

D'ailleurs, je ne prétends pas donner la clef de son être. Il faudrait réfléchir longuement, et prudemment, pour en approcher. Encore y parviendrait-on sans assurance, car Guillaume était un homme mystérieux et inconnaissable.

Il était aussi un Dieu, d'une idée il refaisait le monde et les choses ; au point que la réalité de la nouvelle existence qu'il leur donnait n'était même plus un doute pour ce grand générateur.

La terre craquait sous la pression de son imagination. Nous avons craqué, parfois, tous deux, sous la pulsation de notre mutuelle action idéomagnétique.

Avec lui on était dans la lune. Mais une lune composée, comme notre astre propre, de terre, d'eau, de feu ; de sang humain.

Je lui demandais un jour quel était son lieu de naissance. Je le savais Polonais, et il prétendait qu'il était né à Rome (1). Ne voit on, à la fois, l'invraisemblance apparente du fait, mais pourtant sa justification idéologique ? Mais ceci est fort simple. Il engageait souvent des propositions autrement dangereuses à moins qu'on ait l'esprit bien assuré et bien mobile.

On peut imaginer ce qu'un pareil homme présentait de dangers pour les artistes de troisième ordre, qui sont déjà des êtres plus étranges que les autres, mais qui ne possèdent tout de même pas le bouclier de la raison et du bon sens supérieur. Sa séduction était sans pareille. Où il regardait naissaient des gemmes. Il magnifiait justement jusqu'à la platitude et la sottise. On voit quelle multitude se sentait appelée, composée du meilleur et du pire. Ses idées, ses illuminations intérieures, avaient tant de force, que son

(1) En tout cas il y fut baptisé, le 29 sept. 1880 à la *Sacrosancta Patriarcalis Basilica Sanctæ Mariæ Maioris*.

corps les suivait, d'un bout à l'autre des pôles, voire d'un astre à l'autre. Il les reposait des voyages dans ses livres qui sont les plus gentilles fêtes données par un revenant du cosmos. Les nains chez lui vont de pair avec les géants. Ceux-là et les marchands, ont fini par le croire. Un jour, j'ai vu sur les murs de Paris des affiches jaunes, où on accolait le nom d'un de ses plus réussis satellites, qui n'est d'ailleurs pas sans talents, à celui de notre *adorable* et cher Henri Matisse, un sommet de classicisme et d'originalité. Les impies savent pourtant que leurs fronts atteignent sa cheville.

Il faut applaudir à cette cacophonie d'êtres humains qui sautaient dans le feu de sa lanterne ; c'est le tribut que nous devons à tous ces acrobates qu'il composait, et qu'il menait par les rues, pour son grand amusement, et pour le nôtre.

Et si on dit : mais pourquoi tant de victimes dans le cirque d'un seul homme ?

— *Parce qu'il se nomme* : *Lion*.

Lui disparu, toutes les pirouettes des moins fous s'arrêtèrent. On ne voit plus que de mornes théories de pénitents qui se frappent la poitrine, avec d'agonisantes cabrioles snobophiles. Tandis que tout Apollinaire est vivant, plus que jamais, et d'une étincelante verve, où la quiétude et la tendresse se marient à l'acide et au plus floral épanouissement.

Le miracle du génie apollinairien est qu'un esprit aussi excentrique, jusqu'à la dissolution, soit toujours resté d'une humanité au fond la plus saine et la plus enracinée.

C'est peut-être le premier et le plus fort artiste produit sur le terrain des philosophies, les mieux assises, et contradictoires, où l'esprit humain a trouvé sa mesure, et son apogée, dans la négation — au bout du compte — de lui-même. L'Art seul possède encore le ressort de renaître. Apollinaire a fait, jusqu'au zénith, les plus éblouissantes

pirouettes, et ce clown divin y emportait toujours avec lui son cœur intrépide. Une mécanique humaine aussi originale n'est pas tout près de s'incarner encore. Je crois bien, en dépit des émules et des succédanés grimaçants, qu'il restera à jamais unique, incomparable, et de plus en plus impossible à détrousser sans scandale. Son exégèse, pour étonnante d'abord qu'elle soit, est une mine éclatante de richesses, mais qu'on ne peut souvent dénombrer qu'à l'aide de la plus tendre et confiante inclinaison totale.

Lorsque Guillaume, après sa seconde trépanation, — la première ayant été suivie de symptômes de paralysie, — lorsque Guillaume eut terminé son congé de convalescence, on ne pouvait songer à le renvoyer combattre. Il fut mis à la censure, avec son ami André Billy. Mais là, c'était de perpétuels embêtements et changements. Bref, un jour, il se trouva affecté au *Ministère des Colonies*. Sa concierge m'y envoya quand j'allai pour le voir. Beaux édifices, ma foi, que ces *Ministères*, où les pieds, dans la cour d'entrée, plongent dans un tapis déjà de petits cailloux, après qu'on a « parlé » au pipelet. Je confie mon désir à un huissier et on m'introduit dans un salon d'attente, où traînent toutes sortes de « *dépêches coloniales* ». C'est bien dans le ton, on voit déjà les cocotiers. — Monsieur Apollinaire est chez M. Régismanset, me dit l'homme, revenant ; et il m'invita à le suivre. Deux battants, une belle salle, et, debout, l'air de gens sérieux, mes deux compères. On se précipite ; je retiens ma verve, pour ne pas les déconsidérer dans l'esprit d'un troisième personnage que je ne connais pas. Charles me congratule. Je l'admire, avec sa belle boule dénudée. On a bien fait de placer ici, d'où tant de nègres dépendent, un homme qui fût si évidemment de peau blanche — du menton à l'occiput. Après les amitiés, on s'en va, Guillaume et moi. Il m'emmène dans son propre bureau, plus modeste.

Il s'assied devant sa table, verte, et vierge de tout, sauf

pourtant quelques revues italiennes.— *Dis-moi donc, Guillaume, lui dis-je, l'Italie ce serait plutôt les Affaires Étrangères ?* Je m'étonne du manque des moindres traces d'activité. Il s'excuse : — *Tu sais, j'arrive à peine, mais regarde* : il me montre des rayons où se distinguent, comme perdus, quelques *Guides Michelin*, un *Petit Larousse*, et deux ou trois bouquins poussiérieux qui ont l'air de ces livres de la *Bibliothèque Rose* qui ont passé dans tant de mains d'enfants.

— Oui, évidemment, mais tu devrais éparpiller cela sur la table ; et puis tâcher d'avoir un encrier, un porte-plume, un sous-main. S'il entrait un supérieur, trois ou quatre galons par exemple ! Tu as absolument l'air de ne rien ficher.

— C'est vrai, tu as raison, conseille-moi. Tiens, regarde.

Il m'indique un coin d'ombre derrière la porte.

— Hé bien, quoi, là ?

— Tu ne vois pas ?.. une carte...

Effectivement, il y a là une carte pendue au mur.

— Madagascar, laisse tomber Guillaume, est-ce bien ?...

Guillaume fut un souverain qui régnait sur les paradoxes.

Aiguisé et nourri, comme les hommes de bonne qualité, à toutes les négations, il y avait trouvé, en son lyrisme, un ironique antidote naturel. L'extraordinaire même de son invention, cette espèce de dévergondage de son imagination, ne manquait jamais de révéler, dans sa manière de composition, de solides attaches au sol. Et les armatures qu'il donnait à ses excès mêmes empêchait leur évanescence. La folie et le bon sens s'accommodaient à son génie. De là, des éclairs incomparables par l'extrême éloignement de leurs pôles. Il n'était pas d'idée singulière dont il ne savait assurer péremptoirement, et sur les bases les plus solides, la justification. Il fallait même s'attendre avec lui à ce qu'il justifie, et humanise, jusqu'au saugrenu. S'il eût prétendu

d'une vessie qu'elle fût une lanterne, on eût été stupide de n'en point convenir, après son argumentation.

Et sans chercher davantage, n'est-ce pas à la lumière d'une vessie que nous regardons les objets de nos passions ?

C'était un homme absolument habité d'une grande flamme. Il y jetait les idées qui lui venaient, quelles qu'elles fussent, et il nous les y montrait, s'y tordant, dans leur vérité spontanée, et arrachées dans tous leurs sens par toutes les dialectiques, et leurs antithèses les plus mobiles.

Avec cela une grande et ingénue tendresse, un sens épicurien de la vie, pratique et simple.

Sa femme s'y accommodait parfaitement. Elle était (1) mate, blanche de visage, avec une légère teinte rose de maquillage, et le dessin, rehaussé en rouge, d'une bouche ramassée finement, au milieu, avec plutôt un sourire de chaque côté, une bouche comme d'un Pierrot, dont elle avait un peu la mine, avec ses sourcils légers, mais largement lancés vers le haut de la face, à droite et à gauche. Tout autour du front et de la tête, les enlacements de ses cheveux blonds dorés et fins. Jolie, gracieuse, un rien pâlote, comme paraissent les plus blondes. Au bout des doigts, des griffes, comme toutes les femmes. Elle faisait partie de Guillaume comme le jaune se lie au bleu, dans le prisme, pour donner la belle couleur verte, parmi quoi dans la nature naissent et s'ébattent les fleurs et les oiseaux. En la rencontrant et en l'aimant, Guillaume avait trouvé le gentil miroir journalier pour sa vie et son génie. Elle savait bien aussi et le montrait dans leurs façons familiales comme il était, Guillaume, délicieusement exceptionnel.

Quant à lui-même, j'ai déjà marqué, au cours de ces lignes, quelques-uns de ses traits. C'est plutôt en militaire que je le revois, comme c'est plus proche et plus tendre. Son visage était absolument d'un consul patricien, avec une mobilité de la lèvre inférieure, bien dessinée et charnelle,

(1) Elle est encore, grâce à Dieu.

et du menton, qui marchaient et exprimaient, souvent, sans les paroles. Un étrange drame se jouait entre ses yeux, l'arrête de ses sourcils et la partie inférieure de son front. Striés de contractions et d'extensions contrariantes, d'où éclatait la brûlante inquiétude, comme en sombres éclairs, courant de la douleur à la sérénité, dont l'instable équilibre semblait être Guillaume. Avec cela il était — comme tout bon philosophe classique — important de toutes parts. Il marchait avec une certaine dignité que lui donnait sa corpulence. Son air était, la plupart du temps, très absorbé et très absent. Quand on était avec lui n'importe où, on devait donner attention à ne pas le perdre. J'ai publié un dessin de son visage dans le *Mercure* ; il voulut le mettre en tête du *Poète Assassiné*. Je ne dis pas cela pour qu'on le croie bon ; car, par ailleurs, ceux qu'il a donnés, d'autres artistes, par exemple en tête de *Calligrammes*, lui sont, principalement le premier, étonnamment étrangers.

L'image de son logis et de sa compagne était bien celle de lui-même. Il habitait boulevard Saint-Germain, au coin de la rue Saint-Guillaume. Il fallait, pour accéder chez lui, monter six étages. Sa porte et le cordon de sa sonnette étaient au bout. Il n'avait pas de palier. La dernière marche était son seuil, lorsqu'il l'ouvrait. Une meurtrière, dans le colimaçonnage de l'escalier, débouchant dans le dos du visiteur, permettait de l'identifier avant tout. A droite en entrant, était une petite pièce, puis une autre plus importante, avec une sorte de grand divan central. Là il recevait habituellement, là était le bon feu de bois, la réunion principale des objets familiers de son esprit ou de sa commodité, les peintures de ses amis, des objets usuels ou désuets qu'il goûtait. Là était, dans un coin, son casque de guerre Adrian, avec le net trou dentelé que l'éclat d'obus s'était ouvert jusqu'au cerveau de Guillaume. De la petite pièce, dont j'ai parlé en premier, un couloir partait, assez mystérieux. On s'y engageait, et après avoir

parcouru un corridor tout tapissé de livres, on arrivait à la cuisine, où Guillaume s'attardait à diriger les plus succulentes préparations culinaires. Avec le sérieux d'un pape, il distribuait les assaisonnements, s'inquiétait du point des cuissons, enfin disputait à sa femme, par son savoir et son adresse, le titre de Chef. Il tournait autour des plats, en suspens, comme un vrai chat; il soulevait les couvercles, et du parfum déduisait la bonne avance. Un coup habile du tisonnier, et la flamme lèchait mieux, ou plus doucement, les cuissons. Après était un autre couloir, toujours tapissé de livres; puis on arrivait à la librairie même, où il travaillait je crois, le plus commodément. Instruments et divinités nègres jonchaient les bouquins. Au fond de la librairie était sa table de travail, devant une fenêtre exiguë. Il était là comme un capucin. Encore une autre pièce finale succombait sous l'embarras. Je ne jure pas que tout cela était bien épousseté. Chacun de nous sait que la poussière est comme le tapis et la couverture nécessaire des vieilles éditions. Tel était le logis d'Apollinaire à cet étage. Mais, près de la porte d'entrée, un petit escalier intérieur, rudimentaire et délicieux, montait vers le ciel. Et, là-haut, une sorte de boudoir, plein d'objets curieux et simples, et rares, avec au mur deux dessins de Henri Matisse, était le lieu où le poète aimait rêver, nonchalamment, retiré tout à fait. En fait, cette cellule était prise sur le toit. Il avait aménagé cela lui-même, avec son ancien ordonnance, qui était menuisier. Il ouvrait la porte vitrée, et on était sur le toit, assez vaste plate-forme, couverte de plomb, et entourée d'un garde-fou. Naturellement, Guillaume et Ruby (1) jardinaient là, en plein Paris, et les oiseaux y venaient beaucoup. Hélas ! mon souvenir est plein des vœux que je formais pour eux deux lorsque j'étais à ce sommet en leur gentille compagnie...

On dominait les alentours, et non loin de nous, dans le vide, un groupe de cheminées noires en tôle, à têtes tournantes et casquées, semblaient garder mes deux amis avec

(1) Comme il nommait Mme Apollinaire dans notre intimité.

entre elles de farouches et sombres confidences. J'en avais un mauvais présage.

En bas, le boulevard Saint-Germain s'étendait avec ses petits tramways et ses petits bonshommes. Autour de nous il y avait des trous, des vides, des abîmes ; mais notre plate-forme dominait, on était en plein ciel, en plein espace. Quand j'irai à Paris, je veux revoir cela. J'avais promis à Guillaume de dessiner son groupe de cheminées. Je le ferai pour avoir la bonne inclinaison de son Ombre. On verra à leur air fourbe, comme j'avais raison de redouter leurs mauvais desseins.

Guillaume avait un autre méchant garçon dans son voisinage : le Jettatore Jésus-Christ Mardrus. Déjà ce Malin, qui habitait dessous Guillaume, avait, quoi qu'il en dénie, étranglé le beau chat noir de Guillaume : « Bolo » (1). Il est bon que de pareilles choses soient trompétées, car les animaux des poètes sont sacrés. Il n'est pas de Nostradamus mêmes, qui puissent être pardonnés de leur ôter la vie.

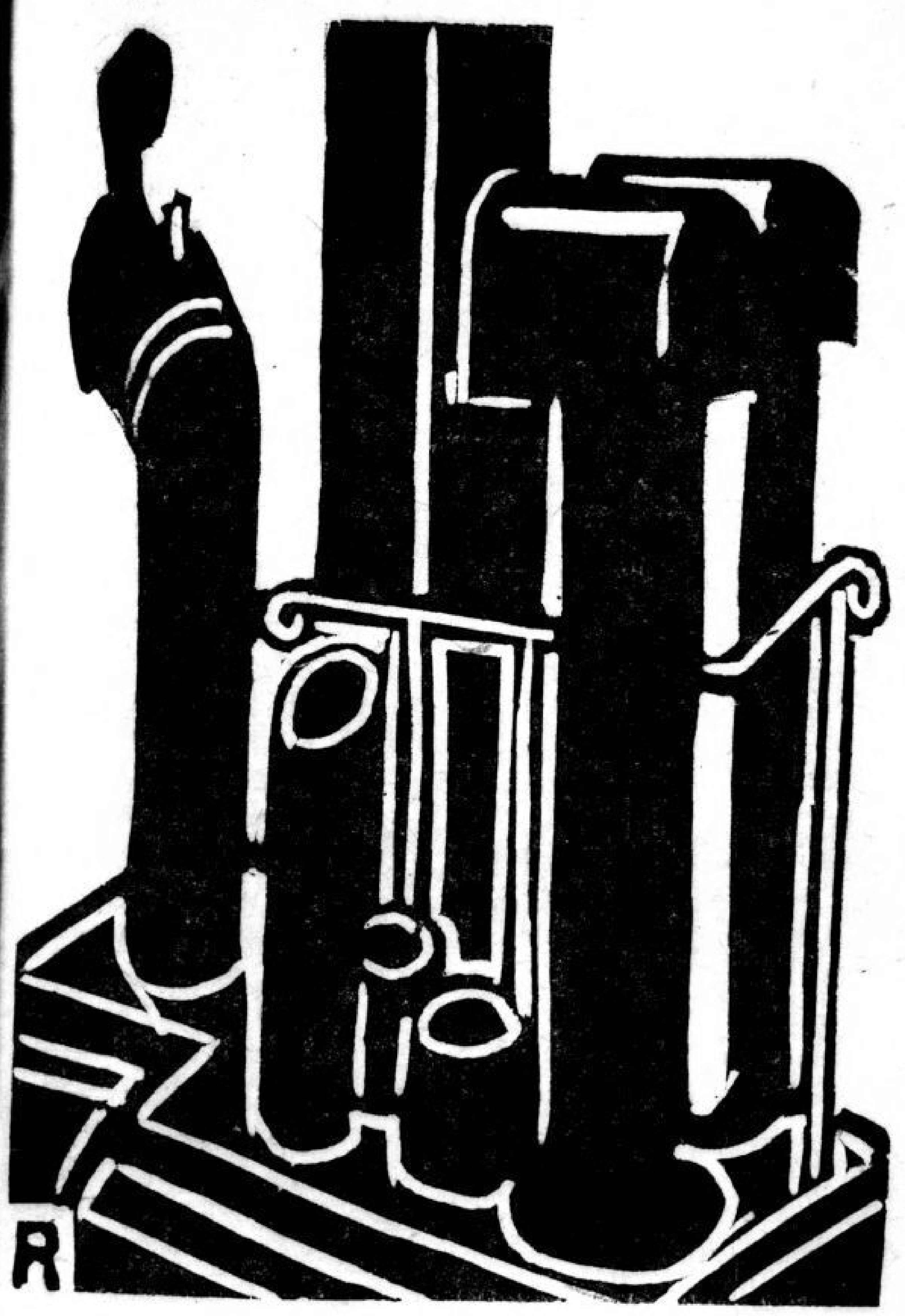
Boulevard Saint-Germain, j'allais voir Guillaume sans entraves. Il ne se gênait pas avec moi quoi qu'il fît. Un jour j'arrive vers deux heures :

— Assieds-toi, fume une pipe, je termine mon papier ; deux secondes et nous partons ballader. Quatre heures après, la nuit était tombée, et nous étions encore là. Je n'osais pas le déranger. — J'ai tant de scrupule à ne pas toucher ni détourner une ligne spirituelle de quiconque, — mais, intérieurement, je pestais de belle sorte. Lui continuait son écriture.

Avec Guillaume et sa femme, je dînai la nuit du premier jour de l'An de cette funeste année 1918, qui devait le voir mourir. Il y avait un bon feu de bois flambant clair et chaud, un repas succulent — de la tendresse entre nous, de l'espoir... Toute la traîtresse franchise de la vie...

J'ai exposé comme le képi me donnait mal à la tête. Je

(1) Guillaume le soupçonnait. C'est assez pour qu'il soit coupable.



(*Bois original de l'auteur.*)

n'en laissais rien voir pour ne pas être, au bout du compte, fusillé. Et je faisais même de mon mieux pour donner satisfaction à mes chefs. Pourtant, il fut un moment où la compression morbide pathologique était si grande, que je n'essayais plus de me dérober à l'infamie des hôpitaux militaires. J'avais le poumon déchiré. De cet éclat sanglant je bénissais le ciel, car j'aimais mieux mourir que de continuer le métier que je faisais.

Apollinaire savait bien tout cela depuis longtemps :

— Pourquoi ne te fais-tu pas réformer ? Débrouille-toi, sors de là.

Mais moi je suis désarmé, je ne sais rien des platitudes nécessaires. La demande d'un appui, d'un juste appui même, m'étranglerait au passage dans la gorge. Je me serais laissé tomber dans un coin d'avenue, un soir, hagard et désolé comme un chien perdu, ou cette Colette vagabonde...

Guillaume me poussa, m'aida. Par ses soins, un beau jour de printemps, je me trouvai dans un lit d'hôpital — celui même où gisait Guillaume lorsqu'il avait été trépané deux fois par Baudet. Là, régnait la duchesse de Camastra, puis, infime troufion, Henry Duvernois, et le papillon comique Félix Fournery.

J'étais au bout de mes forces, et le sang trop souvent s'échappait de ma bouche. J'étais dans un triste état, mais je m'en moquais pas mal. Je retrouvai la liberté de l'esprit. Immobilisé dans mon lit, je rêvais doucement à tout ce que je caresse. Le bon Guillaume avait bien mené les choses en me faisant ficher dans cet hôpital, où lui-même, par trois fois, frôla de tout près son spectre.

Cela s'appelait « l'Hôpital *Molière* ». Joli patronage pour les successeurs de MM. Purgon et Diafoirus.

Je me souvenais, comme je venais l'y voir, lui apporter des bonbons. C'était là, à son chevet, que j'avais connu, la première fois, sa femme — Ruby, comme il l'appelait entre nous. — Aussi, près d'eux, j'avais connu M^me^ de Ca-

mastra dont on ne dira jamais assez toute la bonté qu'elle prodigua avec sa toute naturelle grâce. Il était bien pour Guillaume qu'elle fût ainsi magnifique. Lui qui aimait tant les beaux spectacles, trouvait l'un d'eux dans cette blanche, blonde et belle sœur qui le secourait, secondée de cette Aïda Boni, dont le beau corps agile n'illuminait plus la scène de l'Opéra, pour venir se pencher sans cesse, dans le recueillement du secours intelligent, auprès de ses grands frères foudroyés.

A son tour, Guillaume vint me visiter. — Il voulait qu'on me réformât vite. Mais je ne pouvais pas quitter le lit ; et le règlement veut qu'un militaire, qui ne peut se rendre aux séances, épuisantes, du conseil de réforme, doit être soigné, sous le caveçon, jusqu'à la mort. Horrible esclavage.

Un jour que Guillaume devait venir il en fût empêché et me le manda :

Mon cher petit Rouveyre
Je n'ai pas eu le temps
D'aller en ce lieu de la terre
Où tu terminas le printemps
Passe l'été prévois l'automne
Attends l'hiver et ses frimas
Ici la vie est monotone
Et sans accents et sans trémas
J'irai te voir sitôt que libre
Un jour entier pas eu le temps
D'aller chez Payot ce félibre
Genevois aux yeux éclatants
J'irai ce soir faut que je sache
Si notre bouquin paraîtra
Si par hasard Payot est vache
Un autre qui l'imprimera
Nous donnera bien plus de pèze
Salut Rouveyre soigne-toi
Il faut que bientôt tu vois Aise
Procède donc à ton nettoy-
Age
Sois sage

Je réussis à me faire envoyer à Nice où mon mal redoubla. Il m'y écrit soucieux de son travail et de ma joie :

Paris, 31 septembre 1918.

Mon cher André,

Ta lettre m'a fait bien plaisir.

Soigne-toi bien. Ecris un mot de temps en temps. J'ai eu de tes nouvelles par Vallette. Pense à un petit bouquin comme l'an dernier (1). J'ai des choses assez amusantes d'un tout autre esprit, assez satiriques, sur la femme.

Ecris-moi.

Salue bien Nice de ma part.

Va manger des pâtes chez Guys aux Ponchettes, des sanguins à la cave de Falicor, du gibier chez Boutteau dans la ville, les raviolis à la blette chez le Bicon, au fin fond de la Promenade des Anglais. N'oublie pas de goûter à la Pissaladière au marché.

Dessine et même, si tu as le temps, peins un peu selon ton sentiment une figue entr'ouverte ou une voile sur la mer.

Enfin, suis content de savoir que tu vas avoir fini.

Ton ami

GUILLAUME.

Ma réforme enfin gagnée, je m'installai à Vence.

Ce fut là que, dans mes propres tourments physiques, j'appris, par un mot enragé de Rachilde, que Guillaume, en peu d'heures, venait d'être foudroyé par la grippe; frappant par-dessus sa cruelle blessure, le mauvais sort n'en avait pas pu être conjuré.

Encore là, je me recueillis quelques jours, regardant, les sourcils élevés, dans le vide du ciel, sur cette mer bruissante que je dominais de mon lit.

Aux œuvres publiées de Guillaume Apollinaire, je dois dire qu'il manquera certaines poésies qu'il avait beaucoup souhaité y voir, parce qu'elles eussent donné un sentiment original et unique dans sa table d'harmonie. Ce sont de courtes notes, datées 1914 ou 15, mêlées à sa correspon-

(1) Vitam impendere amori, au *Mercure de France*, par nous deux.

dance avec une amie. Il m'avait prié à plusieurs reprises, au cours de sa dernière année, d'intervenir auprès d'elle, puisque la même et franche amitié me rapprochait de cette dame, afin que cela fût remis aux éditeurs. Mais j'étais pris dans ma fatigue, puis par ma maladie, et elle était au loin. Quelques jours avant de mourir, il demanda à nouveau qu'on me rappelle ma promesse. J'ai employé toute la prudence et la persuasion affectueuses pour que ces courtes poésies fussent copiées, et voilées d'anonymat si on le désirait, par notre amie elle-même. Tous mes efforts ont échoué. Ce refus d'acquiescer au désir exprimé par le poète mourant montre comme les femmes sont décidément insensibles. Les usages justifient de telles réserves. Notre cœur les condamne. Ce ne sont pourtant que des vœux que j'exprime ici encore pour que cette main, peut-être enfin, s'acquitte.

Quand on naît et qu'on vit dans une société aussi corrompue de mœurs que la nôtre, — on sait que par corruption j'entends le détour de la voie de l'instinct, — il faut se débattre pour n'y pas succomber de dégoût et d'angoisse.

La révélation de ce qu'on a pu faire sur ce point essentiel ne se montre — du moins à moi-même — dans sa clarté, qu'une fois passé l'été, ou lorsqu'il s'achève ; quand on regarde un peu comme notre cœur, sur le chemin, a durement ou doucement rebondi. C'est un peu à mettre cela, pour moi-même surtout, en relief, que j'occupe mon relai.

Il n'y a pas à dire que parce que nous sommes de goûts analystes et perspicaces, nous sommes des gens secs. Nous avons besoin, comme tous les humains, d'un certain épanchement. Nous savons pourtant, même si nous nous y abandonnons, que c'est sur des éléments illusoires. C'est à convenir avant toutes choses de cette équivoque que les amitiés de la plus haute qualité se soudent. Aussi bien, d'un départ pareil, ne peuvent suivre dans le cœur que des

fruits doux-amers, où prennent place l'amour-propre que l'on offre et celui qu'on reçoit. L'amitié, à sa naissance et à son plein, doit se nourrir, comme l'amour, de la possibilité des trahisons; et cela mutuellement. Avec un si large crédit qu'on se donne ainsi, l'étonnement de n'en user qu'en partie, et celui de voir le compagnon tout pareil, et prudent à semer le chagrin, on se laisse doucement envahir par un abandon relatif. C'est, pour moi, le sentiment de l'amitié, dans sa plus grande force. Aussi l'amitié permet une plus grande analyse critique mutuelle. Qu'il soit remercié, celui d'entre nous autres qui découvre en nous l'erreur et, du trait ferme qu'il y plante, nous montre, fût-ce dans notre douleur, notre faute; celui-là est notre ami.

Voit-on, auprès de cela, tout le désert qu'est la société, avec son mouvement pestilentiel de morale et d'hypocrisie? Nous ne nous élevons pas contre cela. Bien mieux, nous y jouons quand ça nous amuse. Mais quand nous entrons dans l'oratoire de l'Amitié, nous voulons que notre cœur s'avoue, en se purifiant, et que notre faiblesse à y satisfaire, y sacrifie jusqu'à l'apparence d'une véritable solidité.

Quand je parle de la société — et du déjet irrésistible que j'en ai — je ne dis pas cela d'une manière vague et générale, sans appuis ni sans expériences. J'y mêle mon usage des individus à l'examen des collectivités. J'avoue qu'il est difficile de donner plus à celles-ci ou à ceux-là, l'initiative qui a empesté plus particulièrement notre civilisation contemporaine. Et d'ailleurs ça nous est bien égal; les malfaçons du collectif sont bien représentées par l'invalidité du particulier. Si on veut se départir un peu de la vilenie générale, le seul refuge est dans la quasi-solitude. Non point qu'on s'y trouve très purs, mais une hygiène de propreté morale relative s'y peut mieux garder et mener. On peut encore aller parmi le troupeau, et jouer à alimenter, par des mots ou des actes, l'intercorrosion des individus. Avec peu on les fait grincer. Et c'est déjà la jolie musique qui me ravissait dans les jouets mécaniques, lorsque

j'étais enfant. Mais, bientôt, de ce jeu, l'intérêt devient connu, et c'est encore dans le retour en soi-même, si on y met quelque naturel, que se trouvent les satisfactions les moins trompeuses. C'est là que j'essaie de retrouver mes amis, dont la plupart sont morts dans leur corps. De les revoir, avec la satisfaction que j'en ressens parfois, je me demande si je ne les ai pas absolument suivis, et si cet espèce de lien, qui semble me rattacher aux vivants, n'est pas la plus sotte illusion qui soit? On ne tisonne jamais assez l'incertitude de notre être. Notre application ne peut avoir une meilleure assise qu'en touchant au plus vif, en nous mêmes, le retentissement des ombres familières.

(Automne 1919.)

ANDRÉ ROUVEYRE.

# POÉSIES

—

## VIRGILE

*Je le rêve fragile et svelte, grand et noble;*
*Il promène son songe au ciel campanien*
*Qui poétise l'eau, les pins et les vignobles ;*

*On voit les bœufs d'un laboureur virgilien ;*
*Plus loin, brûle le cœur africain d'une femme ;*
*Et peut-être un consul passe... dans le lointain...*

*Un bruit d'arbres, des voix d'hommes, un choc de rames*
*Eveillent dans l'esprit du Livre un triple écho...*
*Didon, Tityre, Enée implorent, ou déclament,*

*Ou stimulent, chacun en accents inégaux,*
*Mais sur un mètre unique. Et lui, le pur Poète,*
*Ecoute dans le vent soupirer un roseau.*

*Il prend dans la nature une leçon secrète,*
*Interroge la terre et s'initie aux lois*
*Qui gonflent sous l'écorce un désir de conquêtes.*

*Et tandis que, penché sur une fleur des bois,*
*Il songe..., autour de lui, le laurant de mobiles*
*Rayons, lui bourdonnant sa gloire et son émoi,*

*Le vol clair d'une abeille auréole Virgile.*

—

## LES COLLINES DE L'OMBRIE

*Il a vaincu les mers, les villes et les hommes ;*
*Ses cohortes, de Tyr jusques au Rhin Gaulois,*
*Ont gravé leur empreinte et le signe de Rome*
*Sur la pierre des tours et dans le cœur des Rois.*

*Il a réglé les vents des sables de Lybie*
*Selon le rythme pair du mouvement romain,*
*Humanisé les dieux dans l'Hellade asservie,*
*Et conduit son nom âpre au Temple du Destin.*

*La gloire le laura d'ors et d'apothéoses*
*Dans les soirs triomphaux encombrés de licteurs ;*
*Et l'Histoire pour lui sur la cire dispose*
*Les caractères hauts que savent les rhéteurs.*

*Et cependant... (c'est l'heure où le soleil se couche,*
*Aux collines, là-bas, du Rêve et de l'Ombrie),*
*Lui regrette aujourd'hui les baisers d'une bouche,*
*Et, ceint de pourpre et d'ombre, il pleure sur sa vie.*

—

## *PROMENADE MYTHOLOGIQUE*

*Tout dort. Le soleil est encore éventuel.*
*Son éventail à peine esquisse dans le ciel*
*De fantasques rameaux et de bénignes branches.*
*Dans l'ombre, la clarté dessine des fleurs blanches.*
*Je pars. De la rosée humecte l'humble thym ;*
*Du silence suave imprègne le matin ;*
*Les collines ont des teintes siciliennes*
*Qui se reflètent dans mon âme ; des fontaines*
*Modulent quelque part, ainsi que des pipeaux,*
*Des airs agrestes ; de minuscules ruisseaux*
*Chuchotent, et leur voix humide et sensuelle*
*Alterne avec la voix supra-substantielle*
*De ma pensée. Au loin, les bizarres forêts,*
*Sous la caresse blonde et sous le baiser frais*
*De l'aube féminine aux lèvres incarnates,*
*S'éveillent. Les pins durs aux aiguilles d'agates*
*Fleurissent des fleurs d'or. Et les troncs des bouleaux*
*S'argentent. Et je rêve en marchant près des eaux*

*Où les arbres virils regardent les naïades.*
*Mes songes font par les sentiers des promenades :*
*Ils marchent sur la mousse avec leurs pieds ailés,*

*Tantôt faunes, tantôt papillons violets,*
*Rôdent parmi les houx ou volent sur les hêtres,*
*Et je marche, toujours plus loin. Des dieux champêtres,*
*Issus de ma mémoire avec des noms latins,*
*Gambadent sur le tertre ou ricanent aux bains.*
*Des sources, des halliers, des feuilles, des arbustes,*
*Surgissent, avec de mythologiques bustes,*
*Les belles fictions des Hellènes. Je vais,*
*Et de fabuleux noms : Pan, Diane, Cérès,*
*Avec leur voix romaine ou leur voix ionique,*
*Suivent mon pas pédestre et mon songe héroïque.*

—

*A RACINE*

*Est-ce la voix de Bérénice ? L'on entend*
*Se plaindre, dans le ciel racinien, l'accent*
*D'une Amoureuse. Et ce soupir qui se dilue*
*Dans l'air, s'exhale-t-il, mol, de la bouche nue*
*De celle que Titus abandonna jadis*
*Pour conquérir la gloire hébraïque ? Et ces cris*
*Qui sortent du silence et des feuilles, à l'aube,*
*Sont-ils l'écho de son éveil ? Et cette robe*
*Qui, fugace, parfois, vers le soir, apparaît*
*Dans l'irréel décor d'un mobile bosquet,*
*Est-ce la pourpre allégorique de la Reine*
*Qui marche ver l'Amour d'une allure romaine ?*

—

*MER MACHIAVÉLIQUE*

*Le vent insidieux s'attendrit et soupire,*
*Mélancolique et pur, aux vergues du navire*

*Dont la carène est molle et dont la voile a l'air*
*De caresser le ciel d'un geste blanc et clair.*
*Un nuage sournois falsifie en silence*
*L'azur. Les rames ont une fourbe cadence.*
*L'île artificieuse édifie et disjoint*
*Un mirage perfide et disparate au loin.*
*Un oiseau dans le ciel clair-obscur dissimule*
*Son vol fallacieux, fugace et minuscule.*
*Le rivage hypocrite a du beau sable d'or*
*Où ma sandale glisse et s'entrave. Un pin mord*
*De ses aiguilles l'eau que leur ombre agressive*
*Transperce doublement. Les galets de la rive*
*Oscillent au talon avec mauvaise foi.*
*Le sabot inhabile et le pied maladroit*
*Buttent également, et l'on sent dans la crique*
*L'eau machiavélique et le sable punique.*

—

## *LA STATUE VIVANTE*

*La Statue immobile où le bronze verdit*
*Se regarde au bassin que fronce le long bruit*
*D'un jet d'eau. Le reflet d'un béguin de Clarisse*
*Met deux ailes à la surface nue et lisse*
*De l'onde. Le silence est plein de feuilles. L'air*
*S'imprègne du parfum que des roses de chair*
*Epandent. Une abeille éternelle bourdonne.*
*Un émoi fabuleux agite l'anémone.*
*Et les vasques de pierre ont des frissons vivants.*
*Et le bosquet défunt sous le baiser des vents*
*Ressuscite. La vie aux artères des marbres*
*Palpite obscurément. Les écorces des arbres*
*Eclatent au contact de la sève. Un oiseau*
*Anime le feuillage alangui du bouleau.*
*Et toi, Statue, où la patine noire et verte*
*Du bronze met du sang dans le métal inerte,*

*Tu bouges et tu vis, car je vois le reflet*
*De ton geste frémir au bassin inquiet.*

—

*LE DÉPART*

*Tu partiras, le soir, à travers les allées*
*Incorrectes. Ton pas, sur les feuilles tombées,*
*Ne reconnaîtra plus le sable du matin.*
*Quel dieu t'a dépouillé de tes cygnes, bassin*
*Où notre jeune Amour mira sa face fraîche ?*
*Quelle femme a brisé, d'un geste impur, la flèche,*
*Eros, dont tu visas nos flexibles serments ?*
*Quel Satyre a disjoint et dédoré les bancs*
*Où le Désir fit halte après la folle course ?*
*Quelle image a troublé le miroir de la source*
*Où nous vîmes nos corps s'enlacer? Quel oiseau*
*Effeuille le silence ? Et quel brusque roseau*
*Rompt l'étang de sa tige aiguë ? Et quel fantasque*
*Lutin fait dévier le jet d'eau de la vasque ?*
*Et quel nuage met son ombre sur le front*
*De la Statue où rêve un marbre vert et blond ?*
*Et quel vague regret amplifie en ton âme*
*Ta solitude et ta mélancolie, ô Femme ?*

JOSEPH DELTEIL.

# L'USINE A POÉSIE

—

Douze années de labeur passées dans mes houillières du Pôle Sud m'avaient quelque peu encrassé l'esprit; j'avais hâte de me retremper et de renouer à Paris des relations intellectuelles.

Nul mieux que mon vieil ami Smithson ne me semblait apte à me piloter dans le monde littéraire, aussi allais-je, dès mon arrivée, sonner à sa porte.

Une surprise m'attendait; la concierge m'annonça très naturellement qu'à pareille heure Monsieur était à son usine. Son usine? Oui, monsieur, 1395, avenue des 27-Nations.

Un peu honteux, je dus avouer ignorer aussi bien l'existence de l'avenue que celle de l'usine. Évidemment je datais.

Avec ce ton de supériorité qu'adoptent volontiers les Parisiens vis-à-vis des gens qui ignorent les coutumes de leur ville, la dame me renseigna sur le moyen de m'y rendre.

Smithson industriel! était-ce possible? N'en pouvant croire mes oreilles, je décidai d'aller voir et je pris le tramway indiqué.

Durant le trajet, je me mis à méditer sur les avatars de mon vieil ami; je songeais à son père, un inventeur dégénéré mort de délirium tremens peu de temps avant mon départ, et je me demandai comment son fils, ce dilettante, ce rêveur paradoxal, si riche d'esprit et si démuni de pécune, avait pu se muer en propriétaire d'usine.

Sans doute la dernière guerre! On avait vu tant de renversements de situations! Était-il si étonnant qu'un garçon bien doué comme Smithson fût devenu un important indus-

triel? Il me répugnait cependant d'admettre qu'un homme d'une aussi haute intellectualité en fût arrivé à faire bêtement fortune comme tout le monde.

Le quartier que je traversai était de construction récente ; les immeubles, tous construits sur le même modèle, donnaient à l'avenue un aspect mortellement ennuyeux.

Pour occuper mon esprit, je m'efforçai de faire mentalement le compte des vingt-sept nations qu'évoquait l'avenue, évidemment celles de l'Entente de 1918; j'arrivai bien à en retrouver une douzaine, mais, malgré une application puérile et d'autant plus obstinée que la question posée était plus futile, je n'arrivai pas à parfaire la somme.

Je fus tiré de mes calculs par l'entrée dans mon compartiment d'un personnage d'aspect peu banal. Sa figure attirait irrésistiblement le regard : on ne voyait d'abord que les joues enluminées, pendantes en forme de poire et cachant presque un petit nez rond tout en narines ; puis on apercevait de grosses lunettes d'écaille aux verres ronds, à l'abri desquels on découvrait enfin de petits yeux gris qui, tout en clignotant, lançaient des éclairs malicieux. Le buste puissant était drapé dans une pèlerine de drap noir et, sur un énorme ventre, se croisaient avec peine des mains potelées de petit enfant qui aurait subitement grandi. Malgré son costume laïque, le nouveau venu avait l'air, avec sa face rasée et digne, d'un ecclésiastique ennemi des jeûnes, et je me demandai à quelle catégorie sociale pouvait appartenir ce bizarre individu.

Un arrêt brusque me fit sursauter : nous étions arrivés. Je levai les yeux et j'aperçus de vastes bâtiments d'allure géométrique flanqués de hautes cheminées. Me dirigeant vers la porte d'entrée, je constatai avec surprise que le gros homme me précédait. Je pénétrai à sa suite dans la cour d'honneur qu'il traversa en se dandinant sur ses courtes jambes; je le vis ouvrir une porte vitrée et disparaître.

Je restais immobile, très intrigué, lorsqu'un groom sortit d'un petit pavillon isolé à droite en entrant et me demanda

ce que je désirais. Je répondis que je voulais voir M. Smithson et je tendis ma carte au jeune homme, qui me fit entrer dans une salle d'attente.

Au bout d'un instant, il revint en courant m'avertir que M. Smithson m'attendait. Je suivis l'employé dans des couloirs interminables et me trouvai enfin dans le bureau du directeur.

C'était une immense pièce tapissée de livres de tous les formats, de graphiques mystérieux, d'épures compliquées et de tableaux électriques analogues à ceux des standards téléphoniques.

En vain je cherchais des yeux où pouvait se trouver mon ami, quand une voix joyeuse m'interpella familièrement, et je vis mon Smithson émerger d'un énorme bureau qui le cachait complètement. Il vint à moi, les mains tendues, et me pressa dans ses bras : « Ah ! ce vieux Bobby ! s'écria-t-il. En bonne santé, je vois. Alors, ce fameux voyage ? »

— Mais très bien passé. Et toi, toujours le même ?

C'était vrai, ma foi, il n'avait pas changé depuis douze ans ; les yeux gardaient toujours la même flamme jeune et prenante, et sa voix avait conservé ce timbre net et musical qui en faisait un puissant instrument de suggestion.

Pendant quelques instants, il nous sembla revivre nos dernières années, évoquant le passé qui jaillissait de notre rencontre, si vivant encore, si présent presque, que nous parlions en même temps.

— Et maintenant tout cela est loin, dit-il d'un air subitement las...

C'était enfin le moment de poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Oui, répétai-je, promenant les yeux autour de moi, c'est bien loin ! Je te vois maintenant, personnage important... Alors, toute cette usine, c'est à toi ?

— Mais oui, mon vieux, toute l'usine. Dame, j'ai travaillé, je ne pouvais tout de même pas rester toute la vie sans rien faire.

— Diable !... Tu as fait du chemin depuis le temps où tu déclarais que les faits n'existaient pas, où tu niais la matière. Et qu'est-ce que tu fabriques?

— Tu as vu la raison sociale : « Entreprises littéraires. » Je travaille en grand. Voilà tout !

— As-tu donc fait un trust des journaux et des livres ?

Il eut un sourire méprisant, et dit d'une voix dédaigneuse :

— Peuh ! Ça serait du commerce, c'est à la portée de tout le monde. Moi, je vois plus haut, je suis, entends-tu bien, je suis Producteur !

— Mais alors, si je comprends bien, tu composerais toi-même toutes ces œuvres littéraires ?... A moins que tu ne les fasses écrire par des employés payés à l'heure? ajoutai-je non sans quelque ironie.

— Précisément, fit-il en inclinant la tête.

Je demeurai abasourdi et tentai de lui objecter qu'il fallait encore que ses employés eussent quelques idées.

— D'abord il n'est pas prouvé qu'il existe au monde autre chose que des lieux communs ou des folies. Et puis des idées ! ajouta-t-il, en haussant les épaules, — tout le monde en a ! L'homme le plus inculte peut avoir des idées merveilleuses. Ce qui est difficile, c'est de leur donner le jour. Voilà justement où ma tâche commence, et, avec l'aide de la machine...

— Je doute que ton procédé puisse jamais conduire à des œuvres de génie, interrompis-je assez vivement.

— Mon pauvre ami, je ne crois pas au génie, dit-il avec pitié. Je vois que tu en es encore à cette vieille conception romantique... Ecoute donc la définition qu'aimait à en donner le docteur Reclus : Le génie, c'est un pour cent d'inspiration et quatre-vingt-dix-neuf pour cent de transpiration. Tu entends bien 99 o/o, 99 o/o, criait-il en projetant les doigts dans la direction de ma figure.

Je m'essuyai involontairement la face, car il me semblait qu'il m'avait envoyé réellement les 99 o/o de transpiration sur le nez.

— Eh bien, reprit-il, avec plus de calme, ces 99 o/o qui sont presque tout, c'est moi qui les donne. Comprends-tu, maintenant, combien il est rare de voir des génies ? Tous ceux que nous connaissons — à quoi bon les citer ? — n'ont été en somme que de bons ouvriers laborieux et persévérants, bien servis par les circonstances. As-tu lu Mark Twain ?

— Sans doute, mais je t'avoue assez peu priser...

— Eh bien, moi, je lui ai fait ériger une statue dans la cour d'honneur. Il est un peu, avec Villiers, le père de cette usine ; c'est de son capitaine Tempête que me vint ma première idée de « Standarisation ».

Rappelle-toi cette nouvelle : — Fraîchement arrivé au ciel, le brave capitaine Tempête s'étonne de voir les poètes les plus fameux, Virgile, Dante et les autres, tenus en médiocre estime, alors qu'un simple tailleur d'habits reçoit les plus grands honneurs. Un bienheureux lui explique les causes de ce traitement insolite. Ce tailleur est le plus grand génie littéraire que le monde ait produit mais, faute de pouvoir se révéler et s'imposer, il fut de son vivant un objet de risée pour ses concitoyens incapables de le sainement juger. Au ciel, dans l'absolu, il reprend ses droits à la première place avant tous les poètes officiels.

Tu conçois la portée d'une semblable hypothèse ? Pour qu'une idée, un système, un génie soit reconnu, admis, admiré, il ne suffit point du tout qu'il soit excellent, il faut encore le concours des circonstances. Mais ce concours, on peut y suppléer, presque le créer, et ce second pas m'amenait à la machine à gloire de Viliers de l'Isle-Adam. Tu vois, nous en revenons bien au 99 °/o de sueur. Je résolus de fournir à moi seul tout le travail externe : je centraliserai les pensées, je saisirai l'idée fugace, l'éclair inconscient, je la ferai développer en vers ou en prose pour la vendre ensuite à des lecteurs déjà préparés par une habile réclame.

La première pierre de l'Usine à poésie était posée. Pour

le travail matériel de mise au point j'avais d'ailleurs un exemple tout proche.

As-tu réfléchi au sort des ingénieurs, des inventeurs, qui sont des artistes en somme, mais des artistes créateurs dans le domaine immédiat de nos préoccupations quotidiennes et domestiques ? Ils vont à leur usine, à leur laboratoire régulièrement, ponctuellement et, sans un puissant outillage et une organisation exacte, leurs inventions ne resteraient que des projets. J'ai fini par faire admettre, non sans peine, que l'on devait procéder de la même façon dans le monde des lettres.

D'autre part, te doutes-tu des stratégies compliquées, des démarches de toute sorte et des fatigues physiques que nécessite le succès d'une œuvre littéraire? Il faut triompher des trusts commerciaux, de la rapacité des éditeurs, de la mauvaise foi des intermédiaires, du mauvais goût du public. Eh bien! tout cela, je le prends à ma charge, et j'organise la publicité en grand. Songe aux immenses marchés qu'il faut conquérir!...

D'ailleurs dans ce genre, je ne suis même pas un novateur : un conteur allemand du début du vingtième siècle avait déjà imaginé d'inonder l'univers de cartes-postales vantant les mérites de ses romans, d'affiches prônant l'excellence de ses nouvelles et même faisait proclamer par des enseignes lumineuses que ses œuvres étaient les meilleures au monde. J'ai repris le procédé, j'annonce mes productions littéraires comme Bornibus sa moutarde... Et j'exporte, je crée des débouchés, je sollicite le public, je déjoue les embûches des concurrents. Il faut que l'artiste abandonne ce vieux préjugé de l'isolement, et qu'il prenne son parti du nouvel ordre social ; le succès est à ce prix, et l'homme seul, quelle que soit sa valeur, est vaincu d'avance.

— Mais enfin, mon cher ami, ripostai-je, l'art, c'est le moi, c'est l'individu. Il y a antinomie complète entre l'idée d'art et toute cette bureaucratie ridicule.

— Tu te trompes du tout au tout. L'art, c'est l'artifice, donc le procédé, c'est la clarté, la lucidité, qualités qui sont incompatibles avec le travail déréglé de la vie de Bohême. Je règle le travail.

Sans lui faire remarquer qu'il jouait sur les mots, je lui posai cette question que je croyais embarrassante :

— Mais le style?

— Sans doute, concéda Smithson, je veux bien reconnaître qu'il y a une part de liberté, d'invention, mais elle est moins grande qu'on ne le croit. Une étude approfondie du style montre qu'il existe une technique particulière à chaque auteur; une technique, donc un procédé assimilable, et pouvant être appliqué mécaniquement. Ce fut le travail des critiques de nous montrer le robuste procédé soutenant la faible inspiration. Les esprits les moins avertis ont remarqué combien le développement de la critique littéraire était parallèle au progrès scientifique. Très vite, on apprit à démonter les rouages, complexes en apparence et simples en réalité, qui constituent la manière de nos grands classiques. Partout, on trouvait un procédé, partout une suite logique d'idées. Et naturellement, après l'avoir démontée, on s'amusa à remonter la mécanique. Telle est l'origine des pastiches : *A la manière de...* et autres acrobaties qui firent la joie de nos pères.

D'ailleurs, depuis longtemps, on avait classé les procédés. Souviens-toi des fleurs de rhétorique, ces pauvres fleurs fanées et ridicules. Tu les as appris, ces mots barbares : la litote, l'hypallage, la syllepse, la synecdoque... Ces expressions techniques ne te font-elles pas penser aux outils qu'un bon ouvrier mécanicien a toujours tout prêts dans son tiroir : lime, burin, tournevis, que sais-je?...

L'artifice est en tout. Le plus brillant paradoxe, la fantaisie la plus extravagante en apparence, sont soumis à des lois. Tu sais que j'ai toujours été un rationaliste convaincu et je ne crois pas qu'en ce bas monde, il existe beaucoup de place pour la liberté. Nous disons que nous sommes libres,

quand nous ne découvrons plus les fils ténus qui commandent nos gestes...

Je ne répondis rien et un silence lourd interrompit notre discussion.

Brusquement Smithson me demanda :

— As-tu lu *le Rire* de Bergson?

— Sans doute, répondis-je, comme quiconque se pique de philosophie.

— Oui, mais as-tu compris le pas immense que représente cette analyse d'un mouvement en apparence spontané et qui semble être la caractéristique de l'homme libre, puisque le rire est le seul geste qui semble n'avoir pas d'équivalent chez les animaux ? Cette magistrale étude arrive à le disséquer, en une suite de raisonnements, mais si rapides que nous n'avons pas le temps de les saisir. Nous procédons tous au fond mécaniquement, mais nous ne voulons pas l'avouer. Moi, j'avoue, et je suis sincère, voilà tout! Veux-tu des exemples? Prenons le paradoxe dont je parlais tout à l'heure, qui semble le résultat d'une fantaisie aimable et d'une complète liberté d'esprit. Quoi de plus simple à faire? On prend une vérité basée sur un raisonnement absolu, mais on l'applique au sens relatif, et on n'a aucune peine à la contredire, les deux points étant extrêmes. Est-elle basée au contraire sur la relativité des choses? On raisonne alors dans l'absolu et voilà le paradoxe créé. Amuse-toi à lire *le Portrait de Dorian Gray*, et tu pourras constater combien Oscar Wilde employait ce procédé!

— J'avoue, malgré les beautés du livre, avoir senti quelque exaspération à voir défiler de si nombreux paradoxes, et, comme on dit, ça sent trop le métier. Je l'admets très volontiers pour ma part, mais ce n'est pas tout; il y a des domaines mystérieux qui échappent complètement à ton analyse : par exemple, l'étrange et l'hallucinant, ou l'horrible. Je t'embarrasserais beaucoup en te demandant de l'Hoffmann ou de l'Edgar Poe...

Smithson eut un sourire.

— Pour Hoffmann, dit-il, n'en parlons pas. C'est du croquemitaine pour enfants. Dans Edgar Poe, le procédé est plus difficile à apercevoir, mais tout aussi réel.. Poe a observé le fou, il en a présenté une étude profonde qu'il a cachée sous des mots pompeux, qu'on a crus littéraires. Qu'est-ce que *Le Démon de la Perversité*? En somme, une simple constatation du dédoublement de la personnalité, que tous les psychiatres ont étudié.. Un professeur de lettres, M. Lauvrières, a même écrit une thèse de doctorat sur ce sujet, et j'ai vu avec plaisir qu'il confirmait entièrement ma manière de voir, qui, je dois le dire, était antérieure à son livre...

Les héros et les héroïnes de Poe: Morella, Lygeïa, William Wilson, ne sont que les noms successifs donnés à un seul individu : l'auteur, victime de ce fameux dédoublement qui mène au bord de la folie. Un auteur peu connu, John-Antoine Nau, en a fait une auto-analyse autrement puissante. Le triomphe de ce système, c'est l'histoire du professeur Plume et du docteur Goudron qui ne savent plus au juste s'ils sont des fous ou des directeurs d'asile... Poe est de ceux qui ont vu juste dans l'âme du fou : c'est une mécanique pure. La folie est d'autant plus facile à analyser qu'elle est essentiellement mécanique. Le comble de la folie, c'est la logique absolue.

— D'où je conclus, annonçai-je, non sans crainte, que tu es bien près d'être fou... Evidemment, je reconnais que tes aperçus sont amusants, mais au fond ce ne sont que des jeux d'esprit, de simples théories.

— Des théories! dit-il, vexé, des théories! Eh bien, tu vas voir comment l'application rationnelle de mes principes m'a permis de devenir le Roi de la Littérature, et de gagner autant de milliards que mes cousins d'Amérique, le Roi du Pétrole, le Roi de l'Acier. Viens avec moi, je te garde à déjeuner, nous avons le temps de faire le tour de l'usine; ce sera la meilleure façon de te convaincre. Et

sans me laisser le temps de m'excuser, Smithson ferma son bureau et m'entraîna à sa suite.

*

Je le suivis dans un grand corridor.

— Prenons le trottoir roulant, nous irons plus vite, me dit mon guide; je vais te montrer le bureau central.

Après une ou deux minutes de trajet, il me fit entrer dans un vaste hall à moitié obscur. Je n'aperçus d'abord qu'un certain nombre de petits boxes correctement alignés et où de temps en temps un jet de puissante lumière mettait une fulgurance aveuglante. Des employés nombreux s'agitaient, affublés de vêtements de toutes les couleurs, affairés, portant sous les bras des boîtes rondes, et donnant l'impression d'une féerie au Châtelet.

Intrigué, je m'arrêtai devant un des petits boxes où je voyais stationner un monsieur en habit, — l'huissier sans doute. Mais j'observai une rectitude inattendue dans son costume; l'habit était d'une coupe impeccable, et les mains très fines et très soignées n'appartenaient certainement pas à un domestique. Ce jeune homme était fort occupé à tourner un bouton molleté, fixé sur le côté d'une grande boîte carrée peinte en noir, d'où sortit bientôt un petit sifflement comme le ferait un jet de vapeur s'échappant d'un robinet. Très étonné, j'observai alors l'élégant employé avec le plus grand intérêt. Il s'assit confortablement dans un fauteuil de la meilleure marque, prit un crayon et un bloc qui traînaient sur la table, et, après s'être bien calé, comme un monsieur qui va au théâtre, il appuya sur un bouton placé à l'angle du bureau. Aussitôt, un jet de lumière sortit de la boîte carrée et illumina le fond du box où je vis apparaître ce mot magique : « Venise ».

L'employé restait immobile, les phalanges de la main gauche repliées sur la tempe, son crayon aux lèvres, attentif à ce qui allait se passer sur l'écran. Plus de doute, m'écriai-je, c'est du cinéma!

Smithson sourit, et d'un geste me fit signe de ne pas troubler le travail.

Une vue magnifique commençait à se dérouler devant nous. Je reconnus la place Saint-Marc, le palais des Doges, les canaux, etc. Cependant l'opérateur donnait des signes d'impatience, et finalement appuya sur un levier. Immédiatement, l'appareil se mit à marcher avec une telle vitesse que les images défilèrent comme emportées par un rapide, et il ne fut plus possible de les suivre. Puis, arrêt. Un nouveau paysage apparaissait. C'était maintenant une mer calme au crépuscule. Mais l'employé ne paraissait pas s'émouvoir. Il eut un geste d'impatience, et sa main nerveuse appuya de nouveau sur le levier qui, je le comprenais maintenant, lui permettait de commander de sa place l'appareil à projection. Un grincement nouveau se fit entendre, et le paysage s'enfuit, comme emporté par le vent.

Quand la main de l'opérateur eut cessé d'actionner l'infernal levier, l'écran représentait une fête dans le grand monde. Des dames décolletées passaient au bras de messieurs en tenue de soirée, puis les couples commencèrent à danser. L'employé tira alors une manette, et, brusquement, le mouvement s'arrêta. Cette fois, il parut s'intéresser au tableau et il ne tarda pas à couvrir de notes son carnet.

— Ici, me dit Smithson d'un air triomphant, nous plantons le décor et nous supprimons l'imagination. Ce jeune homme est sans doute chargé d'écrire un roman mondain; il est en habit, il est au bal, acteur et spectateur ; sa tâche de narrateur devient facile; il n'a qu'à rapporter ce qu'il voit. J'oblige ainsi tous mes employés à revêtir la tenue de l'emploi ; c'est ce qui t'explique cette foule bariolée que le cinéma transporte sans déplacement dans le milieu où elle est censée vivre.

Smithson ne me laissa pas le temps d'admirer ; déjà il m'entraînait sur le trottoir roulant, et me confiait qu'il comptait organiser sur le même principe des voyages au-

tour du monde, rapides et économiques, où le voyageur ne perdrait pas son temps en trajets insipides et ne disperserait pas son esprit en disputes avec les portiers.

Il m'aurait fallu une réelle mauvaise foi pour nier l'intérêt offert par les réformes administratives apportées par Smithson au monde des lettres ; toutefois, à part le cinéma, la partie purement mécanique, la véritable usine, ne m'était pas encore apparue.

— Attends un peu, que diable ! riposta mon ami. Tu veux des machines ? Allons à l'atelier de poésie.

Le studio du poète en chef n'était rien moins que romantique. Une odeur lourde d'huile surchauffée flottait dans l'air, des appareils bizarres encombraient les murs et les étagères, mais surtout l'un d'eux retenait l'attention. Je ne saurais mieux le comparer qu'à un tiroir-caisse, mais un tiroir-caisse de dimensions et de complication inusitées.

Un petit homme rageur vêtu d'une cote bleue très sale brandissait une burette d'huile et vitupérait sans ménagement un aide aussi malpropre que lui.

Avec étonnement je reconnus Léonce, le célèbre poète-lauréat dont tous les journaux ont immortalisé les traits.

— Tu vois, lui aussi y vient, me souffla Smithson...

Mais le poète se précipitait vers nous.

— Monsieur le Directeur, s'écria-t-il, vous arrivez à point. Cette espèce d'imbécile, et sa burette vengeresse désignait l'apprenti, a laissé gripper le cylindre douze, les alexandrins ne veulent plus tomber et nous avons une grosse commande de sonnets parnassiens pour Buenos-Aires.

— Allons, mon cher Maître, calmez-vous, dit Smithson, et expliquez donc à Monsieur, qui en est encore aux vieilles méthodes, le fonctionnement de votre versificateur breveté.

Le visage du poète se détendit et, jetant sa burette dans un coin, il commença en ricanant un peu :

— Les vieilles méthodes, les vieilles méthodes, laissez-moi rire et ne me dites pas que je leur dois mon titre. Je

vous fais juge, monsieur, entre elles et mon nouveau procédé. De 16 à 30 ans j'ai écrit cinq volumes de vers dont deux médiocres et au moins un mauvais, et j'ai dépensé pour leur impression quelques milliers de francs. Depuis que mon appareil est au point, c'est-à-dire depuis moins de cinq ans, j'ai signé trente-deux volumes, vingt-sept drames lyriques, treize opéras, sans compter les à-propos, sonnets et autres amusettes; j'ai 40.000 francs d'appointements et je fais la fortune de Monsieur. L'expérience est concluante, j'imagine ? Mon appareil est beaucoup plus simple qu'il n'y paraît. C'est à la fois une machine à écrire et à compter, un dictionnaire automatique de rimes et un classeur.

Nous soumet-on une idée, nous en tapons le texte sur ce clavier. Grâce à cette manette, nous indiquons le mètre à employer. La machine mise en marche compte les syllabes, les groupe selon la césure, et le résultat de l'addition nous apparaît dans ce tableau. Si, vraiment, les mots choisis ne peuvent fournir un vers, nous embrayons soit sur le classificateur qui nous fournit un jeu d'images et de comparaisons, soit sur la table synoptique des valeurs lyriques qui nous alimente en consonances harmoniques.

Vous voyez le temps gagné ! Plus besoin de feuilleter des volumes grotesques, de se creuser la tête pour trouver le mot juste, tout vient automatiquement, et nos vers ne *peuvent* pas être faux, ils sont mécaniquement bons.

Dites donc, Monsieur le Directeur, je crois bien que c'est moi le vrai manufacturier ici ; j'usine en poésie la pensée qu'on me transmet brute !

N'empêche, reprit-il comme nous partions, avec ce sombre idiot nous allons rater la commande de Buenos-Aires !...

★

— Il n'est pas plus mécanicien que les autres, me confia Smithson, quoi qu'il en pense, et comme machinisme tu vas voir un peu mieux. Entrons là...

Nous pénétrâmes dans une salle occupée par un grand

nombre de pianos à queue qui, au jugé, paraissaient avoir chacun une dizaine de mètres de long sur deux de large et devant lesquels étaient assises des jeunes femmes dont les doigts agiles parcouraient les claviers.

— Tiens, tu donnes aussi des concerts ? lui dis-je.

— Mais non, corrigea mon guide, ce que tu prends pour des pianos, ce sont des transpositeurs ; et voici l'explication : Un critique, dont je ne me rappelle plus le nom, a autrefois affirmé qu'il n'y avait pas plus de trente situations dramatiques distinctes, et que toutes celles qu'on peut imaginer ne sont que des transpositions de ces trente situations élémentaires. A-t-il tort ou raison, je ne sais, mais j'ai cru pratiquement devoir m'en tenir à son affirmation. Chacun des appareils que tu as devant les yeux est construit pour une situation.

— C'est donc pour cela que j'en compte trente ? demandai-je ravi.

— Précisément, répondit Smithson. Suis bien mon raisonnement : tu sais qu'en musique on peut transposer dans un autre ton une phrase écrite pour une tonalité déterminée ; les rapports des tons ne changent pas, seule leur valeur absolue est modifiée. De même, dans cet appareil, qui n'est qu'un piano psychique, la disposition du clavier qui commande un jeu compliqué d'enclenchements magnétiques est donnée une fois pour toutes, puisque les rapports des touches symbolisent les rapports des personnages, rapports constants pour chacune des trente situations.

Grâce à cette quinzaine de pédales que tu vois dans le bas, car nous avons tenu à conserver la disposition originelle, on peut agir sur l'expression : de même qu'on met la pédale douce ou forte pour le pianissimo ou le fortissimo, le jeu de ces pédales, qui actionnent d'ingénieux combinateurs, permet de composer sur une trame identique des variations de qualité différente ; il nous est donc possible de faire sur la même donnée un roman policier, par exemple, un conte philosophique ou une comédie grivoise, etc.

— Je commence à comprendre. C'est ingénieux, mais bien limité.

Smithson bondit. — Limité, limité, dit-il. Mais malheureux, ce n'est pas tout ! Tu comprends que je ne me suis pas arrêté en si beau chemin. Vois ces quatre cadrans chiffrés à aiguilles sur le pupitre de chaque piano : ce sont des transformateurs. Nous allons les examiner et faire le compte. J'ai dit que nous avions trente schémas initiaux. Avec les quinze pédales de tonalité, cela fait 15 × 30 = 450. Actionnons le premier transformateur qui change la situation matérielle des acteurs : d'un paysan nous faisons, je suppose, un banquier, et d'un savant une courtisane : comme nous avons gardé vingt situations sociales-types, nous voilà déjà à 420 × 20 = 9.000 adaptations ; agissons de même sur le deuxième cadran ; il permet de modifier le décor : campagne, ville, port ; France, étranger, montagne, océan, etc. ; ici cinquante nouveaux tons, soit 9.000 × 50 = 45.000 plans. Continuons à l'aide du troisième appareil, nous pouvons faire varier le mobile de l'action : amour, intérêt, vengeance, etc. Voilà six nouveaux facteurs, ce qui nous porte à 2.700.000. Transposons enfin dans le temps, avec le dernier transformateur ; rien qu'à une pièce par siècle, nous aurons 40 nouveaux multiplicateurs, soit : 108.000.000, et nous n'avons pas retenu les siècles futurs qui pourraient donner lieu à des anticipations intéressantes...

Remarque que l'enchaînement des situations reste toujours le même ; seules les conditions extérieures de l'intrigue ont été modifiées.

— Assez, implorai-je, tu as de quoi alimenter la littérature de plusieurs siècles.

— Et je n'ai pas compté les traductions, continua-t-il, impitoyable. En tablant sur vingt idiomes, tu vois que je peux lancer sur le marché mondial vingt fois cent millions, c'est-à-dire deux milliards de sujets inédits.

Smithson rayonnait.

— Ce qu'il y a de plus amusant, poursuivit-il, c'est que

cette machine *brevetée* ayant tout prévu me donne en réalité tous les droits d'auteur et me permet de convaincre n'importe qui de plagiat. Je me suis attaqué dernièrement à Max Pinck, le célèbre auteur de romans policiers, et après un curieux procès qui m'a coûté très cher, j'ai eu gain de cause. Les autres écrivains ont pris peur et sont venus m'offrir leurs services. J'en ai fait des chefs de bureau, que je paie d'ailleurs très convenablement, et auxquels j'assure une honnête retraite. Je reste ainsi seul maître du marché. Tu vois d'ici quels peuvent être mes bénéfices.

De nouveau nous reprenions le trottoir roulant. Chemin faisant, Smithson m'expliquait les difficultés qu'il avait rencontrées dans la réalisation de son entreprise. Maintenant tout marchait bien, tout était parfaitement organisé, et les écrivains célèbres, rentrés à son service, constituaient d'excellents chefs d'ateliers, chargés de distribuer le travail, de le coordonner, et de faire les réparations nécessaires. Justement, le trottoir longeait à ce moment de vastes bâtiments vitrés, à l'intérieur desquels ont apercevait de nombreux bureaux pourvus de guichets comme dans les banques et où circulait un personnel nombreux qu'il me désigna d'un geste large.

— Tous mes compliments pour cette remarquable organisation, dis-je à mon guide.

— Oui, fit Smithson... Il n'y a qu'un point noir, c'est l'humour.

— L'humour ? demandai-je, craignant d'avoir mal compris.

— Oui, l'humour, répéta-t-il, la figure assombrie. C'est un bien méchant cadeau que nous ont fait les Anglo-Saxons... Je t'ai parlé tout à l'heure du rire : on peut provoquer le rire par des moyens mécaniques, irrésistibles, bien connus des vaudevillistes français. Mais l'humour ! c'est tellement compliqué ! Devant l'humour on ne sait s'il faut rire ou se fâcher ; cette attitude d'hésitation et de doute est des plus difficiles à analyser ; les fils conducteurs du raisonne-

ment s'entremêlent dans un dédale d'incohérences fondamentales, car la part de l'individu semble malheureusement trop grande dans ce mode de l'expression littéraire, de sorte que je ne suis pas encore en mesure de fabriquer l'humour en série ; mais j'y arriverai certainement un jour ou l'autre. En attendant il faut bien que j'en fasse, c'est un article très demandé depuis que les Anglais et les Américains nous ont accoutumés à leurs mœurs. Je suis donc forcé pour le moment d'avoir, faute de mieux, un directeur spécial, un homme charmant, d'ailleurs, mais qui m'échappe complètement. Il est chargé de transposer à la main, de donner la note originale, de saupoudrer, du sel et du poivre de sa fantaisie personnelle le ragoût forcément correct, mais un peu fade, qui sort de mes ateliers de confection.

J'ai eu beaucoup de mal à trouver quelqu'un. J'ai enfin pensé à un de mes anciens amis, un incorrigible bohême, d'une intelligence extraordinaire, mais qui n'a jamais rien pu faire, faute de suite dans les idées. Dès que je lui ai expliqué ce que j'attendais de lui, il a trouvé la chose si plaisante qu'il a accepté immédiatement. Il est enchanté, il rit toujours. D'ailleurs tu vas le voir. Ce qu'il y a de bien ennuyeux, c'est qu'il boit comme un trou ; il lui faut une bouteille de wisky par jour et tu n'ignores pas que, la vente de l'alcool étant interdite, on a des difficultés inouïes à s'en procurer. Quand ma provision sera épuisée, je ne sais pas comment je ferai... j'aime mieux ne pas y penser.

Nous étions devant la porte du bureau de l'Humour. En y pénétrant, quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître, assis sur un large fauteuil, le gros homme que j'avais remarqué dans le tramway en venant. Il tenait de la main gauche un verre dont il aspirait le contenu à l'aide de deux longues pailles, tandis que sa dextre jouait avec une collection de fiches qu'il enfonçait dans les trous d'un panneau placé devant lui.

— La place m'est heureuse à vous y rencontrer, fit-il

avec un archaïsme de langage qui détonnait un peu au milieu de l'ameublement ultra-moderne du lieu.

Il salua en élevant son verre à la hauteur de l'œil et continua :

— Permettez-moi, Monsieur le Directeur, car vous vous faites vraiment trop rare, de vous offrir un vermouth d'honneur, comme on disait dans les solennités républicaines !

J'observai que le rictus hilare de sa face poupine finissait par lui donner, à la longue, une expression grimaçante et presque pénible à voir.

— Et alors ? Ça marche ? Rien de nouveau ? interrogea Smithson.

— Si, un accident qui n'est pas médiocre, fit-il après avoir absorbé une bonne gorgée de wisky ; hier, les bureaux 237 et 238 m'avaient demandé des dénouements pour leurs scénarios. Je les leur ai donnés par téléphone, mais figurez-vous que les deux lignes étaient brouillées, de sorte que j'ai constaté ce matin, en relisant les copies, que j'avais donné le dénouement du 237 au 238, et inversement. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, jamais la situation n'a rebondi avec autant d'intérêt, jamais le dénouement n'a été aussi philosophique et plein de sens que dans ces deux scénarios... Je m'amuserai toujours à brouiller les fils, conclut-il avec une large grimace.

— Vous êtes un homme terrible, dit Smithson.

Un coup de timbre retentit et lui coupa la parole. Le directeur de l'Humour enfonça aussitôt une fiche dans un petit trou qui venait de s'éclairer d'une lumière rouge et empoigna un récepteur téléphonique.

— Excusez-moi, dit-il, depuis ce matin ils ne me laissent pas une minute tranquille.

Et nous entendîmes la moitié d'un curieux dialogue.

— Allo ! Allo !

. . . . . . . . . . . .

— C'est vous le bureau 237 ?

. . . . . . . . . . . . . . .

— Que demandez-vous..... Le scénario 236 ? — Attendez, je vais voir mon dossier.....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Non, non, laissez les dénouements que je vous ai donnés hier. Il me reste à « humourifier » le 238.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Attendez, attendez, je ne comprends rien. Voulez-vous répéter ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Bien.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Oui, et alors?... Ah! ah! Votre héros est... Comment dites-vous ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Hein ? Mou ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Poule?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Ah! saoul ! saoul ! Bien, très bien ! oui... Et il met le feu à la maison. Parfait !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Ah ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous ne savez pas comment le faire parler ? Diable ! c'est pourtant bien simple ! (Et un large rire se répandit sur sa face.) J'excuse votre inexpérience. Eh bien !... oh ! Attendez, j'ai trouvé mieux. Laissez le chapitre en blanc et continuez. Je vous téléphonerai dans une heure.

Il se releva et exécuta une gigue avec une agilité que l'on n'aurait jamais soupçonnée dans un aussi vaste corps.

— Ha, ha ! plaisanta-t-il, Monsieur Smithson, ce n'est pas pour rien que je suis le directeur de « l'Humour » !!! Voyez-vous, pour une fois, je vais appliquer un principe qui vous est cher : je vais dans ce cas tout spécial suivre la méthode expérimentale et, j'ose dire, avec un certain plaisir et même un plaisir certain. Cet employé ignorant — comme tous les jeunes gens d'aujourd'hui — me demande comment il faut faire parler son homme saoul. Et bien ! logiquement, je dois me mettre dans la peau du personnage

(voilà une idée vraiment humoristique, je crois). Je vais donc absorber quelques cock-tails... et je parlerai après, comme il convient ! Voyez comme je suis dévoué, Monsieur le directeur.

— Jim, fit Smithson avec attendrissement, je vous augmente de cinquante francs par mois. Mais vous allez me ruiner en alcools...

— Monsieur le Directeur, prononça-t-il d'une voix docte, tout en se versant une large rasade, l'alcool est l'ami de l'homme. Nos idées n'ont la plasticité nécessaire — et son pouce traça dans l'espace un arc de cercle — qu'après que le rapide mélange des alcools dans la cornue de notre estomac a distillé les éthers délicats et complexes qui viennent impressionner favorablement cette sécrétion du cerveau qu'on nomme la pensée...

— Bien, dit le directeur, mais n'exagérez pas ; vous savez combien j'ai le souci, plus que vous-même, de votre santé.

— Rassurez-vous, répondit Jim en nous raccompagnant, je vais appliquer une excellente recette du Captain Cap (1), mon grand-père spirituel, et je serai très honnêtement saoul, très bourgeoisement, très littérairement.

En sortant, je dis à Smithson :

— Quelle drôle d'idée tu as eue !...

— Que veux-tu ? je m'ennuie parfois au milieu de tous ces services. Jim me fait l'effet d'un intermède comique, d'une sorte de clown qu'on va voir pour se détendre les nerfs ; et pourtant j'en ai un peu peur ; il me semble que je suis en face d'une force inconnue.....

*

Le nouvel atelier où nous entrions ressemblait aux autres, mais je tombai en arrêt devant une énorme masse occupant presque toute la pièce, et dont la vue provoqua en moi une stupeur muette. On aurait dit une construction

(1) Un tiers Picon, un tiers Bitter Sécrestat, un sixième Menthe Verte, un sixième Curaçao. Finissez avec un verre de Cognac. Frappez, battez et servez.

géométrique gigantesque, dont les lignes droites auraient été réalisées avec des poutres en treillis, et les courbes avec des arches métalliques. A l'intérieur de cette charpente d'acier, on pouvait apercevoir tout un amoncellement de tiges articulées, de pistons, de bielles, de coulisses, de petits moteurs électriques, de rouages compliqués. L'ensemble reposait sur quatre pieds à rotule, courts et massifs. Tout cela évoquait vaguement un squelette d'éléphant interprété par un architecte cubiste, et dont les entrailles auraient été remplacées par un atelier complet. Les flancs étaient couverts d'antennes semi-souples, comme des trompes qui auraient subitement poussé sur les côtés du pachyderme.

S'il est difficilement croyable que l'aspect seul d'une machine, même de forme inusitée, puisse engendrer le rire, je dois cependant noter que cette ressemblance animale — j'étais peut-être le seul à la remarquer — détermina en moi, après quelques instants de contemplation, une hilarité d'autant plus grande qu'elle était intérieure.

Comme pour accroître encore cette impression zoomorphique, une sorte de queue émergeait du monstre. En m'approchant, je reconnus que c'était un gros câble provenant de l'entrelacement d'une multitude de conducteurs électriques plus petits qui se ramifiaient à l'intérieur du mastodonte, comme les artères de quelque organisme vivant. Le câble aboutissait à un grand tableau de marbre tapissant le mur, où étaient alignés de nombreux appareils électriques placés symétriquement et formant une suite de panoplies.

Autour de ce monstre de métal, quatre grands messieurs maigres, chauves, la tête allongée, les yeux cerclés de grosses lunettes rondes, — des ingénieurs probablement, — consultaient gravement leurs chronomètres. Soudain l'un d'eux fit un geste à un ouvrier, et ce dernier se mit sans tarder à fermer les interrupteurs et à tourner les manettes des rhéostats. On entendit alors une série de chocs accompagnés de crépitement d'étincelles ; le plus vieux des quatre

techniciens vint lui-même au tableau, et après avoir tiré un carnet de sa poche, dicta à l'électricien : tableau I — rhéostat 50 — fréquence 62,5 — volts 111 — ampères 34 — pulsomètre 75..... et l'ouvrier arrêtait successivement les aiguilles de chacun des instruments désignés en face des chiffres annoncés....

— Tu vois ici, m'expliqua Smithson en m'entraînant dans un coin, le dernier mot de l'ingéniosité humaine. Cet appareil sera bientôt capable de résoudre comme de vulgaires équations algébriques tous les problèmes de la psychologie. Il pourra d'ici peu remplacer le Théâtre actuel.

— Les acteurs aussi ? risquai-je timidement.

— Il n'y aura plus d'acteurs, affirma Smithson. On tend de plus en plus à supprimer ces intermédiaires vaniteux et encombrants, ainsi que le décor auquel, presque partout, on a substitué une pancarte indicatrice. Le cinéma a déjà montré qu'on pouvait se passer du dialogue, et la machine, froide et lucide, va nous permettre enfin d'atteindre le jeu même des passions.

Suis bien mon idée :

Les sentiments sont, au fond, des mouvements préparatoires, des tendances, qui s'efforcent, sans succès parfois, de parvenir à l'acte. Sans doute, la qualité de ces mouvements élémentaires nous échappe-t-elle encore, mais on a pu déjà en mesurer l'amplitude et formuler les lois essentielles de leurs rapports : ainsi le théorème fameux de la sensation égale au logarithme de l'excitation, et bien d'autres sur lesquels je n'insiste pas. Cela étant, il devient naturel d'attendre un mouvement résultant de l'ensemble des mouvements initiaux, ou sentiments.

Nous envoyons donc à cet appareil la sensibilité, l'orgueil et la pitié, etc.... sous forme de courants électriques exactement dosés, et logiquement, il doit « passer à l'acte », puisqu'il sert de creuset à un tel alliage de sentiments. Cet acte se traduira par un graphique précis, facile à déchiffrer.

Et voilà le véritable drame moral, débarrassé des accessoires vains, ramené...

— Attention ! cria soudain l'un des ingénieurs, interrompant Smithson, qui revint avec moi vers le tableau.

Et sur un geste, l'électricien abaissa le dernier interrupteur.

Aussitôt, les quatre ingénieurs se groupèrent autour du monstre comme au chevet d'un malade. Leurs visages étaient contractés par l'intérêt, et ils paraissaient attendre quelque chose... Une minute passa... rien ne bougeait dans la machine ; seul, un ronflement musical et monotone avait pris naissance, et son intensité augmentait de minute en minute. Puis une forte odeur de vernis brûlé impressionna désagréablement mon nerf olfactif.

Sans doute, cette odeur parut significative aux techniciens, car ils se retournèrent, et firent signe à l'électricien de couper immédiatement le circuit.

— Ça chauffe trop, dit l'un d'eux, nous avons dépassé la limite de sensibilité.

— Coco a eu trop d'émotion, dit un autre. Et ils se mirent à rire.

— C'est le nom d'amitié qu'ils ont donné à la machine, m'expliqua Smithson à voix basse ; c'était le surnom de son inventeur, un garçon remarquable, qui, malheureusement, est mort peu de temps après avoir conçu cet appareil que nous avons beaucoup de peine à mettre au point ; la théorie en est parfaite et pourtant nous n'obtenons rien de bon comme réalisation : nous essayons en ce moment — sans grand succès — d'obtenir un mouvement simple.

— Allons, il faut reprendre les essais, déclara l'Ingénieur en chef. Mettez seulement 40 au self-controller, et 60 au pulsomètre. Et l'expérience recommença...

Cette fois, après quelques secondes d'attente, une sorte de mouvement parut se dessiner, et la figure des techniciens exprima une vive satisfaction ; mais ce mouvement n'avait aucune ampleur : les mécanismes intérieurs tournaient par-

faitement ; cependant aucun déplacement d'ensemble n'en résultait ; les antennes remuaient, mais elles n'arrivaient à faite exécuter au monstre qu'une sorte d'oscillation désordonnée. J'eus l'impression d'un insecte qu'une force supérieure a couché sur le dos, et qui agite frénétiquement ses pattes sans pouvoir se retourner.

— Ça ne marche pas encore, soupira un des assistants.

— Il faut contrôler au traducteur-intégrateur, dit Smithson, et il se dirigea vers un coffret en acajou placé sur un panneau de marbre. Il ouvrit le couvercle et on vit une aiguille au centre d'un grand quadrillage sur lequel étaient tracés des abaques compliqués. L'aiguille était agitée de frémissements, mais restait au zéro en moyenne.

Tous les ingénieurs s'étaient approchés du tableau et regardaient avec fixité l'aiguille, obstinément immobile.

— Mais, c'est du mouvement brownien que nous faisons là, s'écria l'un des spectateurs.

— L'appareil est trop bien équilibré, déclara l'ingénieur en chef, et je dirai presque que cette machine est trop intelligente pour agir.

— Oui, dit Smithson d'un air profondément rêveur ; et le menton entre ses doigts, il prononça ces paroles d'une voix à peine perceptible, comme dans un songe :

Oui, j'aurais dû prévoir.... la résultante générale est nulle en moyenne..... toutes les forces se neutralisent..... ça ne bougera jamais..... il faudrait laisser une inconnue, un paramètre de liberté, mais lequel ?...

Devant cette machine tiraillée et comme soumise à la question, je fus pris d'un malaise soudain ; j'évoquai involontairement certains tableaux du Gréco qui me revinrent à l'esprit avec une netteté morbide ; des masques de James Ensor, des figures de l'Inquisition dansèrent devant mes yeux. J'eus une vision d'épouvante : il me semblait être descendu aux Enfers, et je crus voir la grotesque mécanique prendre la forme d'un appareil à torture, tandis que les vi-

sages émaciés des assistants me parurent autant de figures démoniaques et grimaçantes.

Une agitation incompréhensible commença alors à s'emparer de tout mon organisme. J'avais l'impression d'être possédé au pire sens du mot : j'admirais sincèrement Smithson et cependant, peu à peu, tout mon être se révoltait contre lui ; je me voyais emprisonné dans un filet de raisonnements implacables, et je voulais briser ce filet. Par un phénomène bizarre, je sentais progressivement renaître en moi, de la poussière de plusieurs siècles, les consciences mortes de toute une lignée d'ancêtres, et celles-ci, transmises de génération en génération, scandaient de leur rythme renaissant les battements de mon cœur affolé ; leur flux et leur reflux précipités me poussaient à agir, à parler tout au moins... Une angoisse soudaine m'étreignit et je reconnus à peine ma voix lorsque je m'écriai :

— Insensés, ne voyez-vous pas que votre absurde mécanique est morte, morte comme toute machine, comme toute matière, et qu'elle est condamnée d'avance à l'immobilité ! Vos systèmes feraient rire de pitié un enfant de sept ans ! Avez-vous donc oublié que seuls le désir, la passion peuvent engendrer le mouvement ?

Ma voix — la Voix — s'amplifiait de plus en plus ; je devenais prophétique et, du ton solennel et inexorable d'un juge qui lit la Sentence, je vaticinai ces dernières paroles :

— Insensés, aveugles que vous êtes, ne comprenez-vous pas que seul le geste spontané de l'homme qui s'éveille est capable de vaincre l'éternelle inertie de la matière ?

Je m'arrêtai, haletant, ayant conscience du ridicule de mon apostrophe théâtrale, et ne sachant quelle contenance garder. Tandis que les assistants me regardaient, étonnés et un peu inquiets, brusquement, la porte s'ouvrit avec fracas, et l'on vit avec stupeur apparaître Jim, l'œil hagard et la chevelure hérissée. Ses joues rubicondes, devenues écarlates, paraissaient s'être encore élargies ; sa grimace semblait s'être figée sur sa figure ; tout son masque finissait par pré-

senter l'aspect des cartonnages grotesquement enluminés qu'on voit aux passe-boules dans les fêtes foraines. Il se tenait à peine debout ; il était abominablement ivre.

— Ha, ha ! ricana t-il, j'ai appliqué la méthode expérimentale jusqu'au bout — jusqu'au bout, Monsieur le Directeur ! — et j'ai *consciencieusement* mis le feu à la maison... Très consciencieusement, très littérairement, poursuivit-il en scandant lentement les mots, et hochant la tête d'un geste mécanique.

Tout le monde se précipita dehors. Le directeur de l'Humour n'avait pas menti ; une légère fumée commençait à s'échapper du bâtiment qui nous faisait face.

— Vite, vite, appela Smithson, déclenchez les signaux d'alarme et amorcez les pompes automatiques ! Il est encore temps.

Il se précipitait lui-même aux appareils de protection et actionnait le transmetteur d'ordres.

— N'est-ce pas, continuait Jim, que c'est réellement humoristique ? C'est mon chef-d'œuvre !... Je suis un type dans le genre de Néron ! Je peux mourir maintenant... *Qualis artifex !*

Et il agitait un browning.

Nous allions nous précipiter sur le dangereux maniaque, mais celui-ci nous écarta d'un geste.

— Sauvez-vous bien vite, dit il d'un ton subitement calme ; le dépôt des films est tout près, ça va être terrible.

Cinq secondes ne s'étaient pas écoulées qu'une longue flamme surgissait du bâtiment voisin, suivie d'une formidable explosion qui nous souleva dans une trombe de débris de toute espèce.

« L'Usine à poésie » avait vécu.

PIERRE BERTHELOT et ALBERT COUTEAUD.

# LES SPORTS ET LA BEAUTÉ

—

## SUR LES SPECTACLES ATHLÉTIQUES

Bien des écrivains, en parlant des solennités olympiques, ont tenté de donner une description abstraite des jeux, de les expliquer, de les situer dans le cadre du stade et de la palestre. La valeur de ces tentatives est toute d'érudition. Elle néglige le plus souvent les visions d'art suggestives et pénétrantes qui s'offrent à nous dans ce domaine enchanté. Ces descriptions ne nous aident pas toujours à jouir de la beauté des athlètes; elles ne la mettent même que rarement en valeur.

La beauté, comme tout ce qui s'offre aux appréciations humaines, est relative. Mais quand on la contemple à travers un beau corps en mouvement, elle apparaît aussitôt pleine de signification et d'utilité. Un discobole habile et précis peut enclore dans son geste toutes les formes artistiques et achevées de la vie humaine, toutes ses puissances et ses forces. C'est une production de la nature pleine de vertus et de qualités.

Que me sont, à moi-même, ce coureur, ce pugiliste, ce lutteur, cet équilibriste si attachants qui s'offrent à moi dans la palestre ? Quelle impression produisent-ils réellement sur moi ? Me donnent-ils du plaisir ? Quelle qualité et quel degré de plaisir ? En quoi ma nature est-elle modifiée par leur présence ou sous leur influence ? Les réponses à ces questions sont les données premières qui intéressent le philosophe et l'artiste. Celui qui a su analyser ses impressions dans le stade n'a plus besoin de se demander ce qu'est la beauté en elle-même. Il a découvert en quelle relation elle se trouve avec la vie humaine.

Dès lors, il regarde tous les athlètes dignes de ce nom, leurs actes, leurs formes charmantes ou majestueuses, comme des puissances capables de produire des sensations agréables, d'espèce plus ou moins particulière, plus ou moins unique.

Pour lui, un Bouin, un Arnaud, un Norman Ross, un Carpentier ne valent que par leurs vertus — comme on dit en parlant d'une herbe, d'un vin ou d'une gemme, — par leur pouvoir de nous procurer des impressions de plaisir. Notre éducation sportive et philosophique est d'autant plus complète que s'accroît en variété et en profondeur notre capacité d'éprouver ces impressions.

Les hommes qui ont véritablement le culte de l'art viennent dans les stades distinguer et analyser les gestes qui, dans une course, une lutte, un lancer, éveillent en nous un sentiment de beauté et de plaisir. Ils isolent ces attitudes ; ils en prennent note comme un chimiste enregistre les éléments qui lui serviront pour une expérience prochaine. Ceux qui contemplent les athlètes apprennent à connaître de près les belles choses, à s'en nourrir en amateurs délicats, en humanistes accomplis.

Le stade ! Nulle part ne se définit mieux la beauté ; nulle part elle n'est plus émouvante ; c'est là qu'elle revêt des formes innombrables. Tous les genres d'esthétique, toutes les écoles de goût y trouvent matière à méditer. C'est-là que se découvrent la vie, le génie et les ressources physiques d'une race. C'est là qu'un peuple témoigne de sa perfection, de sa noblesse et de son goût.

Il faut quelque finesse et de la pénétration pour dégager un principe de beauté des spectacles athlétiques. Bien peu d'hommes représentent des types parfaits. Chez l'un, les épaules et les bras sont beaux ; chez l'autre les jambes seules méritent qu'on les regarde ; celui-ci nous présente un buste admirable malheureusement supporté par des échasses ; celui-là se distingue par des proportions parfaites, mais son visage est déplaisant.

Un corps d'homme est quelque chose de si complexe que la beauté peut rarement le transfigurer tout entier. Le plaisir, dans le stade, consiste précisément à dégager du banal ce qui est vraiment beau et à marquer en quelle mesure la beauté pénètre un corps d'athlète.

La matière des réflexions qui suivent est tirée des spectacles athlétiques. Il ne s'agit point d'un retour à l'antiquité tenté au xxe siècle. La tentative serait puérile et ne mériterait qu'un sourire dédaigneux. Il s'agit de traduire le grand mouvement contemporain des foules que ravit, d'instinct, la beauté physique. Peut-être, au lieu d'être une renaissance, n'est-il que la marque d'une décadence qui promet d'être exquise. Mais j'incline à croire que la grâce sérieuse et austère de la jeunesse qui se ceint les reins des étoffes légères des athlètes distingue plutôt une période de résurrection.

Les formes d'activité dont se composent les jeux du stade nous donnent des impressions distinctes. Produites par le corps humain, elles portent, à la vérité, une marque commune. Mais ceux qui en sont les auteurs restent souvent isolés en individualités solitaires et caractéristiques. La course, la lutte, le pugilat, l'athlétisme aux agrès, et toute cette classe de sports collectifs au grand air : les foot-balls, l'aviron, les polos divers, cent modes d'une action conduite dans la pleine lumière du jour, toutes ces choses différentes restent confinées chacune dans son cercle propre. Les spécialistes qui s'adonnent à un exercice montrent généralement peu de curiosité pour les autres. Parfois, cependant, on rencontre des hommes complets chez lesquels des traits nombreux de beauté s'unissent pour former un type humain qui touche à la perfection corporelle. Il est des exercices abondants en types de ce genre. L'antique pentathle est du nombre. Ce sont peut-être ses splendides joueurs qui nous font le mieux communier dans un esprit d'élévation et de clarté. C'est à cette intime alliance avec leurs formes exceptionnelles, à cette participation de la

foule à toute leur beauté que les sports doivent une grande part de leur grave dignité et de leur influence.

§

L'ENFANT DE LA LUMIÈRE

L'attrait que les exercices du corps ont toujours exercé sur les hommes est attesté par les textes les plus vénérables. Bien des auteurs se complaisent à voir les origines des jeux publics dans les premières assemblées d'Olympie dont les réunions actuelles ne sont qu'une réminiscence.

A dire vrai, le mouvement qui se dessine de nos jours est plus complexe et plus vaste. Olympie n'est qu'un élément. Il s'agit d'un mouvement qui réveille l'amour du corps pour lui-même, d'une aspiration vers une forme de vie plus libre et plus gracieuse, poussant les hommes et les foules à rechercher les jouissances imaginatives et physiques par tous les moyens possibles, et les conduisant non seulement à des sources de plaisir anciennes et oubliées, mais à des sources encore inconnues jusqu'à ce jour. En contemplant les exercices du stade, les poètes, les penseurs et les artistes pressentent déjà de nouvelles expériences, de nouveaux sujets de poésie, de nouvelles formes d'art.

Nous voyons se presser dans son enceinte une riche floraison d'athlètes. Il y naît un goût pour la grâce qui oriente les esprits et les foules vers les sources même de la beauté. Ce retour à la vie, cette renaissance vient après une longue période où l'instinct de l'esthétique avait été comprimé, après un âge sombre où beaucoup de fontaines de joie intellectuelle et physique avaient tari.

Les sports ouvrent à l'esprit un nouveau royaume de sensibilité. L'athlète apparaît comme le véritable enfant de la lumière, qui a un cœur, un esprit et des sens vivants, tandis que ceux qui ne reconnaissent pas sa noblesse semblent à demi morts. Comme il arrive toujours, les adeptes d'une culture pauvre n'ont aucune sympathie pour une cul-

ture plus riche qu'ils ne comprennent pas. Après l'invention du blé, ils veulent encore vivre de glands.

Mais le grand mouvement qui se dessine est plus fort qu'eux, et celui-là seul est résolu à mettre toutes choses à l'épreuve de l'expérience humaine, qui a foulé l'arène des stades et connu, dans les grandes compétitions, toutes les ressources que l'homme contient en puissance.

Les exercices développent la noblesse de l'attitude qui a plus d'influence qu'on ne le croit sur la destinée des hommes et sur les actions communes de la vie. On sait que tout mouvement exécuté par nos muscles éveille en nous des idées et des sentiments. Pascal a dit : « Pratiquez d'abord, la foi viendra ensuite. » Ignace de Loyola considérait les pratiques extérieures, c'est-à-dire l'action, comme un moyen propre à faire naître les sentiments correspondants. J'ai entendu raconter l'anecdote suivante sur Emile de Girardin : le célèbre journaliste reçut un jour la visite d'un adversaire politique qu'il avait malmené. Celui-ci, fort irrité, se présentait devant le polémiste, animé des intentions les plus violentes et du désir d'en arriver à un duel. Or, Emille de Girardin, depuis qu'il avait eu le malheur de tuer Armand Carrel, avait résolu de ne plus se battre. Aussi, dès qu'il vit l'irritation extrême dans laquelle se trouvait son interlocuteur, refusa-t-il avec la plus grande courtoisie d'entrer en conversation avec lui, tant qu'il ne se serait pas assis dans un fauteuil confortable qu'on lui présentait. Ce résultat obtenu, l'entrevue se termina très pacifiquement. Emile de Girardin savait qu'il est presque impossible de se fâcher lorsqu'on est mollement assis dans un bon fauteuil. Il y aurait, dans ce cas, discordance absolue entre l'état d'âme et l'attitude qui ne se prête pas à la traduction de sentiments violents. Cette discordance est généralement contraire à la nature humaine.

De même, la dignité sereine d'un beau corps nu éloigne toute idée de trivialité et suscite, au contraire, des sentiments esthétiques et moraux.

Enfin, nous savons bien tout le plaisir que prennent les hommes aux choses artistement façonnées, combien elles les fascinent et quelle place significative ils leur assignent parmi les facteurs du drame humain.

Les mouvements accomplis par les débutants peuvent être frustes et maladroits. Dans ce cas, ils suscitent le sourire, mais ils n'attristent jamais. Quand ils se régularisent, ils paraissent émouvants et attachants. Le cadre du stade en augmente toujours et en dignifie l'intérêt. Et pourtant ce sont très souvent des gestes de l'espèce la plus simple. Ici, comme dans bien d'autres productions de beauté, l'intérêt réside surtout dans le fait que ces mouvements nous révèlent parfois un nouveau sens artistique. Un groupe d'athlètes devisant sur l'herbe de la pelouse ou le sable de l'arène donne l'idée de gens en train de concevoir les éléments d'une esthétique nouvelle et de goûter, par avance, les plaisirs qu'elle leur donnera.

§

TRÊVE ET RÉCONCILIATION

Outre le rôle utilitaire du sport, il possède une haute qualité poétique : il a, entre autres buts, celui de produire un effet purement artistique. Ce qui est surprenant, c'est que la masse éprouve cet effet avec autant d'intensité que les spectateurs choisis, gens de raffinement et de loisir. Tous communient dans une égale admiration pour des types de beauté offerts à tous les yeux en pleine lumière.

Tandis que les divertissements ordinaires des hommes prêtent à toutes sortes de disputes et donnent trop souvent prise à l'esprit de controverse et de spéculation, les athlètes peuvent vivre dans des régions où toute querelle est inconnue, où l'harmonie des intérêts humains se montre intacte, où se fait sentir la liberté de l'âme et du corps.

Il est à présumer que le xx<sup>e</sup> siècle sera, à bien des égards, plus grand par ce qu'il voudra faire que par ce qu'il fera

réellement. Mais les choses vers lesquelles il aspirera et qu'il ne pourra achever seront réalisées. Et, parmi elles, l'ascension progressive vers une beauté corporelle plus complète et plus parfaite. Ce que le XX<sup>e</sup> siècle aura eu, c'est l'instinct, la curiosité, l'idée initiale d'un perfectionnement physique illimité. L'impulsion aura été donnée par lui. La réalisation n'aura lieu que lorsque sera accomplie la réconciliation de la religion avec la vie du stade. Le désir de l'homme moderne d'écouter toutes les voix est immense et il croit plus que jamais en l'éternelle vitalité de tout ce qui, à un moment ou à un autre, peut intéresser l'esprit humain.

L'activité physique des hommes apparaît comme une trêve dans le conflit des différentes religions. Elle fait prévoir une réconciliation.

Il faut en finir avec cette tendance sans cesse renaissante de dénigrer la nature humaine, d'en sacrifier tel ou tel élément, de la faire rougir d'elle-même, d'en mettre toujours en évidence les nécessités dégradantes ou douloureuses. L'homme de ce temps souhaite ardemment une réhabilitation de sa nature, du corps et des sens, comme du cœur et de l'esprit. Il est las de l'ambitieux appareil scientifique ou philosophique de ceux qui le rapetissent sous le fallacieux prétexte de lui assigner sa juste place sur cette terre qui ne nous apparaît, dans le vaste univers, que comme une poussière dans un rayon de soleil.

§

J. BOUIN

Nous ne sommes que peu de chose, mais à de certains moments, les circonstances nous grandissent, et la vie humaine apparaît comme un reflet magnifique de la puissance divine. Je me rappelle Bouin, ce jeune héros tombé à son rang en soldat obscur, sans que ses voisins de combat s'en soient même aperçus. Il fut enseveli dans la terre nue. Ainsi il repose, environné par les ombres des anciens héros

d'Olympie, et assez semblable lui-même à une de ces belles divinités à laquelle on sacrifiait avant les jeux. Bouin, athlète précurseur, gagné à la religion nouvelle, et par qui la vie sportive moderne s'allie à la vie gymnastique d'autrefois. Sa mort pour la patrie sur le champ de bataille a une signification supérieure. Sa vie fertile en triomphes et sa mort éveillent une émotion secrète, profonde et passionnée. Il y a dans cette existence si prématurément arrêtée un éclat et une véhémence qui font songer à l'ardeur qui animait l'athlète vainqueur quand l'archonte des jeux ceignait son front de la couronne prise aux oliviers sacrés.

J'ai dit que le xx^e^ siècle sera grand plutôt par ses intentions et ses aspirations que par ce qu'il saura réaliser. Il sera réservé à un âge postérieur d'effectuer la réconciliation entre le sentiment chrétien et la beauté antique retrouvée. Ce que nous faisons aujourd'hui n'est qu'un balbutiement. Une grande dépense de soins et de pensées est nécessaire pour rallumer la foi disparue dans la beauté physique et pour que les hommes apprécient et cultivent les représentations du stade et les grâces athlétiques pour elles-mêmes et pour leur charme propre. De là, sans doute, naîtra une nouvelle religion d'une qualité et d'un esprit tout particuliers. Quand la terre sainte amenée de Rome sera mêlée à l'argile vivante du stade propre aux somptueux modelages, il s'en élèvera une fleur nouvelle, différente de toutes les fleurs connues. Ses couleurs traduiront l'union de deux traditions, de deux sentiments, le sacré et le profane. Son parfum pénétrera toute chose ; il se mêlera à tous les sentiments et à toutes les idées des hommes. La forme humaine enfin dévoilée éblouira les faunes au regard trouble des fêtes dionysiaques ; les autres produits de la terre, les oiseaux et les fleurs, paraîtront bien pâles à côté d'elle.

Les figures des athlètes seront, entre toutes, attachantes. Elles attireront et retiendront. Elles nous gagneront en dépit de nous-mêmes. Elles nous forceront à retourner les

pages du livre vivant et oublié où les solutions des grands problèmes sont écrites. Ces figures se survivront, leurs qualités seront encore actives alors que la mort les aura fait disparaître à nos yeux. Elles subsisteront elles-mêmes, par delà la tombe, aussi belles, aussi pures que si la lumière du matin les éclairait encore sur l'arène. Alors, les athlètes auront leur place marquée parmi les mortels illustres dont les noms remplissent les siècles. Car ce qui a intéressé une fois des hommes vivants, ce qui a suscité des passions ou fait dépenser du zèle et de l'amour ne peut jamais cesser de vivre tout à fait.

§

### LES NOUVEAUX MODÈLES

Nous commençons à goûter le charme d'un beau corps qui se meut sous le soleil et certains noms de triomphateurs sportifs, inconnus hier, sont en train de prendre rang parmi les plus distingués. Ils possèdent déjà une grande part de cette puissance évocatrice qu'on attribuait autrefois aux seuls grands artistes. Pendant des siècles, des idées conventionnelles suffirent aux peintres et aux sculpteurs qui avaient fini par considérer le réalisme précis comme la source intarissable de leur inspiration. De loin en loin, des esprits indépendants donnaient ou tentaient de donner une interprétation nouvelle aux vieilles histoires classiques. Ils imprégnaient leurs sujets d'un sentiment tout original qui nous procurait une qualité particulière de plaisir. Ils avaient le don de faire naître en nous des sensations que nous ne trouvions pas ailleurs.

Nos plus grands peintres sont avant tout des poètes. Ils mêlent au charme sentimental de l'anecdote celui des lignes et des couleurs. Demain, ils apprendront à mettre dans les choses matérielles une nouveauté : la signification profonde contenue dans les moindres gestes de l'homme. Ceux-ci ne présentent à l'esprit que des images légères qu'il faut atténuer beaucoup quand on leur donne une forme définitive.

Oubliant les circonstances qui motivent une scène, ils se laisseront aller avec délices à interpréter les belles anatomies vives et rapides, telles que nous les voyons sur l'arène des stades.

Parmi les artistes contemporains qui vivent dans une génération de réalistes, il s'en trouve déjà quelques-uns qui ne sont plus de simples réalistes parmi les autres. Sans doute, il y a toujours dans leur œuvre la marque de ce sens alerte des choses matérielles qui les pousse à parfaitement imiter leurs modèles. Mais ce ne sera point assez pour ceux qui vont venir; ceux-là seront des visionnaires. Ils ne se contenteront plus ni de transcrire avec plus ou moins de raffinement l'image extérieure des choses, ni de rester les traducteurs presque impassibles des spectacles qui se déroulent devant eux.

Une vie intense animera le ciseau du sculpteur et transfigurera la palette du peintre. L'un et l'autre, lorsqu'ils représenteront les choses du stade, se serviront d'un spectacle donné pour exposer aux foules des idées, une manière d'être, des visions nouvelles. La scène et le geste feront naître en eux des états d'âme spéciaux, et ils traiteront le sujet de telle manière que tous en comprennent et en goûtent la réalité sensible.

Toute la morale du stade n'est que sympathie. Les athlètes peuvent être des hommes et des femmes de condition mêlée et incertaine. Ils sont toujours attirants, revêtus par le sport d'un caractère de beauté et d'énergie. Dans le temps qu'ils paraissent à nos yeux en pleine vie, en pleine lumière, en pleine ardeur, ils ne sont pas attristés par l'ombre que projettent sans cesse sur nous les mille difficultés et les soucis sans nombre de la vie quotidienne. Cette sympathie remplit le stade de plus de charme humain qu'on n'en peut trouver ailleurs.

Peut-être quelques-uns se demandent-ils parfois pourquoi ces athlètes, qui leur sont inconnus attirent tant leurs regards et viennent hanter leur souvenir, bien après qu'ils

les ont vus pour la dernière fois. On a pu sans doute trouver qu'il y a dans ces athlètes quelque chose de bas, presque de vil ; on a constaté que les lignes de leurs visages pouvaient être sans noblesse et même bestiales. On se trouve d'abord attiré vers eux par une certaine étrangeté du maintien que donne l'habitude de la gymnastique. Mais on découvre bientôt que les lignes de leur musculature parlent à l'imagination et que leurs gestes s'inspirent d'un esprit singulier qui les anime et les rend expressifs. On s'aperçoit alors que leur maintien étrange est plus près de la beauté que toute autre attitude des hommes.

Une longue série de siècles vécus en familiarité avec le renoncement et l'ascétisme a affaibli pour nous le sens des leçons de l'Antiquité. Encore aujourd'hui, malgré tout ce que nous savons de la Grèce et des aspects de la vie au troisième siècle avant Jésus-Christ, nous sommes à peine conscients de ce que nous devons à la civilisation hellénique.

La vue des beaux athlètes nous remémore les Grecs et, d'un coup, paraît effacer tout ce qui nous sépare d'eux. En même temps, du fond d'un monde qui s'était longtemps appliqué à l'ignorer, nous nous tournons vers cette civilisation disparue avec une aspiration soudaine. La beauté du corps humain retrouvée et réapparue tout à coup dans le galbe athlétique, nous révèle l'influence que purent avoir jadis sur l'esprit des hommes, sur la civilisation et la religion, des mythes comme ceux d'Apollon et de Vénus. Dans la lumière froide des jours que nous vivons, dans cette aube sans soleil, le sport répand des flots de clarté. Il n'évoque que des images de plaisir et de longues journées d'allégresse s'ouvrent devant nous. Il semble qu'il doive améliorer les destinées humaines.

J'ai dit d'où provenait la séduction exercée sur nous par les athlètes. De l'attrait, de la beauté, de l'énergie qu'ils revêtent à de certains moments et du contraste que font ses qualités avec l'ombre qui attriste à chaque instant notre vie

quotidienne. Ce contraste nous fait désirer que la vie se rallume dans les stades pour notre édification, notre joie et notre santé morale. C'est affaire aux législateurs de déterminer la position des sports dans les occupations des hommes modernes. Mais il apparaît dès maintenant que les athlètes tiennent une place d'honneur dans la société contemporaine parce qu'ils nous procurent un plaisir de qualité particulière et que nous ne pouvons pas découvrir à d'autres sources. Les personnes qui ont vivement ressenti leur charme ne me démentiront pas. Quelques athlètes exercent déjà sur l'adolescence une sorte d'ascendant mystérieux qui est généralement l'attribut d'un grand nom et d'une grande autorité. Ces hommes choisis, quoique encore en petit nombre, sont les premiers exemplaires d'une race renouvelée, forte et charmante. Leur apparition marque le début d'une ère nouvelle dans laquelle la culture physique occupera une haute place parmi les préoccupations des hommes.

§

LA FORME SPIRITUALISÉE

Bouin, Carpentier, Paoli sont plus que de simples précurseurs dans un pays tel que le nôtre. Ils ont atteint la perfection dans les limites restreintes qu'il leur a plu d'imposer à leur art. Leurs gestes possèdent cette profondeur d'expression, cette puissance évocatrice par où se révèle l'âme d'Olympie et qui donnent aux sports un grand pouvoir de fascination.

Leurs performances ont dépassé la limite du stade, et ce n'est pas sans surprise que l'on découvre mille lieux divers où couve pour eux le feu de l'admiration. On voudrait pénétrer dans l'intimité de ces hommes qui ont exprimé la vie avec tant de puissance et de beauté. Mais, de même que leurs victoires furent d'une noble simplicité, leur histoire pourrait être contée en peu de mots.

Cent autres, avant eux, ont disparu ne laissant dans la

mémoire des hommes qu'un souvenir vaporeux de leurs prouesses. Ils se sont passé de mains en mains le flambeau de la renaissance physique et cela, en des temps ou les sarcasmes et le rire s'attachaient à leurs gestes. Ils méritent mieux que l'oubli.

Sans doute, les athlètes ne prennent toute leur signification que dans le cadre qui leur convient. L'arène du stade leur communique quelque chose de l'immortalité et du pathétique des héros de l'Hellade. Comme ceux-ci ils s'y montrent en pleine lumière et leurs moyens d'expression sont des gestes simples mais admirables. L'essence même de leur beauté est dans l'équilibre et l'harmonie de toutes les parties de leur corps. C'est seulement à la pleine lumière et devant le peuple assemblé que nous discernons le grand problème de la beauté de l'homme.

En entourant les sports de la faveur populaire, d'aucuns ont manifesté la crainte que l'on incline vers un réalisme trop rude et que l'on ne présente les choses seulement sous leur aspect formel. Le corps humain que le mouvement n'allège pas n'est évidemment qu'une masse de matière solide aux ombres pesantes et où l'individualité de l'expression tombe trop souvent dans la caricature. Mais le rôle de l'athlète est précisément d'animer et d'embellir une forme matérielle et immobile. Les plus grands sont ceux qui immatérialisent, spiritualisent et allègent le mieux cette forme inerte et pesante. L'athlétisme est vraiment un art noble qui obtient par ses propres moyens des effets que nul autre n'est capable de produire par des moyens empruntés. S'assurer l'expression, intensifier le jeu de la vie, augmenter l'individualité d'une forme pourtant définie, voilà le problème que les athlètes résolvent de manière différente.

Il n'est pas rare qu'en regardant courir un bel homme nu bien entraîné, on se surprenne à ne retenir de ses gestes que ce qui est essentiel et permanent au coureur ; on ne remarque point tous les détails, parfois vulgaires, de sa structure propre qui apparaissent au contraire dès

qu'il s'immobilise. Un athlète courant, luttant, se mouvant dans les exercices sportifs est comme un extrait, comme une subtile essence, presque comme une idée pure de l'homme physique. A son contact s'atténuent toutes les conditions particulières de temps ou de lieu, s'affirme une humanité large et se trouve portée bien au delà d'une époque l'influence bienfaisante des sports athlétiques auxquels est assurée une admiration universelle.

L'exercice dégage la forme pure de ce qu'elle a de dur et de matériel. A la longue, il fait remonter à la surface le fond même de la nature humaine en exagérant l'expression, le caractère et le sentiment individuels. Sans doute, un combat de pugilat ne nous révèle pas l'histoire particulière de deux âmes, mais il assure aux combattants l'individualité et l'intensité de l'expression.

Il n'est pas de moyen plus direct de spiritualiser la forme, de l'élever au-dessus d'un réalisme vulgaire, de lui donner le souffle, la palpitation et le frémissement de la vie.

On trouve parfois des athlètes qui imprègnent leurs gestes d'un individualisme intense. Ils ne s'apparentent à aucun autre pour le style. Ceux-là suivent un sentier solitaire et s'acheminent généralement vers le succès et vers des grâces artistiques incomparables. Leurs formes sont souvent pleines de fraîcheur et d'originalité. Elles se distinguent par une puissance d'expression rare qui est pour beaucoup dans le secret de leur charme spécial.

§

SUR LES LUTTEURS

La caractéristique des jeunes athlètes qui pratiquent la lutte n'est pas seulement une force merveilleuse. Ils nous surprennent, ils nous étonnent, nous procurent du plaisir, exercent aussi un charme spécial sur nous. Leur étrangeté est belle et attirante. Le trait qui les distingue est une douceur mêlée de force, une énergie de mouvements qui semble

sans cesse au moment de briser toute puissance opposée à ses détentes, une beauté qui se révèle d'instant en instant et qu'on ne rencontre généralement que dans les simples choses de la nature : *ex forti dulcedo.*

Déployée par les lutteurs âgés des musics-halls surchargés de graisse, cette énergie convulsive n'est que monstrueuse et repoussante; elle se trahit par on ne sait quoi de bizarre et de grotesque. Mais déployée par de beaux adolescents et par des hommes jeunes et vifs aux membres musculeux et secs, elle est toute grâce et toute douceur. En regardant une belle lutte de deux athlètes nus, on voit tout un monde d'activités diverses, le couronnement de toute une série de développements, la vie même jaillissant, dans sa forme suprême et sa perfection, de deux corps humains.

Dans un couple de beaux lutteurs, il n'y a rien de brutal; on y trouve plutôt une grande idéalité de l'expression qui vient de la perfection même et de la précision des mouvements. Pendant la lutte de deux athlètes, la solennité des grandes et belles choses est épandue sur eux. Qu'ils rejettent seulement la poussière qui les recouvre, qu'ils sèchent la sueur qui baigne leurs flancs, qu'ils s'arrêtent, haletants, et ils apparaissent comme de jeunes dieux pleins de charme, et comme des symboles de cette force que nous associons à toute la chaleur et à toute la plénitude de l'univers. Et rien qu'à voir leurs belles poitrines se soulever, on sent que sous leurs os bat le flot même de la vie.

La lutte est un sport noble qui n'emploie aucun appareil et met en œuvre toutes les ressources du corps humain. Elle est trop peu en honneur : « Exercice brutal, propre au divertissement des gens grossiers », a-t-on dit. Que les hommes du monde qui donnent le ton cessent de professer un dédain irréfléchi pour un exercice qui n'est pas « de bonne compagnie ». L'idée de lutte évoque trop souvent le spectacle des compétitions de music-hall où s'exhibent des individus obèses qui comptent plus sur le poids de leur masse que sur leur science ou la force de leurs muscles pour

écraser l'adversaire. Le sport n'a rien à voir et la race rien à gagner à ces exhibitions dans lesquelles le scénario, réglé d'avance, ne laisse pas de place à l'imprévu.

Ceux qui n'ont jamais consenti à aller voir se mesurer sur le sable de la palestre deux jeunes lutteurs se sont privés volontairement d'un spectacle propre à effacer toutes les tristesses et à rappeler au goût de la vie les moroses et les désespérés Les amants des formes et des couleurs charnelles n'ont pas de vision qui doive plus les attendrir. Ce sport qui établit si nettement sa supériorité dans le domaine artistique de la forme humaine dévoilée doit plaire aux amants passionnés.

Tout est harmonieux dans l'étreinte des lutteurs. Dans leur nudité, nous trouvons des sources de charme jaillissant de l'excès même de leur force. D'instant en instant, on découvre quelques gestes d'élection qui suffiraient à embellir toute la scène. L'intérêt d'un tel sport vient surtout de ce qu'il nous fait assister à des luttes d'une nature à la fois puissante et harmonieuse.

Sur le stade, l'idéalité sanctifie tout ce qui se présente au toucher et à la vue. Par un léger effort on s'élève au-dessus de la beauté matérielle et on atteint très vite la beauté invisible, cette forme abstraite de la beauté qui est l'objet des convoitises de tant de nobles esprits. Il ne faut pas seulement admirer la force des lutteurs, il faut se douter du charme grave et doux qu'il y a aussi en eux. Dans une compétition de lutte bien équilibrée, tout est sérieux, passionné et sincère.

Après le combat, quoi de plus beau que les corps immobiles où tout est redevenu calme et douceur. La trace des dispositions superficielles des athlètes s'efface ; les lignes gagnent en simplicité et en dignité. Chaque fois qu'il m'est arrivé d'assister à une lutte, j'en ai rapporté des impressions de gravité, de solennité et de dignité. La palestre est bien un lieu de vigoureuse et douce spéculation. Nous y trouvons des exemples esthétiques simples, plus largement

représentés et plus faciles à comprendre que ceux qui marquent, d'ordinaire, les productions mêlées et confuses de l'esprit moderne.

Quand une fois nous sommes parvenus à définir pour nous-mêmes les traits caractéristiques de ce sport, à comprendre les lois de ses combinaisons diverses, nous avons acquis une mesure qui nous aide à mettre à sa juste valeur le pouvoir de suggestion du corps humain si difficile à définir. Cette étrange union du charme et de la puissance ne se trouve au même degré dans aucun autre genre d'exercice.

§

A MON AMI LE SCULPTEUR F....

C'est dans la lumière du stade que Phidias et Scopas allaient fixer la beauté pour les âges à venir. Nous savons qu'ils traitaient avec désinvolture les balbutiements et les essais sans vie de leurs rivaux attardés dans les ateliers restreints et clos. Ils mettaient déjà le modèle vivant d'un beau corps nu au-dessus de la tradition. C'est sur l'arène qu'ils découvraient le mystère élégant, raffiné et gracieux des belles formes. C'est là qu'ils apprirent à dédaigner les jugements que le monde porte toujours sur les artistes qui voient par eux-mêmes, sur leur indifférence hautaine, sur leur éloignement pour les choses vulgaires.

Le type de beauté qu'ils ont créé est si haut qu'il fascine plus encore qu'il ne charme; plus qu'aucun autre, il semble être le reflet d'un monde intérieur. Dans le feu de la création, ces génies étaient en possession d'une sagesse à la fois sacrée et diabolique. Ils traversaient la vie, insensibles, comme quelqu'un qui s'y serait trouvé mêlé par hasard, chargé d'une mission secrète.

Ceux de nos sculpteurs contemporains qui sont de vrais amateurs d'âmes pourront toujours analyser pour leur propre plaisir les impressions que leur font les athlètes et, d'après ces impressions, définir en ses éléments essentiels

la beauté humaine. De retour dans le silence de l'atelier, ils se serviront de l'ébauchoir ou du ciseau pour corroborer le résultat de cette analyse.

Je leur souhaite d'être éclectiques et de ne réserver qu'un regard distrait à l'athlète spécialisé, quelquefois enlaidi par une déformation professionnelle. Qu'ils reposent plutôt leurs yeux sur ceux qui sont à la fois habiles dans plusieurs sports : ceux-là sont tous plaisants à regarder et leurs formes s'éclairent comme du reflet de quelque lointaine splendeur. La variété des mouvements a affiné leurs muscles et tous leurs gestes ont de l'intérêt.

Oui, paraît sonnée pour nos vieux sculpteurs, pour nos vieux peintres, pour tous nos vieux artistes, l'heure lourde et douloureuse où ils se voient dépassés par les tendances d'une esthétique nouvelle et contemplent, à travers le découragement de leur déclin, l'art guidé vers des fins plus hautes. Ce n'est point par plus de science que les nouveaux se montrent supérieurs, mais par une connaissance plus intime de toute chose. Dans le geste d'un bras levé, dans le mouvement d'une tête rejetée en arrière, on sent déjà une manière plus libre et une interprétation plus synthétique.

Un athlète, dans une foule, est comme un jeune dieu égaré dans un morne troupeau. Mais il ne faut point croire que sa beauté soit venue d'elle-même à son apogée. Il a connu le labeur, la fatigue, le découragement, car le chemin qui mène à la perfection passe par une suite de dégoûts. Mais, le but atteint, quelle source inépuisable d'inspiration coule pour l'artiste appelé à le contempler ! La nature n'est-elle point la vraie maîtresse des hautes intelligences ? N'est-ce point elle qui parle d'une voix imperceptible aux hommes fidèles à ses enseignements ?

Ce n'est que devant un beau corps nu que le sculpteur peut apprendre le secret d'approfondir, de retrouver les sources de l'expression jusque dans leurs retraites les plus cachées, d'extérioriser une puissance mystérieuse de toutes les choses qui passent par ses mains.

Dans l'image d'un athlète peuvent se mêler les extrêmes de la laideur et de la beauté, de cette laideur étrange et convulsive, de cette beauté rare qui caractérisent les gestes les plus significatifs de l'homme. Voici un pugiliste prêt à bondir : une ombre couvre ses traits massifs et imposants ; ils nous apparaissent renversés dans un dur raccourci et comme glissant presque vers nous, le front en avant, semblable à une grande pierre paisible où se brisera le ceste de l'adversaire. Le sculpteur qui voudra tenter de représenter la détente d'un tel athlète devra concentrer mille observations pour atteindre à la claire vision du combattant pendant ce court instant.

Ce n'est qu'après une longue initiation et un stage ingrat dans les durs exercices que l'homme rencontre l'harmonie des gestes et la beauté. Un jour, un de nos athlètes célèbres me demandait quel emblème devait être le sien. Je lui répondis que c'était le mûrier, l'arbre qui, par sa soudaine éclosion de fleurs et de fruits, après une longue attente, symbolise une patience qui sait économiser ses forces et manifeste tout à coup de façon magnifique sa vitalité.

Les stades, dans lesquels la curiosité le dispute au plaisir du beau, sont les lieux où l'Antiquité réapparaît le plus exactement à nos yeux et où s'ébauche, en même temps, un retour à la nature. Beaucoup d'hommes retournent à la nature, pour qu'elle satisfasse leur inlassable curiosité par de perpétuelles surprises et qu'elle contente leur désir inné du parfait et de l'achevé. Il règne sur les stades une atmosphère spéciale qui donne aux belles choses une beauté plus subtile et les solennise. Les spectateurs peuvent y pénétrer le secret de la nature et y plonger au fond de la personnalité humaine en se contentant de leurs yeux.

Ah ! n'oublions pas que c'est l'apparence extérieure des choses qui reste le commencement et le terme de l'art. Un beau corps d'athlète est le seul cadre étroit dans lequel il soit possible de faire entrer les divinations d'une vaste humanité, la large vision du monde infini que peut embrasser

l'artiste. Une puissance pathétique imprime à tous les gestes de tel coureur de fond que je connais un charme et une noblesse incomparables.

Nos athlètes contemporains s'apparentent tantôt à la famille grecque, tantôt à la famille romaine. Par eux, comme par de délicats instruments, on perçoit les forces les plus subtiles de la nature, leurs divers modes d'action, ce qu'il y a de magnétique en elles, toutes ces conditions délicates qui transfigurent les choses matérielles. Quelques-uns travaillent dans le stade vraiment pour leur propre plaisir. Chez eux la recherche solitaire de la beauté résulte d'un amour de soi-même et d'une suprême indifférence pour tout ce qui n'est pas seulement le sport, car celui-ci a seul le pouvoir d'affiner la forme et de la rendre expressive.

§

LES ÊTRES ET LES ACTES D'ÉLECTION

On a tort de considérer la course, la lutte, le pugilat, tous les exercices athlétiques comme des traductions en gestes différents d'une même énergie organique à laquelle s'ajoutent seulement certaines qualités techniques. Chaque sport représente une des variations du beau. Imaginer que dans le stade tout n'est qu'une question d'habileté technique, c'est rapetisser singulièrement la portée et la haute signification de l'athlétisme. A première vue, un bel athlète est un être vivant aux gestes harmonieux dans lequel nous sentons la poésie s'introduire par degrés, avec la beauté. Un corps nu n'est rien en lui-même sans la forme ; celle-ci devient une fin et pénètre les moindres parcelles de la matière que modèle et affine le mouvement. Au terme d'une période d'entraînement, la démarche d'un athlète (en condition) est tout imprégnée d'une intime solennité qu'on sent plutôt qu'on ne la voit. La perfection des formes combinée à l'harmonie des gestes prête aisément à l'homme une expression qui s'élève tout entière à des effets inattendus et délicieux.

En pleine lumière, un lanceur de javelot a une topographie matérielle peu remarquable en soi, mais tout y est si pur, si intact, si paisible que l'ombre et la lumière l'harmonisent facilement. Au contraire, le corps d'un lutteur n'est exempt ni de dureté, ni d'une précision assez sèche. Mais l'œil de l'artiste, de l'arrière-plan des muscles, ne détache et ne retient que certains éléments, une fraîche couleur et des lignes apaisantes ; les détails vulgaires sont laissés dans l'ombre, et s'ils sont reproduits, ils n'apparaissent seulement que comme des notes d'une symphonie qui met en valeur tout le reste.

Les athlètes sont plus près de la nature que les autres hommes. Ils sont en contact avec ce monde antique qui les pénètre tout entiers et devient comme une partie de leur nature. Les forces spirituelles du passé, qui ont inspiré et formé la civilisation des âges postérieurs, vivent encore en en eux, mais d'une vie cachée.

Le sport individuel est toujours soumis à des conditions de temps et de lieu ; ses manifestations reflètent les divers aspects de la nature, des types humains, des façons d'être et de vivre de chaque athlète. Il ne faut jamais oublier qu'un athlète est un enfant de son temps. Mais à côté de ces conditions de temps et de lieu, et indépendant d'elles, il y a aussi, en matière de sport, un élément durable qui se transmet d'âge en âge par une tradition purement intellectuelle. Les plus beaux athlètes de chaque génération forment une série d'êtres d'élection qui paraissaient tout illuminés d'une lumière étrange, émanée d'un foyer lointain allumé dans un âge très éloigné du nôtre.

A l'heure présente, les fêtes sportives apparaissent comme les débuts d'un rituel destiné à devenir sans doute le seul élément durable de nos sociétés instables et changeantes. Au cours des siècles elles apporteront un élément de raffinement et d'élèvement incomparable. Elles sont présentement un éclair à travers nos brumes.

Un beau corps d'athlète n'est pas, comme on l'a dit, un

symbole. En effet, il ne suggère rien au delà de sa victorieuse beauté. L'intelligence est pleinement satisfaite par une telle image dont elle perçoit toute la valeur spirituelle. Sa beauté magnifie et divinise le corps humain. Ce n'est point sur le stade que l'esprit peut se vanter d'être libre de la chair et de refléter les aspects de Dieu. C'est par l'exemple isolé de quelques beaux athlètes et par quelques visages émergeant de la foule que nous pouvons deviner aujourd'hui le tempérament du monde antique et découvrir ce qui en faisait les délices. La gymnastique grecque faisait partie d'un rituel religieux. L'adorateur se recommandait aux Dieux en étant léger et beau comme eux.

Nul peuple, dit Winckelmann, n'a fait plus de cas de la beauté que les Grecs. Le prêtre du Jupiter juvénile d'Egée, celui de l'Apollon Isménien, celui qui, à Tanagra, dirigeait la procession de Mercure portant un agneau sur les épaules, étaient toujours des jeunes gens à qui le prix de beauté avait été accordé. Les habitants d'Egeste en Sicile érigèrent un monument à un certain Philippe de Croton qui n'était pas même leur concitoyen, à cause de sa grande beauté. Dans une vieille chanson attribuée à Simonide d'Epicharme, sur quatre souhaits, le premier est un souhait de santé, le second un souhait de beauté. Et, comme la beauté était si recherchée et si estimée des Grecs, toute personne belle tâchait à se faire connaître de tout le peuple et surtout des artistes, parce que c'étaient eux qui décernaient le prix ; et c'était là pour les artistes une raison d'avoir toujours devant eux le spectacle de la suprême beauté. La beauté donnait même droit à la gloire. Et nous trouvons les hommes les plus beaux particulièrement distingués dans l'histoire des Grecs. Certains n'étaient célèbres que pour un trait de leur beauté ; ainsi Demetrius Phalereus, à cause de ses beaux sourcils, était surnommé Charito-Blepharos. Il semble même qu'on ait pensé, en offrant des prix, à engager les parents à procréer de beaux enfants : cela nous est prouvé par l'existence de concours de beauté institués dans les temps anciens par Cypsèle, roi d'Arcadie, sur les bords de l'Alphée. A la Fête de l'Apollon de Philè, un prix était offert aux jeunes gens pour le baiser le plus adroit ; un arbitre décidait de la victoire, et cela se pratiquait de même à Mégare, auprès

de la tombe de Dioclès. A Sparte et à Lesbos, dans le temple de Junon et chez les Parrhasiens, il y avait des concours de beauté pour les femmes. Le goût de la beauté allait si loin que les femmes de Lacédémone plaçaient dans leur chambre une image de Nérée, de Narcisse, ou d'Hyacinthe, afin de concevoir de beaux enfants.

Il ne dépend que de nous d'avoir la joie profonde de ranimer cette beauté qui, à vrai dire, palpita toujours de vie dans la tombe scellée sur elle il y a vingt siècles.

Plus que tout autre art, ou, si l'on veut, toute autre science, l'éducation physique s'occupe du corps humain qui est lui-même l'interprète de l'esprit, qui tremble, qui rougit, qui s'indigne, qui s'évanouit et succombe sous l'influence des passions intérieures. Cette spiritualité qui anime le corps, le pénètre de toute sa force de suggestion, de sorte que le jeu des muscles et le modelé de la chair montrent l'homme tel qu'il est, mieux que tous les discours.

La beauté athlétique tient tout entière dans la forme pure. La limitation de ses moyens et de ses ressources l'oblige à tirer des effets de lignes très simples. Pas de fond, pas de ciel ou d'atmosphère qui puisse suggérer ou interpréter un état d'âme. Un peu de mouvement, de la lumière sur des surfaces changeantes, la forme pure, pas autre chose. Que ce soit au repos ou en mouvement, elle ne dévoile que les traits caractéristiques de l'homme, mais cela suffit à son orgueil.

La vie sportive à peu près seule a le pouvoir de mettre un monde heureux créé par elle à la place du monde monotone de l'existence journalière. Elle fait naître autour de l'homme une atmosphère nouvelle, capable de refléter, de transformer et de combiner les images les plus diverses et les plus attrayantes. Dans son domaine, elle dispose de ressources infinies et d'un choix de sujets presque illimité. Le nombre des athlètes qui s'offrent à notre étude est aussi innombrable que la vie humaine.

Les traits de laideur, de trivialité, de monstruosité même

ne résistent pas à l'effet magique du galbe athlétique. Il semble que sur un beau corps d'adolescent, le sport ne permette à la passion que de se jouer légèrement, de sorte que le sujet ne perd rien de son impassibilité et de sa profondeur. Quoi de plus beau que la rangée des jeunes hommes à cheval de la frise des Panathénées? Ils ont les regards droits, les lèvres mi-closes et les corps exquisement souples et obéissants. Il s'agit là d'une pureté de vie inclassable où se mêlent, se pénètrent et se confondent des éléments physiques et des éléments spirituels.

L'athlète peut devenir un artisan parfait de sa propre vie et se modeler dans un moule sans défaut ; il peut acquérir jusqu'à l'apparence immortelle des Dieux. Les vainqueurs des stades et des jeux olympiques sont presque toujours des œuvres d'art corporelles. Sans doute dans notre monde moderne où la vie pour beaucoup est dure et pleine de difficultés, le problème de la culture de l'homme est bien plus ardu qu'il ne l'était pour les Grecs avec les données si simples de la vie antique. Et pourtant, jamais plus que de nos jours, l'homme n'a paru sensible à la beauté, à l'équilibre, la clarté. La nécessité nous enserre étroitement d'une trame magique, invisible et forte ; elle nous domine et, quand on y regarde de près, elle nous enlève jusqu'au sentiment de notre propre liberté. Nous ne pouvons rien changer aux lois naturelles ; elles nous dominent et règlent nos actes et nos pensées. Mais il nous est loisible de prendre une noble attitude pour contempler leurs fatales combinaisons.

MAURICE BOIGEY

Médecin-chef de l'École de Gymnastique de Joinville.

# LE SECRET DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

—

Eugenia del Montijo a, pour la dernière fois, traversé Paris, se rendant de Madrid à Farnborough, le samedi 17 juillet dernier. Elle n'y a fait qu'un court séjour et non plus au *Continental*, mais sur une voie de garage, à Austerlitz, de 10 h. à 2 h., sans grand appareil. Si 1.500 personnes environ ont défilé devant son cercueil, les deux tiers au moins étaient composés d'indifférents et, pour trouver ses vrais fidèles, il aurait fallu, ce même jour, à dix heures et demie, assister, à Saint-Pierre de Chaillot, à la messe basse dite par l'abbé Coigniet pour le repos de son âme, devant une assistance d'environ cent personnes. Notre presse — sauf quelques organes dont le ton dévotieux était escompté d'avance — s'est bornée à relater en quelques lignes et la mort et le voyage funèbre d'Eugénie. Le *Figaro* lui-même n'a trouvé, pour exalter la bonne époque des Tuileries, dans son *Supplément Littéraire* du dimanche 18 juillet, d'autre moyen que de réimprimer une prose déjà vieille d'une vingtaine d'années et due à la plume de M. James de Chambrier dans son volume sur *La Cour et la Société du Second Empire* (1). Seul, dans la *Dépêche* de Toulouse, M. Edouard Conte a eu le courage d'imprimer sa pensée sur Eugénie en en appelant, pour la ratifier, à cette « vieille menteuse et prostituée qu'on appelle l'Histoire » (2), et de l'intervention de laquelle le besoin, en effet, se fait sentir, puisque M. Conte lui-même n'hésite pas à embrouiller les choses par une phrase comme celle-ci :

(1) On lira, cependant, avec profit l'article où un anonyme a, dans le *Temps* du 13 août 1920, secoué toutes les friperies dorées de l'ex-impératrice.
(2) *La Dépêche*, jeudi 15 juillet 1920.

On n'a jamais su qui était le père de sa fille Eugénie, le père selon la loi ayant intenté à sa femme une action en désaveu de paternité fondée sur son absence pendant le temps de la conception. Plus tard, Mme de Montijo fixa Mérimée qui, par le mariage de la fille de sa maîtresse, se trouva être chez lui aux Tuileries. De là, des mots amers de Victor Hugo, qui, avant le coup d'Etat, l'estimait...

En fait, Eugénie emportait avec elle, dans la tombe, quelques énigmes curieuses, dont la première et non la moindre est celle même de sa naissance, objet de calomnies passionnées comme, aussi, de confusions extraordinaires, dont l'origine doit être recherchée dans l'absence d'un ouvrage sérieux et complet sur l'Impératrice et ses origines, encore que beaucoup d'éléments aient été publiés déjà. Lors de son mariage, Napoléon III, en créant une juridiction spéciale pour les actes de l'état civil de sa famille, s'il restait peut-être dans la tradition des Bonaparte — qui n'ont pas dédaigné, à l'occasion, de remanier ces sortes de pièces, — semblait aller ainsi au-devant de la malveillance et autoriser des suppositions qui, vu le passé, assez trouble, de sa femme ne devaient point manquer — et n'ont, en réalité, pas manqué de se produire. L'une des plus anciennes et des plus persistantes est celle qui a son point de départ dans l'article de la *Gazette des Tribunaux* du 20 septembre 1831, exhumé, en 1853, lors de l'union de l'Empereur, mais sous une forme purement humoristique, et réimprimé en brochure à Bruxelles, en 1868, sous le titre pompeux suivant :

Documents historiques. I. *Procès Montijo. Chambre Royale de Valladolid. Nullité d'un divorce prononcé en France, en 1813, entre des époux espagnols* (1). — Il appert de cette procédure qu'une doña Maria del Pilar de Penansade, née à Fuentepelayo près Ségovie, s'était mariée — d'après les registres de la paroisse San Francisco, de Fuentepelayo — le 8 février 1810 avec un D. Joaquín de Montijo,

(1) Bruxelles, Roux-Somer, 1868, 16 pp. in-32. Voir à ce sujet l'article de Rochefort dans *La Lanterne*, 1868, n° 19.

né à Arévalo, capitaine au régiment provincial de Ségovie, et ayant deux frères. Etant mort d'une chute de cheval le 30 octobre 1823, cet officier, qui avait passé une partie de sa carrière en France sous Napoléon Ier, laissa comme héritier de ses biens son fils Agustín — une fille, alors en vie, étant morte peu après le décès de son père, en nourrice, à l'âge de 9 mois — sous la tutelle de sa mère, résidant à Arévalo, dans la maison de son défunt mari. Mais ce fils étant, à son tour, décédé en septembre 1826, à l'âge de 15 ans, de la petite vérole, les deux beaux-frères de doña Pilar, don Antonio et don Braulio de Montijo, lui interdirent de porter ce titre de Montijo, parce qu'elle avait fait prononcer son divorce en France, contestation qui entraîna la procédure de Valladolid, dont la *Gazette des Tribunaux* recueillit le verdict, favorable à la veuve. Or, grâce à l'article de Rochefort dans sa *Lanterne*, la brochure belge acquit la valeur d'un document soi-disant révélateur — en vertu d'une argumentation fallacieuse — de l'illégitime naissance d'Eugénie. Les journaux s'emparèrent de cette abracadabrante histoire, qui, sur l'intervention en justice de la mère d'Eugénie, finit par la condamnation, en 1876, de quelques-uns à des peines pécuniaires, d'ailleurs assez légères. M. Frédéric Masson, auteur anonyme d'une brochure apologétique : *L'Impératrice. Notes et documents*, parue, — avec la date : 23 décembre 1876, — en 1877 à la *Librairie Générale*, 72, boulevard Haussmann et rue du Havre (1), menaçait également le *Larousse* des foudres de celle que Rochefort appela irrévérencieusement la « mère Cabas ». En effet, on peut lire, au t. VII, paru en 1870, du *Grand Dictionnaire*, p. 1108, ce délayage de la brochure belge, agrémenté d'inventions rappelant la *Lanterne* :

Le comte et la comtesse de Montijo se séparèrent amiablement, à une époque qu'il est difficile de préciser ; pendant que le mari

(1) La paternité de cette brochure de 40 p. in-8° a été restituée à M. Frédéric Masson en 1887 par le *Lorenz*, t. X, p. 238, puis, et par le même répertoire, en 1888, t. XI, p. 193.

passait en Allemagne — car l'Espagne l'avait proscrit et avait confisqué ses biens — toute la période de la Restauration, Eugénie de Montijo voyageait. Lors de la mort du comte, ses héritiers, se fondant sur cette séparation de fait, intentèrent une action contre la comtesse et sa fille, devant la justice française. Cette action fut repoussée, par la raison que la loi ne permet le désaveu de paternité qu'au père lui-même et que le silence de celui-ci justifiait la possession d'état de la jeune fille. Ce procès n'eut pas, alors, d'autre retentissement, mais la police de l'Empire fit activement rechercher les collections des feuilles judiciaires où il avait été relaté ; et partout, dans les bibliothèques comme dans les cabinets de lecture, la page fut lacérée par ses adroits limiers. On trouverait aujourd'hui difficilement ce compte rendu, intéressant en ce que la loi seule donnait gain de cause à la comtesse et que les héritiers prouvaient trop bien que la filiation n'était pas possible.....

Un tel conte à dormir debout ne s'explique que grâce à l'ignorance où l'on se trouvait, à cette époque, de l'ascendance vraie d'Eugénie et, plus particulièrement, de la généalogie des Montijo. Celle-ci, cependant, n'avait rien de mystérieux et l'on s'étonne que l'auteur anglais, cependant sérieux, de *The marriages of the Bonapartes*, M. Denis-Arthur Bingham (1), ait cru devoir resservir à ses lecteurs, au ch. III, p. 26 *sq.* de son ouvrage, l'histoire de 1831. On nous permettra, en conséquence, de réunir ici quelques renseignements sur la famille Montijo qui, bien connus en Espagne, ne le sont nullement hors de la péninsule. Ce sera, du même coup, réduire à néant cette fable, la plus vieille en date, de l'illégitimité d'Eugénie, telle qu'elle traîne au fond de maints esprits sans culture historique sérieuse.

Doña María Francisca de Sales Portocarrero y López de Zúniga (1754-1808), VI^e^ comtesse del Montijo *por su propio derecho, Grande de España*, avait épousé, en 1768, D. Felipe de Palafox y Croy d'Havré, second fils du VI^e^ marquis d'Ariza, et avait perdu son mari en 1790. Le duc

(1) London, Longmans, 1831, 2 vol. in 8. — Dans son *Supplément* de 1878 (t. XVI, p. 786), le *Larousse* a avoué son erreur de 1870, mais combien parmi ses lecteurs, seront allés y chercher cette tardive rectification ?

d'Albe possède, dans son palais de Madrid où mourut Eugénie, le tableau où Goya a peint la comtesse, entourée de ses quatre filles, et ceux qui ont lu ce si intéressant *Journal* de Lady Holland publié en 1908 par le comte d'Ilchester savent que cette clairvoyante Anglaise jugeait qu'entre toutes les dames de la noblesse d'Espagne, c'était la Montijo qui l'emportait en esprit, intelligence, fine critique, anticléricalisme... et légèreté de mœurs. A tel point que le Saint-Office — cependant si peu puissant alors — ayant eu vent de ses frasques — on la disait (v. le *Nobiliario y Blasón de Canarias* de M. F. de Bethencourt, publié à Santa Cruz de Tenerife en 1878) mariée en secret avec le conseiller d'Etat de Joseph Napoléon, Lugo, — la fit exiler à Logroño, où elle mourut en 1808. De ses quatre filles, l'aînée, doña María Ramona de Palafox y Portocarrero (1777-1823) épousa en 1793 D. José Antonio de la Cerda y Cernesio, riche seigneur en Aragon et en Valence ; la seconde, fort intelligente, doña María Gabriela de Palafox y Portocarrero, fut femme du frère aîné du fameux défenseur de Saragosse, D. Luis Rebolledo de Palafox y Melci, marquis de Lazan ; la troisième, vivant portrait physique de sa mère, doña María Tomasa de Palafox y Portocarrero, se maria au XII$^{e}$ marquis de Villafranca et XVI$^{e}$ duc de Medina-Sidonia, D. Francisco de Borja Alvarez de Toledo, héritier de D. José, le mari de la célèbre duchesse d'Albe, doña Teresa Cayetana ; la quatrième, enfin, doña María Benita de Palafox y Portocarrero, fut femme du comte de Villamonte, futur marquis de Bélgida, D. Antonio Belvis de Moncada. Quant aux deux fils, ils se trouvèrent, tout au long de la guerre d'Indépendance, à chacun des côtés extrêmes de la barricade. L'aîné, D. Eugenio Eulalio Portocarrero Palafox, joua un rôle trop tapageur dans l'histoire d'Espagne pour qu'il soit besoin d'en parler. *El Tío Pedro* de la révolte d'Aranjuez, l'*alcalde de Móstoles* des lettres à la Junte, le toujours mécontent et révolté comte del Montijo, grand-maître de

la franc-maçonnerie espagnole jusqu'en 1821 (1), avait épousé sa cousine, fille aînée du duc de Granada de Ega, doña María Ignacia Idiaquez y Carvajal, dont il n'eut pas de descendance, ce qui fit qu'à sa mort, en 1824, ses titres passèrent à son frère, D. Cipriano Portocarrero Palafox, comte de Teba, partisan, lui, de Joseph Napoléon, qui, à la fin de son éphémère royauté, le garda à ses ordres comme colonel de cavalerie, pour le récompenser de sa blessure de Salamanque, blessure que la défense de Paris, en 1814, augmenta d'une autre.

Car ce fut à Paris, en ces années 1814-1815, que D. Cipriano fit la connaissance de sa future femme, qui, avec ses deux sœurs, y faisait son éducation, grâce à l'hospitalité des Lesseps, dont Mathieu, ex-chargé d'affaires de la République à Cadix, était apparenté par alliance aux Kirkpatrick, de sorte que la mère d'Eugénie et Ferdinand de Lesseps furent cousins germains et Ferdinand, oncle, à la mode de Bretagne, de l'Impératrice. Quant à ces Kirkpatrick, leur noble origine écossaise a fait l'objet de tant de proses dithyrambiques qu'il ne sera pas inutile — en renvoyant, au surplus, sur ce point aux pages 296-297 du si intéressant ouvrage de M. Fitzgerald Molloy (2) — de rappeler que le grand-père d'Eugénie, William, marié à une miss Wilson, avait eu l'un de ses enfants simple commis chez le marchand de vins et de fruits de Málaga, Henri de Grevignée, un Liégeois qui avait pris pour femme une brave Espagnole du nom de doña Francisca de Gallegos, et que c'est par la suite qu'on s'avisa de nimber ces honnêtes commerçants d'une auréole ridicule de grandesse. Et Kirkpatrick, encore qu'à l'aise, ne dédaignait pas de vendre en détail, dans une arrière-boutique, le jus de la treille à des habitués, dont,

(1) Voir à ce sujet le P. Nicolas Deschamps : *Les Sociétés secrètes et la Société, ou Philosophie de l'histoire contemporaine*, t. II, p. 676. Cet ouvrage, publié à Avignon chez F. Séguin, en 1874-76 en 3 vol. in-8, a été plusieurs fois réimprimé depuis.

(2) *The romance of royalty*, t. I, p. 263-328, et t. II, p. 331-602, traitent du mariage et de l'existence d'Eugénie comme Impératrice. Cet ouvrage important a paru en 1905.

sans doute, faisait partie D. Cipriano, lequel, alors sans fortune, « *lame and half blind, middle aged and bloodless* », — comme dit M. Fitzgerald Molloy,— fut fort heureux de s'unir, à Grenade, le 15 décembre 1817, à cette toute belle jeune fille, que Ticknor, qui la vit en cette ville l'année suivante, définissait « *the most cultivated and the most interesting woman in Spain* », car, non seulement elle savaît —et bien — les cinq principaux idiomes modernes, mais elle chantait, jouait, peignait à la perfection (1). On voit que Prosper Mérimée n'avait point trop mal choisi; mais si, sur les relations de la comtesse del Montijo avec Beyle, nous avons un bon article de C. Stryienski dans le *Gaulois* du 21 mai 1895, nous ne serons probablement pas fixés avant longtemps sur l'exacte nature de celles de l'homme dont le sceau proclamait (en grec : μεμνασ' ἀπιστεῖν) la nécessité de se défier avec celle qui, en 1853, faillit devenir sa femme légitime. Car sa correspondance inédite, examinée naguère par M. Augustin Filon, n'est pas prête à voir le jour !

On sait qu'officiellement Eugénie est née à Grenade le 5 mai 1826. Le texte exact de la pièce l'attestant a été donné, pour la première fois, en traduction française, par le comte Maurice d'Hérisson à la p. 44 de son *Prince Impérial*, paru à Paris en 1890. Il paraîtrait que, ce jour-là, la cité arabe fut dévastée par un tremblement de terre. Toujours est-il que la plus grande confusion règne sur toute cette période. M. Philipp W. Sergeant, biographe de Jérôme Napoléon, nous dit bien, dans son curieux volume publié sans date (août 1907) à Londres sous le titre : *The last Empress of the French*, qu'après leur mariage les époux Teba étaient revenus à Málaga, d'où — après la naissance de leur première fille, la future duchesse d'Albe, en 1825 — ils retournèrent à Grenade, où ce fut D. Eugenio Portocarrero qui servit de parrain à Eugénie. Mais si, en 1817, Washington

(1) *The life of the Empress Eugenie*, par Jane T. Studdart (London, 1906), p. 13. Ce travail est muni p. vii-xi d'une bonne bibliographie.

Irving y visitait le couple, on n'ignore pas qu'en 1830, ce sera dans la maison madrilène de la *calle del Sordo* que Mérimée préludera à l'aventure tébaine. En ces troubles années, que de choses se passèrent, sur lesquelles l'histoire, jusqu'à présent, reste muette ! Et, comme l'a écrit M. d'Hérisson à la page 26 du volume cité plus haut :

.... si l'on pouvait arriver à savoir pourquoi, le 19 avril 1854, une dépêche du comte Walewski, ambassadeur de France à Londres, motivait le départ d'un train emportant M. Carlier, préfet de police de l'Empire, M. le comte, plus tard duc de Morny, le colonel Marmier, ancien chef de cabinet au ministère de la Guerre, MM. Aguado frères, Madame Hope, née Rapp, fille de l'illustre général, M. Nestor Freitt, pendant quarante ans avocat à la Cour d'appel et mort tout dernièrement conseil de l'ambassade d'Angleterre à Paris ; si l'on pouvait avoir connaissance de certains *affidavit* déposés dans les études de MM. Grover and Coare, *4 King's Bench Walk, The Temple*, et de MM. Few and Co., de *Henrietta Street, Covent-Garden, London* : je crois que si l'on pouvait arriver à savoir la raison de ces voyages, cela jetterait beaucoup de jour sur la question que nous traitons ici.

Cette question n'est autre, on l'entend déjà, que celle qui nous a inspiré, à notre tour, ces courtes notes. Dans une très rare brochure : *Madame Napoléon*, datée de Londres, janvier 1871 et dont l'exemplaire de la *Nationale* (Bruxelles, 1871), porte la mention : *Huitième édition, revue et corrigée*, si des doutes très clairs sont jetés sur l'origine de l'Impératrice, n'est-il pas surprenant de trouver la mention catégorique qu'en 1852, elle avait « un peu plus de 28 ans » ? Cela reporterait donc sa naissance à 1824, ou 1823. Or, que prétendait Ch. Nauroy, quand, en février 1888, au nº 47 de son *Curieux*, puis l'année suivante, aux pp. 53-57 de ses *Secrets des Bonaparte*, il s'attaquait à « la naissance de l'Impératrice » ? Rien moins que ceci : à savoir qu'à la date de son mariage, Eugénie avait 29 ans, soit deux années de plus que ne déclarait l'acte de nais-

sance officiel ! Mais Nauroy s'engageait ensuite — sur la foi d'une confidence du duc d'Osuna (1) à « un ami commun » — sur une piste manifestement fausse, attribuant l'origine d'Eugénie à la quatrième femme de Ferdinand VII, doña Maria Cristina de Borbón, fille de François Ier de Naples. Que cette femme qui devait, à la suite de son union clandestine avec le garde du corps Fernando Muñoz, futur duc de Riansares, tant faire parler d'elle, et, installée à Paris dans son hôtel des Champs-Elysées acquis depuis par la duchesse d'Uzès, y recevoir — p. ex. en août 1866, à la mort de sa première fille, la princesse Czartoriska — les visites d'Eugénie qui, nous dit Mme Carette (2), avait pour elle une « réelle amitié » : que cette femme, disions nous, ait eu une conduite des plus légères dès sa jeunesse, c'est ce qui résulte d'un curieux passage des *Memoirs of an ex-minister*, où l'ami intime de Napoléon, et, depuis 1827, Malmesbury, a consigné ses impressions de Naples, en l'été de 1829, sur Christine : « *The latter was said at the time to be the cause of more than one inflammable victim languishing in prison for having too openly admired this royal coquette, whose manners with men foretold her future life after her marriage with old Ferdinand...* (3) »

(1) Sur D. Mariano, duc d'Osuna, né à Madrid le 14 juillet 1814, marié le 4 avril 1866 à la princesse de Salm, Salm Doña Maria Leonor Crescencia Catalina, ex-ambassadeur d'Espagne à Pétersbourg et à Paris — accusé, sur la foi d'un rapport de police du 8 février 1853, que cite Nauroy, d'avoir été un « ancien amant heureux » d'Eugénie et de lui avoir même « fait un enfant », cf. F. de Béthencourt, *Anales de la Nobleza de España* (Madrid, 1882), 205. D. Mariano mourut à Beaurain (Belgique) le 1er juin 1882.

(2) *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, t. II (Paris, 1890), p. 104. Notons, à propos de ces racontages en 3 volumes, que c'est à peu près uniquement sur eux que s'est basé l'historien boche von Sybel — qui connaissait les deux volumes de la traduction allemande parue en 1890 à Breslau — pour décharger Eugénie des responsabilités qui pèsent sur elle dans la déclaration de guerre de 1870 (V. les t. VI et VII de son grand ouvrage : *Begruendung des Deutschen Reichs durch Wilhelm* I (Muenchen, 1894) ; sa brochure de 72 pp. in-8 : *Neue Mitteilungen und Erlæuterungen, etc.* [Munich, 1895] et la vigoureuse réfutation de H. von R. : *Kaiserin Eugenie und Bismarck* (Berlin, 1895, 32 pp. conservées à la *Nationale* : *L.G.* $\frac{56}{3402}$ ).

(3) *Memoirs of an ex-minister, an autobiography*, t. I (London, 1884), p. 30. Cet ouvrage a été traduit en français par M. A. B. à Paris en 1885, en 1 vol. in-18, où le passage par nous cité est. p. 18.

Mais il faut ignorer l'histoire d'Espagne pour oublier que Christine, alors âgée de 23 ans, n'avait quitté Naples que le 15 septembre 1829, pour se rendre — par la France, où, à Grenoble, le 31 octobre, elle fut, ainsi que son père et sa mère, reçue par la duchesse de Berry, l'infant et l'infante d'Espagne, ainsi que LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Orléans — à Madrid *vià* Barcelone, Valence et Aranjuez et faire son entrée dans la *villa y corte* le 11 décembre 1829. On ne voit guère, en vérité, comment Eugénie et sa sœur aînée eussent été filles de Marie-Christine et l'hypothèse, aussi sommairement lancée, ne méritait pas d'être prise au sérieux, tant pour des raisons historiques que des raisons d'ordre moral, dont M. d'Hérisson n'en suggérait qu'une, mais capitale, lorsqu'il écrivait, *ouvrage cité*, p. 36 :

Nous ne pouvons admettre que l'on fasse un fond quelconque en histoire sur le récit *d'un ami commun qui a confessé ce que l'on écrit*, quand cet ami commun est un anonyme, qui ne porte pas la responsabilité de ses dires...

Et il n'est que trop évident que des arguments du genre de ceux dont Nauroy croyait renforcer ses dires : à savoir que, l'Impératrice tenant aux Bourbons de la main gauche, ainsi se trouvaient expliqués et son culte pour Marie-Antoinette et ces paroles de Napoléon III : « *L'Impératrice est légitimiste* », également rapportées par Morny à Alphonse Daudet! Cette façon de raisonner ne rappelle que trop celle de l'ex-ministre anglais, Malmesbury, qui, croyant fermement que c'était la grand'mère d'Eugénie qui était « *English or Irish* », rattachait à cette hérédité par les femmes la « *lovely complexion* » de l'épouse de l'Empereur (1)! D'autre part, ce n'est pas en escamotant le problème qu'on le résoudra, tel ce correspondant espagnol de la *Academia de la Historia*, qui, traitant en 1909, dans un volume de 468 pages paru à Barcelone chez Montaner y Simón, de *La Em-*

(1) *Memoirs of an ex-minister*, t. I, p. 285.

*peratriz Eugenia íntima según las memorias, correspondencias, relaciones y documentos más autorizados de la época*, s'il mentionne cavalièrement ce qu'il appelle les « calomnies », inventées par « différents quêteurs de documents secrets » et « fouilleurs d'archives diligents à l'excès », ce n'est que pour prétendre — confondant l'absurde légende dont il a été question au début de ce travail avec d'autres allégations, qui eussent mérité un examen — que la comtesse de Montijo en eut facilement raison, ayant « poursuivi en justice les calomniateurs et obtenu du tribunal de première instance de la Seine un jugement condamnant les coupables à payer des amendes qui variaient de 1 à 4.000 francs ». De ces autres allégations, M. Frédéric Loliée s'est, à son tour, dégagé en une phrase étourdie de sa *Vie d'une Impératrice, Eugénie de Montijo, d'après des Mémoires de Cour inédits* (1), où il se contente de ce simple verdict que « les preuves manquèrent pour donner à ces assertions un air de véracité » !

Verrons-nous, maintenant qu'Eugénie est entrée dans l'Histoire et que, morte, on ne lui doit plus que la vérité crue, verrons-nous enfin la lumière se faire sur tant de points obscurs, dont le premier, ici à peine signalé, n'est pas le moindre? Qu'une falsification d'acte de naissance soit, en Espagne, chose des plus simples, c'est ce que certains retentissants scandales de substitutions modernes ont confirmé, mais combien plus simple était encore la chose sous Ferdinand VII ! D'autre part, si l'on a pu croire longtemps que l'Impératrice écrivait des *Mémoires* — et un certain Burghard Asmus s'en faisait encore l'écho en 1902, à l'*Introduction* de son misérable pamphlet : *Liebesabenteuer einer Kaiserin* (2) — il n'est besoin que de posséder quel-

(1) Paris, F. Juven, 1907, 426 pp. in-8°. Le passage cité est page 24.

(2) *Interessante Enthüllungen aus dem Liebesleben einer gekrœnten Suenderin*, 195 pp. in-16 éditées par *l'Internationales Verlagshaus* de Zurich, et qui n'ont d'égales que la misérable diatribe d'Alb. Breeyer, parue deux ans plus tard à Dessau sur 144 pp. in-16 : *Eugenie, die heissblütige Tochter Andalusiens. Intimes aus dem Leben der letzten Kaiserin der Franzosen.*

que lecture pour se souvenir avec quelle opiniâtrité Eugénie fit démentir, en 1909 et 1910, ces bruits par son secrétaire Pietri, dans une lettre de celui-ci à Gaston Calmette insérée dans le *Figaro* du 6 juillet 1909 ; dans une autre lettre du même à M. Edward Legge, à propos d'une *Chronique* de Jules Claretie dans le *Temps* du 7 janvier 1910 (1) ; enfin dans une troisième lettre, au *Times* celle-ci, que publia ce journal le 11 janvier 1910. Mais que nous eussent appris des *Mémoires* d'Eugénie sur l'énigme de sa naissance ? S'ils eussent, peut-être, jeté quelque jour sur d'autres points troublants de sa vie — par exemple, pour ne parler que de sa vie politique, sur la question du *second* testament de Napoléon III, postérieur à celui du 24 avril 1865 et qui a disparu ; sur la question, si romanesque, des « bijoux de l'Impératrice » en 1870 (2) ; sur celle de son attitude vis-à-vis du Prince Impérial ; sur celle de ses fouilles aux *Archives Nationales,* en compagnie de Mme Lebreton ; sur celle, enfin, de sa cruelle indifférence dans la grande affaire de la revision du procès Bazaine, affaire capitale qui, entravée si longtemps, finira, nous l'espérons, par aboutir en dépit des nombreux obstacles que mille intérêts coalisés opposent à son développement, — si, donc, des *Mémoires* d'Eugénie eussent possédé un intérêt réel, c'est, vraisemblablement, du hasard de quelques trouvailles imprévues qu'il faut attendre la solution définitive, dans un sens ou dans l'autre, du problème de ses origines, apparenté à d'autres problèmes qu'on n'a, jusqu'à présent, point étudiés : tels ceux de la si rapide et toujours mystérieuse disgrâce de la comtesse del Montijo comme *camarera ma-*

(1) Cette lettre, datée de Paris, 10 janvier 1910, a été insérée par M. Legge p. 363 de son volume : *The Empress Eugenie*, 1870-1910 (London, 1910, in-8°). Nous signalerons, dans ce volume, l'*Appendice*, p. 386-401, sur l'état de la famille Bonaparte en 1910.

(2) Voir à ce propos, comme typique contribution au « patriotisme » français de cette Espagnole, la très curieuse plaquette du bordelais Donatien Yvonneau, 30 pages imprimées à Tonneins à l'imprimerie ouvrière en 1910 : *Contribution à l'Histoire de l'Année Terrible* (*Bibl. Nat. : 8° L.* $\frac{56}{3506\text{ B.}}$).

*yor* de la reine Christine en 1847 — et Eugénie, elle, était alors fille d'honneur à la Cour, cette disgrâce l'ayant tellement frappée qu'elle faillit s'enfermer dans un couvent, — des relations d'Eugénie avec le prince Napoléon, fils de Jérôme, ambassadeur de France à Madrid du 10 février au 26 décembre 1849, enfin — pour ne pas allonger ces *notes* — de la seconde et non moins rapide et mystérieuse disgrâce de la belle-mère de Napoléon à la Cour de celui-ci dès mars 1853, ce qui fit que Prosper Mérimée la reconduisit en Espagne, quand, sur l'ordre formel de l'Empereur, elle dut quitter les Tuileries, et l'on sait qu'en mai 1853, lorsque, à l'occasion de la première mais infructueuse grossesse d'Eugénie, sa sœur, la duchesse d'Albe, vint à Paris, un nouvel ordre exprès de Napoléon s'opposa à ce que sa mère l'y accompagnât (1)... Car, — défaut ou qualité, nous ne savons — la mère d'Eugénie fut grande faiseuse de mariages. Et M. Philipp M. Sergeant nous déclare, page 22, *note 1*, que sa fille — de même qu'elle avait eu en héritage, de la comtesse del Montijo, une tare physique (2), — partageait aussi cette spécialité maternelle, puisqu'elle aurait eu « *a hand in the union of the Princess Victoria Eugenie of Battenberg with the young king Alfonso of Spain* ». Le vieux *caserón* de la *plaza del Angel* à Madrid, muet témoin des amours d'Eugénie avec les Alcañices, les Sesto, les Osuna et même — lors du double mariage d'Isabel avec Francisco de Asis et de Maria-Luisa avec le duc de Montpensier, en octobre 1846 — le duc d'Aumale, nous en avons vu, en 1917, tomber, avec mélancolie, les dernières pierres. Quand tomberont, aussi, les façades menteuses de l'archaïque édifice élevé par de pseudo-historiens

(1) Voir le rapport de police inédit publié par Mme Irénée Mauget, p. 57 de son livre : *L'Impératrice Eugénie* (Paris, 1909), un vol. in-16 de 286 pp. paru à la *Société des Publications Littéraires Illustrées*.

(2) On ne semble point avoir, en effet, observé que, si Eugénie fut atteinte, encore que sur le tard, de la cataracte, il en avait été de même de sa mère — qui, d'ailleurs, n'en mourut pas moins à 83 ans, à Madrid, le 22 novembre 1879. Voir la lettre de P. Mérimée à Panizzi, Paris, 26 juin 1865, dans *Lettres à M. Panizzi*, publiées par Fagan (Paris, 1881), t. II, p. 116.

à la gloire de celle qui, d'incertaine naissance, fut, vraiment, le mauvais génie de la France, et, à travers ses « petites guerres » à elle, nous a valu le grand cataclysme où le meilleur de notre chère patrie aura, définitivement et malgré la Victoire, sombré ?

CAMILLE PITOLLET.

# M. GRETZILI

## PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

*Suite* [1]

—

— Rose-de-Noël !... Rose-de-Noël !... Rose-de-Noël !... s'écria-t-il aussitôt, entraînant la jeune fille, entraîné lui-même par la corde, qu'il lui semblait qu'elle tirait de façon encore plus irrésistible, plus âpre, plus sauvage, vers de nouvelles contrées de folie, de frénésie, de fantaisie.

Mais s'apercevant que la pluie tombait :

— Non !... Non !... Qu'est-ce que j'ai !... Près-du-Cœur !... C'est ton seul nom !... Près-du-Cœur !... Vite... Plus près,... plus près,... tout près du cœur, comme je le lui disais, de ton père ?... qu'il t'abrite sous son parapluie ?.. qu'il t'abrite ?...

Des rafales de neige fondue les prenaient en écharpe.

A l'arrêt des tramways de l'avenue Laumière, des gens stationnaient. Ils n'y virent pas poindre le tram. Sans l'attendre, ils remontèrent l'avenue Jean-Jaurès, vers une rue y formant angle aigu.

— Plus près encore, Près-du-Cœur ?... Ta petite épaule va se mouiller... Il y a des gouttes d'eau dans tes petits cheveux... Donne le bras à ce père... Il est peut-être ton père, en somme !... Est-ce qu'on sait ! C'est si bizarre, les progénitures !... Regarde les rois de France !... Fais attention aux ruisseaux, aux flaques d'eau... Ces militaires nous faisaient perdre un temps précieux... Il nous fallait partir, enfin...

A l'arrêt suivant, un seul tram, Opéra-Pantin. De Cimetière, point.

— Ton bouquet devant ta robe... Ça la protégera tou-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 532.

jours un peu... J'ai peur pour tes petits pieds... N'as-tu pas des trous à tes bottines ?... Ta pauvre pèlerine, comme elle te couvre... Pourvu que tu n'attrapes pas mal... Ce que ça me ferait de peine !... Il me semble que je suis avec toi depuis si longtemps !... Ça m'est si doux d'être avec toi !...

Encore Opéra-Pantin.

Ils longèrent des alignements de décrotteurs, de décrotteuses, cirant sous d'immenses parapluies les bottes d'épais bouchers à casquettes, cannes, blouses, que de lourdes catins plâtrées, pomponnées, bien qu'il fût à peine dix heures, reluquaient.

— Ta petite bouche !... Tes petites joues !... Ton petit front !... Que tout cela est joli, mon Dieu !... Quelle délicatesse !... Quelle pureté !... Je n'y toucherai jamais !... Je te le jure !... Seuls, mes regards continueront à admirer la toute petite... toute petite enfant que tu es !...

Ils franchirent la ligne du chemin de fer, qui dessert le Marché aux Bestiaux.

Devant eux la Barrière, avec ses camions, ses voitures de livraison automobiles, attendant la visite de l'octroi.

Un tram pour le Cimetière, enfin.

Par la chaussée des Petits-Ponts ils y coururent.

Une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, en deuil, sous des parapluies, avec des bouquets, des poilus crêpes aux bras, se pressaient au bord de la voie, attendant l'arrêt.

Personne ne descendit. Le tram repartit bondé.

Sous les rafales, ils retraversèrent la chaussée, de l'autre côté.

— Ces potagers au fond des fortifs... Ces légumes, ces choux, ces poireaux, ces poirées... Ces cabines aussi... On a oublié de fermer la porte de l'une... Elle bat à tous les vents, juste au-dessous de nous... Une idée ?... Si nous y descendions, jusqu'à ce que la pluie cesse ?... Tu veux ?... Dis ?... Nous y serons semblables à Paul et à Virginie dans leur île... Un Paul un peu sur le retour... Une Vir-

ginie en bouton... A Œdipe plutôt,... tu as entendu parler d'Œdipe,... à son Antigone... Donne la main, Antigone ?... Non... C'est moi qui vais te la donner... Voilà que je manque de tomber à présent... A cause de cette terre glaise mélangée d'eau... C'est toi, maintenant... Ne crains rien... Je suis là... Je suis là... Ton père est là !... Chaque fois que je touche ton corps, il me semble qu'il s'enfuit sous ta robe, comme une anguille... Quand nous serons en bas, je voudrais pourtant la retrouver,... l'anguille,... l'anguille...

Elle se faufila dans la cabine, dont la porte continuait à battre, ôta sa pèlerine, se secoua toute, s'assit sur un escabeau, détira le bas de sa jupe, la fit sécher.

Lui prenait son temps, fermait son parapluie, accrochait avec soin les bouquets à la poignée, allait le placer dans un coin, le laissait s'égoutter.

— Ecoute... Près-du-Cœur... dit-il. Avant que nous reprenions notre route, il faut que je te fasse une confession !...

Il tomba à genoux :

— Moi aussi,... vois-tu,... je suis un tout petit enfant !... un tout petit enfant !...

Elle se rejeta en arrière.

— Il y a un mystère !... Un grand mystère !... Vois-tu !... Je vais te le révéler... Les âmes ne vieillissent jamais !... Il n'y a que les corps qui vieillissent !... Mon âme a l'âge de la tienne !... Elle a dix-huit ans !... De même que ton âme a dix-huit ans aujourd'hui !...

Elle reculait.

— A quelque âge qu'atteignent leurs corps, les âmes n'ont jamais que dix-huit ans !... C'est pourquoi, lorsqu'elles les contemplent, elles ne les reconnaissent plus !... Pourquoi, lorsque je contemple le mien, à une glace, en passant, je me dis : Qu'est-ce que ces que ce vieux Monsieur, que je ne connais pas, et qui promène mon âme de dix-huit ans ?... En a-t-il, une figure dévastée, sinistre !... On dirait un croque-mort qui porte un enfant !...

Elle s'efforçait de sourire.

Toujours agenouillé, il se rapprochait, extrayant de la poche de côté de sa redingote une photographie.

— Voici ma photographie à dix-huit ans !... Regarde !... Je l'ai toujours sur moi... C'est moi seul, entends-tu !... Ça sera toujours moi seul !... Il ne faut pas rire... Il faut être sérieuse... C'est le moment d'être sérieuse... Il faut prendre ce portrait... Le tenir en main, pendant que je te parlerai... Et, à force de le regarder, croire que ce n'est plus moi !... que c'est lui qui te parlera !...

Il le lui fit tenir.

— Je commence... Tu es belle, Près-du-Cœur !... Réponds au portrait ?... Puisque c'est lui qui te parle ?... Que ce n'est plus moi ?...

Elle perdait le sourire.

— Tu es douce, Près-du-Cœur ! Réponds au portrait ?... Puisque c'est lui qui te parle ?... Tu vois bien ?...

Sa figure se consternait.

— Je t'aime, Près-du-Cœur !... Réponds au portrait ?... Vas-tu me regarder tout le temps, au lieu de le regarder, lui ?... Tu ne cesses de mettre mon visage au-dessus de lui !... C'est lui,... c'est lui,... qu'il faut mettre au-dessus de mon visage !...

Haletante, elle se réfugia dans un coin de la cabine, s'y faisant toute petite, laissant tomber à terre la photographie.

— Près-du-Cœur !... Près-du-Cœur !... Pourquoi laisses-tu tomber la photographie ?... Pourquoi as-tu peur ?... Que c'est triste, mon Dieu !... Que c'est triste !... On se trouve là, partis pour accomplir le même devoir sacré... On pourrait en profiter pour se comprendre,... s'entendre... Ce serait si facile... Sentir la vie bruire de l'un à l'autre... De l'autre à l'un... Tout se trouverait changé... métamorphosé... On croirait, malgré l'amertume, à une fontaine jaillissante !... Mais l'entendra-t-on jamais, la fontaine !... Ne continuera-t-on pas à se demander ce qu'on fait !... ce

qui vous entoure !... où l'on est !... si l'on est !... ce que tout cela signifie !... perdu dans le bruit morne, monotone de la pluie, qui tocque sur un petit toit, au-dessus de soi !...

Il se baissa pour la ramasser, la lui rendit.

— Je t'aime, Près-du-Cœur !... Dis-moi pour me faire plaisir,... non pas que tu m'aimes, toi !... je ne t'en demande pas tant !... mais que je ressemble un tout petit peu,... un tout petit peu,... au portrait ?...

La photographie battait aux doigts de la jeune fille, telle une foliole folle agitée par l'ouragan.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ?... Pourquoi ne me dis-tu rien ?... Pourquoi as-tu toujours peur ?... Celui que tu vois là était jeune pourtant !... Il était beau !... Il était brun !... Ses yeux de velours noir lançaient des éclairs !... N'existera-t-il plus ?... Ne veux-tu plus qu'il existe ?... Ce serait si simple,... même si tu ne le penses pas,... de me dire que j'y ressemble ?... Décide-toi à le regarder ?... Et quand tu l'auras bien regardé,... qu'il entrera peut-être en ton âme,... qu'il commencera à y habiter,... aie l'air de l'embrasser seulement ?... puisque je ne me trouve plus ici, moi !... qu'il ne s'y trouve plus que lui !... que lui !... de même que, quelles que soient leur vieillesse,... leur douleur,... leur détresse,... il ne se trouve plus que celui qu'ils étaient à dix-huit ans, chez tous ceux qui aiment !... chez tous ceux qui aiment !...

La photographie battait l'air de plus en plus furieusement, tandis que celle qui la tenait était secouée du même frisson fou.

A un moment cependant, il lui parut qu'elle inclinait la tête, que cette tête descendait dans la direction du portrait :

— Près-du-Cœur !... Près-du-Cœur !... Mon cœur s'envole !...

Que cette tête continuait à descendre, se rapprochait encore du portrait :

— Mon cœur s'envole !... Près-du-Cœur !...

Que les lèvres de cette tête allaient retrouver le portrait :

— Tu l'as embrassé !... Je puis fermer les yeux maintenant!... Ou les rouvrir larges, grands !... Puisque, comme tous ceux qui ont été un instant embrassés,... ou qui ont eu l'air de l'être,... j'ai dix-huit ans !... j'ai dix-huit ans!... j'ai dix-huit ans !

Il était tellement fantastique, qu'elle se sentait reprise du même sourire incoërcible en le regardant.

— Vite ?... Repartons ?.. La pluie a cessé... Le ciel s'est rasséréné... Mets cette photographie sur ton cœur ?... Et reprends ton bouquet ?... ton bouquet ?...

Ce n'était plus un sourire, mais un rire saccadé, qui ne s'arrêtait plus.

Ils remontèrent le sentier de terre glaise qu'ils avaient eu tant de peine à descendre ; regagnèrent le milieu de la chaussée des Petits-Ponts, avec à droite et à gauche les rails de tramways.

— Un rayon de soleil, là... Un autre, là... Un autre, là... Il va y en avoir comme ça tout du long de la route,... tout du long de l'année!... Ça sera l'année dorée !..

Elle riait,... riait,... sans plus songer à rien désormais.

— Ne tourne pas la tête de mon côté .. Crois que c'est celui que tu as regardé, qui te parle !... Celui que tu portes contre ton cœur, qui marche près de toi !...

Elle riait...

— Où se trouve ta mère,... là-bas ?... là-bas ?... ta mère ?...

Son rire se tut. Un pli amer lui barra le coin des lèvres. Elle murmura, d'une voix qui tremblait, un nom exotique.

— Avenue des Négondos, as-tu dit ?... Comme c'est curieux... Ma femme aussi habite avenue des Négondos... Près de la porte de Pantin... C'est là,... oui,... c'est là qu'on les a mis,... tous nos chers petits morts,... nos humbles

petits morts,... qui n'ont pas fait beaucoup de bruit dans la vie,... et que nous aimons tant à cause de cela !... A l'encontre de ceux à tapage de la porte de Flandre, des avenues des Sorbiers, des Marronniers rouges, qui voudraient encore en faire après leur trépas !... C'est là,... près de petits entourages effrités, croulants, de petites croix vermoulues, de couronnes dont il ne reste plus que la paille,... que nous irons leur rendre visite tout à l'heure,... à ces chers petits... à ces chers petits Négondos !...

Elle baissait la tête.

— Et quand nous nous y serons rendus, que nous y aurons déposé nos bouquets, que nous nous y serons gravement, pieusement recueillis,... sais-tu, Près-du-Cœur ?... Nous partirons très loin !... très loin !... j'ai pris ce qu'il me fallait pour partir, le jour où je te rencontrerais !... j'étais sûr de te rencontrer !.. Nous partirons !... Nous traverserons les vallées !.. Nous franchirons les montagnes !.. Nous nous bercerons sur des flots turquoise, émeraude, améthyste, chair, aurore, diamant !.. Jusqu'à ce que nous abordions enfin au pays promis,... au pays de féerie,... au pays des cent mille couleurs !... Que nous y découvrions celle à la couleur de nos cœurs !.. que nous nous y abîmions dans sa contemplation !.. dans son adoration !... dans notre union !.. que nous y priions !... Et nous reviendrons l'an prochain porter d'autres roses de Noël à ma femme !.. à ta mère !.. conter la félicité des petits Négondos qui ont vécu enfin,... aux petits Négondos qui sont morts !...

Il l'entraînait, de plus en plus fantastique, halluciné.

Ils traversèrent le canal de l'Ourcq.

Le soleil s'éclipsait.

Le ciel redevenait violâtre, mastic, gris de suie.

Une douche de neige fondue retomba.

Ils durent courir s'abriter dans le couloir d'un grand immeuble, face à l'Hôtel de Ville.

— Prions, Près-du-Cœur !... Rose-de-Noël, aie pitié de

moi !.. Répète « aie pitié de moi » ?... Anémone de-printemps, réchauffe-moi !... Répète « réchauffe-moi » ?... Mignardise-de-Mai, embaume-moi !... Répète « embaume-moi » ?... Pâquerette-des-prés, cajole-moi !... Pervenche-des-bois, console-moi !... Perce-neige, fonds-moi !.. Oraison : O toi qui effaces les péchés du monde !... Toi qui fais s'envoler, comme fils de la Vierge d'octobre les rides et les soucis dont les hommes sont chargés !.. Près-du-Cœur !.. Près-du-Cœur !.. Aime-moi !..

Il constata que la grande horloge de l'Hôtel de Ville, face à lui, — comment le temps avait-il fui si vite dans leur petite cabine des fortifs ?... le long de la route des rayons ?.. dans cet étroit couloir d'immeuble ?... toutes les horloges mentent-elles depuis leur invention ?... les secondes n'y équivalent-elles jamais aux secondes ?... celles de peine étant le double, le quadruple, le centuple de celles de joie ?... celles-ci la moitié, le quart, le centième seulement de celles de douleur ? — il constata que la grande horloge de l'Hôtel de Ville, face à lui, marquait midi et demi.

— Ne nous attardons plus... Reprenons notre triste course sous la pluie,... sous la pluie...

Il tourna l'angle que forme la route des Petits-Ponts, suivit cette route aux rares habitations, aux longs murs d'usine.

Mais comme, pour la mieux garantir, il lui donnait le bras, de jeunes ouvriers, malgré l'averse, ricanèrent.

Il était bien loin d'eux désormais,... tout à fait loin... Il ne pouvait s'en occuper, des pauvres,... les entendre... Il se contentait d'affermir son parapluie contre les rafales, dominant celle qu'il conduisait de sa haute taille, l'entraînant de son allure rapide, cadencée.

D'autres, plus âgés, des démobilisés, jaloux aussi sans doute de les voir ainsi serrés l'un contre l'autre,... quand eux n'avaient rien serré tout le temps des tranchées !... s'amusaient à les asperger au passage de leurs hardes secouées.

Sans les apercevoir, il s'ingéniait à conserver son air distant, planant, ailleurs.

Quelques-uns, poussant même l'audace jusqu'à les poursuivre d'un bruit provocant de baisers, il fut bien obligé, pourtant, de redescendre sur cette terre de détresse,... d'abandonner son piédestal étoilé.

— La ferme !... leur cria-t-il, réduit à se ravaler à leur hauteur.

Ils ripostaient.

— La ferme !...

Un vieux lampiste, qui recevait le long de la route la douche avec béatitude, vint lui souffler au visage son haleine de vin.

— Elle est jolie, ta gironde !.. marmonnait-il.

— Jolie et gironde, c'est tout un, mon vieux !..

— Elle est jolie, ta gironde !... continuait-il.

— Chef-lieu, Bordeaux !...

Il persistait :

— Te voilà qui débauches les jeunesses, à présent !..

Ah ça !... L'inconscient,... le primaire,... était-il aussi incapable de discerner la pureté de ses intentions !.. la religion de ses mobiles !...

Il rompit les chiens :

— Je te répondrai par un mot bien français, mon vieux !.. par un mot particulièrement français !.. essentiellement français !... celui-là même que notre général Cambronne répondit à Waterloo, aux Alliés qui lui demandaient sa peau : M... !

L'autre reculait :

— Faut pas te figurer que t'es poli !... tu sais !... que t'es poli !...

— M... ! lui relança-t-il.

— A quelle école que t'as été élevé !... Non... Mais... A quelle école !...

— M... ! lui relança-t-il, s'enfonçant dans la brume et dans la pluie.

— Notre général Cambronne,... expliquait-il ensuite avec minutie à sa compagne,... qui florissait peu après le philosophe Kant de Kœnigsberg, a eu cette incontestable supériorité, quand ce dernier perdait son temps à *la Critique de la Raison pratique*, de donner au monde *le Guide* même *de cette Raison* !... Il fut le véritable Apaiseur!... le Père de nos Pacifistes les plus notoires !.. le premier Grand Arbitre, avant notre immortel Président Wilson !... Et son mot de passe se montrera, j'en suis persuadé, suffisant à régler tous différends entre peuples, au cas d'un échec de la Société des Nations !...

Après l'usine Félix Potin, ils atteignirent les trois ponts parallèles de la ligne de l'Est.

Sous leurs voûtes obscures, ils s'engagèrent.

La route s'y trouvait barrée d'une énorme nappe d'eau, que les ondées incessantes de la matinée et des jours précédents y avaient formée.

A droite et à gauche les trottoirs aussi étaient submergés.

Comme ils en contournaient le bord, cherchant un passage,... un gué,... des pavés d'où sauter de l'un à l'autre... il leur sembla, dans les demi-ténèbres, entendre fuser des rires.

Des gamins, des gamines, se trouvaient postés là, afin de s'y distraire en ce premier de l'An, à la vue de ceux qui y prendraient des bains de pieds.

— Passeront pas !... leur lançaient-ils, se gaussant de leur embarras.

— Qu'ont ces petits drôles ?... Qu'est-ce qui leur prend?...

— Passeront pas !... continuaient-ils.

— Se croient-ils à Verdun, par hasard ?...

— Passeront pas !...

— Nous prennent-ils pour des Boches ?...

Afin de mieux les bafouer, les petits enlevèrent les petites sur leurs dos, poussant des cris assourdissants, des hurlements, pataugeant le long de la mare, faisant gicler les flaques, les en éclaboussant.

Lui, considérait leur manège d'un air de pitié.

Pourtant, une lueur illumina ses pupilles.

Il sortit son porte-monnaie, en tira une piécette d'argent, la fit devant eux scintiller, miroiter.

— Vingt sous, proféra-t-il, à celui qui arrivera le premier de l'autre côté...

Gamins, gamines au dos, coururent se ranger sous les ordres du « Monsieur » qui faisait ainsi reluire à leurs yeux le Pactole.

— Un,... commença-t-il les alignant. Ne dépasse pas tes concurrents, toi !..

— Deux,.. continua-t-il. De même, toi !..

Et, comme pour ne point manquer le signal,... gagner les vingt sous convoités,... ils ne regardaient plus que le but :

— Toi aussi, Près-du-Cœur ?.. l'invoqua-t-il. Puisque nous sommes comme eux des enfants ?.. des enfants ?.. de tout petits enfants ?..

Elle lui lança, en un abandon subit, ses bras autour du cou.

Lui, qui s'était baissé, se redressa,... la souleva d'un tour de reins,... la souleva plus haut,... encore plus haut,.. la soutint de ses mains rejetées en arrière.

Sous son poids délicieusement plume, mouche,... son poids à en mourir étreigneur, caresseur,... il eût voulu partir faire le tour de la terre,... sans plus jamais se libérer !.. se décharger !.. envahi d'une volupté paradisiaque, indicible,... d'un espoir déjà presque comblé, qui le faisaient, ainsi que les gosses, délirer !.. trépigner !...

— Est-ce qu'en ce moment, moi aussi..., haletait-il, sentant la tiède vie allumer en lui ses flammes de victoire, l'embraser, l'incendier, je vais gagner la course que je cherche à gagner depuis tant d'années ?... depuis que je suis né ?..

Il lança le signal :

— Trois...

Les gosses aux gosselines foncèrent à travers la nappe.

Mais ils se voyaient déjà dépassés par l'organisateur, qui en neuf ou dix enjambées de ses longues jambes de cerf, les saluant au passage de coups ondoyants de son haute-forme, les battait sur le poteau.

Aidant son délicat, son divin fardeau, à descendre, il disait aux concurrents :

— C'est moi qui arrive le premier!... Moi qui gagne les vingt sous de la course!.. Moi, le vrai vainqueur!.. le grand vainqueur aujourd'hui!..

Devant son assurance, ils n'osaient s'insurger, réclamer.

— Moi, qui, au cours de l'existence, vais désormais gagner tous les prix!..

Il réintégra les vingt sous dans son porte-monnaie.

— Vous êtes trempé,.. s'inquiétait sa compagne inquiète.

— J'avais mes caoutchoucs...

Et, lui remémorant le lieu vers lequel ils se rendaient :

— Ne songeons plus qu'à ceux qui sont là-bas!.. à ceux qui nous attendent depuis ce matin!.. Continuons vers eux notre pèlerinage sous la pluie!.. sous la pluie!..

Malgré la fièvre battante de leurs artères, ils repartirent.

Se sentant prêts à s'échapper de nouveau, à s'enfuir... S'effarant, confus, s'ils se surprenaient à sourire, à rêver.. Se condamnant à ne plus regarder que leurs bouquets, qu'ils s'efforçaient de dresser devant eux, comme des ostensoirs, des châsses... Distinguant enfin, à travers les interstices de leurs fleurs trempées, l'immense champ de repos, avec ses grands arbres, ses murs indéfinis, ses visiteurs à parapluies, à couronnes jaunes, à pots de bruyères, de buis.

Mais comme ils atteignaient la première baraque de marchande de pommes de terres frites,... car il y a aussi des marchandes de pommes de terre frites aux abords de ce champ de repos,... afin sans doute de rendre le goût suave

de la vie, à ceux qui l'auraient trop perdu près des tombeaux :

— L'ouistiti !.. sursauta-t-elle, n'en revenant pas à la vue de ce petit blondin, qui, pour attirer leur attention, esquissait des moulinets à travers la rafale, sur le marchepied d'un tram qui arrivait.

— L'ouistiti !... sursauta-t-il.

— Aurions-nous oublié quelque chose là-bas ?..

— Voici nos roses de Noël... Le fusil de notre immortel Président...

— C'est vrai...

— Que vient-il encore nous troubler dans notre tête-à-tête !.. dans notre recueillement si exemplaire !.. si doux !..

Déjà cet ouistiti sautait de son marchepied :

— Excusez... Messieurs Dames,.. bredouillait-il, se réfugiant sous leur propre parapluie. C'est M. Alfred qui m'envoie vous trouver...

— M. Alfred ?..

— Il a terminé ses comptes avec Monsieur Rocariâtre, Monsieur Toutalabonne, et ce pauvre Monsieur Barbagniolle,..qui, entre parenthèses, a encore bien mal aux cheveux,.. et s'apercevant que votre part de dépenses et celle de Mademoiselle ne se montent qu'à vingt et un francs vingt, pourboire compris, il tient à ce que je vous rapporte les soixante-dix-huit francs quatre-vingts, qui vous reviennent de votre billet de cent francs...

— Il a tort !... riposta vivement M. Gretzili. Il n'ignore pas vers quel endroit de méditation et de prière nous nous acheminons !.. Il n'a qu'à garder cet argent, qui ne compte plus pour nous, en face du grand devoir qui nous y incombe aujourd'hui !...

— Il tient à vous le rendre, Messieurs Dames... Sa délicatesse de poilu lui interdit de garder quoi que ce soit d'une somme qui ne lui appartient pas...

— Fais-en cadeau à ton oncle, alors !..

— La délicatesse de mon oncle...

— Garde-le pour toi !..

— Pourboire compris ?..

— Ajoute à ce pourboire !.. Tant pis !..

Et, sans plus l'écouter,... comme ils repartaient avec une gravité croissante, leurs yeux se reprenant d'ailleurs à sourire,... à rêver,... il fut bien obligé de les escorter, pour s'efforcer encore de les persuader :

— Puisque M. Alfred vous en supplie... Qu'il m'a fait prendre ce tram, sur le marchepied duquel, en dépit d'une grincheuse de receveuse, j'ai réussi à me cramponner... Qu'il a pris le tram suivant, pour, sitôt la question argent liquidée, venir ici vous parler...

— Il veut venir !... se retourna M. Gretzili suffoqué.

— Oui...

— Il pense que tu n'y suffis pas !..

— Non...

— Va-t-il nous amener tout ton *Pinard de Nuits* !.. Ces personnages dérisoires, falots, que je ne sais même plus s'ils sont en chair et en os, ou créations bouffonnes de mon imagination !.. Toutalabonne !.. Rocariâtre !.. Barbagniolle !.. Ton oncle l'hippopotame, enfin !

— Il veut venir !..

— Qu'a-t-il à nous y dire ?.. Nous nous sommes déjà tout dit ?..

— Quelque chose...

— Quoi ?...

— Prenez ces soixante-dix-huit francs quatre-vingts... Je vous l'expliquerai après...

Tout à fait énervé :

— Donne ?... fit-il...

Et aussitôt :

— Explique maintenant ?.. Que nous puissions aller accrocher nos bouquets aux pauvres entourages moisis, pourris, en loques, en débris, auxquels nous tenons tant à les accrocher,.. malgré cette horrible pluie !..

— Trop tard !.. s'écria l'ouistiti, tandis qu'un nouveau

tram dévalait à toute allure des voûtes de la lignede l'Est... Le voici !..

Il se précipita :

— Monsieur Alfred !.. Ces Messieurs Dames qui vous attendent !.. lui faisait-il signe... Regardez !..

De l'arrêt, où déjà il le rejoignait :

— Ces Messieurs Dames !... M. Alfred qui va venir vous trouver !..

Et revenu une seconde fois vers eux :

— Je lui ai dit que vous aviez accepté,... que vous aviez accepté... A présent, comme le tram de ma grincheuse de receveuse redescend,... je saute dedans...

Et dans un trille de « Petite Prune ! Petite Prune !.. » il s'y lança d'un bond, filant électriquement, deux doigts sur la bouche, télégraphiant à la jeune fille son baiser.

— Dis donc ! Mon vieux !... tempêtait pendant ce temps M. Gretzili à l'approche de ce rival détesté. Dis donc !.. Mon vieux !.. Dis donc !...

Et quand il fut plus près :

— Dites donc !... jeune poilu ! corrigea-t-il. Ça devient tout de même abusif !.. excessif !.. Nous nous sommes levés à cinq heures du matin afin de nous rendre ici ! Nous n'y aboutissons qu'à treize heures et demie !.. Avez-vous la prétention d'y accaparer le reste de notre journée !.. Qu'est-ce que vous avez encore à nous raconter ?..

Le jeune homme, en train de saluer, ainsi que dans un salon, la jeune fille, se retourna :

— Presque rien... fit-il. Il ne s'agit que de renseignements, que la précipitation de votre départ tout à l'heure, jointe à l'état d infériorité où me mettait votre billet de cent francs, m'avaient fait remettre de vous demander...

— Des renseignements !.. Me prenez-vous pour une agence !..

— Non... Et puisque nous ne nous devons plus rien, maintenant que l'ouistiti a tout réglé,... que nous pouvons même marcher de pair à pair désormais,... vous permettez...

Votre tante Gomard, .. entre les Dard, les Dudard, les Monstredard, les Boulot, les Biscuit, votre tante Gomard se prénomme-t-elle Héloïse ?

S'attendant à tout, sauf évidemment à une demande de renseignements concernant cette pseudo-tante, qu'il espérait bien à jamais ré-enfouie dans la nuit de son imagination, avec toutes les thèses philosophiques ayant cessé de lui servir d'arguments, M. Gretzili balançait des bras excédés.

— Notre tante Gomard,...maugréait-il, dans l'incertitude de ce qu'il allait répondre. Sans doute... Elle doit se prénommer Héloïse... Pourquoi pas ?...

— A-t-elle eu à la Saint-Médard dernière soixante-six printemps ?

— Sans doute... A la Saint-Médard... Soixante-six printemps...

— Sa mère était-elle une Turco ?... Son père un Piperdiste ?..

— Bien que nous soyons du côté de feu Gomard, sa mère devait être en effet une Turco... Son père un Piperdiste...

— Porte-t-elle un dentier ?

— Ah ça !.. Dites donc !.. Vous !.. Est-ce parce que vous avez figuré à Beauséjour... et que vous nous avez ensuite exhibé votre ventre en manière de citation,... que vous dépassez ainsi les limites !.. sautez à pieds joints par-dessus le mur de la vie privée !.. Apprenez, s'il vous plaît, qu'il y a des secrets de famille qu'il est défendu d'aborder ! dont les dentiers !.. les dentiers !.. D'ailleurs, à quoi riment vos renseignements ?..

— A ceci... déclara avec finesse le jeune homme... Que, si votre tante Gomard se prénomme réellement Héloïse,... si elle a eu soixante-six printemps à la Saint-Médard dernière,... si sa mère était une Turco,... son père un Piperdiste,... si elle porte un dentier,... c'est aussi ma tante Gomard à moi !...

— Votre tante Gomard !... sursauta M. Gretzili stupéfait.

— N'ai-je pas le droit d'avoir une tante Gomard ?..

— Vous me l'auriez déjà dit, si vous l'aviez !

— Ne vous ai-je pas avoué les raisons qui m'en empêchaient ?..

— Elle est de notre famille... Je le saurais !..

— Qui est-ce qui connaît sa famille ?...

— En quoi ça peut-il nous intéresser !..

— Si j'ai une tante Gomard... je suis son neveu...

— Quand vous seriez son neveu !..

— Si vous en avez une,... vous êtes également sa nièce, son neveu...

— Quand nous serions sa nièce, son neveu !..

— Etant ses neveux et nièce,..nous voilà cousins-cousine !

— Cousins-cousine !..

— Et si vous n'avez rien voulu accepter du modeste poilu, que vous aviez tant l'air de mépriser tout à l'heure... vous ne pouvez plus rien refuser à un de vos cousins,... par les Piperdiste !... qui tient à vous offrir... quelque chose,... pour vous mettre au moins à l'abri, ainsi que cette pauvre petite demoiselle, jusqu'à ce que cette affreuse douche soit finie.

Complètement abasourdi :

— Nous n'avons plus, ma fille ni moi, le loisir d'attendre la fin d'aucune douche !.. déclara-t-il. Nous avons déjà assez perdu de temps en acceptant ce matin vos tournées !.. Les « pinards » les plus courts sont les meilleurs !.. L'on nous attend à côté !

— Je ne peux pourtant pas vous laisser ainsi dehors...

— Il nous est impossible de nous attarder davantage !..

— Et comme ma parenté avec les Piperdiste ne me le permettrait pas,... je ne vous y laisserai pas...

Devant une telle injonction, tombant littéralement des nues :

— Jurez-moi donc, vous,... lui hurla-t-il, que toute

cette histoire de tante Gomard,... que vous nous lancez à travers les jambes... comme des cheveux sur la soupe,... avec tous vos Piperdiste,... est la vérité ?

— Jurez-moi, vous,... puisqu'il est question de vérité... repartit du tac au tac le jeune homme,... que toute cette histoire de tante Gomard,... que vous nous lanciez au *Pinard de Nuits*,... comme des cheveux sur la soupe,... avec toutes vos torpilles de Gothas,... était la vérité ?...

— Comment !

— Jurez-moi que tout ce que vous nous racontiez qui vous y arriva,... avec mademoiselle qui est là... son évanouissement,... les soins que vous prétendiez lui donner,... étaient la vérité ?

— Comment !...

— Que lorsqu'elle revint enfin à elle,... tous ces baisers que vous disiez que vous lui prodiguiez,... comme si vos baisers avaient cette vertu de faire revivre une jeune fille,.. une petite fille,... votre petite fille même !.. étaient la vérité ?..

— La vérité !.. s'exclama-t-il, je le jure !.. Devant Dieu et devant les hommes !.. Je vous défends d'en douter !..

Le jeune homme le considéra d'yeux intenses, profonds :

— Puisque vous ne croyez ni aux hommes, ni à Dieu,... jurez-moi de même sur sa tête à elle ?... à elle ?... qu'ils étaient la vérité ?... la vérité ?... la vérité ?..

Sous ces regards, sous ces mots, le frappant de leur mise en demeure saccadée, répétée, M. Gretzili ressentit un trouble subit :

— La vérité !... La vérité, répétait-il, s'insurgeant contre cette prétention de vouloir lui faire jurer, sur la tête de sa compagne, qu'une chose offrait plus de réalité qu'une autre, dans ce monde de simulacres et d'apparences, où il n'y a pas de réalité...

Et, sans consentir à la prendre plus longtemps au sérieux, il cherchait déjà à entraîner la jeune fille.

Mais celle-ci ne paraissant point, malgré ses incitations,

disposée à le suivre, il dut bientôt se dégager,... abandonner son bras,... pivoter deux ou trois fois sur lui-même,... tout seul,... tout seul,... sous son parapluie...

Soudain, il se trouva juste en face de la grande porte du cimetière, dont l'ouverture béait devant lui, tandis qu'à l'autre extrémité de l'avenue principale, passé l'obélisque qui en marque le milieu, vers les portes de la route de Flandre, il entendait résonner le timbre, le tam-tam, qui annoncent l'entrée des convois.

A ce bruit sinitsre, il lui sembla que les innombrables petits Négondos couchés là, et qui, sous l'influence de la curiosité, eussent dû plutôt tourner leurs têtes en arrière, afin d'identifier les nouveaux entrants ; de même les candidats-Négondos venus leur rendre visite avec leurs couronnes, pots de bruyères, de buis, qui eussent dû, eux aussi, tourner les leurs vers ceux dont ils allaient entretenir les jardinets; tous, les tournaient de son côté à lui, uniquement soucieux de ce qu'il allait répondre à cette question de vérité.

— La vérité!...balbutiait-il gorge serrée, à la pensée que ce mot incontrôlable pouvait galvaniser des morts, au fond de leurs tombeaux.

—La vérité!... continuait-il, se rappelant pourtant que dans le vide et le néant,...l'inexistence de tout,...le rien, rien,... qui avait toujours été sa religion,... il lui avait causé parfois à lui-même,... au temps de ses justes noces,... une impression...

— La vérité!...sentant qu'à présent que le vide et le néant recommençaient à se peupler,...l'inexistence à exister... le rien, rien, à resservir de moule à une jeune fille,... à une petite fille qui s'y estompait déjà,... s'y profilait,.., s'y dessinait,... en sortait,... telle Vénus la belle de la mer amère!... ce mot allait peut-être se dresser devant lui,...cherchant à le maîtriser,... à le terrasser...

Si, soumises aux lois de la pesanteur, ainsi que toute matière,... tout esprit,... les paroles tombent à travers

l'éternité,... la réponse qu'il allait faire,... maintenant que ce vide, ce néant seraient habités,... ne risquait-elle pas d'érafler, de massacrer au passage cette chère petite fille qu'il désirait tant voir les habiter ?

Celle-ci ne serait-elle pas prise d'une terreur panique à sa réponse !.. Ne s'enfuirait-elle pas vers des régions sauvages, où il ne pourrait plus la retrouver !

Défense de jurer sur sa tête qu'il l'avait embrassée !.. Puisqu'elle saurait trop que c'était le contraire de la vérité; et le trouverait odieux et cruel, d'oser faire dépendre la vie de cette tête, de cette vérité!

Défense de ne le point jurer!.. Puisque, quoique conforme à la vérité, elle le trouverait alors lâche et ridicule, de ne point l'oser!..

Ruminant ce dilemme :

— La vérité!... La vérité!... s'énervait-il à son tour, au milieu d'un bruit de timbres et de tam-tams assourdissants... Cinq, dix, quinze, vingt convois venaient-ils encore d'entrer par ces portes de Flandre!.. L'Est entier de Paris était-il en train de s'y faire enterrer !..

Et il entendait avec netteté les innombrables petits Négondos soulevés réellement au fond de leurs tombes, répéter en même temps que lui... « La vérité !.. La vérité !.. La vérité !.. » comme si cette vérité regardait décidément des Négondos !.. comme si elle pouvait les intéresser !.. comme si, pour eux, l'unique, la consolante, la rafraîchissante vérité, n'était pas de se satisfaire de la pluie qui les imbibait,... de même que, à la lisière des bois, les morilles !

— Redescendons!... trémola-t-il, remontant le collet de sa redingote, en rappliquant contre sa poitrine les revers croisés...Je ne sais ce qui me prend!... Froid... Humidité!... Déluge!.. Je ne puis m'arrêter de claquer des dents!... de frissonner!...

Et, se rejetant au bras de sa compagne, cherchant à s'y réchauffer, à s'y incruster, il l'entraîna le long du mur,

redescendant le trottoir qu'il venait de monter, pendant que le jeune homme les suivait.

— Chérie !.. murmurait-il tout bas, pour que celui-ci ne l'entendît pas... Chérie !..

Il traversa d'un pas plus alerte, plus raffermi, la route vers les Quatre-Chemins, sa figure, si pâle tout à l'heure, se réclairant, se rassérénant.

— Chérie !.. murmurait-il toujours... Chérie !..

Il se redressa tant qu'il put devant les marchandes de pommes de terre frites, dont le bruit de friture l'apaisait, le consolait, lui rappelant,... jamais il ne l'avait à ce point ressenti,... à s'y méprendre, à les confondre vraiment,... le bruit de la vie !.. le bruit de la vie !..

— Chérie !..

Avec une délicatesse de délire, il saisit son bras,... caché, tapi, ainsi qu'au fond d'une caverne, sous son parapluie,... portant d'une brève saccade ce bras à ses lèvres,... le replaçant subrepticement sous son bras, à lui.

De l'air le plus dégagé, détaché, il lui indiquait maintenant les voûtes de la ligne de l'Est, vers lesquelles ils revenaient.

Il les indiquait aussi au jeune homme.

Et s'y engouffrant, près de l'énorme nappe, théâtre de ses exploits, des gamins et gamines désertée ; rabattant collet, revers de redingote ; fermant son parapluie-caverne-fusil ; serrant plus fort que jamais contre lui celle qu'il conduisait ; marchant vers celui qui les suivait :

— Avant la guerre... lui lança-t-il, décidé à en finir une fois pour toutes avec cette horripilante et inexistante question... Avant la guerre, il y avait vérité et vérité !.. C'était comme pour les particuliers... Vous vous rappelez... Il y avait Lenoir et Lenoir... Leblond et Leblond... Legrand et Legrand... Maigre et Gras... Vérité était le nom de famille... Et comme dans toutes les familles, les vérités n'avaient plus le moindre rapport avec leur patronyme de Vérité !

— Que me racontez-vous ?.. s'étonnait l'autre, tandis que les yeux de la jeune fille luisaient en lucioles.

— Avant la guerre, il y avait la vérité en marche, cette pauvre vérité déjà si fatiguée d'avoir marché !.. La vérité atténuée, à qui on avait mis une voilette et un cache-corset !... La vérit émitigée, qui portait une combinaison dissimulant sa nudité !.. La vérité altérée, sortie depuis si longtemps de son puits, qu'elle acceptait des bocks de tous les consommateurs !.. La vérité périmée, ayant accompli son mandat de vérité, ainsi qu'un parlementaire son mandat de député !.. Le semblant de vérité, la demi-vérité, le quart de vérité, la contre-vérité !.. Même le mensonge, faisant partie intégrante de la famille de cette Vérité, puisque dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, il la remplaçait !..

— Mais enfin ?... Que me racontez-vous ?... reprenait l'autre, tandis que luisaient les lucioles.

— Avant la guerre, durant les périodes électorales, il y avait pourtant des gens qui ouvraient des bouches larges comme des fours, hurlant « La Vérité !.. » Mais je vous l'ai dit, quand il m'arrivait de me précipiter sur eux, et de plonger, ainsi qu'au fond de la mer, au fond de leurs orbites,... jamais,... et je m'en tordais de rire !.. je m'en tords encore à présent !.. je n'y découvrais rien !..

— Mais enfin ?..

— Parfois aussi, ils hurlaient « La Liberté !.. », comme si tous les hommes n'étaient pas esclaves les uns des autres !.. « La Justice !... », comme s'il n'en existait pas déjà trois,... Première Instance, Appel, Cassation,... s'infirmant. « L'Egalité !.. », comme si chaque être ne brûlait pas du désir d'étouffer son semblable sous sa supériorité !.. « La Fraternité !.. », comme si tous ceux que nous appelons frères n'étaient pas des Caïns en puissance, avides de le devenir dans la réalité !..

— Conclusion... répartit le jeune homme. Il n'y avait

alors qu'une vérité ?.. C'est ça que vous voulez dire ?.. La vérité-Gomard ?..

— Pourquoi faire ressurgir entre nous cette tante séparatrice !.. protesta-t-il... Puisque, quels que soient avec elle nos divers degrés de parenté, je vous prouve que, dans la vie d'avant-guerre, il n'y avait pas de vérité !..

— Vous la réclamiez pourtant tout à l'heure ?..

— C'était pour vous éprouver... Mais mon devoir,... en face des désillusions qui vous attendent,... n'est-il pas de guider votre inexpérience !.. de l'éduquer !..

— L'éducation-Gomard ?..

— De vous mettre en garde contre les traîtrises,... les embûches qui vous guettent !.. de vous témoigner de l'intérêt !..

— L'intérêt-Gomard ?..

— Un intérêt, qui ne vous demande pour s'affirmer, que cette petite concession,.. tenez,... j'aime mieux la solliciter tout de suite,... de nous attendre quelques minutes sous ces voûtes,... afin de nous permettre d'achever en paix notre pèlerinage, jusqu'à ce que nous soyons sortis de ce cimetière-ci !..

— De ce cimetière-Gomard ?.. De ce cimetière à deux sorties ?..

— Pensez-vous que je me respecte assez peu pour sortir par une porte, en vous en indiquant une autre !.. pour rester plus du temps que je vous aurai fixé !.. D'ailleurs, rien ne vous empêche, si vous préférez, d'aller nous attendre vous-même dans ce cimetière, pendant que nous courrons régler certaine petite note en souffrance, chez le marbrier !..

— Le marbrier-Gomard ?..

— Ne voyez-vous pas qu'en échange de l'une ou de l'autre de ces infimes concessions,... je serai prêt ensuite à toutes les concessions !.. moi !... à toutes les concessions !..

— Aux concessions-Gomard ?.. A celle à perpétuité ?..

— Ah !.. Par exemple !... Ça dépasse tout !.. Voilà que

je désire votre mort à présent !.. Est-ce par ces imputations, que vous répondez à mes avances !.. à mes amitiés !..que vous travestissez mes intentions,mes sentiments les plus élevés !..

Et prenant à témoin sa compagne, dont les yeux de lucioles continuaient à tamiser l'obscurité des voûtes de leurs lueurs magnétiques, adamantines :

— Vous l'entendez !.. Mon enfant !.. C'est odieux, vraiment !..

Mais, comprenant qu'il n'arriverait pas à la faire sortir de son silence, de son mutisme irradiés :

— Au reste,... poursuivit-il revenant à son sujet,.. puisque vous ne consentez à rien nous accorder, je dois vous prévenir que vous n'empêcherez pas que ces mots,auxquels vous semblez tant vous attacher, n'offrent plus ni réalité!.. ni fondement !.. Qu'ils ne servent maintenant que comme titres de cuirassés !... De telle sorte qu'à force d'entendre crier « Tiens !..Voilà la Vérité qui flambe !.. Voilà la Liberté qui saute !.. Voilà la Justice qui va au fond de l'eau !.. » le public comprenne que si, même sur des cuirassés, ils ne signifiaient pas grand chose,sans cuirassés, ils ne signifient plus rien du tout !

— Allons donc !

— Qu'ils ne constituent que du bruit !.. des mots!.. *verba et flatus vocis !..* des sons qui passent à travers les bouches !.. le vent qui souffle à travers la montagne!.. Pas de vérité !.. Jamais de vérité !..

— Il y en a tellement, de vérité,même au fond de vous,... parfaitement,... qu'il ne faudrait pas longtemps pour l'en faire sortir... si on voulait !..

— Vous ne l'en ferez pas sortir!..

— Re-jurez-moi... C'est là que nous en étions... Rejurez-moi sur la tête de Mademoiselle qui est là,... allez,... que tous ces baisers que vous nous racontiez que vous lui prodiguiez, étaient la vérité ?..

— Vous me donnez des ordres à présent !..

— Qu'est-elle pour vous?.. Voilà ce qu'il faut déclarer?.. Qu'êtes-vous pour elle ?.. On est quelque chose pour quelqu'un !.. Que veut-elle ?.. Qu'aime-t-elle ?... Que voulez-vous, vous ?.. Qu'aimez-vous ?... Plus de temps à perdre.. Répondez ?..

— Vous êtes passé juge d'instruction !..

— Est-elle votre petite fille?.. votre fille?.. votre nièce?.. une parente ?.. une amie ?.. une étrangère ?.. Vous, son grand-père ?.. son père ?.. son oncle ?.. son parent ?.. son esclave ?.. un satyre ?.. un chien ?.. Il y a assez longtemps que vous nous cachez tout de vous !.. la raison de vos actes !.. votre pensée de derrière la tête !.. que vous nous promenez,... nous égarez dans votre mensonge !.. C'est l'instant de la dire... la vérité ?..

— Pas de vérité !..

— Je vous dis qu'il y en a une !... Moi !... Parce que nous en brûlons !.. Parce que nous la voulons !.. Parce que nous l'aurons !.. Parce que nous sommes encore là !.. Que nos poitrines sont là... Et que si la vôtre vous rentre dans le dos, à vous et à vos pareils, qui passez votre temps à vous terrer, à vous défiler,... qui n'osez plus rien avouer,... les nôtres marchent avec leurs cœurs, et suivent leurs baïonnettes !.. *La vé-rité va luire là-haut !... La vérité...*

— Laissez-moi tranquille !..

— Si quinze cent mille hommes des nôtres sont morts, pour montrer qu'ils ne pouvaient pas vivre sur « des chiffons de papier », ce n'est pas, à nous qui leur succédons, qui avons charge de les venger, à nous contenter « de guenilles de paroles !.. » *La-vé-rité va-luire...*

— En voilà assez !..

— Du moment qu'on prononce son nom, on souscrit à un engagement !... Du moment qu'on a souscrit, faut payer !... Payez !.. *La vé-rité...*

— Assez !..

— Vous refusez de la dire ?.. On s'en f...! Ça n'empê-

chera pas de la dire à votre place!.. Et quand on l'aura dite, ça sera toute la vérité du monde!... toute la vérité!...

— Assez!..

— La voilà,... lui cingla-t-il... J'aime Mademoiselle!.. Mademoiselle qui est là!.. Mademoiselle qui est à votre bras!.. Avez-vous saisi?.. Avez-vous compris?..

— Je vous défends..

— La voilà,... lui cingla-t-il.. Je l'aime d'amour!.. Et comme je l'aime d'amour, je ne veux plus qu'elle soit à vous!.. Mais à moi!.. Avez-vous saisi?.. Avez-vous compris?..

— Je vous interdis...

— Voilà pourquoi je suis revenu... Pas plus difficile... Et maintenant, puisque je vous l'ai dite, au tour de Mademoiselle de vous la dire,... la vérité?

— Elle n'a pas à s'incliner devant vos injonctions!.. vos fantaisies!..

— A elle de décider entre nous... Le gant est jeté... Allez, Mademoiselle... Marchez... Quelle est pour vous la vérité?..

— Je ne veux pas!..

— Allez, Mademoiselle... Vous gênez plus..

— Elle ne le veut pas non plus!..

— Allez, Mademoiselle...

— Vous ne la ferez pas sortir de son mutisme,... qui est toute sa vie!..

— Allez...

— La vérité... laissa-t-elle filtrer de sa voix de fraîcheur, tandis que ses yeux de lucioles devenaient des yeux de girandoles, et que ces girandoles baignaient les alentours de leur phosphorescence de diamant... La vérité... Mais c'est d'aller où Monsieur nous demande d'aller... pardine,... d'accepter la tournée qu'il nous propose d'accepter,... puisqu'il est notre cousin par les Piperdiste!.. par les Piperdiste!..

— Malheureuse!.. tonna M. Gretzili, bras et jambes coupées, sentant sous lui le sol s'effondrer... Ne comprenez-vous pas que, pour qu'il y ait des Piperdiste, il faudrait d'abord qu'il y ait des Gomard!..

— Il l'a dite!.. Il l'a dite!.. exulta sous les voûtes son antagoniste... On la lui a arrachée des tripes!... On la lui a sortie de son puits!... Pour qu'il y ait des Piperdiste, il faudrait d'abord qu'il y ait des Gomard!... Donc, il l'avoue, pas de Gomard!... Donc, puisqu'il n'y en a pas, vous n'avez plus ni l'un ni l'autre de liens de parenté avec une tante de ce nom!... Donc, n'en ayant plus avec elle, qui était votre seule raison de vous prétendre en famille, vous n'en avez plus entre vous!... Donc, vous n'êtes plus rien l'un à l'autre!.. Donc, vous êtes libres!... libres!... Et comme la liberté,... pas vrai,... c'est aussi la vérité... Qu'on ne lutte pas contre cette vérité... Qu'on n'est pas de force... Pas plus qu'on ne lutte contre la vie qui la représente... qu'on ne lutte contre la jeunesse qui la crie... Et que c'est moi cette jeunesse aujourd'hui.... à moi!... à moi!... Mademoiselle Près-du-Cœur!..

Et joignant le geste à la parole, il se précipita aussitôt vers la jeune fille, détachant avec une légèreté de sylphe son bras du bras de son conducteur, qui s'évertuait à le rattacher.

— Vous n'y toucherez pas!... frémissait-il blême de rage. Si nous ne sommes plus liés l'un à l'autre par les Gomard, il est entre nous d'autres liens sacrés!...

— A moi Mademoiselle Près-du-Cœur!... recommençait-il, détachant avec une légèreté plus inouïe encore le bras de la jeune fille.

— Il est pour nous un culte de famille, que vous ne nous ferez pas éluder!...

— A moi Mademoiselle Près-du-Cœur!...

— Des devoirs de vénération!... de respect!...

— Mademoiselle Près-du-Cœur!...

— J'ai payé pour elle au *Pinard* d'abord !... Rendez-la-moi !...

— Vingt-et-un francs vingt pour vous deux ?... Voilà encore dix soixante, par-dessus le marché...

— Voulez-vous la laisser !...

— Ne voyez-vous pas qu'elle vous quitte déjà...

— Voulez-vous !...

— Qu'elle est à mon bras... Plus au vôtre... Finissez-en... Ça ne peut pas durer tout le temps... Oubliez la petite aventure... Rayez-la de vos papiers... Et accompagnez-nous plutôt, comme si de rien n'était, chez le troquet que je vous disais... Celui-là... Tenez... à droite... Là-bas... Regardez... Comment qu'il s'appelle ?.. *Au Mont Rose*... Qu'est même recouvert d'une si jolie peinture rose, qu'on dirait qu'on l'a faite exprès...

— Je ne vous y accompagnerai pas !..

— Ce n'est pas parce que Mademoiselle Près-du-Cœur est à mon bras maintenant, que vous nous refuserez... Allons...

— Je ne vous y accompagnerai pas !..

— Puisque c'est de bon cœur,... sans rancune,... elle et moi,... qu'on vous l'offre...

Et comme il persistait :

— Vous voulez faire le méchant... Tant pis... Vous resterez tout seul sous ces voûtes... Voilà tout... Comme vous vouliez tout à l'heure que j'y reste... Ça sera votre tour d'y patienter, jusqu'à ce que nous sortions de ce joli *Mont Rose*... Ce qui ne manquera pas d'arriver... Car il n'est pas comme votre *Mont Noir* là-bas... Il n'a pas deux sorties...

— Ce n'est pas possible !... se déchaîna l'infortuné, le voyant prêt à entraîner sa compagne... Vous ne ferez pas cela !... Vous ne me laisserez pas ainsi !... Je ne resterai pas tout seul, après avoir espéré être deux !... Vous ne me priverez pas de cette jeune fille,... de cette petite fille,... avec laquelle je comptais finir ma vie !... du moins la commen-

cer !... Vous m'autoriserez, comme je l'attends depuis des années,... depuis que je suis né,.. à l'emmener loin,... loin,... vers des pays de rêve,... où je demeurerai sans plus personne,... près d'elle,... à ses genoux,... mains jointes sous son regard,... tête penchée contre son cœur,... en tout bien tout honneur !...

— Et votre sœur...

— En tout bien tout honneur!... Vous ne savez pas... vous,... depuis tant de temps,... quand on a toujours vécu tout seul !...

— Blagueur...

— A quel point de dévotion!... de discrétion!...

— Vous êtes bien comme les autres...

— Non !... J'allais être heureux !... Il ne s'en fallait que de quelques secondes!... Je l'etais !... Et je serai toujours malheureux !...

— Fallait vous lever plus tôt,... opina sentencieusement le jeune homme.

— Je sais!... J'ai trop tardé!...

— D'autres, maintenant, se sont levés...

— Je ne peux plus l'empêcher!...

— On ne peut pas être et avoir été...

— Je n'ai jamais été!...

— Est-ce ma faute...

Et considérant, que, décidément, il n'y pouvait rien, il se disposait pour la deuxième fois à faire demi-tour avec la jeune fille, quand il le vit, d'un air si défait, si vieilli, soulever lamentablement son chapeau haute-forme, passer la main sur son front ravagé, dont les rides s'accentuaient, se creusaient, jeter aux alentours des regards si mornes, si découragés, que, apitoyé:

— Allons... Allons... Vous en faites pas... Grand père... revint-il le consoler, lui octroyant une série de tapettes amicales sur les omoplates, du genre de celles que lui-même lui avait si libéralement octroyées le matin. Puisque ça ne sera pas un mois,... six mois,... un an,... dix ans,...

qu'on vous la gardera, votre petite fille... Mais un quart d'heure,... une demi-heure,... une heure,... une heure et demie... Et que vous vous retrouverez son grand-père après...

— Que va-t-elle devenir, pendant que je l'attendrai sous ces voûtes,... murmurait-il désolé... Ma pauvre petite... Ma pauvre petite Près-du-Cœur !...

— Vous en faites pas... Grand-père... Elle demeurera près de mon cœur, à moi... Où peut-elle être mieux que près du cœur de son poilu,... c'est bien naturel,... de son petit poilu qui l'aime,... et qui est décidé à l'aimer toujours,... puisque le voilà son fétiche aujourd'hui ..

— Près du cœur de son poilu !...

— Elle s'y conservera jeune, pure, belle,... intacte surtout,... ça va de soi... Et ce qu'elle aura encore de baisers à vous donner quand elle vous retrouvera... Comme on en donne à ses grands-pères... qu'ont souffert...

— Des baisers !...

— On croit tenir son bonheur... Qu'est-ce que vous voulez... Il vous fuit... Eh bien, on se rappelle ses plaisirs passés. A votre âge, on en a tout de même une cargaison, un musée... Vous n'avez qu'à vous promener dans votre musée...

— Dans mon musée !...

— De vous y dire que, du moment qu'on croit le tenir, c'est déjà quelque chose... Que c'est même la seule chose... Qu'il faut bien se contenter du mensonge,... quand on n'a pas réussi à saisir la vérité...

— La vérité !..

— Allons... Puisqu'on vous répète qu'on vous la ramènera... Quoi !... votre petite-fille...

— Ma petite-fille !...

— La main... La main... Faut pas s'en faire... Faut jamais s'en faire... Vous en faites pas.. Vous en faites pas.. Vous en faites pas... Vous en faites pas... Vous en faites...

Et sur ce dernier « vous en faites... », il traversa à une vitesse folle la chaussée, enlacé amoureusement à la jeune fille, juste à l'instant où un rayon de soleil, crevant les nuages d'encre, englobait de sa projection les maisons environnantes, et que la pluie, comme par enchantement, cessait.

Mais en arrivant avec elle à la porte du susdit *Mont Rose*, voilà qu'il entendit derrière lui une course précipitée, haletante :

— Je ne veux pas !... Je ne veux pas !... lui criait aux oreilles son vieux rival dépité, furibond.

— Entrez avec nous, alors... Comme on vous le demandait tout à l'heure... Dépêchez-vous...

— Je ne veux pas !... persistait-il.

— Vous gênez pas... Vous voyez bien que vous ne nous gênez plus...

— Je ne veux pas !...

— Eh bien... N'entrez pas...

Et ouvrant la porte, il s'effaçait déjà, invitant la jeune fille à y passer la première, quand celle-ci, par une attention suprême :

— Gardez au moins mes roses de Noël,... se retourna-t-elle vers l'infortuné, lui tendant son bouquet.

Et de son sourire le plus délicat, le plus gentil, le plus exquis, de ce sourire qui l'avait déjà tant de fois conquis :

— Elles vous feront prendre un peu patience en m'attendant !... en m'attendant !...

MAURICE BEAUBOURG.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## LITTÉRATURE

Marcel Braunschvig : *Notre littérature étudiée dans les textes, I. Des origines à la fin du XVIIe siècle*, Armand Colin. — Denis Saurat : *La pensée de Milton*, Félix Alcan. — Marcel Lhéritier : *Tourny*, Félix Alcan. — Diderot : *Les bijoux indiscrets, réimpression complète d'après l'édition de 1833, avec clef, Introduction par Jean Hervez*, Bibliothèque des Curieux.

Des plumes inconsidérées ont attaqué avec violence l'université parce qu'elle s'efforçait d'ordonner le chaos de notre littérature et d'introduire, dans l'étude de celle-ci, une méthode scientifique. Elles l'accusèrent de substituer, dans l'enseignement, les procédés allemands aux procédés français, de remplacer le goût des idées générales par une tendance déplorable à l'exégèse et à la « fichomanie ».

Il ne conviendrait pas d'attacher à une dispute provoquée par des polémistes professionnels plus d'importance qu'elle n'en offre si les questions soulevées ne mettaient en présence deux systèmes d'enseignement. De ces deux systèmes, l'un prétend cultiver les esprits en les intéressant aux idées dites générales sans vérification préalable de celles-ci ; l'autre projette de les initier aux idées générales en les invitant à les dégager de la multiplicité des faits.

Nous avouons partager, en matière d'histoire et d'histoire littéraire, les inclinations du système que nous appellerons, si l'on veut, réaliste. Une idée générale ne saurait, à notre sens, être improvisée. Elle émane de la parfaite pénétration, c'est-à-dire de la pénétration scientifique d'un sujet. Or notre enseignement, aux siècles passés et singulièrement au XIXe siècle, qu'il fût sous la tutelle des prêtres ou des laïques, improvisa avec astuce des idées dont vainement on chercherait les bases. Il se contenta trop souvent, pour affirmer, de traditions verbales ou écrites, lesquelles ne résistent pas à la plus mince analyse. Agissant de cette sorte, il propageait l'erreur à tous les degrés, et les professeurs soucieux de la dignité de leur mandat éducatif s'en affligeaient.

Il devait donc se produire inévitablement une réaction. Des

hommes, en effet, se préoccupèrent de savoir si les faits juxtaposés les uns aux autres renforçaient ou disloquaient les idées jusqu'alors reçues sans examen, et ils acquirent la certitude que l'enseignement français, plus avide de gloire que de travail, s'était, à travers le temps, davantage ingénié à créer des légendes qu'à construire des vérités. Ils organisèrent donc leur réforme qui consista à remplacer le bavardage rhétoricien par la science bénédictine.

Les idées générales seront désormais, grâce à cette réforme, les confluents de mille sources documentaires. Elles seront abondantes comme des fleuves et non plus sujettes à être détournées, par la plus maigre objection, de leur cours normal.

On reconnaît déjà d'ailleurs les bienfaits de ce renouvellement. Aux littératures de mille frères ignorantins qui constituaient les plus florissants recueils de lieux communs, se substituent des ouvrages de haute valeur d'où le lieu commun est exclu. L'université sort peu à peu de sa coquille. Le professeur ne demande plus avec autant de zèle une inspiration au prédécesseur dont il occupe la chaire. Il va quêtant une lueur de vérité parmi les travaux des spécialistes qui, pendant de si longues années, s'essoufflèrent vainement à détruire les légendes. De sorte que les idées cataloguées, acceptées les yeux clos, propagées sans lassitude et jamais vérifiées tombent peu à peu pour faire place à des idées nouvelles enfin appuyées sur des documents originaux.

M. Marcel Braunschvig paraît appartenir au groupe des réformateurs. Dans **Notre littérature étudiée dans les textes**, il prétend mettre sous les yeux de ses élèves et du public une synthèse de manuel et de recueil et il y réussit. Ce volume représente un travail considérable d'information avertie et clairvoyante.

Pour écrire ce qui constitue, dans ledit volume, le *manuel*, M. Marcel Braunschvig a tiré sa matière d'une foule de travaux choisis avec soin parmi les meilleurs. Une bibliographie énorme montre, en appuyant ses dires, son désir de vérité. Ses certitudes sont ainsi consolidées par les arcs-boutants documentaires.

Il se garde d'influencer son lecteur, il le dirige seulement avec perspicacité à travers toutes les manifestations de la pensée et de l'art depuis le moyen-âge et, situant ces manifestations dans le milieu où elles se produisirent, il lui laisse le soin de dégager lui-

même de ses lectures des idées générales. Il lui offre, dans ce dessein, le recueil de tous les textes caractéristiques. Pour la première fois, mille petits auteurs, laissés dans l'ombre, assommés d'un mot par les solennels perroquets des époques antérieures, mais dont les œuvres reflètent une image de la société au sein de laquelle ils vécurent, figurent dans une littérature.

Cette littérature devient dès lors infiniment vivante, représentative des temps et des lieux. Le lecteur qui l'aura étudiée en retirera un profit certain et peut-être même le goût d'approfondir sa connaissance. Loin d'ânonner sur telle œuvre ignorée de lui les absurdités que lui inspiraient jadis des pédagogues l'ignorant de même, il exprimera une opinion circonstanciée. Ainsi bâtirons-nous des esprits originaux, ornés d'une culture réelle.

Tout n'est cependant pas à louer béatement dans le volume de M. Braunschvig. Beaucoup d'assertions se ressentent de son culte ancien pour la tradition. Des textes sont tronqués qui mériteraient d'être offerts dans leur intégralité. De ci, de là, on relève quelques erreurs de détail presque inévitables.

§

Le souci d'être vrai et de s'alimenter aux sources originales éclate aussi dans les thèses que, depuis quelques années, publient nos jeunes professeurs. Comparez les travaux universitaires de l'heure actuelle avec ceux que donnèrent, au milieu du XIXe siècle, les bavards qui firent du bruit en Sorbonne ou ailleurs, et vous aurez le sentiment de l'évolution qui s'est produite, et si celle-ci s'est produite dans le sens du progrès de l'intelligence française.

Une thèse que nous avons entre les mains, **La Pensée de Milton**, peut être considérée non comme une des meilleures à ce point de vue, mais comme un des bons produits des méthodes nouvelles. M. Denis Saurat l'a écrite avec le désir ardent de donner enfin une physionomie exacte de son héros. Il n'a pas ménagé sa peine, et le suivre dans l'investigation psychologique de cette âme si complexe est une occupation fort attachante.

M. Denis Saurat étudie d'abord la vie de Milton et le défend âprement d'être un puritain. L'histoire de cette formation mentale est présentée avec peut-être trop d'insistance parfois dans les détails, insistance qui a sans doute pour but de nous convaincre de l'importance de ces détails. Milton reçut une éducation de héros. Pas un instant ses parents ne doutèrent qu'il ne dût être

un grand homme et ils lui inculquèrent si profondément cette conviction qu'il s'en pénétra dès l'âge le plus tendre. Il était beau au physique et sublime au moral. Le talent lui vint à une époque où les autres jouvenceaux balbutient encore; mais ce que l'on discerne en lui de très net, dès la jeunesse, c'est un prodigieux amour de la liberté. S'il hait la religion catholique, il la hait surtout parce qu'elle cache un affreux pouvoir de domination.

Il n'y aura pas de plus profond socialiste que ce déiste convaincu et d'amant de la nature plus passionné que ce chaste pour qui la chasteté est une force. M. Saurat démontre que déjà, en pleine jeunesse, dans ses premiers poèmes : *Comus*, *Lycidas*, Milton formule les idées maîtresses de sa philosophie. Il le suit au cours des combats de plume qu'il livre tout d'abord, en presbytérien, contre l'épiscopat et la tyrannie de l'Eglise, puis contre les presbytériens et le roi, en faveur des Indépendants et de Cromwell qui se proposent d'instaurer en Angleterre le royaume des Saints. Cromwell ne devait d'ailleurs, pas plus que ses prédécesseurs au pouvoir, doter l'Angleterre de la liberté idéale que rêvait Milton. D'où la désaffection rapide de celui-ci pour son héros.

De ses tribulations et de ses expériences surtout personnelles, Milton devait dégager ses idées philosophiques et les généraliser dans ses œuvres poétiques et autres, au point de créer une ontologie, une cosmologie, une psychologie et d'avoir, en matière de religion et de politique, des concepts qui devancèrent singulièrement ceux de son temps. Nous regrettons que la place nous manque pour examiner comment il fut amené à construire son système cosmologique et métaphysique et quelles en furent les influences sur la pensée anglaise. Disons simplement que de l'étude de M. Saurat émerge un Milton d'une hauteur d'âme extraordinaire, un précurseur, une sorte de prophète en qui les temps modernes reconnaîtraient l'inspirateur de nos doctrines considérées comme les plus aventureuses. C'est par là surtout, plutôt que par ses inquiètes recherches sur les origines de l'homme et sur le concept de la divinité, plutôt que par son désir de substituer, dans les mobiles humains, la raison à la passion, qu'il attire notre curiosité et allèche notre sympathie. Sa largeur de pensée sauve la pompe un peu désuète de son style.

§

M. Marcel Lhéritier a consacré à **Tourny**, d'abord intendant de Limoges, puis intendant de Guyenne, deux volumes considérables, documentés avec une patience inouïe aux sources d'archives de dix départements. Minutieusement il a examiné l'œuvre administrative d'un homme qui fut, en toutes choses, et même dans la gravité du caractère, l'héritier le plus authentique de Colbert. Cette étude, remarquable en tous points, mériterait de rencontrer de nombreux lecteurs.

On n'imagine pas assez de nos jours quelle tâche formidable assumèrent, quand ils furent honnêtes et consciencieux, les intendants, représentants du roi en province. Police, justice et finances étaient leurs attributions principales, mais ils en avaient mille autres, car ils devaient participer dans une large mesure à la prospérité générale du pays et assurer, en outre, le développement graduel de leur généralité.

On peut affirmer que Tourny, soucieux de tout voir et de tout connaître, travaillant comme un bœuf de labour, ayant une haute idée de sa mission, fut l'un des artisans des plus avertis de notre relèvement économique. L'intendance de Turgot en Limousin fit, par son éclat, oublier la sienne; mais en Guyenne toutes les grandes villes lui sont redevables de leur magnificence et de leur richesse. Il y apporta l'hygiène, la bonne réglementation, la sécurité; il y remania sur des bases excellentes les administrations; il y reconstitua le commerce et l'industrie, et tout le système routier et fluvial qui, avant lui, était dans un état lamentable, lui dut sa réfection. Approvisionner le civil affamé et les troupes, combattre le paupérisme, contrôler les communautés, organiser la main-d'œuvre, créer des écoles, fonder des œuvres d'assistance, telles furent, en outre, les buts d'une activité jamais lasse. Ce grand serviteur du pays fut d'ailleurs souvent mal récompensé de son prodigieux labeur.

Il n'entre pas dans le cadre de cette rubrique de rendre compte de la besogne administrative de Tourny; mais nous pouvons dire que l'intendant de Guyenne ne se désintéressa pas de l'instruction publique. Il avait une tendance à confier l'enseignement à des congréganistes et jésuites, mais il ne résista pas aux vœux des communautés qui préféraient des régents laïques. Il encouragea la fondation à Bordeaux d'écoles de dessin, de chirurgie,

d'équitation et l'établissement d'un jardin botanique. Il fut admis à l'Académie de Bordeaux le 9 janvier 1744 et reçu par Montesquieu. Il choisit pour sujet de son discours d'entrée le reboisement et la culture des arbres, question qui lui paraissait des plus importantes et à laquelle il donna, dans la suite, une réalisation. Plus tard il soutint, pendant plusieurs années, Montesquieu étant devenu son adversaire, une terrible querelle contre cette Académie qu'il voulait, pour des raisons d'embellissement de la ville, déposséder de son domicile. Il devait avoir raison d'elle, et c'était justice, l'intérêt général devant passer avant l'intérêt particulier.

§

Tout a été dit sur les **Bijoux indiscrets** dont M. Jean Hervez nous donne une nouvelle édition. Au dire de Mme de Vandeuil, fille de Diderot, celui-ci aurait composé en quinze jours cet agréable roman libertin mêlé de critiques judicieuses sur les mœurs pour plaire à Mme de Puisieux, sa maîtresse, et lui offrir un présent de 50 louis. L'ouvrage ne se ressent nullement de la rapidité de l'élaboration. Il fourmille de traits et d'inventions charmantes, d'aimables persiflages que la clef rend plus piquants. Mais son sujet même, malgré l'adresse de l'auteur à varier les circonstances où les bijoux des dames commettent leurs indiscrétions, crée de la monotonie. Ces indiscrétions, d'ailleurs, sont fatalement toutes de même nature.

Ce roman, fait sur le mode des œuvres analogues de Crébillon, est loin de valoir, par le style, l'esprit et la profondeur de pensée, le *Neveu de Rameau*. Il est une fantaisie miroitante et sarcastique. Diderot n'a même pas songé probablement à en faire un pamphlet contre les femmes. Le bijou de sa propre maîtresse eût mal accueilli cette intention désobligeante.

ÉMILE MAGNE.

## *LES POÈMES*

Émile Verhaeren : *Toute la Flandre, I, les Tendresses premières ; la Guirlande des Dunes*, « Mercure de France ». — André Spire : *Poèmes Juifs*, « l'Eventail », chez Kundig, Genève. — Paul Valéry : *Odes*, figures et ornements gravés sur bois par Paul Véra, « Nouvelle Revue Française ». — René Ghil : *Œuvre, II, Dire des Sangs, III, Les Images du Monde*, tome deuxième, E. Figuière. — Ernest Raynaud : *Les Bucoliques et la Copa de Virgile*, interprétées en vers français, préface de Frédéric Plessis, Garnier frères.

Longtemps avant la guerre, Émile Verhaeren avait entrepris

d'exalter son pays natal, de chanter la grandeur farouche et la familiale simplicité de cœur de la Flandre, de mêler l'émotion tendre de ses propres souvenirs puérils aux images de la terre âpre, aux visions ardentes de ses révoltes et de son art pensif ou regorgeant. Les cinq livres qu'il écrivit dans ce sentiment, si l'on n'y joint les *Petites Légendes* publiées dès 1900, ont paru à Bruxelles, chez l'éditeur Deman, *les Tendresses Premières*, en 1904, *la Guirlande des Dunes*, en 1907, *les Héros*, en 1908, *les Villes à pignons*, en 1910, et *les Plaines*, en 1911. Déjà les réunissait un titre commun : **Toute la Flandre**, que leur conserve l'édition nouvelle au *Mercure de France*. Le premier volume vient d'être mis en vente, *les Tendresses Premières* ; *la Guirlande des Dunes*. Certes, il ne pouvait se douter, l'universel, fervent, tumultueux et volontaire poète, qu'il allait, si peu d'années plus tard, être amené à couronner cette série de poèmes en hommage à sa patrie par le recueil qu'il a appelé *les Ailes Rouges de la Guerre* ; mais quiconque a osé s'étonner devant l'attitude si nettement indignée que garda, en présence de la brutalité et du mensonge envahissants, durant les heures sombres, cet exalté adorateur de l'humanité entière, méprisant les barrières qui séparent les races, les nations, les castes et les préjugés sociaux, et brandissant (c'est un de ses mots favoris) comme une torche jamais éteinte sa foi en un avenir de paix féconde et d'universelle fraternisation, décèle qu'il l'a mal lu ou qu'il n'a pas compris son âme chaleureuse. Car c'est en raison même des liens qui rattachent son cœur au sol où les siens ont vécu et sont morts, c'est en raison des naïves croyances de son enfance, des jeux et des fiertés locales dont se sont nourries la force de son cœur et la flamme de ses rêves qu'il s'est élancé en frère vers les hommes des autres nations, a échangé avec eux les confidences de ses songes et de ses vastes espoirs, a cru leur franchise et leur désintéressement pareils et égaux à ce qui était devenu sa raison de vivre, d'aimer et de chanter, et il avait compris en eux, bien au fond d'eux tous, les hommes, ce sentiment unanime, profond et divers qu'il portait, lui, sincèrement, au fond de soi.

A-t-il proclamé — non, certes, jamais ! — que le fleuve sacré de sa Flandre fût le plus beau, le seul beau qu'on trouvât par la terre ? A-t-il prétendu que sa Flandre fût plus noble qu'aucune autre contrée au monde, ou que les hommes dont la gloire obscure

ou illustre l'a divinisée furent des hommes plus puissants ou plus magnanimes que ceux que célèbrent les autres peuples? Non, jamais! Il n'a jamais été patriote *contre* qui que ce fût; il n'a jamais été agressif, injurieux, ni exclusif. Il a choisi de chanter ce fleuve-là, parce que ce fleuve, l'Escaut, a nourri son imagination et fertilisé l'idée que, tout enfant, il s'est formée du monde. Il a chanté ce pays-là, la Flandre, parce que c'est celui dont il a senti croître, s'épanouir, en les fibres de son corps, la robuste volonté et la claire pensée, parce que c'est le pays qui lui a donné l'être, auquel, dès sa naissance, il a voué son amour, parce que c'est ce pays qui a déterminé sa manière d'être, de penser, de sentir et d'agir, parce qu'il s'est senti, de cœur et de cerveau, le frère de ses enfants glorieux ou inconnus, parce que dans le peintre de Bruges ou d'Anvers, parce que dans le communier de Gand ou d'Ypres, parce que dans les primitifs obstinés qui ont conquis sur la mer et les marais tout un territoire que leur labeur têtu a fécondé, parce que dans les pêcheurs de Coxyde, dans les petites gens vétilleux, ponctuels des « Villes à pignons » comme dans les laboureurs des plaines, il retrouve, perpétuellement dispersé, quelque chose qui est en lui, qu'il ne peut et ne voudrait s'arracher, et qu'il aime en eux précisément pour s'en être formé lui-même.

Or, cette affection naturelle dont il se sent ainsi pénétré jusqu'à la moelle, il la suppose, totale et aussi pleine, chez tous les hommes, dans tous les pays. Il respecte leur amour, il aime leur amour, il respecte et aime la présence en chacun de l'objet de cet amour de tous; il les en suppose tous pénétrés et exaltés; il les aime et les respecte en raison de cet amour, dont l'objet peut être différent, mais qui, par sa nature, son intensité, sa profondeur, égale et équilibre son amour, à lui. Tel est le fond d'attachement au sol, aux coutumes, aux légendes mêmes et aux souvenirs qui rend les hommes semblables et qui pour tous doit former le point de départ, le point d'exaltation commun d'où ils s'élancent vers un avenir magnifique et généreux.

> ... Ces souvenirs chauffent mon sang
> Et pénètrent mes moelles...
> Je me souviens du village près de l'Escaut...

et les ardeurs naïves, n'est-ce pas? vers la petite qui mourut jeune, et dont le poète entend encore la voix frôler son cœur, et

tout cet intérieur de la maison provinciale embaumée de l'odeur des fruits, et ce grenier mystérieux qu'emplissent des merveilles et d'où l'on voit, à la lucarne, se dérouler au loin la splendeur du monde mouvant et des blés, les visites furtives et attachantes au bon vieux horloger, les rues, la place et l'église, et ces pas, ces pas d'effroi et de terreur que, les volets clos, on entendait, le soir, retentir ou glisser sur le trottoir et la chaussée vers des buts inconnus ; ou bien encore, ces arbres tordus par le vent, ces dunes que le vent frappe et balaye, ces amours rudes et ces morts maussades sous l'œil du Christ au cimetière, Bruges avec la gloire de son beffroi, les ports silencieux et nostalgiques, l'attirance occulte de la mer, l'attachement à la glèbe de ceux de la ferme :

C'était si doux la vie en abrégé !
C'était si jeune et beau,
La vie, avec sa joie et son attente !

Et, en ces années où le cœur du grand Verhaeren s'approfondissait ainsi en tendresses et en doux souvenirs, sa joie radieuse et confiante, en même temps, bondissait de force et d'enthousiasme éperdu, dans les formidables poèmes de la *Multiple Splendeur*, 1906, et des *Rythmes souverains*, 1910 !

Les **Poèmes Juifs**, de M. André Spire, réédition, également ou plutôt choix à travers les recueils antérieurs d'un certain nombre de poèmes que l'inspiration, le sentiment, les aspirations, le mouvement même apparentent. « Ils essayent », selon l'avant-propos, « d'exprimer la réaction en face du monde moderne d'un homme qui n'a peut-être pas une seule croyance vraiment juive, mais qui, né de parents juifs dépendant eux-mêmes d'une longue lignée de juifs français, a passé toute sa jeunesse dans une province de l'Est de la France où il y avait encore un milieu juif pas trop décomposé, et une assez forte tradition juive... »

M. André Spire est juif, un peu à la façon dont le fut Henri Heine, dont l'est, en Angleterre, M. Israël Zangwill. Sans une croyance vraiment juive, il demeure attaché, par un lien de gratitude, par des habitudes d'éducation, par la sympathie, la pitié si l'on veut, un sentiment fier, ardent et farouche de la Justice envers une race, sinon opprimée, du moins méconnue, au culte des ancêtres, à la foi en des destinées meilleures que les Juifs, fondus parmi les autres peuples ou groupés irréductiblement en une nation nouvelle, peuvent s'ouvrir à eux-mêmes. Je vois là une sorte

de patriotisme qui n'est point tant éloigné du patriotisme d'Emile Verhaeren. Cependant, au lieu que chez le poète flamand l'hymne enthousiaste issu du sol natal mêle la ferveur de son amour à l'exaltation de tous les peuples, de tous les hommes, chez M. Spire c'est la stupeur et l'indignation d'assister durant les siècles à cette fureur d'oppression obligeant les siens à courber sous le joug un front asservi, quoique jamais il n'abdique rien de sa pensée et de sa certitude, c'est la stupeur et l'indignation qui l'emportent, à voir même parmi l'existence actuelle dont ils ont tant contribué à déterminer, à maintenir, à développer les formes matérielles et les tendances positives, se perpétuer cette haine inepte des Juifs et se survivre leur honte injustifiée et leur abaissement.

« Ecoute, Israël », s'écrie le Prophète suscité : « Ecoute ! Lève-toi ! Debout ! » Et il ironise, et sa bouche est amère d'invectives et de blâmes concentrés. Et l'élan, sans cesse retenu, de sa colère modèle le rythme de son verset au battement du sang dans ses artères.

Je chante, et quelquefois je pleure.
Mais ce n'est ni regret, ni remords.
C'est lorsque mon cœur déborde...

O création, puissance de la musique, qui est à tous, qui va partout ; quand on la suit, les yeux s'éclairent, on espère, plus un cœur n'est mauvais :

Et partez sur toutes les routes de la vie.
Chantez, bouches sauvées; chantez, bouches ravies;
Je vous délivre du Messie;
Chantez le sublime aujourd'hui...

« Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui ! »... Amour universel des êtres et des choses où se résume, en fin de compte, tant de mépris généreux : espoir, le Messie viendra à son heure; le Poète l'aura révélé, non moins que, à l'autre bout des spéculations méditatives, l'historien grave, sincère, vengeur, du vieux peuple de Dieu et de cet éternel et odieux antisémitisme, Bernard Lazare, dont nous saluons avec ferveur la mémoire évoquée au seuil de ces poèmes, auprès du nom d'Israël Zangwill, en même temps que le souvenir « du grand poète juif Henri Franck », et de tous ceux qui se sont voués, comme M. André Spire lui-même, au « relèvement de la dignité juive ».

**Odes,** trois grandes *Odes* de M. Paul Valéry, et d'avance,

émerveillement des lettrés, une hardiesse de création intellectuelle, une rigueur savante et souple de la facture sont assurées.

Les strophes d'ode, de l'invention en français, s'il dit vrai en son *Epistre au Lecteur*, de Ronsard, se déroulent selon une diversité prodigieuse et que maint poète, en tous les temps, s'est évertué à enrichir d'agencement de rythmes nouveaux. Mais plusieurs formes se sont transmises, intactes, d'un siècle à l'autre. Telle la strophe de dix vers heptasyllabiques ou octosyllabiques, dont, après Ronsard lui-même et Du Bellay, usèrent, non seulement, comme d'aucuns se l'imaginent, Boileau, Jean-Baptiste Rousseau, quelques le Franc de Pompignan, quelques Malfilâtre et Voltaire, mais aussi, entre autres lyriques incontestés, Théophile, Tristan, Saint-Amant, La Fontaine, Racine, et Lamartine, et Vigny, et Hugo, Gautier, Leconte de Lisle, Banville et encore Paul Verlaine lui-même avant Paul Valéry. La condition, c'est de soutenir jusqu'au bout le mouvement des strophes, et que chaque vers, empli de sens et de sonorité, forme un nécessaire élément du poème total. Paul Valéry n'a pas manqué à cette règle ; il semble qu'il se soit créé un instrument à la mesure de son inspiration, d'autant mieux ductile et plastique à ses doigts, que la matière qu'il y coule doit être résistante.

Magnifique et rare aventure intellectuelle, celle-ci. A quel moment de sa constante, volontaire, âpre, sublime montée vers l'exaltation pure de l'Idée suggérée absolue par le rayonnement essentiel de l'image, Mallarmé a-t-il négligé une sente à peine tracée ? Est-ce en disciple ? non ! Trop conscient et les yeux ouverts sur le péril et le risque, Paul Valéry s'y trace une route neuve, qui rejoindra l'autre peut-être, et la croise par endroits en des clairières de fête heureuse. La confiance aide les premiers pas, *Aurore !* que le poète fait dans sa raison ; il assiste à l'éveil de ses idées, et cherche au milieu d'elles le fruit frémissant de son propre désir. Plus tard, c'est un ange qui sur la table de son esprit apporte et pose la *palme* contenant et versant la lumineuse surprise de sa richesse lentement mûrie, depuis le secret des racines jusqu'à l'épanouissement porté par la sève dans le silence de l'azur. Instrument obscur, fatal et tourmenté des suprêmes et vierges révélations, *la Pythie* se tord d'horreur, d'angoisse sous la volonté des dieux et des prêtres; elle a beau faire, le destin s'accomplit, la force mystérieuse la dompte, elle « s'aventure

dans le futur », et c'est ainsi l'arcane dévoilé du saint langage, l'haleine de la sagesse, la voix auguste qui tonne de l'abîme inconnu qu'est toute la nature, à travers un corps vil et quelconque et qui s'ignore.

La poésie de M. Paul Valéry fréquente les hautains bocages et s'incline à des miroirs où se reflètent mieux les traits pensifs d'une méditation docte ou enthousiaste, que les fugitifs élans des sensations personnelles. C'est pourquoi, sans doute, elle s'accommode plus que toute autre de revêtir la solennelle ampleur des coupes traditionnelles et ne nous paraît ni singulière en ses accoutrements ni surannée. Mais aussi ne passera-t-elle pas avec les modes de la saison. Ce qu'elle montre et signifie garde, dès le sursaut de la naissance, un visage de jeunesse éternelle.

L'œuvre de M. Valéry pour n'être point nombreuse n'en est que plus ample dans sa rareté. Sachons attendre le volume promis où ses poèmes se grouperont, à l'en croire, prochainement et nous attachera en outre par la féconde diversité de sa manière et de sa pensée.

Je le confesse, en la poésie savante, profonde, comme la conçoit M. Valéry, je trouve une satisfaction complète qui me fait défaut devant la poésie scientifique de M. René Ghil. Il n'est point d'homme à qui il soit plus désirable, en égard à son patient et continuel labeur désintéressé, convaincu, qu'un hommage d'estime et d'admiration soit publiquement rendu. A l'heure de ses débuts, il s'est, après de profondes réflexions, après s'être nettement défini le caractère futur de son œuvre, et ses moyens et son but admirable, dirigé dans la voie choisie, sans un instant de doute, de recul, d'effroi. Et cependant s'il est un homme à qui n'ont point été ménagées les plus sottes plaisanteries, les injures, peut-être les menaces, sur qui une foncière incompréhension et l'ignorance se sont spécialement acharnées, certes c'est M. René Ghil. Quelle force de caractère il lui a fallu pour n'être point détourné, quelle certitude magnifique ! Et voici de son Œuvre le livre III, **les Images du Monde**, de la deuxième partie, *Dire des Sangs*, le neuvième tome de cette série méthodique. Pas plus que le système, le langage d'érudit scientifique, la versification bourrée de moellons d'idées malaxées d'éléments étranges, de sensations aiguës n'ont transigé. Mais les images rudes évoquent un monde comparable à ces mondes primitifs où se com-

plaît parfois l'imagination de J.-H. Rosny, par exemple, ou bien des allégements de brise multicolore par instants les assouplissent. Nul lecteur ne peut résister à la domination de cette œuvre insistante et compacte, mais quelque chose empêche qu'il soit satisfait. Souvenirs d'autres formes ? besoin de plus allègre fantaisie ? est-ce cela ? Dans une certaine mesure. Les pas pèsent sur la terre, enfoncent dans le limon originel, les mains construisent d'épais remparts de savoir abstrus et solide, les yeux se heurtent aux murs. La Poésie, que nous aimons et qui nous emplit la vie des parfums de son haleine, ouvre de lumineuses ailes et boit l'azur.

C'est dans les bocages aimables de Spa, que, en juillet 1914, M. Ernest Raynaud, assis non loin des fontaines, se mit à relire **les Bucoliques et la Copa de Virgile**, annotant distraitement, sans intention arrêtée, la forme rythmée qui, en français, pourrait rendre, le mieux à son gré, tels vers du poète latin. Il pensait d'autant moins à une traduction que, bien des fois, il avait répété sa « conviction que les poètes sont intraduisibles et qu'ils perdent, à être translatés, ce qui fait tout leur prix : leur musique et leur scintillement ». Repris par ses occupations, en temps de guerre très graves, à Paris, beaucoup plus tard, dans ses heures de loisir, jetant les yeux sur ses notes de Spa, il s'aperçut qu'il pourrait aisément donner au public non pas la traduction désirable qui n'existe pas, non pas une traduction à vrai dire, mais une interprétation propre à faire goûter au plus grand nombre un chef-d'œuvre dont, dans l'ignorance de la langue latine, on ne saurait pénétrer le charme et les délices.

Mieux que moi M. Raynaud se rend compte, pour m'arrêter à un vers entre tous classique, que :

Et l'ombre en dévalant s'allonge des coteaux

rend de façon très réduite l'image virgilienne :

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.

Mais, ce qui apparaît inexplicable, c'est que, dans ce format réduit, adapté à notre versification, souvent à notre manière accoutumée de dire et de penser, avec un agréable relief de tons chers aux Renaissants, cette interprétation des *Bucoliques* ne les trahit jamais, elle en conserve comme le parfum concentré, elle en indique, sans l'épuiser, le genre de beauté aux ignorants

et même elle en facilite la lecture, elle en aide la lecture aisée à de plus avertis. Je ne dirai pas à M. Raynaud que son œuvre porte le caractère du définitif. Il aurait raison de ne pas me croire. Il est même loisible de préférer à ces *Bucoliques la Couronne des Jours* ou les *Deux Allemagne,* mais néanmoins, et c'est à quoi se bornait son désir, il se montre ici, en même temps qu'un latiniste mieux qu'estimable, bon poète encore et interprète habile autant qu'avisé de Virgile.

ANDRÉ FONTAINAS.

## PHILOSOPHIE

Jules Payot : *Le Travail intellectuel et la volonté,* Alcan. — Paul Lapie : *Pédagogie française*, Alcan. — Le Dr Georges Beauvisage : *Maintenant...! réformons l'éducation nationale* ; E. Figuière. — F. Queyrat : *L'Emulation et son rôle dans l'éducation*; Alcan.

Vers 1890, M. M. Barrès formulait la constatation suivante : « La discipline universitaire a cet inconvénient de former des esprits qui, durant toute leur vie, seront épouvantés et scandalisés si l'on contredit un penseur considéré, un sous-préfet ou un gros propriétaire dans son canton... (1) » — Où allons-nous et va-t-on mettre le cœur à droite ? Voici qu'un notoire universitaire donne l'exemple de l'indépendance, voire de la hardiesse critique et s'exprime sans ménagement sur le compte de notre bienheureux système pontifical. M. Payot n'est pas seulement un administrateur expérimenté, un savant théoricien de la pédagogie ; il est plus et mieux que cela : un observateur avisé des réalités sociales ; il possède et exerce dans sa plénitude cette qualité à laquelle se reconnaît, selon Carlyle, l'homme de valeur : l'absence de crainte ; c'est une intelligence véridique et non vulpine, une intelligence qui ne ruse pas.— Chose rare chez un éducateur, l'habitude des abstractions idéalisatrices n'a pas oblitéré en lui le sens du réel et l'optimisme de commande ne l'a pas rendu imperméable aux plus criantes évidences. S'il y avait beaucoup d'éducateurs comme lui, ce mot *d'éducateur* qui, prononcé avec l'emphase qu'on sait (on en a plein la bouche), déclanche irrésistiblement le réflexe du sourire, ce mot un peu comique perdrait sa nuance déplaisante.

Il y a deux parts à faire dans le livre de M. Payot : celle du

(1) M. Barrès : *Toute licence sauf contre l'amour* (note au chapitre I)

pédagogue et celle du sociologue ; la seconde plus intéressante encore que la première, à mon sens.

**Le Travail Intellectuel** fait suite à l'*Education de la volonté* du même écrivain et se réfère à la même psychologie. Cette psychologie, dynamiste d'intention, est mécaniste de fait ; je veux dire qu'elle se fonde sur une conception mécaniste de la vie mentale et une assimilation des lois mentales aux lois physiques. Le grand moyen d'action mis en œuvre par M. Payot dans son entreprise de direction intellectuelle est l'utilisation de l'automatisme psychologique. C'est à cette formule que reviennent ces ingénieux symboles : « l'Incorruptible Çomptable » (l'automatisme psychologique en tant qu'il inscrit au compte de l'individu tous les efforts et toutes les défaillances, toutes les réussites et tous les échecs ; — « l'Organisation des Trébuchets » (l'automatisme psychologique fonctionnant sous la forme d'un piège à idées, piège constamment tendu dans le cerveau de l'homme hanté d'un problème ; piège infaillible et qui ne lâche jamais sa capture ; — « le Bassin de Décantation » à la fois tiroir où l'on jette des notes et documents d'inégale valeur et réservoir mental, appareil de filtrage intellectuel qui accomplit silencieusement les besognes préparatoires au grand effort intellectuel : le travail de production. Cette psychologie unit les avantages de l'esprit de géométrie et ceux de l'esprit de finesse. Elle soulève maint problème nouveau ; celui par exemple (posé aussi par Ostwald (1) du criterium auquel reconnaître les esprits de valeur ; mais surtout elle nous est un réconfort aux heures d'abattement. Elle nous renseigne sur le caractère illusoire de cette sensation de fatigue, bien connue des neurasthéniques, qui nous écarte, dès le matin, de la table de travail. Les suggestions, préceptes et recettes de M. Payot ne seront jamais assez méditées par le travailleur intellectuel. — C'est au point de vue théorique que nous formulerons quelques réserves. La psychologie de M. Payot nous paraît mécaniser un peu trop la pensée et l'impersonnaliser, en voulant forcer parfois l'allure native d'un esprit. Je songe à ce que M. Payot dit de Flaubert et de ses musardises. Que d'heures a perdu ce grand flâneur ! heures qu'il disait et croyait remplies d'un labeur écrasant, mais dont le plus clair s'écoulait en rêvasseries, en ruminations d'une épithète... Que de temps perdu !

(1) Ostwald : *Les Grands Hommes*.

s'écrie M. Payot et quelle œuvre n'eût pas réalisée Flaubert s'il eût mieux employé son temps !... Est-ce sûr ? J'en doute fort. Flaubert sans ses flâneries ne serait plus Flaubert ; c'était sa manière à lui de travailler... Je crois que les rythmes fondamentaux d'un individu, rythmes intellectuels comme rythmes respiratoire, nerveux, etc., sont donnés avec sa constitution et inchangeables. Un lent reste lent ; un flâneur reste flâneur ; il ne travaille que dans les limites et sous la condition de sa physiologie ; mais dans ces limites et sous cette condition même, les préceptes de M. Payot peuvent être d'une réelle efficacité... Enfin il y a toujours le grand reproche que soulève toute tentative d'éducation du vouloir : le reproche de cercle. Pour vouloir, il faut faire effort; pour faire effort, il faut vouloir. « Le véritable excitant de la volonté, dit M. Payot, c'est l'effort vigoureux »... mais comment donner cet effort si la volonté fait défaut ? C'est l'éternelle histoire de l'œuf et de la poule...

Mais la partie la plus curieuse du livre concerne la psychologie sociale et particulièrement la psychologie de l'administrateur. — Les administrateurs ! M. Payot les connaît ; il est de la maison ; il les connaît et les croque sur le vif. Quel universitaire n'a rencontré au cours de sa carrière le proviseur ci-dessous portraituré : « Il juge les actes de ses subordonnés à travers ses sympathies et ses antipathies du moment. Il est incapable de faire abstraction de ce qui le touche personnellement. Les mêmes fautes sont jugées par lui insignifiantes ou graves suivant que la personne qui les a commises lui plaît ou non. Les services rendus par un fonctionnaire sont importants ou médiocres suivant la cote de l'instant. » Ou cet autre chef dont voici le signalement : « C'est une laideur de beaucoup de nos administrations que les chefs aient de leur rôle une conception policière et que, loin de considérer leurs subordonnés, même les plus consciencieux, comme des collaborateurs à soutenir résolument, ils essaient uniquement de les prendre en faute et de les rabaisser, au détriment du service. » Quel esprit un peu au-dessus de sa situation n'a éprouvé les effets de ce sentiment spécial pour lequel M. Payot a trouvé une formule lapidaire : « La malveillance que ceux qui ont le pouvoir sans l'influence témoignent d'ordinaire à ceux qui ont l'influence sans le pouvoir. » Avec quel agrément et quelle justesse à la fois M. Payot raille le respect administratif des « précédents » si

commode à l'incurie et à la paresse et, dans les notes, au parti-pris ! Notons aussi des constatations désobligeantes peut-être, mais utiles à connaître : la baisse des études, la facilitation du baccalauréat, avec les inconvénients sociaux qu'elle entraîne, notamment le danger des médecins et des avocats insuffisants, sans parler de la prime à la vanité des familles encouragées à diriger vers les études de bons jeunes gens « qu'un strict discernement de leurs capacités natives eût péremptoirement désignés à l'aunage des étoffes ou au terrassement (1) ». Aberration d'autant plus regrettable que l'aunage des étoffes et le terrassement nourrissent leur homme, tandis que les études... Preuve presque incroyable d'indépendance d'esprit, M. Payot ose parler sans faveur de la grande valeur du jour : les sports. Il ose écrire : « Le jeu et les sports ne sont que des moyens puérils de le satisfaire (le besoin d'activité). » — Parole sacrilège et qui range M. Payot à côté des plus audacieux blasphémateurs de l'histoire. — Les sports et l'engouement pour les sports scolaires, qui en fera la psychologie ? Le sport est égalitaire ; grâce aux sports il n'y a plus de cancres ou du moins le cancre cesse d'être un cancre et devient un as... Et puis le sport est le complice sournois de l'esprit politicien : il est la forme contemporaine de cet enrégimentement de la jeunesse que Barrès, vers 1885, dénonçait dans les associations d'étudiants...

La vie politique n'est pas omise par M. Payot. De sagaces observateurs ont noté ce fait : le renversement des mécanismes de sélection en démocratie. La démocratie sélectionne à rebours ; elle fait arriver les roublards, les intrigants, les praticiens du système D. M. Payot reconnaît ce fait et regrette que nos ministres ne s'attachent pas à la tâche essentielle qui leur incombe : la sélection des intelligences de valeur pour s'en entourer. Oui : mais voilà le chiendent ou plutôt voilà le cercle. Pour que nous ministres reconnussent les hommes de valeur, il faudrait qu'ils fussent eux-mêmes des hommes de valeur, et... La disparition automatique des hommes d'intelligence et de caractère ou leur relégation dans les sixièmes dessous, en d'autres termes, l'élimination de l'élite, voilà la vraie cause des décadences. L'empire romain en est mort et aussi le tzarisme... Crions casse-cou à la démocratie.

(1) Romain Coolus (cité par M. Barrès, *Toute licence sauf contre l'amour*).

M. Lapie se réclame, comme M. Payot, de la psychologie intellectualiste. Mais c'est à peu près le seul point de contact entre ces deux théoriciens de l'éducation. Ni leur objet, ni leur point de vue ne sont les mêmes. M. Lapie se renferme strictement dans la science pédagogique. Il en fait l'historique, en pose les principes psychologiques et en caractérise les méthodes,

L'historique de la question l'amène à l'antithèse de la pédagogie autoritaire et de la pédagogie libérale. — A cette antithèse n'en pourrait-on substituer ou plutôt superposer une autre : celle de la culture matérielle et de la culture formelle? Cette dernière, préconisée par les jésuites, avait du bon, à la condition de ne pas entendre par *forme* une apparence, une façade plus ou moins élégante, mais de prendre ce mot *forme* au sens aristotélique d'*acte*, d'énergie intellectuelle, de cette énergie intellectuelle dont parle M. Payot, qui ne consiste pas seulement à apprendre ni même à comprendre, mais à réagir sur les choses apprises et à leur imposer un ordre et une unité personnelle : la faculté du *lucidus ordo*. C'est cette qualité classique, vrai criterium de la valeur d'un esprit, que visait la culture formelle et que tendait à promouvoir la composition française telle qu'elle était pratiquée autrefois. Malheureusement la composition française a perdu le primat dans les examens et, par suite, dans les études. Nos programmes touffus, dispersifs et exerçant surtout la mémoire, favorisent la culture matérielle, la multiplicité confuse des connaissances au détriment de la force de l'esprit, de la culture formelle.

Les principes psychologiques de la pédagogie de M. Lapie se réfèrent à la loi intellectualiste de la force des idées dont M. Lapie déduit d'importantes conséquences parmi lesquelles cette règle de la pédagogie contemporaine qui nous invite à énoncer nos préceptes en termes positifs plutôt qu'en termes négatifs, à donner des ordres plutôt qu'à formuler des prohibitions, à dire : « Faites ceci » plutôt que : « Ne faites pas cela ». Déduction aussi ingénieuse qu'exacte et pratiquement vérifiée. — En fait de procédés pédagogiques, M. Lapie recommande la méthode intuitive ou directe, active, interrogative, collective, c'est-à-dire requérant la participation et comme la collaboration de toute la classe. Directions excellentes de tout point.

M. le Dr Beauvisage, dans son livre : **Maintenant !... Réformons l'Education nationale**, préconise, lui aussi, la

méthode intuitive ou suggestive, mais appliquée d'une façon un peu spéciale à l'enseignement des tout jeunes enfants. L'auteur pose en principe l'existence d'une différence essentielle entre la psychologie de l'enfance et celle de l'adolescence. Et cela est peut-être vrai. « L'enfance, dit-il, est l'âge analytique ou d'observation concrète, l'adolescence est l'âge synthétique ou de généralisation abstraite. » En conséquence, la première période de l'éducation intellectuelle, jusqu'à 8 ou 10 ans consistera en leçons de choses ou leçons d'observation auxquelles se joindront des conversations et interrogations réciproques, le langage, l'élocution, la description et la narration orales, le calcul mental, le travail manuel, le modelage et le dessin, tout cela portant sur des choses vues, entendues, touchées, maniées et comparées, soit à l'école, soit en promenade. La lecture sera remise à plus tard ; la grammaire sera supprimée ; l'histoire sera enseignée à l'envers ; c'est-à-dire qu'au lieu de descendre le fil des temps écoulés selon une chronologie abstraite et incomprise de l'enfant, on remontera avec lui le cours des événements (pas très loin, au besoin jusqu'au XVIII[e] siècle seulement) en partant des faits actuels et locaux auxquels viendra s'ajouter à l'occasion l'exposé de quelques faits qui se sont passés autrefois dans le pays et dont on retrouvera et montrera à l'enfant les traces visibles et tangibles dans la localité (monuments, ruines, etc.) ; le tout subordonné à l'enseignement civique. — En dépit de pas mal de truismes et de préjugés homaisiens ou politiciens, ce petit livre se recommande par une certaine bonhomie et finesse d'observation. L'auteur confond les genres : intelligence et caractère et croit à tort à une influence de l'éducation intellectuelle sur le caractère,

L'Emulation a une mauvaise presse parmi les pédagogues contemporains qui obéissent en cela aux préjugés égalitaire, kantien, etc. M. Queyrat se montre meilleur psychologue en réhabilitant ce mobile puissant et légitime des actions humaines. Très spirituellement il montre les contradictions cocasses où tombent les adversaires de l'émulation. Les mêmes qui suppriment les récompenses scolaires maintiennent et poursuivent avec âpreté les décorations et autres distinctions honorifiques. Les mêmes qui ne veulent plus du concours général applaudissent aux grands matches sportifs qui sont les concours généraux du genre.

La raison profonde de l'hostilité contre les compositions, prix, concours, etc., c'est que ces sanctions scolaires sont la seule circonstance de la vie dans laquelle la justice distributive joue véritablement. N'est-il pas antisocial de faire naître dans l'âme de l'enfant un sentiment de justice destiné, au sortir du lycée, à être bafoué constamment dans le train ordinaire de la vie et à être régulièrement tenu en échec par nos grandes valeurs démocratiques : le système C (système des Camarillas) et le bienheureux système D ?

GEORGES PALANTE.

## *SCIENCES MÉDICALES*

Dr Edouard Laval : *La maladie et la mort du général Galliéni*, Perrin. — Médecin-Major A.-H. Millet : *Au Maroc ; ce que tout officier ou médecin doit savoir*, Lavauzelle. — Dr Cabanès : *Mœurs intimes du passé* (6e série), Albin Michel. — Dr Maniguet : *Un Empirique lyonnais : Philippe*, thèse, Lyon 1920. — Dr Binet-Sanglé : *Le Mystère des Monstres Doubles*, Vigot. — Dr Jean Ségala : *Le rôle des Emotions dans les asthénies de guerre*, thèse, Lyon 1920.

Un premier sentiment de gêne quand on ouvre le livre du Dr E. Laval sur **la Maladie et la mort du général Gallieni**. Cette mort est si récente, la personnalité si vivante et si « actualisée » encore par la publication de ses mémoires, qu'il faut se défendre contre la pénible impression de violation du secret professionnel. Mais les grands hommes ont cet inconvénient que rien d'eux ne saurait être secret. Nous avons su dans tous ses détails la maladie de Waldeck-Rousseau et les quotidiens ont multiplié les dessins anatomiques de ses organes ; l'univers entier a appris que si M. Clemenceau possède tant d'esprit, c'est qu'il n'a plus de prostate, subtilisée par le Prof. Gosset. Il est donc de toute nécessité que nous sachions que Gallieni était considérablement gêné par l'hypertrophie de la dite glande, que lui extirpa le Dr Marion. Le Dr Laval ne fait que devancer l'histoire ; tôt ou tard, un « cabinet secret médical » se serait occupé des organes urinaires d'un des vainqueurs de la Marne ; et, en attendant, les légendes auraient germé. N'avait-on déjà pas dit que Gallieni avait été tué d'un coup de revolver par un général mécontent.

Le médecin de Gallieni espère qu'après la lecture de son livre, « on verra se dresser plus grande encore, s'il se peut, la silhouette de ce grand soldat ». Son espoir se réalise en partie seulement ;

nous n'aimons pas voir en effet les statues malades, surtout de rétention et de dysphagie urinaires... qui n'ont pas encore les avantages littéraires de la tuberculose. Lorsque Gallieni se plaint de ses dures souffrances, lorsqu'il dit : « Réellement avoir une prostate et être ministre de la Guerre, cela ne marche pas ensemble », lorsqu'il se laisse aller à la boutade : « J'aimerais mieux être garçon d'amphithéâtre », lorsque, buvant un bol de tisane, il dit à la sœur : « Laissez-moi commander le mouvement », lorsqu'il fait appeler un homœopathe, lorsqu'il veut, pour prouver son énergie, revenir « debout » de la salle d'opération, lorsqu'il exprime ses idées arrêtées sur le régime végétarien, il prend plutôt une figure de vieux chef très fatigué, un peu figé, un peu geignant... à juste titre, qui courbe sa silhouette contrairement à ce qu'espère son médecin. Et ainsi, quand nous fermons le livre, se confirme la crainte que nous avions en l'ouvrant : que ce grand homme est encore trop vivant pour qu'on le déshabille. Il fallait attendre qu'il eût la rigidité du marbre.

§

Le médecin-major H. Millet, que nous avons eu personnellement le plaisir d'apprécier en 1918 en Champagne, nous dit, avec beaucoup de bonhomie et de clairvoyance, **ce que tout officier ou médecin doit savoir, au Maroc**. Il faut, au départ, se faire vacciner contre la variole et contre la typhoïde ; il faut se munir de quinine contre le paludisme ; d'émétine et de sérum antidysentérique contre la dysenterie... et de néo-salvarsan contre la syphilis. Cette « avarie » est si fréquente au Maroc que H. Millet peut écrire : « Je ne connais pas de questions indiscrètes à poser aux consultants ; une jeune femme ne rougira pas, parce que vous lui demanderez si elle a eu la syphilis. » « Mâloum », bien sûr ! vous répond-elle, étonnée de cette question ; c'est tellement extraordinaire de ne pas l'avoir. La côte marocaine et l'intérieur sont aussi riches de blennorrhagies, de chancres mous et de véroles, mais les demi-mondaines de la côte sont plus dangereuses encore que les femmes de l'intérieur. « Les indigènes de l'intérieur sont aussi contaminées, mais au moins vous le savez *de visu*. »

Le juif est intéressant au point de vue médical :

Il vient peu à l'infirmerie indigène, a peur du bistouri, des injections variées ; ça dépend, du reste, des villes et des infirmeries. A très sou-

vent du favus, et vous ne lui ferez pas couper son « goussal » pour un empire. En clientèle civile, très intéressant au point de vue pécuniaire; paye en discutant terriblement, mais, ayant toujours peur de mourir, vous fait appeler en toutes circonstances et toujours d'urgence; vous arrivez, toute la famille est en pleurs pour une babiole. Dans les familles riches, excellent client, à condition que vous ayez une patience angélique.

Le livre de H. Millet est d'une lecture agréable d'un bout à l'autre, et certains détails sont savoureux. C'est ainsi que le rôle de l'épousée à l'heure de « l'enfin seuls ! » n'est généralement pas drôle ; le mari cherche avant tout à prouver son indomptable vigueur et, si sa... victime est trop douillette, on la ligote. Le mari, ou des vieilles, au moyen d'une grosse corde de laine qui sert normalement à entraver les chevaux pour leur donner l'habitude de marcher l'amble, ficelle les poignets de la mariée sur ses cous-de-pied, passe le plein de la corde derrière la nuque et bascule la femme en position d'examen gynécologique, dans l'impossibilité de se défendre. « Pour qu'une femme ne soit plus considérée comme vierge, il faut qu'elle ait eu au moins trois rapprochements sexuels. » Heureuse coutume qui augmenterait singulièrement le nombre des « virginités » chez nous !

§

La sixième série des **Mœurs intimes du passé** est consacrée par l'infatigable et savant docteur Cabanès au cérémonial de la saignée dans l'Histoire, à la naissance de l'enfant, au fouet instrument d'éducation et de répression.

Nul ne connaît l'inventeur de la saignée, sauf ce bon crédule d'Ambroise Paré qui en attribue la paternité à... l'hipopotame.

Oyez !

L'hippopotame (qui est un cheval de la rivière du Nil), écrit Paré *nous a enseigné la phlébotomie*, lequel estant de nature gourmand et glout, se sentant aggravé de plénitude de sang, se frotte contre les roseaux rompus les plus piquans, et s'ouvre une veine de la cuisse, pour se décharger tant que besoin lui est, puis se vautrant dedans la fange, s'estanche le sang.

Cabanès nous raconte que Thémistocle aimait si éperdument une de ses esclaves que, lorsqu'on la saignait, il se lavait le visage avec le sang qui coulait des veines de sa bien-aimée. Que voilà un joli sujet de concours pour prix de Rome !

La saignée au moyen-âge et plus tard fut appliquée avec frénésie ; les maris faisaient saigner leurs femmes coléreuses ; les religieuses s'y soumettaient à des périodes, déterminées jusqu'à l'heure, et la garde qui veille n'en défendait pas les rois. On saignait à tout instant l'enfant à la mamelle et le vieillard le plus décrépit. Louis XIV avait une frousse terrible, se trouvait mal, mais n'osait échapper à la règle. Mme de Sévigné, qui venait de perdre le chevalier de Grignan, mort de la petite vérole, écrivait, le 10 février 1672, cette phrase délicieuse : « Il a été rudement saigné : il résista à la dernière qui fut la onzième ; *mais les médecins l'emportèrent.* » Au XVIIIe siècle, une réaction se produisit, puis Broussais remit la saignée à toutes les sauces, si bien qu'après lui la proscription fut absolue. Il semble que depuis quelques années la méthode des émissions sanguines se relève du discrédit dans lequel elle était tombée ; on y revient dans les cas d'éclampsie, d'œdème pulmonaire, d'anémie, de pneumonie, etc...

Les usages et coutumes disparus concernant l'accouchement et l'enfant sont l'objet de trois chapitres très denses dans le livre de Cabanès. Le luxe et la coquetterie déployés à l'occasion de l'accouchement étaient très grands. C'est à la Renaissance qu'on fit parade de la plus grande magnificence; l'Italie gardait le pas sur la France. L'auteur nous cite une anecdote caractéristique.

Lorsque le roi Charles VIII descendit en Piémont, entre autres spectacles qu'on supposait de nature à l'intéresser, on lui présenta la reproduction d'une chambre d'accouchement d'une somptuosité inouïe. Le ciel du lit était de fin drap d'or vert ; l'étoffe des rideaux, de damas peint ; le reste, cramoisi. L'accouchée portait un vêtement violet et blanc avec des manches de velours rouge, doublées de martre zibeline ; elle était ornée de quantité de bagues et de pierreries de toutes sortes, gros diamants, turquoises, cornalines, perles de prix ; à côté d'elle, se voyaient deux coussins en étoffes d'or, garnis aux coins de houppes et de boutons, et frangés de perles. Tout autour se tenaient « dames sans nombre, à faces angéliques », habillées de drap d'or et de satin, « le corps troussé frisquement de velours », ayant, elles aussi, de gros diamants et des saphirs.

Contre ce débordement de luxe, lois et règlements restaient impuissants car, comme le dit le proverbe toscan : *l'uomo fa le leggi, la donna i costumi* : les hommes font les lois, les femmes font les coutumes. Les plats ou « plateaux d'accouchées », dans lesquels on apportait les mets et les présents offerts aux femmes

en couches, ont été décorés par les plus grands artistes : Masaccio, Benozzo Gozzoli, Giorgio Andreoli et même Raphael et Jules Romain qui ont aussi fourni des dessins pour des vases de majolique.

Le nouveau volume de Cabanès viendra, automatiquement, prendre sa place dans la bibliothèque des nombreux fidèles de l'érudit historien de la médecine.

§

Le 2 août 1905 mourut, millionnaire, à l'Arbresle, le célèbre **empirique lyonnais : Philippe**, auquel, sur les conseils de son éminent maître, le professeur Etienne Martin, le Dr Maniguet a consacré sa thèse inaugurale. Philippe ne fut ni un grand homme, ni un grand médecin, mais un paysan ignorant et habile qui sut profiter de la crédulité du milieu dans lequel il vint s'installer et en imposer comme s'il fût un inspiré de Dieu. Le travail de Maniguet est une excellente contribution à l'étude de l'influence des Empiriques sur les malades. Il met à jour la crédulité extraordinaire des débiles et l'action de l'hétéro-suggestion sur la guérison de nombreux syndromes. Les charlatans d'aujourd'hui, les faiseurs de miracles de jadis, débutent sans s'illusionner, *puis les succès qu'ils obtiennent finissent par les convaincre de l'utilité de leurs procédés empiriques*. Ainsi grisé par sa réussite, Philippe prit une haute idée de sa personnalité, au point qu'il n'hésita pas à aller à la Cour de Russie, en plein inconnu. Il eut vite une grande influence dans ce milieu morbide. Pour commencer, nous dit Maniguet, il fut nommé simplement à un grade équivalent à celui de général de division, avec le droit de porter l'uniforme et — faveur insigne — celui de pénétrer à toute heure dans les appartements impériaux sans se faire annoncer. Il conseillait le Tsar en toute politique et, lors de la guerre russo-japonaise, il fut au courant de tout.

§

Dans une curieuse étude sur **le Mystère des Monstres doubles**, le Dr Binet-Sanglé démontre que la monstruosité composée et l'inversion splanchnique sont des phénomènes de régression.

§

Nous avons lu avec émotion la très remarquable thèse que le Dr Jean Ségala, médecin militaire, vient de soutenir devant la

Faculté de médecine de Lyon sur **le Rôle des émotions dans les asthénies de guerre** (1). Nous y avons retrouvé le reflet d'idées qui nous sont chères et qu'il nous plaît de voir complètement adoptées par un médecin qui demeura sans cesse parmi les combattants et sut finement les observer. Ce précieux travail prouve, une fois de plus, que l'émotion, par toutes ses modalités, peut, trop vive ou trop répétée, créer la névrose et même la psychose.

Emotion-choc ou petites émotions longuement renouvelées, dit M. Ségala, épuisent la réserve d'énergie accumulée dans le système nerveux, diminuent la *tension énergétique* et font essentiellement de nos malades des épuisés qui ressemblent aux neurasthéniques hypotendus de Maurice de Fleury.

Sur le fond d'asthénie psychique, conséquence de l'épuisement émotionnel, se développent très fréquemment des états anxieux dont l'étiologie émotionnelle semble bien évidente.

Asthénie simple, ou asthénie compliquée de raptus anxieux, sont à la base de bien des délits militaires : peur morbide, fugue, abandon de poste, etc... Le médecin militaire expert doit donc, dans certains cas, rechercher l'existence ou non de l'origine pathologique de ces délits.

Et le Dr Jean Ségala d'ajouter :

Cette action des émotions de guerre sur le psychisme de soldat, en particulier sur son énergie et son esprit d'offensive, doit être désormais connue des chefs, la culture et la conservation de l'esprit d'offensive et de résistance des troupes étant un des points les plus délicats du commandement.

Nous sommes, on le devine, particulièrement heureux de voir peu à peu devenir classiques des idées que nous avons d'abord timidement exposées dans notre livre sur *le Courage*, puis, de façon très précise, dans notre ouvrage sur *le Cafard* et dans plusieurs communications faites devant la Société médico-psychologique et la Société de Médecine légale sur *la Peur morbide*.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Joseph Barthélemy : *Le vote des femmes*, Alcan. — Marthe Borély : *Appel aux Françaises*, Nouvelle Librairie nationale. — Ferdinand Gros : *L'Assurance, son sens historique et social*, Editions du B. D. F., 124, rue de Provence. — Gabriel Darquet, Ferdinand Gros, Henri Clouard et Gilbert Maire : *Le Producteur*, 10, rue Geoffroy-Marie. — Memento.

C'est un gros volume in-8 de plus de 600 pages petit texte que

(1) Toulouse, imprimerie Veuve Bonnet, 2, rue Romignières, 1920.

M. Joseph Barthélemy a consacré au **Vote des femmes** et c'est avec justice que l'Académie des sciences morales et politiques a récompensé ce consciencieux et précieux travail. La question du féminisme politique est d'ailleurs à l'ordre du jour et le livre sera lu par tous ceux qui veulent se faire sur elle une opinion documentée. Comment les femmes qui ont le droit de vote usent-elles de ce droit ? Quelle est l'influence de ce droit sur leur condition à elles et sur les conditions générales ? A toutes ces questions M. Joseph Barthélemy répond avec précision et modération : « Rayez, d'abord, dit-il, tous les noirs pronostics des adversaires du suffrage des femmes ; prenez ensuite les prophéties optimistes de ses partisans, opérez une réduction de 95 o/o et vous serez tout proche de la vérité. Voilà le résultat de cette longue enquête. » Donc, de ceci il résulte que le vote des femmes n'a aucun gros inconvénient, mais qu'il n'a que de très petits avantages, et la question est alors de savoir si le feu nouveau vaut la chandelle, s'il est permis de parler aussi irrévérencieusement.

En ce qui me concerne, je dirai : Pourquoi pas, si les femmes le veulent ? — Mais elles ne le veulent pas, me répondra-t-on, sauf une minorité où les hurluberlues sont plus nombreuses que les sensées. — Oui, mais il y a des sensées qui ne doivent pas souffrir des hurluberlues, et puis le fait que la majorité des femmes n'exige pas bruyamment le droit ne prouve pas qu'elles lui sont indifférentes. Et l'on continuerait ainsi longtemps les reparties comme Pantagruel et Panurge. Même en étant partisan du suffrage féminin, on peut d'ailleurs, au dernier moment, hésiter devant ce saut dans l'inconnu ; en temps de crise surtout, l'innovation serait à déconseiller, et peut-être l'implantation du bolchévisme en Russie a-t-elle été due au vote des femmes des moujiks et des tchinovniks. Peut-être des résultats plus efficaces au point de vue de l'intérêt des femmes comme de l'intérêt général seraient-ils obtenus par un moyen différent que j'ai proposé notamment dans ma *Nouvelle Cité de France*, un grand Conseil consultatif de trois cents femmes désignées, un tiers par le Parlement, un tiers par tirage au sort, un tiers par cooptation, dont les avis ne pourraient être négligés ni par les Chambres ni par l'opinion publique, et qui permettrait aux femmes de jouer un autre rôle dans la direction des affaires que leur participation au vote général et la présence de quelques-unes d'entre elles au Parlement. Le Con-

seil consultatif ferait certainement, et bien plus vite que les Chambres, aboutir certaines réformes sur la santé, l'hygiène, la natalité, la puériculture, etc.

Toutes les femmes ne sont d'ailleurs pas favorables au droit de suffrage féminin et une d'elles, qui a déjà donné un livre remarquable sur *le Génie féminin*, Mme Marthe Borély, s'est prononcée contre le féminisme politique dans **l'Appel aux Françaises**. Elle fait remarquer que le mouvement en question est stationnaire et que dernièrement des cantons suisses, qu'on ne peut vraiment pas regarder comme arriérés en matière politique, se sont refusés à admettre le vote des femmes, et elle ajoute que le virus démocratico-électoral inoculé à la femme ne ferait qu'ajouter une cause de trouble et de discorde à celles dont nous souffrons. Il y a là du vrai, mais s'il n'y avait que du vrai, il faudrait aller jusqu'à supprimer le droit de vote des hommes aussi, et certains amis politiques de Mme Borély vont peut-être jusque là, mais comme elle n'y va pas, elle comprendra qu'il y a un peu d'excès dans sa belle fougue désintéressée. Que la femme soit avant tout épouse et mère, oui certes, mais une fois telle, pourquoi ne voterait-elle pas ? Parce que les discussions politiques entre époux pourront compromettre la paix du foyer ? C'est être bien craintif ; les époux n'auraient qu'à ne pas parler politique comme parfois ils ne parlent pas religion ; mais vraiment il ne serait pas mauvais que les dames ne se tinssent pas complètement à l'écart des questions politiques du jour. Mieux vaut donc s'habituer à l'idée que la femme votera un jour, et peut-être bientôt.

En écrivant son livre, **L'Assurance, son sens historique et social**, M. Ferdinand Gros a eu la haute ambition de faire une philosophie de l'assurance ; connaissant très bien sa matière, puisqu'il était à la fois assuré en qualité d'industriel et assureur en qualité de vice-président d'une importante Compagnie d'assurances, il ne s'est pas contenté d'un exposé technique des opérations de garantie, il a précisé le fondement essentiellement psychologique de l'assurance, et la considérant comme une entreprise de quiétude, il l'a rapprochée de la religion, en ajoutant que le bénéfice de l'assureur n'est pas plus la raison d'être de l'assurance que le denier du culte n'est l'explication du rite religieux. Ce rapprochement très intéressant rend compte de bien des choses ; il explique comment l'assurance est à la fois un facteur

d'énergie, en étendant la personnalité économique de l'individu, comme la foi renouvelle et intensifie l'âme du croyant et aussi un facteur d'association, développant au moins autant d'action sociale que d'action morale ; d'autre part il rend compte des ambitions indéfinies des deux forces, l'assurance tendant à être intégrale comme la religion à être absolue, et à supprimer tout risque et toute cause d'insécurité économique comme la religion tarit toute source d'angoisse métaphysique ; et de là peut-être l'attitude à la fois attentive et jalouse de l'Etat politique à l'égard des deux, l'Etat plus ou moins socialiste voulant toujours se substituer à la religion en créant une sorte de foi laïque et à l'assurance en instituant à son profit le monopole des assurances.

Sur ce dernier point, M. Ferdinand Gros se prononce nettement contre tout accaparement des assurances par la société politique au détriment des efforts privés ; ce monopole n'aboutirait, dit-il, qu'au remplacement d'une industrie vivante et féconde par la routine bureaucratique. Et ceci est exact. Toutefois on peut se demander si l'assurance n'est pas indirectement un facteur du socialisme en supprimant le risque qui est peut-être le vrai fondement psychologique de la propriété individuelle. L'utilité ne légitime qu'incomplètement l'appropriation privée ; ce qui rend licite le gain même énorme du producteur et *a fortiori* du spéculateur, c'est l'éventualité de sa perte, également énorme ; si cette possibilité est supprimée par l'assurance, ce gain devient choquant et l'on comprend que la collectivité désire se l'attribuer pour le meilleur profit de tous ; c'est ainsi que toute industrie à bénéfices assurés et à gestion automatique ou seulement administrative a chance d'être confisquée par l'Etat dans un but justement fiscal ; il serait donc prudent de montrer que l'assurance, tout en visant à être intégrale, ne peut pas l'être, car l'industriel qui voudrait s'assurer contre *tous* les risques de son industrie se ruinerait à coup sûr, et que c'est cette impossibilité mathématique de l'assurance absolue qui s'oppose à la fois au monopole socialiste des assurances et à la suppression de la propriété privée.

L'auteur de ce livre dont je viens de dire le haut mérite a fondé avec trois de ses amis, MM. Gabriel Darquet, Henri Clouard et Gilbert Maire, un groupe d'études sociales qui pourra jouer un rôle très important dans l'évolution contemporaine et dont l'organe est une revue de culture générale appliquée, **le Producteur**, dont le premier numéro vient de paraître,

*Le Producteur* fut le titre de la revue de Saint-Simon et le nouveau groupe ne cache pas son dessein de reprendre en l'amplifiant l'œuvre des Saint-Simoniens. C'est à ce mouvement d'idées que se rattache la fondation par Henri Clouard des *Compagnons de l'intelligence* et la création de la grande *Confédération du travail intellectuel* qui ambitionne de jeter la C. T. I. en arbitre souverain entre la C. G. T. et la C. G. P. Ce premier numéro de la revue nouvelle est d'une étonnante richesse d'idées et nulle des solutions qu'il propose aux problèmes économiques et sociaux d'aujourd'hui n'est à négliger. Leur discussion m'entraînerait trop loin. Je me contenterai, à propos du titre même de la revue, de noter que le mot Producteur est pris par nos néo-saint-simoniens dans un sens particulier et qui peut prêter à confusion.

Pour eux le producteur c'est le créateur d'une œuvre de production, ce qui le différencie de l'ouvrier, du patron, du capitaliste et même de l'inventeur, mais il sera bien difficile de refuser à tous ceux-ci ce beau titre de producteur, et il vaudrait mieux, semble-t-il, au lieu d'en rétrécir le sens, l'élargir au contraire de façon à y faire entrer même l'intellectuel non producteur au sens étroit du mot, comme le professeur, le prêtre, le médecin, l'écrivain, etc. Ceci n'empêcherait pas d'ailleurs de hiérarchiser, comme faisaient les anciens saint-simoniens, les diverses catégories de producteurs : à la base l'ouvrier élément indispensable ; puis le chef de travail, l'ingénieur ; ensuite le chef d'exploitation, le patron ; à côté, d'une part, le bailleur de fonds, le capitaliste sans qui l'exploitation serait impossible, et d'autre part l'intellectuel à première vue non producteur et sans qui ni l'exploitation ni même la civilisation ne pourrait durer ; et enfin au-dessus l'inventeur, véritable auteur du progrès économique et social, et à qui on pourrait légitimement assimiler celui que M. Ferdinand Gros et ses amis appellent le producteur, c'est-à-dire « celui qui a l'intuition initiale et primordiale de l'œuvre à accomplir » et qui, « par une vue synthétique et instantanée de toutes les conditions de réalisation d'une œuvre technique se met à même d'en diriger l'exécution ».

Memento. — Gustave Glotz, *Le Travail dans la Grèce ancienne, histoire économique de la Grèce*, Alcan. Ce grand et consciencieux exposé, qui fait partie de la collection *Histoire universelle du travail*

dirigée par M. Georges Renard, mériterait une étude détaillée ; le manque de place ne nous permet que de le signaler. A travers les quatre grandes époques de l'histoire grecque, l'homérique, l'archaïque, l'athénienne et l'hellénistique, l'auteur suit l'évolution de l'agriculture, de l'industrie et du commerce et aussi de l'organisation sociale et du travail tant servile que libre. Personne n'était mieux qualifié pour écrire ce livre que M. Glotz, professeur d'histoire grecque à la Sorbonne. — Abbé Gustave Mugnier, *les Racines*, dédié *aux fils des paysans de France*, Bloud. De l'antiquité nous sautons en pleine actualité passante. L'auteur montre que le salut de la France est principalement aux mains des classes rurales et il esquisse un plan de conduite pour l'action future des paysans : culture physique, tant au point de vue social qu'individuel, culture intellectuelle (cercles d'étude, librairies circulantes), culture morale (effort et confiance) et aussi culture civique, patriotique, sociale et religieuse. Tout cela est parfait, mais il faudrait que le clergé rural se modelât plus sur le *Curé de campagne*, de Balzac, que sur l'abbé Bournisien de Flaubert. Que le livre de l'abbé Mugnier soit lu par tous ses confrère — Gilles Normand, *La Rénovation française. La Mort des octrois*, Perrin. Ce livre écrit en style véhément est une attaque documentée et raisonnée contre l'octroi fiscal qui augmente si fâcheusement le prix de la vie pour le consommateur urbain, et l'auteur, en principe, a raison ; mais d'abord il faut à tout prix trouver une vingtaine de milliards chaque année pour boucher les budgets et cela, octroi ou non, retombera toujours sur le consommateur : ensuite l'octroi permet la surtaxation de certaines consommations indésirables, et enfin qui sait si sa suppression n'avantagerait pas le seul détaillant ? N'importe, la question de la suppression de l'octroi devrait être mise à l'étude ; les taxes de remplacement, quelles qu'elles seraient, ne surchargeraient pas comme lui les familles nombreuses. — Maurice Bouchor, *Programmes de réunions civiques et familiales, quatrième série*, Ministère de l'Instruction publique. Ces programmes tout à fait précieux devraient être mis entre les mains de tous ceux qui cherchent à secouer la torpeur intellectuelle des petits bourgs : instituteurs, délégués de la Ligue française, secrétaires de syndicats et de cercles d'études ; les sujets des causeries, la Chanson de Roland, Rabelais, nos Grands Classiques, la Conquête de la liberté en Angleterre, etc., sont très judicieusement choisis. — Emile Bernard, *L'Effort social*, Bureau des publications de la Ligue du libre échange, 44, rue de Rennes. De très sages considérations qui se couvrent de l'autorité de M. Bergeret. Ah! si M. Anatole France pouvait convertir tels ou tels de ses amis politiques !

HENRI MAZEL.

## QUESTIONS JURIDIQUES

**Théorie de l'Escroquerie. — Conditions du délit. — Manœuvres frauduleuses. — Fausses entreprises. — Système de la Boule de Neige. — Contrat d'édition : Obligations de l'éditeur quant à la publicité. — Exercice de la profession d'avocat. — Nécessité de l'inscription à un barreau.**

Tandis que le langage courant appelle *vol* toute opération qui fait illégitimement changer un objet de possesseur, le Code distingue du vol proprement dit certains délits qui atteignent le but que le vol se propose, mais par des moyens autres que la *préhension*.

La « préhension » et non pas « l'appréhension », — comme écrivent maints auteurs dont le savant criminaliste Garraud et l'excellent parquetier Le Poittevin...

Je prends votre montre à votre insu ou contre votre gré : c'est un vol. Mais je conserve votre montre que vous m'aviez confiée, par exemple pour regarder l'heure : c'est un *abus de confiance*.

**L'Escroquerie**, délit prévu et réprimé par l'art 405 du Code pénal, ressemble à l'abus de confiance parce qu'il y a remise volontaire de l'objet au délinquant. Mais alors que, dans l'abus de confiance, la remise n'était, dans l'intention de la victime, que provisoire, la victime de l'escroquerie, elle, a remis définitivement l'objet à l'escroc.

Votre montre, ici, vous m'en avez fait abandon. Dans votre esprit, elle ne devait pas réintégrer votre gousset.

Seulement vous fûtes conduit à cet abandon par ma tromperie.

§

Sauf dans le cas où le délinquant fit usage de faux noms ou de fausses qualités, sa tromperie doit avoir été exercée à l'aide de *manœuvres frauduleuses*.

Ce mot exclut le simple mensonge. Il exige un mensonge appuyé par des agissements, des faits extérieurs, une mise en scène. De quoi autoriser la victime à dire : « — Je n'ai pas été un naïf pur, un crédule gratuit. S'il n'eût fait que me parler, il ne *m'avait* pas... »

Or, les dits agissements doivent remplir trois conditions pour être punissables :

1° Il faut qu'ils soient frauduleux, c'est-à-dire intentionnellement trompeurs.

2° Il faut qu'ils aient conduit la victime à croire soit à la réalité des fausses entreprises dont le trompeur l'a entretenue, soit à la possession, par lui, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire, soit à l'arrivée d'un événement chimérique avantageux ou funeste à ses intérêts, à elle victime.

3° Il faut que, déterminée par l'une au moins de ces croyances, la victime ait remis au trompeur tout ou partie de son bien.

L'obligation faite au juge de trouver les trois conditions ensemble et les deux premières génératrices de la troisième, c'est la garantie du malfaiteur, sa charte, une prime offerte à son ingéniosité.

Quiconque..., soit *en employant des manœuvres frauduleuses* pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire, ou pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un succès, d'un accident ou de tout autre événement chimérique *se sera fait remettre ou délivrer ou aura tenté de se faire remettre ou délivrer des fonds, des meubles*, etc...

Réduisons l'article 405 aux mots soulignés, c'est la mort de l'art. L'air de la correctionnelle deviendra irrespirable aux plus délicats poumons. Et l'escroquerie ne méritera plus d'être dite « le *protée du droit pénal*, le délit dans la recherche duquel le magistrat doit déployer toute la finesse d'un jurisconsulte et tout le tact d'un moraliste » (Garraud, *Tr. du droit pénal*, t. V, n° 2252).

On comprend que notre Code ait reculé devant des conséquences qui ont paru toutes simples cependant aux Codes belge, italien, allemand, autrichien et à quelques autres...

§

L'article 405 ainsi brutalement amputé, le sieur Martin Lucien n'eût peut être pas, au cours des loisirs que lui laissaient ses fonctions d'infirmier à la 18e section, à Bordeaux, en 1916, conçu son *Essor commercial.*

Essor qui s'est abattu aux pieds du Tribunal correctionnel de la Seine après un vol de dix-huit mois et sur un bénéfice, brut, il est vrai, de 570 000 fr. environ.

L'Essor commercial pratiquait le système de la Boule de Neige, dont certaines œuvres de bienfaisance s'étaient jusqu'à lui réservé le monopole. Mais ne visait-il pas à la bienfaisance, lui aussi ? Ne venait-il pas « provoquer un écoulement rapide de marchandises

entièrement fabriquées dans des usines françaises et encourager ainsi les fabricants à perfectionner chaque jour leur outillage et leur méthode » ?

Dans ce dessein étalé sur ses prospectus, Martin émettait des bons d'une valeur de 6 fr., auxquels étaient attâchés 4 coupons de 1,50, et promettait à l'acheteur initial, dans le cas où il placerait ces 4 coupons à des personnes qui feraient chacune parvenir 6 fr. à l'*Essor*, de lui rendre ses 6 fr. et de lui faire cadeau d'un objet d'une valeur de 25 francs.

Chacune des quatre personnes avait également droit à l'objet de 25 fr. et au remboursement de ses 6 fr., si elle réussissait à placer 4 coupons.

Et ainsi de suite.

Malheureusement Martin a paru au tribunal (présidé par M. Lemercier, spécialiste des cas difficiles) réaliser les trois conditions fatales.

Le jugement en date du 10 janvier 1920 (*Gaz. Pal.* 1920, 2, 253) a vu les manœuvres frauduleuses dans le fait, par l'inculpé, d'avoir appuyé ses mensonges de l'existence d'un magasin (sis d'abord à Bordeaux, transporté ensuite à Paris), de l'envoi de prospectus, de l'émission de bons, de coupons, etc.

Il a admis que l'entreprise dont ces manœuvres affirmaient la régularité était fausse, alors que « le tableau dressé par l'expert montre que l'émission d'un seul bon de 6 fr. comporte à la troisième opération l'adhésion de 64 preneurs de bons et que, si aucun facteur ne venait contrarier le développement du système, on arriverait à ce résultat qu'à la dixième opération 262. 144 acheteurs auraient versé dans la caisse de l'*Essor* 1,572,864 fr., sans avoir pratiquement la possibilité de rien obtenir en échange, car il leur faudrait trouver ensemble plus d'un million de nouveaux adhérents. » — Il a, en même temps, admis qu'en persuadant à ses clients la régularité de son entreprise, Martin avait fait naître en eux l'espérance d'un événement chimérique.

Il a estimé, en troisième lieu, que si les 68,992 clients de Martin lui avaient remis chacun leurs 7,50, c'est qu'ils étaient déterminés par leur croyance à la réalité de sa fausse entreprise et à la possibilité de ce chimérique événement : remboursement des 6 fr. initiaux et remise de l'objet de 25 francs.

570.000 fr. encaissés pour six mois de prison avec sursis et

3.000 fr. d'amende sans sursis, tel est le bilan du sieur Martin.

On conçoit qu'à ce prix la race des escrocs ne se décourage pas à chercher si les mailles de l'article 405 seront assez souples pour que leur ingéniosité passe au travers.

Mais dans les trois quarts des cas la race des escroqués mérite mal qu'on la plaigne ; et les 68,992 clients de l'*Essor* — desquels il convient de défalquer les quelques centaines qui ont reçu leurs 6 fr. et l'objet de cinq écus — ne furent-ils pas autant victimes de Convoitise mère et nourrice de Sottise que d'Ingéniosité ?

§

A défaut de stipulations particulières, et quand le **Contrat d'édition** indique que les usages généralement admis en librairie auront force de loi pour tout ce que le contrat ne spécifie point, un éditeur est tenu de faire les *frais de la publicité* de l'ouvrage et l'auteur fondé à lui demander de prouver qu'il a fait le nécessaire sur ce point.

Le Tribunal de la Seine, 6e chambre (jugement du 18 mai 1920 — *Gaz. Pal.* 24 juin) a appliqué ces principes au cas du sieur Le Cœur et de la société « la Renaissance du Livre ». Le premier avait cédé à la seconde la propriété entière et exclusive du *droit d'édition et de publication* d'un roman. Le jugement charge M. Pierre Decourcelle de se faire remettre par l'éditeur : 1° le compte de vente détaillé dudit roman, comportant les dates et chiffres de tirage, le chiffre des exemplaires vendus, le chiffre des exemplaires rentrés ; 2° la liste des libraires, dépôts, bibliothèques auxquels, l'éditeur a, en vue de la vente, envoyé des exemplaires, avec indication du nombre des volumes déposés chez chacun d'eux ; 3° l'indication de la publicité organisée en vue de faire connaître l'ouvrage au public. Puis de rechercher d'après ces documents et tous autres qu'il jugerait utiles si la Renaissance du Livre a fait toute la publicité d'usage pour parvenir à la meilleure vente possible du roman.

§

Le décret du 20 juin 1920 « portant règlement d'administration publique sur l'**exercice de la profession d'avocat** et la discipline du « barreau » succède à un certain nombre d'ordonnances et de décrets, rendus par application de la loi du 22 ventôse an XII (1804), laquelle, en déclarant : « il sera formé un

tableau des avocats près les tribunaux », a ressuscité l'état d'avocat aboli par décret du 2-11 septembre 1790.

Il abroge la plupart de ces textes et établit le véritable Code de l'avocat.

Sa disposition la plus intéressante est contenue dans l'article 5.

Seuls ont droit au titre d'avocat les licenciés en droit qui sont régulièrement inscrits au tableau ou au stage du Barreau d'une Cour d'appel ou d'un Tribunal de première instance.

Auparavant il suffisait pour pouvoir prendre la dénomination d'avocat d'être licencié en droit et d'avoir prêté serment devant une Cour d'appel. Il n'était pas nécessaire d'appartenir à un barreau.

Désormais le titre pur et simple d'avocat ne peut être pris. L'avocat doit faire suivre son titre de la mention du barreau dont il fait partie.

Mais si la prohibition existe, aucune sanction ne l'appuie et l'usurpation interdite n'est pas punissable.

En attendant qu'une loi établisse (ce que ne pouvait faire un décret) la sanction, quel sera le sort des nombreux licenciés en droit ayant prêté serment et non inscrits à un barreau et qui, antérieurement à la publication du décret, ont pris habituellement le titre d'avocat ?

Ils conserveront ce titre, dit l'article 49 du décret, à moins qu'il ne s'agisse d'anciens avocats rayés d'un barreau par mesure disciplinaire ou d'anciens officiers ministériels destitués.

De toute manière la qualité, sinon la profession *d'avocat-conseil* est, maintenant, appelée à disparaître.

Une autre disposition intéressante du décret se lit dans l'art. 6. Tandis qu'il était de règle que l'avocat ne devait sortir de son cabinet que pour entrer au prétoire, ne devait agir que par voie de consultation, de plaidoirie ou de mémoire, il lui est maintenant permis d'assister son client ou de le représenter « dans les mesures d'instruction prescrites par jugement ou par ordonnance ».

MARCEL COULON.

## *SOCIÉTÉ DES NATIONS*

Le Pacte. — La Session de Saint-Sébastien. — La Conférence de Gênes.

« Nous n'avons pas su constituer la Société des Nations »,

écrit M. Gabriel Séailles (1). Pour M. Bainville, c'est « une ligue amorphe qui a pour objet de faire exécuter les traités... » (2) et il proteste quelques jours plus tard contre l'entrée de l'Allemagne dans la Société. En vertu de l'article 10, dit-il, ne serions-nous pas tenus de venir en aide à l'Empire allemand et de prêter « une assistance obligatoire à l'Allemagne envahie » (3) ? On ne voit pas bien comment les Alliés, si l'Allemagne par eux désarmée était envahie, pourraient ne pas lui prêter assistance, pourraient ne pas y être non seulement obligés, mais contraints et forcés. Mais négligeant cet aspect de la question, je m'en tiens au texte du Pacte. Ce texte évidemment manque encore de précision, encore faut-il voir de près dans quel esprit il fut rédigé, ce qu'on y a mis, ce qui s'en peut déduire, et quelle « assistance obligatoire » il comporte.

Dans le discours qu'il a fait aux Communes pour leur demander les crédits nécessaires à la Société, M. Balfour a dit :

Ceux qui élaborèrent la Société des Nations n'imaginèrent jamais qu'ils auraient à réorganiser l'Europe. Ils pensaient que, l'Europe une fois réorganisée, la Société entrerait en action et veillerait à ce que l'ordre fût maintenu d'accord avec les principes d'équité et de paix. Voilà le plan qu'on s'était tracé. Sans doute la réorganisation de l'Europe, que tous nous espérions voir terminée en quelques mois, a duré un an et demi et, au grand détriment de tous, n'est pas encore achevée. Cet ajournement a été l'origine de malheurs infinis. Mais puisque l'état de choses envisagé par le Pacte n'est pas encore réalisé, ne demandez pas à la Société des Nations d'avoir une puissance aussi efficace que celle dont elle jouira, je l'espère, quand ces conditions nouvelles seront réalisées (4).

Comme le disait le *Mercure* du 1er juin : « Versailles est un point final, Genève un point de départ. Entre ce qui finit et ce qui commence, il y a un terrain vague et une difficile transition. »

**Le Pacte** est un ensemble de principes généraux dont il s'agit d'ajuster l'application aux faits et aux possibilités. C'est à quoi s'occupent les « organes de la vie internationale », créés un à un par le Conseil de la Société, en vertu du Pacte. Les jurisconsultes ont terminé leurs travaux à La Haye. Leur projet de cour perma-

(1) *Ère nouvelle*, 3-8-1920.
(2) *Action Française*, 8-7-1920.
(3) *Id.*, 3-8-1920.
(4) *Times*, 18-6-1920.

nente de justice vient d'être adopté à Saint-Sébastien. Le Bureau du travail a fait ses preuves à Washington et à Gênes. L'organisation d'hygiène a commencé ses travaux par la lutte contre le typhus en Pologne. D'autres organisations sont en voie de création, celle des communications, celle des statistiques. La conférence financière se réunira à Bruxelles le 24 septembre. Certes toutes ces conférences ne vont pas sans une dépense de mots parfois excessive, mais si l'on regarde aux choses sans parti pris, il faut reconnaître que la besogne avance. Il faut se rappeler aussi que la création du monde fut l'œuvre de six jours, ce qui signifie six époques, d'après l'exégèse la mieux renseignée.

L'opinion publique, tour à tour crédule et méfiante, semble attendre la société à l'article des sanctions. La force matérielle et les sanctions sont pour l'opinion publique la pierre de touche qui permet d'évaluer le titre des principes et des conventions. Dans son discours déjà cité, M. Balfour, énumérant les moyens d'action de la Société, dit :

Délai, discussion, publicité, opinion publique, boycottage commercial et arbitrage, et, en dernier lieu, au cas où ces moyens échouent, mesures militaires.

Et M. Bourgeois dans son discours de La Haye (16 juin 1920):

Le Pacte prévoit plusieurs degrés de sanctions : sanctions juridiques, sanctions diplomatiques, sanctions économiques ; en dernier lieu, et dans des limites très spécialement déterminées, sanctions militaires.

D'après le Pacte, la Société peut avoir recours à deux moyens principaux de coercition, l'arme militaire et l'arme économique. Une commission des armements a été créée dans le courant de juillet. Elle vient de tenir à **Saint Sébastien** sa première session. La France y est représentée par trois experts, le général Fayolle, le vice-amiral Lacaze et, pour l'aéronautique, le général Dumesnil. Cette commission devra principalement établir la réglementation générale des effectifs et armements ; veiller à « la réduction des armements nationaux au minimum compatible avec la sécurité nationale et avec l'exécution des obligations internationales imposées par une action commune » ; étudier la question des contingents que chacun des Membres de la Société pourrait être appelé à fournir pour défendre le Pacte. L'exécution de ce programme donne lieu à deux remarques importantes. Des me-

sures définitives ne pourront pas être prises par la Société avant que l'exécution des traités de paix n'ait amélioré la situation générale de l'Europe, puisque le Pacte a été fait pour maintenir l'ordre et non pour réorganiser l'Europe. En outre, l'assistance militaire n'est pas obligatoire pour les gouvernements. Bien qu'il s'en fasse un devoir, le Conseil se borne à « recommander aux divers gouvernements intéressés les effectifs militaires, navals ou aériens par lesquels les membres de la Société contribueront respectivement aux forces armées destinées à faire respecter les engagements de la Société ».

Par contre, l'obligation de faire usage de l'arme économique est formelle. Les membres de la Société « s'engagent à rompre immédiatement... toutes relations commerciales ou financières » avec le délinquant. Voilà le principe. Mais chaque Etat prend sous sa responsabilité les dispositions nécessaires. Or il est évident que chaque Etat a un intérêt pressant à connaître les dispositions prises par les autres Etats et que, si l'on veut « réduire au minimum les pertes et inconvénients » résultant pour tous du blocus, il faut une action commune et une autorité centrale. Le Conseil réuni à Saint Sebastien examine la création d'une Commission du blocus. En assistant à la naissance de cet « organe de la vie internationale », on voit comment fonctionne la Société, comment se fait le passage du principe à un commencement de réalisation.

Les différentes affaires dont s'occupe la Société créent des précédents, précisent le texte du Pacte et en règlent l'interprétation. Jusqu'ici le Conseil s'est occupé de questions qui lui incombaient en vertu du traité de Versailles ou qui lui étaient soumises par le Conseil suprême. Dans certains cas, il est intervenu de lui-même, s'inspirant de l'esprit du traité de paix. Dans le cas de la Perse, il a répondu à l'appel d'un membre de la Société dont le territoire avait été envahi. Dans le cas des îles d'Aland, le Conseil est appelé à se prononcer sur un différend qui ne lui a pas été soumis par une des parties directement intéressées, mais à la demande de l'Angleterre. On connaît les faits (1). Il s'agit de savoir si ces îles appartiennent à la Finlande ou à la Suède. Quand la commission des trois juristes chargée par le Conseil de lui donner un avis consultatif sur les questions de droit soulevées par le différend se sera prononcée, le Conseil n'aura que l'embar-

(1) *Gazette de Lausanne*, 27-7-1920.

ras du choix parmi les articles qui pourraient être appliqués et l'interprétation du Pacte dépend dans une large mesure des premières solutions adoptées. « L'opinion suédoise, a déclaré M. Branting, est unanime en sa confiance dans la juste cause des Alandais et dans l'équité des juges. » Mais il a ajouté, et, paraît-il, avec force : « Les Alandais, irréductibles dans leurs légitimes revendications, n'admettront d'autre solution que la reconnaissance de leur droit tout entier (1). » Ces paroles sont d'un bon Suédois. Elles sont un peu imprudentes de la part d'un membre du Conseil de la Société. Elles prouveraient, s'il était besoin de preuve, que la Société des Nations doit compter avec les intérêts divergents, les passions nationales, les principes de concurrence et d'équilibre — ce qui ne paraît anormal qu'à ses détracteurs systématiques ou à ses partisans fanatiques.

**La conférence de Gênes** (15 juin au 10 juillet) a montré les difficultés que rencontre la Société naissante et les services qu'elle rend déjà. Jusqu'ici les congrès internationaux n'étaient pas juges des pouvoirs délivrés aux délégués des gouvernements, tandis que les conférences du travail ont la faculté de valider ou d'invalider les délégués. L'article 389 du traité de paix prévoit que les délégués des groupes patronaux seront désignés par les gouvernements d'accord avec les organisations ouvrières les plus représentatives du pays. Premier sujet de contestation. Au Japon il n'y a que 30.000 syndiqués sur 4 millions d'ouvriers ; en Argentine 35.000 sur 2 millions ; et partout il y a des organisations catholiques ou autres à côté des socialistes. Les marins prétendirent désigner seuls les délégués à la conférence de Gênes, mais les organisations ouvrières ne se montrèrent pas disposées à abandonner leur droit de désignation. On comprend sans peine la signification du débat. Les marins, et surtout les extrémistes, craignaient en reconnaissant les décisions de la conférence de Washington (oct. et nov. 1919) de s'interdire pour plus tard une extension de leurs revendications. C'était le point de vue notamment du représentant des marins italiens, M. Giuletti. De leur côté les armateurs préféraient garder leur liberté d'action à l'égard de la journée de 8 heures Quand il apparut que la conférence de Gênes serait la suite prévue de celle de Washington, c'est-à-dire que la réglementation du travail maritime se liait à la législation

(1) *Le Journal*, 19-7-1920.

internationale du travail déjà existante, les marins et les armateurs cherchèrent alors à limiter le débat en écartant de l'ordre du jour le problème de la navigation intérieure. Mais l'ordre du jour fixé par le Conseil fut maintenu. Le représentant du gouvernement hollandais en particulier insista sur l'importance des questions de navigation intérieure (Rhin, etc.).

Aux conflits entre ouvriers et marins, entre marins et patrons armateurs, entre marins et terriens, se sont ajoutés les conflits entre nations. C'est que jusqu'ici les gouvernements avaient la faculté de ne donner aucune suite aux conventions internationales, tandis qu'ils sont maintenant obligés de soumettre les conventions aux parlements et qu'il appartient à l'opinion publique d'en obtenir la ratification. Les gouvernements ne veulent pas s'engager à la légère et bien que chaque Etat, grand ou petit, dispose d'une voix, les intérêts de l'Angleterre ne coïncident évidemment pas avec ceux de la Suisse ou du Venezuela. Un conflit entre les marins anglais et allemands, qui devait fatalement se produire, menaça de compromettre toute l'œuvre de la conférence. On se souvient que les marins anglais avaient pris et fait prendre par le Congrès d'Anvers (juin 1919) la décision de ne jamais siéger avec les signataires allemands de la lettre 1917 justifiant la guerre sous-marine avant que les marins allemands n'aient fait amende honorable. Il y eut altercations dans les groupes et en séance plénière. Les marins allemands finirent par s'exécuter : avec le consentement de leur gouvernement et des armateurs, ils firent cette déclaration :

> Nous déplorons avec vous les nombreuses victimes causées par la guerre sous-marine que l'Allemagne, dans sa détresse, a entreprise pour se défendre contre le blocus. Le gouvernement allemand, sans élever la moindre protestation à ce sujet, s'est engagé... à réparer tous les dommages que la conduite de la guerre maritime par les Allemands a causés aux puissances alliées et à leurs ressortissants...

Enfin la discussion des questions à l'ordre du jour fit naître une troisième espèce de conflit qui mit aux prises non plus des classes ou des nations, mais proprement des continents : d'une part la marine britannique et l'intérêt collectif de l'Europe, d'autre part la politique menaçante des Etats-Unis.

Les marins anglais (appuyés surtout par les marins italiens) se montrèrent particulièrement intransigeants dans la question de

la journée de 8 heures et la semaine de 48 heures (44 dans les ports). Sur ce point, ils se heurtèrent à l'opposition du gouvernement et des armateurs. Mais, d'une manière générale, les Anglais, marins, armateurs et gouvernement, auraient voulu limiter les travaux de la Conférence à quelques affirmations de principes généraux et laisser aux législations nationales le soin de régler les détails et l'application. Cette attitude s'explique par trois raisons : l'Anglo-Saxon ne s'aventure qu'avec hésitation sur le terrain international (1) ; les marins anglais croient pouvoir obtenir plus avec leur force syndicale qu'avec une convention internationale qui doit tenir compte d'intérêts divers — et l'Angleterre, maîtresse de la mer, pense que ses propres lois s'imposeront sans peine aux autres marines ; enfin l'Angleterre craint de se lier par des engagements qui pourraient la mettre en état d'infériorité vis-à-vis de l'Amérique.

La politique de la France était déterminée d'avance par la loi de 1792, renouvelée en 1907, qui établit que le personnel d'un bateau doit être composé de citoyens français dans la proportion de trois quarts au moins ; et par la loi du 2 août 1919 par laquelle la France, première et seule, a étendu la journée de 8 heures à la marine marchande. Par nécessité autant que par tendance naturelle, la délégation française unanime s'est placée résolument sur le terrain international des conventions de Washington. Elle s'est montrée plus modérée que les marins anglais (qui ont accusé les marins français de timidité) et plus libérale que les armateurs anglais (qui vont avoir à subir maintenant le choc de leurs marins). Elle a tenu le juste milieu. La Conférence doit beaucoup à son esprit de conciliation.

Ainsi deux grands courants se sont fait sentir à Gênes, d'une part les intérêts de classe et de nation, la concurrence et la politique ; d'autre part la théorie et des principes qui, depuis le *Consolato del Mare*, cherchent à se dégager des conditions internationales du travail maritime. Le bilan de la conférence est connu : trois projets de convention, trois recommandations aux gouvernements, et des résolutions qui préparent les travaux

(1) Mais M. Bainville s'est trompé (*Action française*, 8-7-20), l'Angleterre, d'accord avec le Japon, a informé la Société des Nations, précisément le 8 juillet, que si le traité doit rester en vigueur après le 13 juillet 1921, ce sera « sous une forme qui ne soit pas en contradiction avec le Pacte de la Société des Nations ».

futurs. Mais il faut noter que l'attitude des Etats-Unis a gêné les travaux de la conférence de Gênes. Les Etats-Unis ont une marine marchande grandissante (1) dont un récent bill voté par le Congrès fait une menace pour le commerce de toutes les nations. Ils construisent des bateaux, convoitent les marins d'autrui et ne prennent part qu'officieusement aux conférences. Cette attitude ambiguë gêne beaucoup la politique de l'Europe et l'activité de la Société des Nations.

FLORIAN DELHORBE.

## *LE MOUVEMENT FÉMINISTE*

Les femmes « pasteurs ». — Les « mairesses ».

**Les femmes « Pasteurs ».** — Un fait très particulier du Congrès de Genève, celui qui frappa peut-être le plus les esprits, fut la prédication d'une femme, Miss Maud Royden, à la cathédrale de Saint-Pierre, dans la chaire de Calvin.

Le jour d'ouverture du Congrès étant un dimanche, divers services, protestants et catholiques eurent lieu pour les Congressistes ; à la cathédrale protestante, ce fut donc Miss Royden qui prêcha. Pasteur de l'église anglaise, Miss Maud Royden prêche dans la banlieue de Londres ; elle eut à Genève grand succès.

A ceux qui pourraient être choqués de voir une femme dans ce rôle, nous leur répondrons que ce n'est pas la première fois : pendant la guerre, modestement et vaillamment, bien des femmes de pasteurs continuèrent la tâche du mari absent. Et ce faisant elles n'obéirent qu'au seul sentiment du devoir : nul esprit de revendication féministe, nul désir de se mettre en vedette ; la plupart devaient tout d'abord vaincre une grande timidité et ce devoir était dur qui les obligeait à parcourir de longues distances dans la campagne, par toutes les températures, devoir venant s'ajouter aux obligations de famille, souvent très lourdes...

A P... (Hautes-Alpes), la femme d'un pasteur d'une commune située à 2050 mètres d'altitude, affronte les tourmentes de neige pour assurer le service dans les annexes. Elle fait l'école du dimanche, le cours des catéchumènes, assure l'ouverture du temple le dimanche et, quand le lecteur est absent, fait entièrement le culte (1916).

A V... (Ardèche), Mme M... prend la place de son mari mobi-

(1) *La Journée industrielle*, 4-8-20.

lisé, parce que, dit-elle, « les pasteurs conservant leur traitement, je ne voulais pas toucher l'argent pour m'être croisé les bras ». Malgré ses quatre jeunes enfants, Mme M... se chargea des services religieux, de l'école du dimanche, des enterrements, des baptêmes (avec autorisation spéciale), des mariages, des réunions du conseil presbytéral (1916).

A E... (Marne), Mme F... assura seule, pendant presqu'une année, le service du culte dans deux paroisses. « J'ai dû vaincre de fortes émotions, écrit-elle, pour faire le culte en ville, devant des auditoires de 60 à 80 personnes, en ayant au premier banc plusieurs officiers supérieurs. »

Enfin nous citerons encore, dans la Gironde, Mme H. M. Les cultes du dimanche n'étant desservis par un pasteur que tous les quinze jours, il lui arriva souvent de les présider. Elle lisait un « Sermon de guerre », choisissant avec grand soin la lecture de la Bible et les cantiques, commençant généralement par une prière improvisée, afin de rendre le culte plus personnel, plus intime... (1).

**Les « Mairesses ».** — Mais pendant la guerre, nécessité faisant loi, les femmes remplirent bien des postes où l'on n'avait pas coutume de les voir ; c'est ainsi que plusieurs furent « Mairesses » de leurs communes ou Conseillères municipales.

Le fait est acquis, l'expérience — et dans quelles conditions ! la plupart du temps, sous le feu de l'ennemi — l'expérience est faite. Que désormais on oppose à ces conquêtes féministes tous les arguments qu'on voudra, sauf celui d'incapacité : des femmes ont fort bien su administrer une commune. Le mieux est de citer et de choisir parmi les renseignements recueillis :

A Bouffignereux (Aisne), Mme Chéron, secrétaire de mairie, se trouva seule au moment où les Allemands arrivèrent. Elle tint tête à leurs exigences et, quand nos soldats revinrent, elle assura le service de l'alimentation, du cantonnement, de l'identification des morts et de leurs sépultures.

A T... (Marne), petite commune de 400 habitants, Mme F... prit la direction complète de la commune. Restée à T... avec quatre conseillers municipaux, — deux étaient mobilisés, quatre autres, dont le maire et l'adjoint, avaient fui, — Mme F... organisa le ravitaillement du village et assura le logement des troupes

(1) Les Femmes « pasteurs », enquête par Mme de Witt-Schlumberger.

Elle nomma un facteur, un cantonnier, un garde-champêtre. Elle signait toutes les pièces : sauf-conduits, cartes d'identité, etc., dressait les actes d'état-civil, établissait les allocations, surveillait les réquisitions, faisait office de percepteur, était même notaire entre temps, puisqu'elle établit nombre de procurations et libella quantité d'actes.

Et tout ceci sous le bombardement.

Mme F... fut l'objet d'une belle citation et reçut la croix de guerre (août 1917).

A Fouches (Somme), le maire étant mort, sa femme Mme Flameng le remplaça.

A Balatre, à Breuil, à Grécourt (Somme), des femmes furent officiellement déléguées pour faire fonction de maire.

Enfin la plus célèbre de nos « Mairesses » fut Mme Macherez, à Soissons.

On peut objecter que, près du front, on s'arrangeait comme on pouvait; mais loin du front, des femmes remplirent également des fonctions municipales.

En Dordogne, par exemple, une jeune institutrice, Mlle L..., secrétaire de mairie, administra complètement sa commune. Plusieurs fois, désireuse de remplir un emploi d'infirmière, Mlle L... voulut démissionner ; toujours le sous-préfet l'en empêcha, faisant appel à son dévouement pour la retenir.

Des femmes pasteurs, des femmes maires..., il n'est pas de postes, réputés jusqu'alors exclusivement masculins, où nous ne trouvons des femmes pendant la guerre. Il sera, croyons-nous, intéressant, une autre fois, de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la mobilisation féminine.

THÉRÈSE CASEVITZ.

## *LES REVUES*

*Le Correspondant* : M. de Talleyrand battu ; une reine d'Espagne qui demande l'échafaud pour son fils. — *La Minerve française* : les Bouquinistes et leur commerce. — *La Revue Universelle* : Wagner soupe seul en public. — *L'Europe Nouvelle* : un portrait de Hugo Stinnes. — *Images de Paris* : la fin de Paris, de Berlin et de Londres, puis l'avenir bucolique. — Nouveauté : *La Revue de Genève*. — Memento.

M. le duc de la Force commence dans **Le Correspondant** (10 juillet) la publication des lettres inédites de la reine Marie-Amélie et des princesses Louise et Marie d'Orléans. On dirait,

pour la plupart, d'extraits de la Bibliothèque Rose. L'éditeur de cette correspondance ne se leurre point là-dessus ; en effet, il présente ainsi une des rares anecdotes qui vaillent d'être retenues :

Heureusement, on parle aussi du geste de M. de Maubreuil, à Saint-Denis, le 20 janvier 1827, à la cérémonie expiatoire de la mort de Louis XVI. Voilà qui vaut la peine d'être conté : « Au moment où on allait sortir, M. de Talleyrand, en qualité de grand chambellan, se met en marche clopin-clopant. Au même moment, un homme s'élance sur lui et le renverse d'un coup de poing à la tête. Aussitôt, grand émoi. (Je tiens tout ceci du duc de Chartres, qui était témoin oculaire et auriculaire.) Il était vert de colère et s'écrie qu'il se nomme M. de Maubreuil, nom, dit-il, bien connu, en effet connu pour avoir voulu assassiner Napoléon Bonaparte, son fils et sa femme, et pour avoir voulu voler les bijoux de la Reine de Westphalie, qu'il en veut à M. de Talleyrand, parce que ce vilain homme lui a fait donner sa parole d'honneur d'assassiner Napoléon Bonaparte. On l'a arrêté. M. de Talleyrand a été saigné et allait hier au soir un peu mieux. »

Cela est de la princesse Marie. Elle mande aussi cette historiette à Mlles de Celles. Elle rapporte, d'après l'abbé de Pradt qui est venu dîner au Palais-Royal, était baron, évêque de Poitiers, archevêque de Malines et avait été ambassadeur sous Napoléon :

Il est spirituel ! J'aurais passé la nuit à l'entendre. Il a raconté une chose qui m'a fait frémir. Lorsque l'Empereur vint en Espagne, il paraît que Ferdinand VII se révolta contre son père et, un jour que ce dernier l'accablait d'injures, au moment où il se levait pour le frapper, vint la feue reine qui était, à ce qu'on dit, une mégère, et, mettant à son fils le poing sur la bouche, elle se tourna vers l'Empereur et lui dit avec l'accent de la rage : « Sire, c'est un gueux, un coquin, qui a voulu nous détrôner, faites-le monter sur l'échafaud. » — Une mère, cela fait frémir.

§

M. Georges Giraud donne à **La Minerve Française** (15 juillet) un excellent article sur « La Crise du bouquin ». Nous y trouvons une physionomie exacte du commerce des vieux livres :

La carrière était fermée autrefois et d'accès difficile ; presque tous les bouquinistes venaient de Normandie et principalement de la Manche — et cela explique peut-être leur renom d'habileté. Ils formaient une caste très fermée, se mariant entre eux, faisant souche de bouquinistes et n'admettant pour commis que des parents ou des gars du pays, qui re-

prenaient leur fonds, lorsque, fortune faite, ils se retiraient à Coutainville, la « plage des bouquinistes ».

La carrière s'était ouverte : des commis de toute origine avaient pu s'établir à leur compte, après avoir réalisé les petites économies nécessaires et constitué leur premier fonds de livres. Ceux-ci ont été élevés à la bonne école : ils connaissent et aiment le livre, ce qui ne les empêche pas d'être fort entendus en affaires.

Il leur avait suffi, à ceux-là, de 3 ou 4000 francs, pour ouvrir boutique. Les conditions actuelles de la vie font que la carrière se ferme maintenant à beaucoup de ces braves gens, plus riches de savoir professionnel que d'écus : le bouquiniste deviendra de plus en plus un marchand de livres ; il est fort à craindre que le public n'y gagne pas. Déjà, la race tend à disparaître, de ces bouquinistes experts, ayant feuilleté leurs livres et possédant à la longue des clartés de tout.

Ils s'étaient choisi une spécialité, l'avaient étudiée, la possédaient à fond et, par leurs connaissances bibliographiques, par leur intelligente curiosité, étaient fort utiles à leurs clients. Aimant le *connaisseur*, ils traitaient avec lui de puissance à puissance et cédaient à ce confrère leurs meilleurs ouvrages au plus juste prix. Certains s'offraient le luxe de choisir leurs clients : j'en ai connu un qui refusait de vendre ses livres à figures à tel amateur d'estampes qu'il soupçonnait, à part lui, de mutiler les vieux livres.

« Les bouquinistes ne trouvent plus à acheter », nous dit M. Girard. « Les particuliers vendent beaucoup moins leurs bibliothèques. » Une des raisons de cela serait que, « depuis qu'on ne déménage plus, on songe moins à se débarrasser de ses livres ». On ne les lit pas davantage, peut-être ?

Les bouquinistes ont constitué un groupement corporatif pour résister à la crise actuelle :

Ce groupement publie un bulletin hebdomadaire, le « *Bouquiniste français* », qui sert de catalogue commun à ses membres et signale succinctement leurs offres ou leurs demandes : c'est un journal de la librairie d'occasions, dont le service est fait à tous les libraires, aux grandes bibliothèques, le surplus des numéros étant mis en vente à un prix modique. C'est une initiative intéressante à signaler et à encourager.

Le nouveau riche d'aujourd'hui, cependant, achète volontiers. Son choix porte sur « les premières éditions et les tirages de luxe des auteurs modernes ». L'étranger est aussi un bon client. Il demande surtout les ouvrages scientifiques.

En résumé, la vente est bonne : si les bouquinistes considèrent avec quelque mélancolie la déconfiture de leur ancienne clientèle, ils n'ont

pas à se plaindre de la nouvelle, qui paie rubis sur l'ongle, et, à tout prendre, leurs prix n'ont pas augmenté à proportion de ceux des éditeurs.

Le point noir, c'est la rareté du bouquin, qui ne *sort* pas beaucoup aujourd'hui, et est presque toujours raflé par l'étranger : les bouquinistes se préoccupent de cet exode qu'ils ne peuvent empêcher. Avec eux, les bibliophiles s'en inquiètent : la cité aux livres est en danger. Las ! quel Barrès dira la grande pitié des beaux livres de France ?

§

Mme M.-L. Pailleron présente aux lecteurs de **La Revue Universelle** (15 juillet) « Un diplomate d'autrefois » : lord Hamilton. En Allemagne, peu après 1870, il a vu Richard Wagner chez la baronne de Schleinitz :

> Dans la *Fest-Saal* où quarante invités seulement (c'était le nombre restreint des élus) étaient convoqués, Wagner en habit noir, coiffé de sa sempiternelle calotte de velours, donnait de généreuses auditions de la *Tétralogie*, qui n'était guère connue jusque-là que des fidèles de Bayreuth et de Munich. L'audition terminée, on apportait devant le théâtre une table, et il commençait de souper seul, — son appétit était formidable, — servi par les dames de l'assistance, toujours empressées, souvent maladroites. Alors, on entendait des remarques comme celles-ci : « — Chère princesse, le fromage de Linburg est le seul fromage que goûte le Maître, remportez donc votre gruyère ! » ou : « — Le Maître désire du jambon cru, comtesse ; pourtant, à défaut de ce mets, il prendrait volontiers un peu de poitrine d'oie fumée ! »
>
> L'auditoire assistait recueilli — sans rien consommer — au repas de ce lion.

§

Dans **L'Europe Nouvelle** (18 juillet), M. Michel Sourian donne un portrait de M. Hugo Stinnes, ce milliardaire allemand délégué par le *Reich* pour traiter la question du charbon avec les puissances de l'Entente :

> Un homme mince, pâle, dont les traits un peu fatigués accusent à peine la cinquantaine récemment sonnée. Au moral, une intelligence extrêmement lucide, précoce, si nous en croyons cet indice qu'une décision légale l'a émancipé à dix-huit ans à peine ; une imagination de poète, mais d'un poète qui bâtit avec des chiffres des constructions simples, mais gigantesques, et se plaît à embrasser à la fois, dans les tentacules de sa puissance, le sous-sol obscur des mines de charbon de l'Allemagne et du Luxembourg, les sonores usines métallurgiques, la flotte des bateaux commerciaux du Rhin qui portent son nom en lettres d'or sur le carter sous lequel écument leurs roues à aubes, et les

comptoirs lointains qui irradient son action jusqu'aux confins de l'Amérique et de l'Extrême-Orient. Et peut-être des ambitions que nous ne soupçonnons pas : car c'est, depuis deux mois, au domaine de la politique allemande qu'il s'est attaqué ; et la *Gazette de Voss* affirme que lorsque les intérêts publics et ceux de Stinnes se trouvent en conflit, ce sont toujours les intérêts publics qui finissent par céder.

Héritier de la Révolution, il a su offrir aux ouvriers de tels salaires et les intéresser à tel point à ses entreprises que, tout en le traitant de *monstre capitaliste*, les syndicats n'osent plus l'attaquer. Comment a-t-il passé au travers des énormes impôts créés par Erzberger, et qui atteignaient 100 pour cent au-dessus d'un bénéfice de 200.000 marks, c'est ce que nul n'a compris. Rappelons seulement qu'il est le bailleur de fonds d'un grand parti de droite, et cela explique peut-être bien des choses.

Devenu ce qu'il est, le maître de la matière, il veut acheter la pensée. Le charbon, les forêts, les usines de papier, plusieurs grandes librairies, plus de 70 journaux de province, la gazette officielle de l'Allemagne lui appartiennent. Qui peut désormais écrire contre lui ? L'Allemagne est devenue, suivant un mot frappant, une succursale de la firme Stinnes : quel Allemand ne sent pas ses intérêts confondus avec ceux du roi du charbon ? L'économie publique est en décomposition depuis la défaite : quel commerçant ne se réjouit de voir les débris de la grande raison sociale allemande passer de l'Etat impuissant à un particulier puissant qui en refait le faisceau compact, infrangible, d'avant-guerre ?

Faut-il donc s'étonner que Stinnes représente maintenant l'Allemagne et que les Etats de l'Entente traitent avec lui d'égal à égal ?

Mais un mystère subsiste : que veut Stinnes ? En coquetterie avec les pangermanistes qui sont les créateurs de sa fortune, Stinnes l'est aussi avec les syndicats ouvriers ; ennemi de l'Entente pour raisons de politique intérieure, il veut collaborer avec elle pour raisons commerciales. Au fond, ce sont peut-être les intérêts de Stinnes qui font la synthèse cherchée ; et comme ces intérêts ont la complexité de l'Allemagne elle-même, il n'est pas facile de les embrasser d'un coup d'œil,

Tous les grands mots abstraits : Patrie, Honneur, Droit, ont été employés, en août 1914, dans les deux partis aux prises en Europe, pour *lancer* la guerre. Aujourd'hui, le Financier, partout, se démasque. L'homme qui vient de parler insolemment au nom de l'Allemagne est un homme d'affaires. Hindenburg n'est rien, auprès de ce maréchal des Finances. Chaque nation aujourd'hui a un ou plusieurs Stinnes. La guerre demeurera une possibilité, tant que les peuples n'auront pas opéré sur les Stin-

nes les reprises indispensables et urgentes. Et nous parlons de « possibilité » ! On se bat en Pologne, à Damas, dans les rues de Belfast !

Et voici le riant avenir qu'entrevoit M. Maurice Busset, aviateur : « La fin de Paris ». On peut lire cela dans **Images de Paris** (juin) :

Souhaitons que ceux qui vont venir n'oublient pas !

Et pourtant, ils oublieront un jour, comme nous avions oublié ; c'est la loi. Ils oublieront la guerre et ses horreurs les plus atroces, et, dans deux, dans trois générations, plus tôt peut-être, sonnera cette heure, la dernière de la grande Cité.

Car c'est ainsi que Paris finira : d'un seul coup, dans la fulguration de torpilles géantes, un soir rouge des Temps à venir. Ce sera le jour de la déclaration de guerre, la nuit qui suivra, à l'improviste, sans avertissement. A minuit, les flottes aériennes, volant à dix mille mètres et se suivant sans arrêt, sur un ruban immense, de Paris à la frontière, commenceront à couronner la capitale.

Jusqu'à l'aube, il pleuvra une neige infernale de bombes de deux mille, de trois mille kilogrammes, transperçant du haut en bas les maisons à six étages, s'enfonçant à dix mètres en terre, faisant voler comme poudre le ciment des sous-sols, crevant les égouts, éventrant les conduites de gaz, incendiant et pulvérisant des quartiers tout entiers. Ces monuments qui font la gloire de la Ville, le Louvre, Notre-Dame, s'effondreront au souffle de ces sachets monstrueux d'explosifs, touchant à tout coup la cible qui arrondit en bas quarante kilomètres de vie étalée.

..... Berlin et Londres, le même jour, auront eu le même sort. Ainsi s'achèvera l'ère des agglomérations immenses, où s'engendrent les foules homicides.

Pour échapper à l'angoisse que donneront les périls aériens, les habitations nouvelles devront alors adopter l'ordre dispersé des tirailleurs en rase campagne, se dissimuler dans les plis de terrain, s'abriter sous les arbres, se terrer même au flanc des monts. Imprévu retour à la caverne primitive !

Mais voici que M. Busset, malgré soi, nous rassure :

Après une période hallucinante de bombardements inouïs, l'âge du charbon et de l'acier prendra fin, avec la destruction de l'activité industrielle des hommes. Et, perpétuel recommencement, la vie agricole et pastorale régnera une fois de plus sur la vieille Europe exsangue.

Evidemment, cela n'est pas très sérieux. L'auteur de cette fantaisiste page sait-il que la grande ambition des nouveaux capita-

listes d'aujourd'hui est l'élevage des porcs ? Un M. X... très expert en œuvres d'art du XVIIIe me confiait récemment son projet d'acheter un domaine pour y faire cet élevage. Quelqu'un ayant prononcé le mot : « cochon » devant lui, le futur éleveur déclara : « Moi, monsieur, je produirai du porc. Le cochon ne m'intéresse pas. Le porc, oui, cela compte. C'est de l'or ! » Il parlait aussi, vous le pensez bien, de la « richesse de la France ».

§

*Nouveauté* :

**La Revue de Genève** (n° 1, juillet, 46, rue du Stand, à Genève), dirigée par M Robert de Traz, sera « internationale » et non « internationaliste », « intersociale sans être socialiste ». Le premier numéro paraît sur 160 pages. On y trouve de belles pages de M. André Suarès : « Amour et Nature », un travail du général von Kluck sur « La Marche sur Paris et la bataille de la Marne », « la Campagne avec Thucydide », par M. A. Thibaudet, une nouvelle de M. Joseph Conrad : « L'Associé ». Parmi les chroniques « nationales », la française est confiée à M. Daniel Halévy, l'italienne à M. G. Ferrero, la suissesse à M. Paul Seippel.

§

Memento. — *Les Ecrits Nouveaux* (juillet) : — de M. André Rouveyre : « Moréas, Structure et Carnets intimes », avec la publication des carnets III et IV du poète. C'est un travail « à suivre ». — « La Méchante », par M. E. Marsan. — « Sémiramis », fragment d'un « très ancien poème » de M. Paul Valéry. — « La dame de Dambach », par M. Jean Variot. — « Vie de Rancé », par M. J. Benda.

*Revue des Deux Mondes* (15 juillet) : —*** : « La mission du maréchal Foch en Italie ». — « Le nouveau pangermanisme », par M. Ed. Vermeil. — « Les derniers actes de Bossuet à Metz », par M. A. Rébelliau. — La chronique politique de M Raymond Poincaré.

*La Revue de Paris* (15 juillet) : — M. le général Regnault : « L'Echec du Plan XVII ». On y lit : « Le plan XVII est bien l'œuvre du général Joffre. » Puis, en conclusion : « La bataille des frontières était perdue : le plan XVII avait échoué totalement. » — « L'Initiation à la vie sociale » par Mme Marie Hollebecque. — « Les lettres et la vie, » par M. F. Vanderem.

*La Revue hebdomadaire* (10 juillet) : — M. E. Seillière : « Pour les neurasthéniques ». — « De Giolitti à Giolitti », par M. C. de Quirielle.

*L'Opinion* (10 juillet) : — « Les négociations Armand-Revertera », un nouveau chapitre de diplomatie secrète pendant la guerre. Mais qui nous dira exactement ce qu'était le comte Armand ? Ce serait d'un gros intérêt.

*La Nouvelle Revue* (15 juillet) : — M. J. Durieux : « Les victimes

du Siège de la Bastille ». — « La Tourmente bolchévique », par M. J. de Schaeck.

*Le Crapouillot* (16 juillet) : — « Littérature et Sport », par M. A. Arnoux qui rend un juste hommage à la mémoire de Jean Reutlinger, poète, qui avait publié, ici même, en 1914, un article très remarquable sur « la Philosophie du Sport ». — « Le Père Ubu à la guerre », par M. Ambroise Vollard.

*La Revue Critique* (10 juillet) : — M. Maurice Barrès : « La vie quotidienne de sainte Thérèse ». — « Stendhal et Rossini », par M. H. Prunières. — « Cueillons l'Heure », par M. F.-P. Alibert.

*La Force Française* (16 juillet) : — « La Saison d'Art à Beauvais », par M. Pierre Ladoué. — « Un chef-d'œuvre inconnu », par M. Paul Gsell.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

Un chef-d'œuvre égyptien au Musée du Louvre. — La réouverture du Petit Palais. — L'exposition du Musée de la Guerre au pavillon de Marsan. — La restitution par l'Allemagne des chefs-d'œuvre d'art flamand à la Belgique. — Retouches à la loi sur l'exportation des œuvres d'art.

Le département égyptien du **Musée du Louvre**, si magnifiquement enrichi depuis quelques années, grâce à l'activité de son conservateur, M. Georges Bénédite, de pièces comme le buste d'Aménôthès IV (1), le couteau de Djebel-Arak et la statuette du petit prêtre Zaï (2), sans compter la statue en granit du « chef des prophètes » Amen-em-hat-ânkh (XII^e^ dynastie) dont il a récemment publié l'image avec une savante étude dans la *Gazette des Beaux-Arts* (3), vient de s'accroître à nouveau d'une œuvre capitale qu'on peut admirer dès maintenant au Louvre, dans la salle égyptienne des colonnes : une statue en granit noir, de grandeur naturelle, du dieu Amon assis, posant les mains sur les épaules d'un pharaon de taille plus petite, comme il convient à un mortel, qu'il présente debout au-devant de lui. Malheureusement, si la tête du dieu, dans sa grâce souriante, sous la mitre ronde surmontée de deux grandes plumes stylisées, est restée intacte, celle du roi a disparu, détruite sans doute intentionnellement, car les mains du dieu qui étendaient sur lui sa protection ont été martelées également. Cette mutilation, dans la pensée de leurs auteurs, châtiait l'usurpateur qu'était ce roi, désigné par les inscriptions,

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1906, p. 442-443.
(2) *Ibid.*, 1er août 1918, p. 522-523.
(3) Livraison de mai 1920 (av. reprod. hors texte).

restées en partie intactes, de la statue, comme étant Tout-ânkh-Amon, deuxième sucesseur de l'hérétique Aménôthès IV, son beau-père : il avait, en effet, abjuré pour favoriser son accession au trône auquel sa naissance ne l'appelait pas, et restauré l'ancienne religion officielle. Mais, après la mort de son successeur, un soulèvement populaire se produisit, au cours duquel eut lieu sans doute la mutilation que nous déplorons. Si elle est des plus regrettables en tant que sacrilège artistique, elle l'est moins au point de vue iconographique : on sait, en effet, que dans l'art de l'ancienne Egypte, les traits donnés aux effigies divines reproduisaient ceux du prince régnant : nous pouvons donc considérer que la statue du dieu nous offre l'image de Tout-ânkh-Amon, et une image d'autant plus fidèle que le schisme d'Aménôthès IV avait eu comme corollaire — nous l'avons expliqué ici lors de l'entrée au Louvre du buste, si saisissant de vérité, de ce monarque — de substituer, dans les effigies royales, aux anciennes formules hiératiques imposées par les prêtres thébains un art plus véridique, basé sur la copie de la nature. Durant plus d'un siècle, l'art égyptien allait, par suite de cette révolution artistique, briller ainsi d'un éclat et d'une originalité dont la nouvelle statue du Louvre nous offre le plus beau et le plus important exemple (1). Trouvée à Karnak au temps des premières fouilles de Mariette, elle avait été donnée par le vice-roi Saïd pacha au prince Jérôme Napoléon lors d'une mission diplomatique dont avait été chargé ce prince et avait été conservée d'abord au Palais-Royal, puis dans sa propriété de Prangins en Suisse. C'est là que le Louvre l'a acquise, pour la somme de 250.000 francs.

§

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris**, dont on souhaitait impatiemment la réouverture, est depuis le 8 juillet rendu enfin aux Parisiens. Leur attente a été largement compensée par le plaisir qu'ils ont éprouvé à trouver, en entrant au Petit Palais, un musée entièrement rajeuni, doué des attraits les plus séduisants. C'est à l'intelligente libéralité de nos édiles, qui n'ont pas marchandé les crédits au conservateur pour la réorganisation totale que celui-ci méditait, et c'est ensuite à l'activité et à l'ingéniosité de M. Henry Lapauze, secondé par ses ad-

(1) V. les reproductions qui en ont été publiées dans la livraison du 10 juillet dernier de la *Revue de l'art ancien et moderne*.

joints, MM. Gronkowski et A. Fauchier-Magnan, qu'est dû cet heureux résultat. Quand donc l'Etat suivra-t-il l'exemple de la Ville et donnera t-il enfin au malheureux conservateur du Musée du Luxembourg les locaux que ce dernier réclame depuis si longtemps et qui lui permettraient, rivalisant avec son confrère du Petit Palais, de nous donner le musée d'art moderne parfait que doit être l'antichambre du Louvre ?

Dès la rotonde d'entrée, le visiteur est accueilli par les échevins de Paris, en costume d'apparat, que peignirent Largillière et François de Troy dans les grands tableaux offerts, en ex-voto à sainte Geneviève, à Saint Etienne-du-Mont et qui, enlevés de cette église lors des bombardements de 1918, furent tant admirés l'hiver dernier à l'exposition, faite à ce même Petit Palais, des œuvres d'art des églises parisiennes. On a grand plaisir à les revoir ; mais, maintenant que leur rôle décoratif dans la cérémonie d'inauguration du nouveau musée est terminé, ne siérait-il pas de les remettre à leur ancienne place ? Ne croit-on pas que, s'ils pouvaient parler, ils demanderaient eux-mêmes à revenir dans leur demeure première, choisie par eux, et à ne pas rester plus longtemps exilés de l'endroit où ils voulurent que leur souvenir fût perpétué et où seulement, par suite, leur image prend toute sa signification ? Souhaitons donc avec eux que le Musée des Beaux-Arts de la Ville, qui n'a que faire de s'enrichir aux dépens de monuments parisiens encore existants, les restitue, comme il convient, à l'édifice auquel ils furent destinés et où ils reprendront leur véritable sens.

La galerie de sculpture qui s'étend à droite et à gauche de cette rotonde centrale, et qui se termine, à ses deux extrémités, par les magnifiques ensembles d'œuvres de Carriès et de Dalou, n'a pas subi de changements appréciables. C'est en entrant dans la galerie intérieure de peinture qu'on a la bonne surprise du rajeunissement dont nous parlions : l'interminable et monotone enfilade de toiles qui s'alignaient autrefois sur les deux murailles a fait place à des salles intimes et coquettes aux boiseries d'acajou où, sur un fond vieux rose agrémenté d'une jolie frise décorative de MM. Rapin et Faugeron, les tableaux sont harmonieusement groupés, accrochés à hauteur de l'œil. La première et la dernière de ces salles sont consacrées aux dessins, dont l'exposition se renouvellera de temps à autre. Ce ne sont pas les moins intéres-

santes. Dans celle de l'extrémité droite, au milieu de laquelle est placée la statue de M. Marquet qui obtint la médaille d'honneur de sculpture au Salon de cette année, on admirera deux importants ensembles de sépias, aquarelles et dessins de Granet et de Barye, offerts par le généreux donateur qu'est M. Zoubaloff ; d'autres séries de dessins par Cazin (don de Mme Cazin) et de Jules Breton (don de Mme Virginie Demont-Breton) ; deux grands cartons de M. Besnard pour sa décoration de l'Ecole de pharmacie et une suite de projets du même artiste — malheureusement non réalisés — pour la mairie du XIXe arrondissement ; les esquisses par M. Bonnat de ses plafonds de l'Hôtel de ville et du Palais de Justice ; des dessins par MM. Jean-Paul Laurens, Luc-Olivier Merson, Chéret, etc. Dans l'autre salle, au milieu de laquelle se dresse l'émouvante *Stèle funéraire* de M. Bartholomé, c'est un ensemble encore plus prestigieux où Watteau, Prud'hon, Ingres, Daumier, Diaz, Delacroix, Chassériau, Hervier, Constantin Guys, Bracquemond, Fantin-Latour, Daniel Vierge, Renoir, Toulouse-Lautrec, Degas, etc., entourent Puvis de Chavannes dont tout un panneau nous offre, avec une suite de magnifiques dessins, les esquisses peintes de ses décorations de l'Hôtel de ville : *L'Eté*, *L'Hiver* et le plafond du *Victor Hugo*.

Dans les autres salles, les peintures ont été groupées suivant leur époque ou leurs affinités de style. Par exemple, on trouvera réunis le *Portrait de Mme Récamier* du baron Gérard, ceux de *La Marquise de Carcano* et de *La Comtesse de Montfort* de Ricard, un *Portrait d'homme* de Millet et d'autres effigies par Ary Scheffer et Mottez, avec des tableaux de Boilly, de Daumier et les esquisses de Delacroix pour l'ancien Hôtel de Ville. Ailleurs M. Bonnat voisine avec Elie Delaunay ; M. Jean-Paul Laurens avec Cazin (l'exquis *Soir de fête* dont M. André Michel nous donnait ces temps derniers (1) avec l'histoire un si charmant commentaire), Falguière et Carolus-Duran ; Roll avec Vollon et Pelez ; Ary Renan (représenté par une toile délicieuse, *Ischia*, don de M. J.-E. Blanche) avec MM. Aman-Jean, Demont, La Touche, etc. ; MM. Cottet, Simon, René Ménard, Lobre, Le Sidaner, avec MM. Roussel et Maurice Denis ; puis, c'est une salle consacrée aux panneaux peints par Carrière en vue de la décoration de la

(1) Feuilleton du *Journal des Débats* du 13 juillet.

mairie du XIIe arrondissement (1). Mais le plus beau de ces ensembles est, dans la grande salle centrale — dont on a fait comme la « Tribune » du musée — celui qui est constitué par le groupe imposant des Courbet auquel sont venus s'adjoindre un charmant petit *Paysage* donné par M. Théodore Duret et une grande toile inachevée, du plus vif intérêt : *Pompiers courant à un incendie*, qu'on n'avait pas revue depuis l'exposition qui suivit la mort du maître, et par les œuvres de choix qui leur font cortège : *Portrait de M. Th. Duret* par Manet, toiles de Sisley, Pissarro, Renoir, Monet, Lebremoz, Guillaumin et autres impressionnistes ; tableaux de Legros, Fantin-Latour, Jongkind, Cazin, Gauguin, etc. Au milieu de cette salle, deux vitrines renfermant les petits bronzes de Barye donnés il y a quelques années par M. Zoubaloff et une série de fontes de Dalou, offertes par le même généreux amateur ; à droite et à gauche, le *Caïn et Abel* et le *Combat de bacchantes* de Falguière ; tout autour, des bustes par Rodin (*Victor Hugo* et *Alphonse Legros*), Paul Dubois, Barrias et Paulin, complètent ce bel ensemble, — comme font dans les autres salles quelques œuvres choisies de nos sculpteurs d'hier ou d'aujourd'hui : maquette de l'*Ugolin*, buste du *Prince impérial* et autres œuvres de Carpeaux ; *Ève* de Paul Dubois ; *Premières funérailles* de Barrias, etc.

Dans les galeries extérieures on trouvera successivement, en partant de la salle des Carriès, la galerie de la médaille et de la petite sculpture inaugurée quelques années avant la guerre et qui est décorée, comme autrefois, des superbes tapisseries de l'*Histoire de Don Quichotte*, d'après Ch. Coypel ; puis les salles Ziem, Henner, et enfin deux autres, remplies uniquement d'œuvres dues encore à la générosité inlassable de M. Zoubaloff : peinture, aquarelles, pastels, dessins et lithographies d'Odilon Redon, dessins rehaussés de Rodin, aquarelles et sépias de Constantin Guys, aquarelles de Jongkind, aquarelles et pâtes de verre de Cros, sculptures de MM. Maillol et Bourdelle, enfin, avec la nombreuse série des peintures et aquarelles de Harpignies, deux

(1) N'aurait-on pu reléguer dans les rotondes de la galerie extérieure, où l'on a, avec raison, dissimulé les peintures d'un mérite moindre, quelques toiles vraiment pauvres d'idée ou d'exécution, comme *La Bonne prise* de tel membre de l'Institut ? Par contre, le magnifique paysage de M. Pointelin, une des plus belles œuvres de cet artiste, ne mériterait-il pas d'être accroché un peu moins à l'écart ?

vitrines remplies d'orfèvreries de Husson et deux autres renfermant des petites sculptures de M. Desbois et, de nouveau, des maquettes et des bronzes de Barye.

Il ne reste plus maintenant à rouvrir, au Petit Palais, que la collection Dutuit. On nous la promet pour l'an prochain.

§

Trop à l'étroit dans les nouveaux locaux qu'il occupe rue du Colisée pour pouvoir y exposer toutes ses richesses, le **Musée de la Guerre**, en attendant qu'il puisse être installé dans le logement définitif plus vaste qu'on lui souhaite (on a parlé du château de Vincennes (1), et c'est une proposition qui mérite de rallier tous les suffrages), a eu l'heureuse idée de faire appel à son confrère, le Musée des Arts décoratifs, pour lui permettre de mettre successivement sous les yeux du public ses documents artistiques. La première de ces expositions, qui vient d'ouvrir et qui durera jusqu'au 15 octobre, est consacrée aux affiches, estampes et images de toute espèce, publications de propagande, médailles, bibelots, etc., provenant des pays alliés et des Empires centraux. Elle est des plus intéressantes et des plus instructives. Dans la première travée du grand hall, la Belgique, comme il convient, est à l'honneur, comme elle fut la première à la peine. Des tableaux, dessins et gravures — parmi lesquels de très belles œuvres, singulièrement émouvantes, de M. Henry de Groux et de l'aquafortiste Victor Gilsoul — retracent le martyre de ses habitants et de ses villes, tandis que, dans une vitrine, des numéros du spirituel et vaillant journal, *La Libre Belgique*, et du *Vlaamsche Leeuw* évoquent sa résistance indomptable à l'oppresseur. — Vient ensuite une série de tableaux, gravures ou photographies relatifs aux prisonniers de guerre en France et en Allemagne où l'on ne verra pas sans révolte les navrants documents attestant la brutalité et parfois la cruauté de nos ennemis à l'égard de leurs adversaires désarmés et où l'on remarquera, en particulier, les magnifiques eaux-fortes rapportées de sa captivité par un de nos artistes, M. Claudius Denis. Puis c'est l'évocation, par des affiches

(1) Dans une brochure parue l'an dernier, *Le Musée de la Grande Guerre au château de Vincennes*, le secrétaire général de la Société des Amis de Vincennes, M. le lieutenant-colonel de Fossa a fait valoir les raisons qui militent en faveur de ce choix. — On a déjà, d'autre part, commencé d'installer dans ce château un petit musée de souvenirs relatifs à son histoire, dont la première salle a été inaugurée le 4 juillet dernier.

et proclamations des gouverneurs allemands, par des cartes postales illustrées ou des gravures, de la vie en pays envahi : à Lille, Roubaix, Longwy, etc. (que n'y a-t on joint des documents sur les odieuses râfles des femmes et des jeunes filles de Lille en 1918 ?), dont le souvenir devra rester toujours vivace. Un panneau spécial est réservé à la venimeuse *Gazette des Ardennes*. — Nous voici maintenant en Allemagne, avec une abondante réunion de productions de tout genre : dessins, gravures, médailles, affiches de propagande, cartes postales illustrées où volontiers les espérances de nos ennemis se transforment complaisamment en réalités (tels le drapeau allemand hissé sur la tour Eiffel, la relève de la garde devant l'Arc de Triomphe, et un moulage de la médaille frappée à l'avance pour l'entrée des troupes allemandes dans Paris), surtout affiches destinées au public de l'Empire pour recommander les nombreux emprunts de guerre ou des œuvres de charité, ou les restrictions, ou la collecte des bijoux, celle des faînes et des noyaux pour en extraire l'huile, des orties pour en tirer du fil, même des démêlures de cheveux. Si beaucoup de ces compositions sont d'une lourdeur et parfois d'un manque de goût choquant, on ne saurait méconnaître que toutes sont bien appropriées à leur rôle d'affiches, et plusieurs sont d'une ingéniosité et même d'une beauté décorative qu'auraient pu leur envier beaucoup des nôtres : telles les affiches du 6e emprunt (sur un fond noir, une hydre verte aux têtes sifflantes, que transpercent six glaives d'argent), du 8e emprunt (une bombe d'or éclatant sur un fond de ciel bleu et écrasant sous son poids les drapeaux alliés), de la récolte des orties, des noyaux de fruits, etc. On peut faire la même remarque pour les bons de monnaie émis par les villes allemandes (quelques-uns, — ceux de Nordlingen, de Würzburg, de Gœttingen, de Rottweil, etc. — sont de véritables œuvres d'art qui font honte à nos lamentables billets) et aussi pour les rubans en satin broché ornés d'emblèmes et de devises destinés à commémorer des événements importants de la guerre. — Plus élégantes, plus « viennoises » d'allure, les affiches autrichiennes offrent également quelques compositions remarquables : celles de Mlle Minka Podhajskà et de M. Julius Klinger pour le 8e emprunt, celle au *Saint Georges* pour le 6e, et la charmante affiche du chariot collecteur qui passe dans la petite ville recueillir les dons pour les œuvres de

guerre. Les affiches hongroises, plus voyantes et plus violentes, sont la plupart du temps plus vulgaires. — Voici maintenant, de nouveau, nos alliés : la Pologne (où seules deux affiches et des gravures sur bois de Mlle Levitska méritent l'attention), la Grèce, la Serbie, la Russie (représentée surtout par des images populaires en couleurs), l'Italie qui montre trop d'affiches d'un goût médiocre (avec lesquelles contrastent heureusement les vignettes sur bois de M. Bucci pour le Crédit italien), enfin les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, avec des affiches avant tout pratiques, visant plus à atteindre leur but qu'à se préoccuper d'art, mais où pourtant çà et là font exception de puissantes et belles compositions de MM. Pennell et Brangwyn, à côté desquelles on a plaisir à revoir les admirables lithographies et gravures sur bois exposées au Musée du Luxembourg au printemps de 1918, où MM. Nicholson, Brangwyn, Greiffenhagen, Muirhead Bone, E. Dulac et autres ont évoqué l'effort de l'empire britannique sur mer, dans les ports, à l'usine et sur le front. Mêlées à ces œuvres d'art, les brutales proclamations du gouverneur militaire de Bruxelles relatives à la condamnation et à l'exécution de miss Cavell et du capitaine Fryatt ramènent la pensée vers les sauvages méthodes de guerre allemandes, que feraient bien de se remémorer plus souvent nos bons amis d'Angleterre.

§

Plus heureuse que nous, parce qu'elle sut être plus énergique, la Belgique vient de rentrer en possession des **chefs-d'œuvre d'art flamand détenus par l'Allemagne** que le traité de paix lui a très justement attribués et les expose en ce moment au Musée de Bruxelles en attendant leur réinstallation solennelle : les volets, que possédait le musée de Berlin, du retable de *L'Agneau mystique* des frères Van Eyck, et ceux, conservés à Berlin et à Munich, du retable de *La Cène* de Thierry Bouts appartenant à Saint-Pierre de Louvain. Les insolentes prétentions allemandes de s'annexer, au contraire, les chefs-d'œuvre de Belgique (1) ont reçu ainsi la réplique qu'elles méritaient... Mais nous, pendant ce temps, qu'obtiendrons-nous, en réparation des effroyables dommages (estimés à 40 milliards !), subis par nos cathédrales, nos hôtels de ville, nos demeures historiques, nos églises de village ? Va-t-il falloir se résigner (tout est à craindre

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1916, p. 518-519.

dans la situation où nous sommes vis-à-vis d'une Allemagne encouragée dans sa résistance aux injonctions du traité de paix par les complaisances que lui témoignent maintenant ceux que nous avons sauvés et chez qui l'égoïsme et l'intérêt priment tout autre sentiment) à passer définitivement l'éponge sur ces sauvages destructions ? Ne pourrait-on, au contraire, lors du règlement de la question des réparations, exiger de l'Allemagne, en accompte sur ce qu'elle nous doit de ce chef, la remise d'un certain nombre d'œuvres d'art françaises à choisir dans ses musées ? On a pris récemment, comme nous l'avons expliqué, des gages de ce genre en Autriche. Pourquoi n'agirait-on pas de même vis-à-vis de l'Allemagne ? Ce ne serait que justice.

§

Nous avions souhaité, dans notre avant-dernière chronique, que le Sénat apportât d'utiles retouches à la loi si hâtivement votée par la Chambre, le 29 avril, sur l'**interdiction d'exportation des œuvres d'art**, Nous sommes heureux que ce vœu se soit réalisé : la veille de leur séparation, les deux Chambres se sont mises d'accord sur de nouvelles dispositions qui modifient heureusement les précédentes, si préjudiciables aux intérêts de notre commerce artistique. La prohibition d'exporter était la règle, et l'autorisation l'exception. C'est le contraire maintenant : ce n'est plus l'exportation de tous les objets anciens, sauf dérogations spéciales, qui est défendue, mais seulement, comme l'avait demandé l'ancien projet Honnorat dont nous nous étions fait ici l'avocat, « les objets présentant un intérêt national d'histoire et d'art ». Seuls ceux-ci « ne pourront être exportés sans une autorisation du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui devra se prononcer dans le délai d'un mois ». D'autre part, les droits de sortie, qui variaient, dans le texte précédent, de 50 o/o à 100 o/o, ont été ramenés à 15 o/o pour les objets valant jusqu'à 5000 francs, à 20 o/o pour la valeur comprise entre 5000 et 20.000 francs, et à 25 o/o pour les objets d'une valeur supérieure à 20.000 francs.

AUGUSTE MARGUILLIER

## *CHRONIQUE DE BELGIQUE*

Le salon triennal d'Anvers. — L'exposition des Maîtres du XIXe siècle. — Pol Stievenart : *Il Fiammingo*, Lamertin, Bruxelles. — Cyriel Buysse : *Le Bourriquet*, Rieder et Cie, Paris. — Frans Hellens : *Mélusine*, Emile-Paul. — Louis Piérard : *De moins cinq à la délivrance*, Lamertin. — Frédéric

Denis : *Dans la cité captive*, Ed. du Peuple, Bruxelles. — Mélot du Dy : *Le Sot l'y laisse.* — Odilon-Jean Périer : *La vertu par le chant*, Lamberty, Bruxelles. — Memento.

Pour qui voudrait étudier l'âme belge, dépister ses vertus, dénombrer ses lacunes et reconnaître ses splendeurs, rien ne vaut une visite aux deux expositions ouvertes en ce moment à Anvers. L'une réunit les œuvres des peintres et sculpteurs contemporains, l'autre, celles des Maîtres du XIXe siècle.

Assurément, par suite de la diversité des procédés d'exécution, il est malaisé de découvrir d'emblée, dans la première, les caractères fondamentaux de l'école belge, mais on ne tarde pas à constater, chez tous les exposants, à travers la contradiction des formules, une inébranlable fidélité au culte ancestral de la couleur et un dédain héréditaire pour les joies secrètes de l'esprit. Les œuvres de nos peintres ne laissent qu'exceptionnellement carrière à la conjecture : elles ne s'imposent que par une beauté épisodique fixée en tons choisis, et pour peu qu'elles cherchent à s'évader de leur magnifique et étroite prison, elles s'égarent, comme des enfants imprudents, dans de sèches allégories ou de puérils symboles, qui troublent l'entendement de l'artiste au point d'abolir ses plus foncières qualités.

Par leur souci de vérisme, nos peintres ont trop souvent dédaigné les voluptés de l'introspection, pour qu'il n'en résulte pas un déséquilibre absolu entre les aspirations d'une âme mal préparée au rêve et les exigences d'un œil exclusivement ouvert aux spectacles du monde extérieur.

Il suffit de s'arrêter au **Salon triennal d'Anvers**, devant les panneaux décoratifs de M. Jean Delville, pour se convaincre de la stérilité d'une ambition desservie par un intellectualisme moins plastique que littéraire.

Certes, en s'efforçant d'échapper au sensualisme de sa race, M. Delville dénote une préoccupation hautaine dont il faut le louer et qui semble étrangère à l'esthétique d'un autre artiste représentatif d'ici, M. Victor Gilsoul.

Celui-là reste le servant fidèle de la plastique et le plus étourdissant des magiciens de la couleur. Il n'ourdit point de vains complots contre ses sensations et accueille d'enthousiasme les images enregistrées par sa rétine. Comme il possède un excellent métier, ses toiles sont toujours de magnifiques transpositions, débordantes de vérité et lourdes de vie concentrée.

Cependant on ne peut se défendre devant elles d'une sorte de malaise physique, engendré par leur perfection même, et *Le long du canal* que l'on admire à Anvers serait un chef-d'œuvre, s'il ouvrait de plus larges perspectives au rêve et s'aérait d'un peu plus d'infini.

Sans doute, il serait arbitraire de restreindre à ces deux concepts les tendances générales de l'art belge.

Quoique antipodiques, l'œuvre d'un Gilsoul et d'un Delville trahissent l'une et l'autre une volonté implacable mise au service d'un parfait métier.

Mais qu'il s'abandonne à ses libres instincts et ne cède qa'à ce « don d'enfance » dont parlent les poètes, le peintre belge est capable de rivaliser avec les plus grands maîtres de tous les pays, et **l'Exposition des œuvres choisies des artistes du XIX<sup>e</sup> siècle** est là pour le prouver.

Qu'il s'appelle de Braekeleer, De Greef, Joseph Stevens, Louis Dubois, Alfred Stevens, Leys, Eugène Smits, Vogels, Evenepoel, Léon Fréderic, Lemmen ou Rik Wouters, il s'impose par une orgueilleuse liberté que ne restreint pas la contradiction apparente des formules et qui permet de confondre dans la même admiration les représentants de toutes les écoles.

A la minutieuse virtuosité de de Braekeleer, qui se révèle ici comme l'un des plus grands peintres du XIX<sup>e</sup> siècle, s'oppose, sans heurt, la fougue juvénile de ce Rik Wouters, mort à 34 ans et de qui *les Champignons* et *les Pivoines* sont de prestigieux morceaux lyriques.

*Les Apprêts du festin* et *Le Corps de garde* de Leys, en qui revit l'âme somptueusement amortie de Rembrandt, s'harmonisent avec les allègres paysages de De Greef, et *la Vieille Lice* de Joseph Stevens, qui ravirait M. Maurice Boissard, ami des chiens perdus, pourrait rôder sans crainte dans les rues pluvieuses, où Vogels attarda sa nostalgie.

Toutes ces œuvres s'imposent par une beauté candide que l'on sent née d'un grand amour, et, si l'on n'y découvre pas cette aristocratie et cette urbanité qui caractérisent l'école française, elles offrent à qui veut l'accueillir, avec une générosité sans apprêt, la saine floraison d'une race loyale, forte et souvent malicieuse.

Plusieurs de ces artistes furent de grands méconnus :

De Braekeleer entre autres, mort dans la gêne en 1888, à l'âge

de 48 ans, ne connut qu'une gloire posthume, consacrée comme de juste aujourd'hui par les plus fastueuses enchères : son tableau *L'homme à la chaise*, qu'il vendit pour une somme dérisoire, a trouvé récemment acquéreur pour 165.000 francs.

La gloire s'éveillera-t-elle aussi un jour pour un autre peintre de la même génération, Antoine Bourlard, à qui M. Pol Stiévenart vient de consacrer une étude pieusement émue ?

L'aventure de ce Wallon fougueux dont les premières toiles excitèrent l'admiration de ses contemporains et qui, à l'instar des peintres d'autrefois, alla chercher en Italie, où il s'illustra sous le nom d'**Il Fiammingo**, le secret de plus de lumière et de plus de beauté, puis que la nostalgie ramène vers un pays oublieux, où il achève, dans l'obscure direction d'une Académie provinciale, une vie lourde de rancœurs, d'ambitions mortes et d'illusions blessées, est relatée par M. Stiévenart dans un livre alerte, pittoresque comme la vie même et attachant comme un roman.

Poignante aussi, l'histoire du **Bourriquet** que narre M. Cyriel Buysse, un de nos meilleurs écrivains flamands.

Préfacée par M. Maeterlinck et traduite par M. Pierre Maes, avec une exactitude qui n'est pas toujours sans lourdeur, cette pitoyable tragédie paysanne, où défilent des prêtres matois, des bigotes féroces ou passionnées et de belles filles sensuelles, rappelle à la fois certaines nouvelles de Maupassant et les romans de Ferdinand Fabre.

Mais l'âme flamande, puissante, fruste et rusée, l'imprègne d'une couleur intense et la pare d'une indiscutable originalité.

C'est par des procédés moins directs que M. Frans Hellens s'impose à nos imaginations. J'ai signalé ici même, il y a quelques mois, les qualités de son *Nocturnal*.

Dans son nouveau livre, **Mélusine**, ces qualités se précisent tout en s'amplifiant : le style s'affermit et la pensée se dépouille, si bien que M. Hellens, alliant à son originalité native une incontestable puissance, se range parmi les artistes les plus curieux de ce temps.

Dès ses premiers contes, on le sentait sollicité par le mystère et l'angoise des êtres et des choses et se complaisant dans un univers hallucinatoire où rôdaient des créatures grimaçantes, en proie à des passions fatales et à d'implacables destins.

Malgré tout, il semblait garder pied dans le réel et ses récits,

quoique insolites, trouvaient par la notation d'un détail précis ou d'un trait rigoureux, une sorte d'équilibre entre le rêve et la vie.

Dans *Mélusine*, il s'est complètement libéré de la vie et ses héros se meuvent dans des décors imaginaires d'une déconcertante étrangeté.

Mélusine, Merlin, Torpied-Mada et un Locharlochi qui est, si on peut dire, la transposition métaphysique de Charlie Chaplin, nous entraînent, à la façon du *Nommé Jeudi* ou des personnages d'un film de l'Au-delà, dans un vertigineux cauchemar, étoilé de clartés surnaturelles, à travers de fantasmagoriques contrées d'où l'on sort, l'esprit troublé, l'âme chavirée, mais avec la certitude que M. Hellens est un thaumaturge extraordinaire et un étrange artiste qui, lui aussi, a su créer un frisson nouveau. M. Frédéric Denis, le poète des *Jours Mauvais*, a moins d'ambition et se plaît à silhouetter avec une émotion fraternelle quelques pathétiques figures rencontrées **Dans la Cité Captive** au cours de l'occupation allemande.

Dans **De moins cinq à la délivrance**, M. Louis Piérard réunit les articles qu'en sa qualité de correspondant de guerre, il publia de novembre 1917 au 14 juillet 1919 dans des journaux français et belges.

Qu'il nous mène en Italie, chez les Poilus, dans la Belgique libérée ou en Allemagne, M. Piérard garde à travers les plus mauvais jours, comme à l'heure du triomphe, cette intelligente sensibilité qui lui fait saisir, en dépit des colères ou de l'allégresse, la signification d'un événement, la psychologie d'un paysage et le trait essentiel d'une âme ou d'un visage.

Et cela forme un livre tantôt lucide comme une analyse, tantôt troublant comme un beau poème.

Avec M. Mélot du Dy on retourne à la fantaisie. Peu lui importent le cours des événements et leur répercussion économique ou sentimentale. M. Mélot du Dy n'est qu'un poète, mais comme il est un poète délicieux, on prend plaisir au spectacle de son âme légère, livrée aux tourments du songe, de l'infini et de l'amour. Dans l'*Idole portative* il pailletait sa sensibilité de pasquinades parfois déconcertantes; dans **Le Sot l'y laisse**, il la laisse s'épancher en sourires mi-voilés de tristesse et de raillerie et le long de l'ironique pli dont il barre l'ingénuité de ses lèvres, se glisse maintes fois la rédemption d'une larme. Les petites fées de

Tristan Klingsor, de Heine et de Laforgue dansent sous ses croisées et s'il interrompt souvent leurs jeux d'une brusque clameur, dont elles ne s'effarent pas, du reste, c'est moins par bravade que par sécurité : ainsi se guérit d'attendrissements faciles une âme vouée aux passe-temps choisis.

**La Vertu par le Chant,** un recueil de poèmes d'Odilon-Jean Périer, est d'une essence plus rare encore. On y découvre, tremblante d'une secrète pudeur et cependant ivre d'aventures, une âme à peine ouverte aux miracles du rêve et qui se confie ingénuement à ses échos, à ses mirages et à ses reflets. Le voyage immobile qu'elle entreprend en elle-même la prépare aux tentatives passionnées de demain : « Le faiseur de miracles dit que je suis ailé. O allégresse douloureuse ! L'huile sainte a nourri des flammes : envolons-nous ! »

Et c'est un livre émerveillé, fleuri d'images et de lumières, qui annonce un délicieux poète.

Je cueille, dans une longue pièce intitulée *Pour le Printemps*, cette adorable strophe :

Petite maison peinte en vert
Du montreur d'oiseaux ;
Un murmure : de gros pigeons
S'envolent
Qui ont l'air de lapins blancs.
Un mouchoir mouillé qui claque
Les soutient dans l'air.
C'est une mécanique pleine d'huile.
Ils pèsent plus lourds que des canards.
Pigeon harmonieux, je t'aime :
Tu fais le bruit des navires.

et ce quatrain exquis de *l'Eglogue désolée* :

Amour dont je chéris la fourrure mouillée
Quand remue à ton cou ce minable ornement,
Laisse-moi du beau corps que tu meus sagement
Peindre la vraie image austère et dépouillée.

Memento : Le grand prix de Littérature a été partagé entre MM. Albert Mockel et Hubert Krains : tous les lettrés applaudiront à ce choix ; M. Albert Mockel est un des plus parfaits écrivains dont s'honorent les lettres françaises et belges et M. Hubert Krains a signé un roman, *Le Pain Noir*, qui est un chef-d'œuvre.

Le prix triennal de littérature dramatique est échu à MM. Gustave

Van Zype et Paul Spaak. Sans nier l'incontestable mérite de ces deux écrivains dont l'un fut déjà l'objet de la même distinction, il y a quelques années, on eût pu souhaiter que le choix du jury se fût porté sur M. Paul Demasy, qui, par sa *Tragédie d'Alexandre* et sa *Tragédie du Dr Faust*, s'est acquis récemment une légitime célébrité.

La Direction du Théâtre de la Monnaie vient d'être confiée pour une période de 8 ans à MM. Paul Spaak, Van Glabeke et Corneil de Thoran. La présence de M. Spaak, poète charmant et dramaturge expérimenté, à ce poste délicat ne peut qu'assurer un bel avenir à notre première scène lyrique.

GEORGES MARLOW.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Maurice Muret : *La Littérature allemande pendant la guerre*, Payot. — Andréas Latzko : *Les hommes en guerre*, traduit par Magdeleine Marx, Flammarion. — Hanns Heinz Ewers : *Mandragore, histoire d'un être mystérieux*, traduit par Charlotte Adrianne et Marc Henry, Edition française illustrée. — Les embarras de la librairie allemande.

Les productions littéraire de l'Allemagne, pour autant qu'elles nous étaient accessibles, nous ont intéressés particulièrement pendant la guerre, parce que nous pensions y trouver des renseignements sur l'état d'esprit de nos ennemis. Il nous importait peu que tel roman ou telle pièce de théâtre eût quelque mérite littéraire, ce qui était du reste assez rare. Ce qui nous intéressait, c'était de pouvoir constater le fléchissement de la volonté allemande. De fait, nous avons été assez bien servis. Les Romain Rolland, les Barbusse et les Guilbeaux, qui n'ont été chez nous que des cas isolés (nous ne parlons pas de la popularité qu'ils ont pu tirer dans la suite des conséquences d'une mauvaise paix), ont trouvé dans les empires centraux un cortège d'émules, qui, s'il fut moins brillant, compensa du moins par le zèle la médiocrité de ses qualités. En Allemagne aussi bien qu'en Autriche, une censure inplacable ne parvint pas à faire taire la voix des mécontents et ceux qui échappèrent à la prison vinrent en Suisse pour poursuivre leurs récriminations. Notons, en passant, que ce qu'il y avait de meilleur parmi les écrivains allemands se confina dans le silence. D'autre part, la littérature chauvine, par ses exagérations et ses chimères, servit également à fortifier chez nous la conviction que la cause de l'Allemagne était perdue.

M. Maurice Muret a observé de près ce qui ce passait chez nos ennemis. Installé en Suisse, son pays natal, il était bien placé pour juger de tous les mouvements d'opinion qui se produisaient en Allemagne. Les ouvrages politiques qu'il a publiés pendant la guerre et dont il a été parlé ici même, témoignent de sa clairvoyance. Aujourd'hui il recueille en volume les études qu'il a consacrées, au cours de ces dernières années, aux productions intellectuelles suscitées en Allemagne par le conflit mondial. **La littérature allemande pendant la guerre** analyse aussi bien les œuvres des « défaitistes » que celles des chauvins enthousiasmés par le geste belliqueux de Guillaume II. L'auteur se rend du reste parfaitement compte que « l'intérêt qui s'attache à ces écrits est d'ordre psychologique plutôt que littéraire ». Il écrit dans sa préface :

La production littéraire de l'Allemagne pendant la grande mêlée n'a guère sollicité notre attention qu'à titre documentaire. Qu'avait-elle à nous révéler sur la mentalité des écrivains et la mentalité des lecteurs? Par quels arguments les auteurs belliqueux défendaient-ils leurs sentiments favorables à la guerre ? Et, dans le camp adverse, quel fut le caractère spécial du défaitisme germanique?

En faisant œuvre « de critique politique et de peintre de mœurs plutôt que de théoriciens littéraire », M. Muret a été amené à analyser les production les plus lamentables que l'esprit humain puisse engendrer. S'il a été parfois tenté d'écrire au fronton de son livre : « Laissez toute espérance, vous qui entrez », il a été largement récompensé de son effort, en comparant les insolentes chimères dont les romanciers chauvins remplissent leurs chapitres aux réalités salutaires que leur a procurées la défaite. Sa première étude est consacrée à deux romans qui prétendent dépeindre les conflits nationaux en Alsace, *Die verborgene Schrift*, de Mme Anselma Heine, et *Die Freyhoffs*, de M. Max Bœtcher. Avec quelle joie malicieuse on les relit aujourd'hui, car il n'y a rien de tel que les faits, pour démontrer la vanité de certains écrits !

Deux femmes de lettres, toutes deux rhénanes, ont écrit des romans qui dans leur pays ont été considéré comme les « meilleurs romans de guerre ». Elles avaient du reste traité jadis des sujets analogues, attirées toutes deux par les conflits de races qui se sont de tous temps déroulés sur les frontières allemandes. Mais

alors que Mme Nanny Lambrecht, avec ses deux livres, *Joies guerrières* et *la Bannière des Wallons*, se plaît à répandre les plus ignobles mensonges et les théories les plus infâmes du grand état-major allemand, Mme Clara Viebig, dans les *Filles d'Hécube*, n'a vu que les immenses malheurs qui naissent de la guerre. Deux autres écrivains allemands, les frères Thomas et Heinrich Mann, forment un saisissant contraste, en utilisant chacun, dans un sens différent, les expériencs tirées de la guerre. Signalons encore les essais consacrées à Hans von Kahlenburg, à Léonard Frank, aux *Souvenirs de guerre* de Richard Dehmel, etc.

Un chapitre spécial de l'ouvrage de M. Maurice Muret s'intitule « le défaitisme allemand » et nous renseigne sur l'œuvre de M. Andréas Latzko, romancier hongrois, mais de langue allemande, qui fut officier autrichien pendant la guerre. On vient précisément de faire connaître au public français, dans une fort bonne traduction de Mme Magdeleine Marx, le plus connu des ouvrages de Latzko, les **Hommes en guerre**. Ces cinq nouvelles rappellent un peu certains thèmes de Maupassant et de l'école de Médan. Après notre défaite de 1870 cette littérature semblait de mise Maintenant elle apparaît comme le plus effroyable des « chiqués ». Latzko, que les réactionnaires de Budapest faillirent fusiller récemment, écrit prophétiquement en tête de son volume : « Je sais qu'un jour viendra où tous penseront comme moi. » Il veut dire par là que tout le monde aura horreur de la guerre. Mais on ne supprime pas plus les guerres que les maladies. De bons médecins peuvent les empêcher. Il appartient à chaque pays de mener ses affaires publiques de façon à ce qu'il n'y en ait pas. M. Latzko aurait dû s'en prendre aux médiocres hommes d'Etat de son pays qui n'ont rien su empêcher et qui ont été de plus secondés par de médiocres officiers, dont il était.

Il semble qu'il faille maintenant s'excuser auprès du public, quand on lui présente un livre traduit de l'allemand. Une double préface tend à justifier aux yeux du lecteur français la publication de **Mandragore** de Hanns Heinz Ewers. Nous avons consacré toute une chronique du *Mercure* (16 décembre 1911) à cet attachant roman, beaucoup plus révélateur de la complexité intellectuelle des Allemands que tous les « romans de guerre » dont on nous rebat les oreilles. Si les gens qui se firent employer

à la propagande avaient lu *Alraune* (c'est le titre allemand du livre) et d'autres ouvrages d'imagination qui puisent à la même source impure, on aurait probablement écrit moins de sottises sur les Allemands. L'auteur qui s'est conduit comme un mufle pendant la guerre a beaucoup de traits communs avec ses héros. En 1912 il était allé voir Guillaume Apollinaire pour lui demander de faire traduire *Alraune*. L'auteur de *Calligrammes* s'était alors plu à l'humilier en lui démontrant qu'il avait trouvé le fond de son sujet dans le marquis de Sade.

On ne peut donc que féliciter Mme Charlotte Adriane et M. Marc Henry de s'être attachés à la besogne ingrate de mettre la *Mandragore* en français. Leur traduction est excellente, si l'on tient compte du fait que le style des vieilles chroniques de certains chapitres est proprement intraduisible. La version du quatrième chapitre, lequel se déroule dans les bas-fonds de Berlin, est de tout premier ordre. On peut même dire que la lecture des cinquante dernières pages est beaucoup plus impressionnante en français qu'en allemand. Ce mélange de niaiserie et de perversité que l'on rencontre si fréquemment chez les Allemands est admirablement mis en lumière. Il y a dans ce livre un type de gredin, médecin d'affaires, chargé de titres et d'honneurs, qui ravira M. Léon Daudet. Mais qu'aux prochaines éditions qui, nous l'espérons, seront nombreuses, on supprime les excuses au public !

§

**Les embarras de la librairie allemande** servent de thème aux lamentations de la presse germanique. Les Allemands souffrent actuellement des mêmes difficultés que nous. C'est une mince consolation. En tous les cas, nous pouvons nous dire que s'ils sont dans le marasme, ils ne l'ont pas volé. Quelques détails au sujet de cette crise pourront intéresser le lecteur. Un rédacteur du *Berliner Tageblatt* a calculé que le papier qui coûtait avant la guerre 7 marks 80 a passé à 165 marks 50. La main-d'œuvre et les matières premières ont augmenté dans les mêmes proportions. Quoi d'étonnant si les ouvrages courants qui, la veille de l'armistice, se vendaient encore 3 ou 4 marks, ont passé maintenant à 15 ou 20 marks ? Les réimpressions des ouvrages scientifiques avec planches ont atteint des prix fabuleux et de nombreux titres ont complètement disparu des catalogues.

L'augmentation des frais de fabrication de la collection Reclam pourra servir d'exemple. Cette collection de petits cahiers à couverture saumon, connue dans le monde entier, comprend actuellement 6000 numéros, dont plus de 1000 — naturellement les plus demandés — n'ont pu être réimprimés. Une page de composition revenait avant la guerre à 1 mark 77 : actuellement il faut la payer 14 marks 21. Un kilogramme de caractères qui coûtait 1 mark 50, coûte maintenant 46 marks. L'imprimerie occupait, en mars 1914, 62 ouvriers sur 68 machines et faisait 7.625.200 tirages, pour un total de salaires s'élevant à 15.151 marks. En mars 1920, le même nombre de machines occupe 75 ouvriers, mais ne fait plus que 5.931.500 tirages, alors que les salaires s'élèvent à 67.490 marks. Une machine qui coûtait avant la guerre 8.000 marks revient maintenant à 90.000 ou 125.000 marks.

Les augmentations sont plus sensibles quand on examine les frais de brochage et de reliure. Abstraction faite du relèvement des salaires, il faut payer pour la colle 2.000 marks, contre 60 en temps de paix ; pour le carton 550 marks contre 14 marks 50 ; pour mille mètres de fil 30 marks au lieu de 30 pfennigs. La maison Reclam peut encore se considérer comme favorisée, car elle abrite à Leipzig, dans le même bâtiment, les bureaux de sa maison d'édition, ses ateliers de composition, d'impression, de brochage et de reliure. Le charbon pour l'éclairage et la force motrice qui lui coûtait, en 1914, 12.000 marks, lui revient maintenant à 250,000 marks par an. Le nettoyage des fenêtres de l'immeuble, qui sont au nombre de plus de 600, occasionne une dépense annuelle de 3600 marks, alors qu'avant la guerre 320 marks suffisaient.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si les petits volumes de l'édition Reclam qui se vendaient autrefois 20 pfennigs (soit 25 centimes) sont maintenant portés au catalogue à 1 mark 45, soit 7 fois 1/4 le prix d'avant-guerre. Remarquez qu'il s'agit d'une maison qui n'édite que des livres d'un seul type, sur lesquels le prix de revient est facile à calculer et où les différentes manipulations sont simplifiées à l'extrême. On peut juger à ces quelques détails de ce que doit être la « crise » dans les autres officines allemandes.

Mais ce n'est pas tout. A l'intérieur du pays, les affaires sont devenues à peu près impossibles. Les véritables difficultés commencent cependant seulement quand on passe au commerce d'ex-

portation. Une autorisation spéciale est nécessaire pour l'envoi de toute marchandise à l'étranger. A cet effet, un office spécial au titre compliqué a été créé à Leipzig. La *Aussenhandelsnebenstelle für das Buchgewerbe* examine les demandes qui doivent lui être adressées séparément pour chaque ouvrage et pour chaque client. Les envois gratuits (exemplaires de presse) ne sont pas exempt de cette formalité et les ouvrages qui nous sont parvenus d'Allemagne sont munis, à l'extérieur et à l'intérieur, d'une étiquette qui porte un numéro d'ordre à l'encre rouge avec le nom de l'expéditeur et le nom du destinataire. Même les particuliers ne peuvent plus envoyer un imprimé à l'étranger sans y être spécialement autorisés et l'office de Leipzig demandera à connaître le motif qui a poussé le solliciteur à faire son envoi. On voit que les jeunes démocraties tiennent à imiter rigoureusement les chinoiseries administratives qui font l'agrément des anciennes.

Chaque envoi à l'étranger est frappé, en outre, d'une surtaxe *ad valorem* qui est de 100 à 200 o/o. Les éditeurs d'ouvrages littéraires ont adressé récemment au gouvernement du *Reich* une pétition demandant la suppression de cette mesure, « dans l'intérêt du développement de l'idée allemande à l'étranger ».

Soyons certains que ces multiples entraves finiront pas disparaître en Allemagne, où l'esprit commercial reprendra le dessus. Que les éditeurs français profitent donc de cette éclipse momentanée, pour redoubler d'efforts, afin de tirer parti de la victoire en supplantant partout leurs confrères de Leipzig, de Stuttgart et de Berlin. Pensons, pendant qu'il en est temps encore, au rayonnement de l'intelligence française dans le monde.

HENRI ALBERT.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Georges Scelle : *La Morale des traités de paix*, Imp. Georges Cadet. — Eugène Vuillerme : *La Paix éternelle du monde entier*, chez l'auteur, rue Jacob, 2. — Georges D. Herron : *La paix de Paris et la Jeunesse européenne*, Librairie nouvelle de Lausanne. — Georges Lecomte : *Jours de bataille et de victoire*, Bloud et Gay. — E. Fournol : *Les Volets du Diptyque, l'Orient bolcheviste, les chefs de l'Occident*, Berger-Levrault. — René Moulin : *L'Armée des Diplomates*, Alcan.

Les livres sur le traité de Versailles sont innombrables. On ne peut pas les passer tous en revue. Mais quand il y en a un signé

d'un professeur de droit international, il faut lui accorder une attention spéciale. Ainsi celui de M. Georges Scelle : **La Morale des traités de paix**. Ce n'est qu'un recueil d'articles de journaux et on regrette un peu que l'auteur n'ait pas repris et repétri son sujet, mais enfin que de livres d'ensemble faits à loisir qui ne valent pas des notes d'actualité mises bout à bout par un homme de valeur!

M. Scelle a raison tout d'abord de dire que la création, ou, si l'on préfère, l'ébauche de la Société des Nations est le point culminant de l'œuvre de la conférence et le résultat le plus heureux des traités de paix. Je n'ignore pas qu'il est toujours de mode dans certains milieux de ricaner de cette institution, mais, en dépit de tout, celle-ci se consolide et s'étend ; une à une les puissances neutres y adhérent, quelques-unes comme la Suisse sans grand enthousiasme, mais cette pauvre Suisse était si bochisée dans ses cantons alémaniques! Jusqu'ici personne ne reste à l'écart, et ce n'est pas chez l'Allemand ou l'Autrichien que le désir d'y entrer est le moindre. Et la Société des Nations, elle-même, ne reste pas inexistante. Depuis le 1er janvier son conseil exécutif s'est réuni cinq fois et le nombre des questions qu'il a tranchées ou dont il a préparé la solution est vraiment énorme; on en trouvera l'énumération dans les revues spéciales, ou encore dans le numéro d'avril de *La Paix par le Droit*, et cette liste seule suffirait à montrer l'importance de cette création du Président Wilson qui est un peu la nôtre, car c'est seul le vieux et étroit scepticisme de M. Clemenceau qui lui a fait perdre l'occasion de couronner l'œuvre de tous nos juristes et penseurs.

Quant au traité de paix lui-même, il est exact que, comme le dit l'auteur, il ne consacre pas pour nous une victoire, mais nous concède seulement une trêve, et que, si notre natalité ne remonte pas, nous aurons sacrifié inutilement un million et demi de compatriotes. C'est pour cela qu'on peut regretter que des garanties militaires plus sérieuses n'aient pas été exigées de l'Allemagne; le concours des armées anglaise et américaine qui devait en tenir lieu ne nous est plus assuré; Clemenceau et ses conseillers techniques auraient dû envisager l'hypothèse et préférer à ce concours l'occupation indéfinie de la rive gauche du Rhin et la neutralisation d'une zone de cent kilomètres sur la rive droite : en ne le faisant pas il a gravement compromis l'avenir. Nos alliés au-

raient très bien accepté ceci si nous nous étions considérés sur les deux rives comme les simples mandataires de la Société des Nations ; les droits de la population indigène eussent ainsi été garantis, et notre sécurité aussi.

M. Eugène Wuillerme qui se titre cranement « philosophe », c'est une profession comme une autre, publie de son côté, sans intermédiaire d'éditeur, **La Paix universelle du monde entier**, et ses propositions, qui furent écrites au moment de l'armistice, ont été en grande partie réalisées par le traité de Versailles. Il n'y a que l'armée internationale de la paix qui souffre encore de grandes difficultés, et les souffrira longtemps.

Que dire du livre de M. Georges Herron, **La paix de Paris et la jeunesse européenne**, que publie une maison d'édition suisse, sinon qu'il ne s'agit plus ici de la paix future à établir, mais de la paix actuelle à reviser dans le sens le plus germanophile? Ceci suffit à juger le livre. Il paraît que le prussisme de la Prusse d'avant 1914 n'était rien en comparaison du prussisme de ses vainqueurs. Il est toujours intéressant d'apprendre ces choses-là.

Autrement sérieux et émouvant est le beau livre de M. Georges Lecomte, **Jours de bataille et de victoire**, dans lequel il a réuni les principaux de ses articles du temps de guerre. L'auteur, qui fut durement éprouvé par cette guerre, a combattu de son côté par la plume, et tous ceux qui le lurent alors puisèrent dans ses pages des motifs de réconfort et d'espoir. Comme président de la Société des Gens de Lettres, il eut souvent à prendre la parole de façon officielle, et telle de ses manifestations, sa réponse par exemple à Max Forst, fut d'une âpreté vengeresse que tout le monde approuva. Ce Max Forst, peu après l'armistice, s'était adressé à nos gens de lettres, au nom de l'Association économique des journaliste de Vienne, pour leur demander d'obtenir du Gouvernement français des envois de vivres, et Georges Lecomte n'avait pu retenir son indignation.

Jusqu'en votre pleurnichard appétit, vous n'avez pas une parole de blâme pour ses criminels complices, de honte et de regret pour votre propre infamie, de remords pour cette guerre que tous ensemble vous avez voulue et déclarée. Votre conscience est muette. Seul votre ventre implore.

Et Georges Lecomte déclarait qu'il se refusait à soumettre à la

Société des Gens de Lettres cette « plainte excessive d'estomacs ». On sait, au surplus, que des secours suffisants furent procurés à la population viennoise par les gouvernements alliés. Vienne, une fois qu'elle aura complètement éliminé le virus boche dont les Habsbourg l'avaient intoxiquée, redeviendra une ville charmante, et peut-être à ce moment-là regretterons-nous de ne pas l'avoir séparée de l'Autriche elle-même, de ne pas lui avoir réservé un simple district et de ne pas lui avoir donné un statut international, comme à Constantinople, qui en eût fait une ville non pas allemande ni danubienne, mais européenne, une ville de la Société des Nations.

HENRI MAZEL.

§

Le livre de M. Fournol, **Les Volets du Diptyque**, est un ouvrage de philosophie historique et politique. M. F... y « étudie les grandes idées qui dirigent la politique contemporaine » et « met en parallèle, d'une part le bolchévisme, d'essence asiatique, et d'autre part le traité de paix, œuvre des puissances occidentales ».

Ce qui fait la valeur d'un livre de ce genre, c'est la justesse, l'originalité et l'indépendance des idées, la discussion précise et claire des faits et des événements, basée sur leur connaissance. Il n'y a pas de livre de ce genre qui ait toutes ces qualités, et quand l'un d'eux en a seulement quelques-unes, il mérite d'être discuté et même d'être lu.

M. Moulin dans **L'Armée des Diplomates : 1919**, réédite ses chroniques de la *Revue hebdomadaire*, sans « en avoir changé ni une ligne ni un mot ».

« Ce n'est pas que l'envie m'en ait manqué, dit-il. Ainsi, par exemple, si je persiste à penser que le bolchévisme a été trop longtemps le régime de la terreur tempéré par l'assassinat, je préconiserais aujourd'hui à l'égard des Soviets une politique et des méthodes tout à fait différentes de celles que je suggérais alors. » Ce fragment de la préface de M. Moulin pour son livre en est la meilleure critique. Il n'est pas un de ses lecteurs qui ne pensera qu'il eût bien fait de supprimer les erreurs et les inutilités qu'il comprend. Cette critique une fois faite, je me hâte d'ajouter que ce volume est bien écrit, très intéressant et très nourri de faits.

ÉMILE LALOY.

## OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Livres américains. — V.-A. Dartige du Fournet : *Souvenirs de guerre d'un Amiral*, Plon. — Cap. de frégate Vaschalde : *Marine et Guerre navale*, Masson. — Comt. Bouvard, *Les leçons militaires de la guerre*. — Comt. Orthlieb : *L'Aéronautique. Hier. Demain*, Masson. — Paul Adam : *Reims dévasté*, Félix Alcan. — Charles Le Goffic : *Saint-Georges et Nieuport*, Plon. — Maurice d'Hartoy : *Des cris dans la tempête*, Perrin. — Anonyme : *Historique des régiments d'Orléans pendant la guerre*, P. Pigelet à Orléans.

**With the Yankee division in France**, par Frank P. Sibley, du *Globe* de Boston, conte les gestes de la 26e division, composée de soldats de la Nouvelle-Angleterre, qui a pris part à toutes les attaques américaines à Château-Thierry, Saint-Mihiel et les dures journées qui ont précédé immédiatement l'armistice.

Dans **The Dardanelles campaign**, M. Henry W. Nevison a écrit le récit véridique de la malencontreuse campagne de Gallipoli. M. Nevison qui, par son intelligence et sa connaissance de la région, parle avec autorité, était partisan de la persistance dans le projet original dont l'insuccès a pour « cause principale, dit-il, les actes des autorités gouvernementales en Angleterre ».

L'auteur de **The Command is forward**, le sergent Alexander Woollcott, est journaliste. Ce volume est un choix de ses meilleurs articles parus dans *The Stars and Stripes*, l'hebdomadaire de l'armée américaine en France, une création très caractéristique de l'esprit américain. Le général Pershing disait à ces jeunes journalistes militaires : « Rédigez votre journal à votre guise, vous vous en tirerez mieux que nous. » Et on les laissa libres pendant toute la période de sa publication, qui a duré de février 1918 jusqu'à l'été dernier. L'entreprise a été un grand succès de journalisme, aussi bien qu'un succès d'argent, ce qui n'est pas peut-être le côté le moins curieux de l'affaire.

THÉODORE STANTON.

§

Les amiraux des nations alliées ou ennemies ont publié, au lendemain de la guerre, des contributions importantes sur les opérations navales. Seuls, les amiraux de notre pays se sont retranchés jusqu'ici dans le silence. Sans doute n'ont-ils pas grand'chose à nous raconter, en dehors de l'ingéniosité qu'ils ont employée à se dérober aux grandes responsabilités du commandement et du zèle et de l'esprit laborieux qu'ils ont, par contre, apportés à l'expédition des affaires courantes, ce qui était davan-

tage dans leur génie particulier. Cependant, l'un d'entre eux, le vice-amiral Dartige du Fournet, vient de sortir de la réserve, où il se tenait depuis une disgrâce retentissante, avec un livre assez prétentieusement intitulé : **Souvenirs de guerre d'un Amiral**. De souvenirs de guerre, proprement dits, il est peu question dans ce livre, et pour cause ; mais on y trouvera un long plaidoyer sur la conduite tenue par l'amiral lors des affaires d'Athènes, dont le dénouement eut lieu le 1er décembre 1916. Il ne s'agit là, nullement d'une opération de guerre, mais d'une action de police inconsidérément préparée, piteusement conduite et honteusement dénouée.

L'amiral fait aujourd'hui appel à l'opinion publique contre la disgrâce, qui l'avait assez justement frappé, semble-t-il, car l'indignation dont resta agitée l'armée navale, à la suite de ces événements, avait prononcé contre son chef avant que ne fût accompli le geste ministériel. L'amiral Dartige du Fournet comptait de nombreuses sympathies jusqu'aux événements qui ont marqué cette guerre ; et il aurait pu être, s'il n'avait été trop tardivement placé à la tête de nos escadres, le chef le mieux doué et le plus complet que nous ayons eu. Apparemment, lorsqu'il fut investi de ces hautes fonctions, l'heure était passée. Son commandement n'a été qu'une succession de faillites, faillite dans la répression de la guerre sous-marine, dont on se riait en 1915 et même en 1916 ; faillite de notre action navale en Orient, dont le dernier épisode mit fin à la carrière de l'amiral. Sans doute, d'autres ont encouru la même défaveur, qui ont rebondi ensuite aux plus hauts sommets. Le vice-amiral Dartige n'a pas eu cette habileté ; c'est le seul éloge qu'on soit fondé à lui accorder. Ceux qui ne sont pas au courant des mœurs de la marine seront assez surpris de voir tout au long de ce plaidoyer un officier général accuser violemment un simple officier supérieur, qui était son subalterne, et dont tous les agissements, certes absolument blâmables, lui furent bien connus en leur temps. L'indignation du distingué amiral apparaît quelque peu tardive. C'est quand il était commandant en chef que cette indignation aurait dû se produire ; il lui aurait fallu alors exiger le rappel de cet officier... ou se démettre. Mais ceux qui ont vécu ces journées tragi-comiques savent bien que l'Amiral n'a jamais songé à se porter à de telles extrémités. Aussi a-t-on l'impression, à lire ce plaidoyer passionné, que si,

finalement l'Amiral ne s'était pas trouvé victime des agissements de son subalterne, il se serait bien gardé de paraître offusqué de tout ce que ce dernier avait accompli à sa barbe, en se riant de lui.

En résumé, l'histoire des affaires d'Athènes est la page la plus triste et la plus ridicule de notre pseudo-action navale pendant la guerre. Sans doute, il est d'autres responsables que l'amiral Dartige ; mais ils forment bloc et la justice n'est pas à la veille de les atteindre. Si excusable que soit, à certains égards, le chef, à qui on a fait porter le poids de l'aventure, alors que tous les comparses en ont tiré quelque épingle, son plaidoyer trahit par trop le souci d'atténuer la vérité pour qu'on puisse l'accepter sans réserves. Chose curieuse, ce livre de souvenirs de guerre paraît au moment où une circulaire ministérielle réclame derechef aux officiers de marine leurs souvenirs personnels sur la guerre, en vue de rédiger le Livre d'Or de la marine. Si ce Livre d'Or existe un jour, ce seront les petits qui auront contribué à l'écrire. Quant à la part des amiraux, le vice-amiral Dartige du Fournet vient d'en fournir un échantillon ; on pensera peut-être que mieux eût valu garder le silence.

Le capitaine de frégate Vaschalde a réuni ses réflexions sur la **Marine et la Guerre Navale** en un volume qui est, à certains égards, le plus indépendant et le plus personnel qu'on ait écrit jusqu'ici. Son étude sur le matériel et les doctrines en honneur dans notre marine au moment de la guerre est excellente. Ses conclusions ne sont pas moins excellentes.

On ne peut en dire autant de son exposé des événements principaux et des faits les plus caractéristiques de la guerre sur mer. Le plus souvent, la concision de l'auteur équivaut à un escamotage d'incidents instructifs, si pénibles qu'ils soient, et aboutit à une déformation systématique de la vérité. Décidément, l'heure n'est pas venue d'écrire l'histoire de la guerre navale.

Les **Leçons militaires de la Guerre** du commandant Bouvard seront à consulter, si, comme on semble y travailler, nous marchons vers une nouvelle conflagration générale. La dernière guerre nous a surpris, non seulement au point de vue stratégique, mais dans tous les domaines extra-militaires : mobilisation agricole et financière, mobilisation de la main-d'œuvre, plan de ravitaillement, etc... Nous n'avons connu alors que la mobilisation de toutes les imprévoyances. Le commandant Bouvard fournit une esquisse de l'organisation à prévoir ; et, poussant plus loin,

il étudie, après une lucide critique des doctrines de guerre de 1914, le mécanisme des guerres futures.

Le bilan de l'aéronautique pendant la guerre nous est ondné avec une parfaite objectivité par le commandant Orthlieb dans une étude intitulée **L'Aéronautique. Hier. Demain.** Tous les modes d'activité de l'aviation y sont étudiés. On peut s'y former une opinion en dehors de toute exagération, de toute vantardise. Quant à l'avenir de l'aéronautique, il ne semble pas qu'on nous le présente comme devant primer les autres armes, ainsi que le croient certains illusionistes.

JEAN NOREL.

§

Paul Adam, qui fut un auteur nombreux, — et l'on a même dit quelque peu prolixe, — a laissé un volume véhément dans son enthousiasme sur **Reims dévasté**, le rôle de la ville des Sacres au cours des âges, les destructions allemandes, etc. Le sujet est abondant et l'on y pourra consacrer encore bien des ouvrages. Mais les faits de la guerre ne tiennent ici qu'une place relative; la plupart des chapitres se passent en dissertations, en commentaires. Après avoir exposé succinctement les faits de l'occupation, la retraite de l'ennemi et le bombardement pui commença presque de suite, Paul Adam raconte une exploration des forts qui devaient, comme Vitry, défendre la ville, et d'où les Boches la canonnèrent jusqu'à la fin, — puis il s'étend sur le rôle joué par Reims comme ville épiscopale et ville du Sacre. Il montre la cité qui synthétisa la civilisation française au vieux temps, alors que la féodalité représentait la tradition germanique avec le morcellement des fiefs, — système social hostile aux traditions du pays qui tendait à l'unité. C'est pour en arriver à nous parler du rôle de l'Eglise, des évêques et des moines et à la construction de la cathédrale, plusieurs fois refaite et qui était la synthèse de tout un monde. Il en raconte longuement la remarquable statuaire avant d'énumérer les déprédations de l'ennemi, puis donne le tableau lugubre du bombardement, des massacres quotidiens dans la vieille cité, — qui ne se survivait d'ailleurs que dans quelques monuments et de rares coins comme les maisons de la place du Marché et de la rue de Tambour — et en seront d'autant plus à regretter. Mais on a très bien remarqué que l'ennemi bombardait rageusement la ville chaque fois qu'il avait éprouvé un échec autre part. Il fallut d'ailleurs évacuer Reims au moment

de la grande offensive que brisa l'armée Gouraud ; mais des troupes y restèrent au grand dépit de l'adversaire, qui aurait voulu pouvoir annoncer une nouvelle occupation. — Aux dernières pages de ce livre, qui prend en somme une place honorable dans son œuvre, Paul Adam parle du massacre des régions qui s'étendent du côté de Craonne, de Laon, du Chemin des Dames et de la riposte des Alliés aux attaques de 1918. Malgré les dévastations, l'église de Reims survivra d'ailleurs, et ses cicatrices méritent de demeurer, car elles sont le témoignage de la sauvagerie et de l'immense sottise outrecuidante de l'envahisseur.

Avec le volume sur **Saint-Georges et Nieuport**, Charles Le Goffic a donné « les derniers chapitres de l'histoire des fusiliers marins » sur l'Yser, racontée par ses précédents ouvrages : *Dixmude* et *Steenstraete* et qui restera comme une des plus admirables chansons de geste de la guerre. Après l'inondation, et la ruée allemande brisée dans son élan, qui devait tout balayer, les nôtres s'organisèrent de même que l'ennemi sur les positions occupées, à Nieuport, Lombartzyde, bientôt du côté de Saint-Georges. Puis on prépara l'attaque de la Grande Digue, qui se trouva prise et reprise. Ensuite ce fut l'enlèvement de Saint-Georges ; mais il fallut s'arrêter et subir de furieux assauts de l'ennemi, vers le pont de l'Union. Une attaque allemande s'était aussi déclanchée du côté de Lombartzyde au moment où nous allions prendre l'offensive, et sur les positions au nord de l'Yser, tant qu'il fallut batailler âprement pour la rejeter. M. Le Goffic raconte entre temps la vie monotone, qui continua d'ailleurs après cette dure leçon ; les marins avaient toujours à surveiller l'ennemi, resté aux aguets et prêt à profiter de la moindre faute. Il s'étend sur l'existence dans les postes, énumère les pertes comme les actes de dévouement, et même, un moment raconte le bombardement d'une grosse Bertha, qui tirait de l'arrière comme sur de simples Parisiens. La monotonie de ces jours pareils aux jours continua sur toute la ligne et ne fut troublée que dans les derniers jours, au Mamelon-Vert, dont les marins avaient occupé le secteur et que bombarda rageusement l'ennemi. La brigade fut enfin relevée, et un de ses bataillons seulement resta sur le front de Belgique ; mais elle laissait derrière elle une tradition d'héroïsme qui se propagea justement et dure encore.

— Hé bien ! le boche, disait un des matelots à un prisonnier,

après l'attaque qui fut repoussée furieusement le 9 mai, tu viendras encore faire joujou avec Jean Gouin!

Le volume de Charles Le Goffic, qui complète le « livre d'or » de la brigade, donne en appendice diverses relations et pièces justificatives, la liste des pertes et les plans des derniers combats.

Dans son dernier livre, **Des cris dans la tempête**, nouvelles impressions et nouveaux récits d'un officier blessé, M. Maurice d'Hartoy a réuni des notes, des articles; des choses attendries sur le sort malheureux des aveugles de guerre; plus loin, des impressions d'Italie, de Rome, — bien écourtées malheureusement, — à propos d'une mission militaire, et où l'on essaye même d'expliquer l'échec du Tagliamento; enfin c'est un court récit de la journée de Charleroi, des souvenirs et quelques histoires morales. Il est parlé également de la justice qu'il faudrait tirer des Boches; de la mentalité allemande, qui plaide toujours « non coupable » et voudrait faire oublier ses méfaits. — On peut ajouter que les récits de M. Maurice d'Hartoy sont une lecture agréable et facile.

**L'historique des régiments d'Orléans pendant la guerre**, dont l'éditeur P. Pigelet a tiré une jolie plaquette, est le détail des faits, actes, citations, etc., qui concernent les 131e, 331e, 405e régiments d'infanterie; les 40e et 240e de territoriale; les 30e et 45e d'artillerie et le 8e chasseurs, qui furent engagés bien des fois, — sur la Marne, en Argonne, en Artois, à Verdun, etc. C'est un précis consciencieux et une contribution encore à l'étude de la grande guerre.

CHARLES MERKI.

## *A L'ÉTRANGER*

### Pologne.

Varsovie, 2 juillet 1920.

LES PLÉBISCITES DE PRUSSE ORIENTALE. — Je rentre à Varsovie après une visite de deux semaines aux territoires plébiscitaires de Prusse Orientale. J'en reviens le cœur navré. S'il faut appeler les choses par leur nom, ce plébiscite est une farce. C'est ce que pensent tous ceux qui reviennent de là-bas et qui jugent les choses sans parti pris.

En arrivant à Olstyn (Allenstein), on a l'impression que c'est un pays allemand ou plutôt occupé militairement par l'Allemagne.

Dans les rues, beaucoup de militaires de la Sicherheitswehr, qui est tout simplement formée de soldats et d'officiers de l'ancienne armée allemande, parfaitement équipés, uniforme gris fer, casquette plate, à la boucle du ceinturon l'inscription *Gott mit uns* autour de la couronne impériale, armés du sabre et souvent aussi du revolver, et dont beaucoup portent la croix de fer.

On rencontre aussi un grand nombre de jeunes hommes en civil, avec ou sans croix de fer. Ils ont, la plupart, ce je ne sais quoi qui dénote l'ancien militaire. Ils portent, piqué sur le parement de leur veston un petit écusson sur lequel se voit une croix noire sur fond blanc et les lettres H. B. Ils sont tous armés de gourdins. Ce sont les membres du Heimats Bund (nationaliste, du parti des Junkers). Il y a en plus le Heimatsdienst, organisation de propagande allemande largement subventionnée par Berlin.

Me trouvant à Olstyn, il me vint à l'idée d'avoir une entrevue avec un certain M. Worgitzki, chef du Heimatsbund et directeur de l'*Allensteiner Zeitung*, l'organe Hakatiste (anti-polonais). Je me présentai à la rédaction, mais, comme on me dit que M. Worgitzki était en ce moment au local du Heimatsbund, j'allai l'y relancer. Il me reçut très aimablement. C'est un homme à physionomie énergique, à épaules carrées, un vrai type de lutteur.

Il me déclara qu'il était ravi de recevoir la visite d'un correspondant étranger. (J'avoue que je ne lui déclinai que la moitié de mon nom et que je trouvai inutile de lui dire que j'écrivais parfois dans les journaux français.) Il me déclara naturellement que le territoire était allemand et devait revenir aux Allemands, et comme je lui disais : « Je désirais beaucoup connaître votre avis sur ces choses, car on m'a dit que vous étiez le chef du Heimatsbund », il me répondit avec fierté :

— C'est vrai, je le suis. Nous comptons deux cent mille membres. Nous nous sommes tous juré que ce pays ne serait jamais polonais. Ah! si les Polonais nous provoquent, si, ne pouvant gagner le plébiscite autrement, ils envahissent le pays, tous les Allemands d'ici se lèveront comme un seul homme...

— Mais, lui dis-je, il me semble que les Polonais sont trop occupés ailleurs.

— Oui, mais si jamais cela se produisait, ce serait une guerre à mort...

Et comme je me risquais à lui demander s'il était vrai qu'il y avait des Allemands au front bolchévik, il me répondit :

— Certainement, et c'est pour cela que cette armée est si forte. Nous ne craignons pas les bolchéviks chez nous. Du reste, même en Russie, le bolchévisme a évolué, s'est discipliné ; c'est maintenant une espère d'impérialisme.

M. Worgitzki ne me dit rien que nous ne sussions déjà, mais il était intéressant de l'entendre confirmer par un Allemand. Dans cet entretien, ce qui me frappa le plus c'est la haine contre la Pologne éclatant dans chacune des paroles de cet homme qui, malgré son nom, est bien la personnification de l'esprit allemand. La haine contre la Pologne et la ferme volonté de l'écraser. Ils savent bien qu'en écrasant la Pologne ils feraient tomber la barrière qui protège l'Europe contre l'invasion du bolchévisme, et alors... adieu, indemnité de guerre; adieu, restrictions dans les armements; l'Allemagne aurait les coudées franches pour donner un coup de couteau au traité de Versailles, l'Allemagne aurait beau jeu pour tâcher encore une fois de réaliser son rêve d'hégémonie...

Du reste, dans leurs journaux, les Allemands considèrent ouvertement les bolchéviks comme des alliés dont les intérêts sont les leurs.

J'eus aussi des entrevues avec des Polonais. Avec M. Herz, chef du Bureau de propagande du Comité polonais, député du parti Union Nationale, populaire à la Diète (le parti de M. Dmowski). C'est un self-made man qui a débuté comme simple ouvrier dans l'Usine d'électricité Siemens de Berlin. Je vis aussi à ce comité un pasteur évangélique, dont le crâne est marqué de deux cicatrices causées par les masques boches. Ces Messieurs, et d'autres Polonais que j'interroge, le Consul de Pologne, le représentant de l'agence Pat (Agence Télégraphique polonaise) m'exposent la situation. Du reste, elle saute aux yeux. L'administration est allemande (les employés sont tous, sauf deux exceptions, les mêmes qu'au temps de l'Empire). La force armée est aux mains des Allemands. Que peuvent faire les Polonais ? L'Allemagne a eu six cents ans pour germaniser ce pays, on ne donne aux Polonais que deux mois pour faire leur propagande, et dans quelles conditions !

Le Traité de Versailles garantit aux deux nationalités la liberté de réunion ; de fait, cette liberté n'existe pas pour les Polonais,

car leurs réunions sont presque toujours interrompues par la violence. Pour que le plébiscite se fasse avec justice et équité, on aurait dû donner à la population polonaise le temps de se rendre compte de la situation. Cette population est une population paysanne. Frédéric II exila la noblesse polonaise de Warnice et de Mazourie. Ce sont donc les paysans qui représentent les Polonais dans ce territoire. Ces paysans sont terrorisés par les Allemands. Depuis l'enfance, ils ont été dressés à obéir au Herr Lehrer d'abord, au Herr Leutnant, au Herr Beamte ensuite. Ces autorités existent encore, elles sont allemandes, elles sont les mêmes. Elles leur disent de ne pas voter pour les Polonais...

Et pourtant, parmi ces paysans, le patriotisme polonais n'est pas éteint. Un dimanche, j'allai dans une famille d'ouvriers d'origine paysanne. La mère parlait polonais en l'assaisonnant de *so*, *so* et de *ne*, *ne*, comme tous les paysans du cru. Elle se rappelait les chansons de Pologne, les mêmes que chantent, en marchant, les soldats polonais. Elle me les fredonna de sa voix cassée.

— Tu te rappelles? dit-elle à son mari, nous les chantions au village quand tu me faisais la cour...

Le mari ôta pour un instant la grosse pipe de porcelaine qui pendait de ses lèvres, et grommela :

— Oui, et si je cherche bien dans ma mémoire, je parie que je me rappellerai les airs.

Quand la bonne femme avait commencé à aller à l'école du village, l'enseignement se donnait en polonais, puis il devint mixte (1870), et très vite après cette date allemand. Ainsi ses enfants allèrent dans des écoles allemandes. Un de ses fils a été tué pendant la grande guerre. L'autre fils, Bruno, était ouvrier dans une fabrique de bière. Il arriva pendant que j'étais là. Un jeune homme de vingt ans. Il faisait des efforts pour parler polonais. Ce n'était pas sa faute s'il le parlait mal. A l'école le maître battait les enfants qui parlaient polonais, et au régiment c'était encore pire...

Le père, pendant que nous causions, tirait, l'air soucieux, des sons vagues de son harmonica. Tout d'un coup, il s'écria :

— Enfin, je le tiens, cet air, le voilà ! Et il joua, gauchement, en hésitant, quelques mesures de l'hymne patriotique polonais : « La Pologne n'est pas perdue, tant que nous vivons... »

A Kwycin (Marienwerder), la situation est la même. Ce terri-

toire est nécessaire à la Pologne, car c'est la ligne la plus directe de Varsovie à Dantzig ; mais les probabilités pour les Polonais sont les mêmes qu'à Olstyn, minimes, sinon nulles. Dans les conditions actuelles le résultat du plébiscite n'est pas douteux ; quand on fait courir deux hommes, dont l'un est libre de ses mouvements et dont l'autre a les pieds et les mains entravés, il n'est pas difficile de savoir qui arrivera bon premier. C'est navrant, car ce n'est pas *fair play*. Les Polonais ont demandé de retarder la date du plébiscite. Cela leur a été refusé.

J'apprends que ces jours-ci, une bande de Sackhauer, armés comme toujours de gourdins, a voulu jeter hors de son wagon la princesse Czartorycka, qui se rendait à Olstyn, où elle a une résidence. Ils ont battu un prêtre, l'abbé Godlewski, qui l'accompagnait. A la gare, l'officier anglais de service était introuvable, ainsi que la Sicherheitswehr...

D'autres violences me sont journellement signalées. Ces faits parlent d'eux-mêmes. C'est pourquoi mon cœur se serre en songeant à ce pays, malgré le charme de ses belles forêts, de ses petites villes d'apparence si paisible. En y pensant, j'éprouve le malaise que l'on ressent quand on se trouve en présence d'une des infamies de l'histoire.

X.... KA.

§

## Russie.

Le problème russe a la Conférence de Spa. — Une chose bien curieuse s'est produite à Spa. La Russie n'y était pas représentée formellement. Elle était absente de la liste des délégations et sa voix ne se fit pas entendre dans la discussion des plus graves problèmes de la vie européenne sur lesquels la conférence était appelée à se prononcer. Mais cette absence formelle de la Russie soulignait seulement sa présence réelle qui se faisait sentir de plus en plus au fur et à mesure du développement des débats.

La conférence ne devait s'occuper que de deux questions : la question de l'indemnité et celle du désarmement de l'Allemagne. Le problème russe n'était pas inscrit à l'ordre du jour de la réunion de Spa. Mais depuis le début de la discussion ce problème commença à s'y mêler indirectement pour se poser dans toute son actualité brûlante au lendemain même de la clôture. Et pour ceux qui savaient voir, il était évident que, sans la solution préa-

lable de la question russe, toutes autres questions resteraient en suspens ou auraient seulement l'apparence d'être résolues.

Prenez par exemple le problème de l'indemnité allemande et imaginez pour un instant que la Russie ait un gouvernement non-bolchéviste et démocratique, c'est-à-dire avec une orientation francophile, et que ce gouvernement eût été représenté à Spa. Dans ce cas, non seulement les intérêts communs de la France et de la Russie seraient défendus plus facilement, parce que la voix du bloc franco-russe aurait une puissance exclusive, mais la solution du problème de l'indemnité allemande pourrait être résolue avec beaucoup moins de difficulté, parce que, le payement de la dette russe étant garanti, la France aurait la possibilité d'accorder à l'Allemagne quelques facilités dans l'exécution des clauses financières du traité de Versailles.

Au contraire, dans l'état actuel des choses, c'est-à-dire le régime bolchéviste existant en Russie et la paix dans l'Europe Orientale n'étant pas rétablie, il y aura toujours en Allemagne des gens (« kappistes » et « spartakistes » parce que les extrémités se touchent) qui espéreront profiter du bolchévisme pour recréer ce bloc bolchévico-prussien, que l'état-major de Guillaume II avait créé en 1917 et l'utiliser pour débarrasser l'Allemagne de ses obligations vis-à-vis de l'Entente ou peut-être même faire une tentative de revanche militaire.

D'autres politiciens allemands exploitent l'existence du régime bolchéviste d'une autre façon : ils dressent devant les Alliés la menace de la contagion bolchéviste et demandent une diminution des charges financières imposées à l'Allemagne par le traité de Versailles sous ce prétexte que c'est le seul moyen de préserver leur pays du danger bolchéviste et de graves troubles intérieurs.

La discussion de la question du désarmement donna aux Allemands une occasion encore plus favorable d'accentuer l'argumentation que je viens d'exposer. Leurs délégués à Spa invoquèrent le « spectre rouge » pour insister sur l'impossibilité de réduire les effectifs armés en Allemagne. Leur réduction, disaient-ils, augmenterait le nombre des sans-travail et, par conséquent, celui des bolchévisants, en diminuant en même temps les forces matérielles dont le gouvernement allemand devrait disposer pour combattre les révoltes fomentées par les bolchéviks.

L'arrivée à Spa des graves nouvelles du front polonais précé-

dant celle du premier ministre polonais, M. Grabski, rendit l'atmosphère politique de la conférence encore plus lourde et donna au problème russe un caractère encore plus aigu et plus brûlant. Il est hors de doute que les violences de langage que M. Hugo Stinnes s'est permises pendant sa discussion avec les délégués alliés s'expliquaient non par des particularités de son tempérament, mais par celles de la situation sur les champs de bataille polono bolchévistes et par son désir d'exploiter la marche victorieuse des armées rouges.

Je voudrais, à ce propos, attirer l'attention de mes lecteurs sur quelques coïncidences troublantes. M. Hugo Stinnes est, comme on le sait, le chef du puissant trust industriel rhénano-westphalien. Ce trust a joué un très grand rôle pendant la guerre, rôle non seulement économique, mais aussi politique. C'est lui qui subventionnait le fameux propagandiste international Parvus (Helphand), dont l'activité provocatrice a trouvé une juste appréciation dans une étude de M. La Chesnais, collaborateur du *Mercure*. Parvus servit d'intermédiaire entre le gouvernement impérial de l'Allemagne et le groupe bolchéviste, qui compte parmi ses leaders des gens étroitement liés à Parvus : Radek, commissaire adjoint aux Affaires étrangères de la république des Soviets ; Furstenberg, commissaire aux Finances ; Trotzky, commissaire aux Armées ; Rakovski, commissaire pour l'Ukraine ; Kozlovsky, commissaire de la Justice, et quelques autres *dii minores*. On peut donc dire, sans exagération, que le parti de M. Hugo Stinnes (comme celui de Ludendorff) a toujours de fortes attaches dans le milieu dirigeant de la Russie soviétique et dispose des moyens d'influencer la politique de cette dernière.

Un autre fait qui ne me trouble pas moins que celui dont je viens de parler, c'est une déclaration faite à la presse belge à Spa par M. Dernburg, dont l'action politique pendant la guerre, plus officielle que l'action de Parvus, lui ressemble néanmoins. Parlant des succès des armées rouges, M. Dernburg exprima sa conviction que prochainement l'Allemagne aurait une frontière commune avec la Russie bolchéviste et qu'alors le problème du désarmement de l'Allemagne se poserait d'une autre façon que maintenant. Par une coïncidence curieuse, presque en même temps que M. Dernburg prononçait ces paroles à Spa, Radek, agent de Parvus, publiait dans le journal officiel bolchéviste de Moscou un

article où il disait que les bolchéviks n'arrêteraient pas la marche en avant de leurs troupes avant d'atteindre la frontière allemande, parce qu'il était nécessaire pour le gouvernement bolchéviste d'avoir une frontière commune avec l'Allemagne.

On pourrait aller très loin dans l'interprétation de toutes ces coïncidences. Mais je ne veux pas le faire. Ce que je veux, c'est souligner ce fait que la conférence de Spa, où la Russie était formellement absente, démontra une fois de plus qu'en réalité aucune vraie paix et aucun rétablissement du vrai équilibre en Europe ne sont possibles avant la solution du problème russe et que, tant que ce problème restera en suspens, la tranquillité du monde le sera également.

G. ALEXINSKY.

## *LA CURIOSITÉ*

Encore le décret-cadenas du 29 avril. — Projet de loi relatif à la conservation, circulation, exportation et importation des objets d'art ancien. — Post-scriptum : la loi du 31 juillet sur l'exportation des objets anciens.

J'espère que cette chronique ne viendra pas trop tard pour contribuer à apporter un peu de lumière dans la question si complexe soulevée par le fameux « décret-cadenas » du 29 avril sur l'exportation des objets anciens. J'en serais d'autant plus marri que la caractéristique du *Mercure de France* — ô précieuse originalité ! — est de laisser à ses collaborateurs toute liberté d'exprimer sans réserves leur pensée. Ici, aucune influence d'aucune sorte ne force au mensonge ou ne s'oppose à ce que l'on croit être la vérité.

Je reviens donc sur un sujet que je n'avais fait qu'effleurer dans mon article du 15 juin. J'ai essayé, cette fois, de l'étudier sous toutes ses faces après m'être documenté aux sources les plus diverses.

Et d'abord, éclairons notre lanterne, ou du moins les lanternes de M. André Honnorat, ministre de l'Instruction publique, qui passe pour avoir inspiré le décret du 29 avril et en avoir précipité l'application ; de M. Edouard Herriot, qui attacha le grelot à toute cette néfaste affaire ; de M. Maurice Bokanowski, qui collabora avec zèle, paraît-il, au fameux décret-cadenas ; de M. le marquis de Ludre, preux chevalier habile à rompre des lances en faveur de notre art national ; de M. François-Marsal, placé au poste de

grand argentier de France, parce qu'on lui prêtait une lumineuse science financière et qui, jusqu'ici, a surtout dit *amen* à tous les projets plus ou moins baroques qu'on lui a proposés.

Je ne doute pas des bonnes intentions de ces éminents personnages, ni de leur haute intelligence, ni de leur rare compétence politique. J'ose leur dire, toutefois, que leur ignorance en matière de choses anciennes semble aussi évidente que désolante.

Faut-il leur apprendre, ou leur rappeler, que la plupart des richesses en art français qui ornent nos musées nous sont revenues de l'étranger? Citons quelques faits parmi les plus récents : la célèbre pendule des « Trois Grâces », par Falconnet, de la collection Camondo, léguée au Louvre, fut achetée en Angleterre; de même une grande partie des meubles de la collection Schlichting, dont, notamment, l'admirable commode Louis XVI par Leleu, ainsi que la presque totalité des boîtes et miniatures. Et cela s'explique tout naturellement. Les excès de la Révolution de 1793 obligèrent les nobles et les riches à s'expatrier. Ils emportèrent avec eux leurs souvenirs de famille et les objets les plus précieux, qu'ils vendirent les uns après les autres pour se procurer des ressources. Ces objets entrèrent ainsi dans les collections étrangères. D'autre part, on dispersa à l'encan ce qui restait en France de leur patrimoine. Si les Français ne faisaient alors aucun cas de ces reliques, il se trouva des Anglais pour les apprécier et les acquérir à vil prix. Au reste, nos voisins eurent toujours le goût de la collection, tandis que, chez nous, ce goût n'est que de date récente. Se souvient-on que, vers 1840, personne ne voulait des pastels de Quentin de la Tour, et que la ville de Saint-Quentin, si fière aujourd'hui de ces chefs-d'œuvre, les avait remisés dans un grenier?

Je vais surprendre bien des gens, et sans doute les illustres législateurs dont j'ai cité les noms plus haut, mais beaucoup des objets anciens qui passèrent en vente au cours de la dernière saison, comme beaucoup des objets qui composent en ce moment le fonds de marchandises des antiquaires de Paris, ont été achetés en Belgique, en Hollande, et surtout en Angleterre, soit pendant la guerre, soit depuis l'armistice. J'en prends à témoin nos commissaires-priseurs, nos experts attitrés, nos grands antiquaires, — en un mot, tous les initiés.

Voilà qui va paraître étrange aux profanes aussi bien qu'à nos

législateurs, surtout avec le change qui nous paraît si défavorable. Il n'en est rien cependant, si l'on veut bien y réfléchir.

En définitive, qu'est-ce que c'est que le change ? C'est une sorte de baromètre qui enregistre simplement la hausse ou la baisse de notre richesse intérieure comparée à la richesse d'un autre pays. Ainsi, il y a rapport toujours étroit entre le cours des marchandises et le cours du change d'un pays. Dès lors, que se passe-t-il, en ce moment, par exemple ? Un Anglais, un Américain, un Suisse ou un Hollandais qui vient en France semble, au premier abord, singulièrement avantagé, puisque, contre dix sous de sa monnaie, on lui donne vingt sous de la nôtre. Sans doute. Mais, d'autre part, au lieu de payer une chose dix sous comme dans son pays, il la paie vingt sous, ce qui lui paraît cher, et ce qui, en tout cas, le place au même niveau que nous.

Supposons que cet étranger achète une tapisserie ancienne cent mille francs *papier ;* la même tapisserie, mise en vente dans son pays, ne lui aurait coûté que l'équivalent de cette somme, ou 50.000 fr. *or*. En quoi le change l'a-t-il favorisé ? De même je suppose que vous alliez à Londres avec 1.000 fr. On ne vous y donnera, il est vrai, que 500 fr., mais vous payerez une livre de pommes de terre 0,30 au lieu de 0,60. Vous serez donc aussi riche à Londres avec 500 fr. qu'à Paris avec 1.000 fr. Le change n'est donc qu'une simple fiction, jouant d'une manière transitoire au surplus ? Dès lors, comment fonder une législation sur ce sable mouvant ?

En vérité, on reste confondu que nos parlementaires et nos gouvernants n'aient pas réfléchi à ces choses si élémentaires ; qu'ils aient pris le décret du 29 avril sous le prétexte que le change encourageait trop l'exportation de nos richesses d'art !

Il est vrai que l'on m'a rapporté de savoureuses anecdotes. M. Herriot, par exemple, serait d'abord offusqué du nombre des antiquaires. C'est donc, pense-t-il, que l'on gagne beaucoup d'argent dans le métier. L'Etat ayant besoin d'argent, haro sur le baudet ! Pressurons l'antiquaire ! M. Herriot a-t-il compté le nombre d'antiquaires qui vivotent à peine ou font faillite ? Et quand même tous les antiquaires gagneraient beaucoup d'argent ? N'en auraient-ils pas le droit ? Faudrait-il s'en plaindre au point de vue fiscal ? Ne sont-ce pas ceux qui savent le mieux gagner l'argent qui rapportent le plus à l'Etat sous forme d'impôts ou de

dépenses diverses ? Un pays serait ruiné le jour où il n'y aurait que des gens pauvres, ou des gens sans initiative. Ce sont les actifs, les ingénieux, les débrouillards qui créent la richesse, l'organisent, font vivre les autres et alimentent les caisses de l'Etat. Ils s'offrent du luxe, du superflu ? C'est bien naturel ! Interdisez le luxe, entravez l'initiative, socialisez, bolchevisez comme en Russie : tout le monde périra de faim.

M. Herriot, au lieu de s'indigner, lorsqu'on lui a raconté, paraît-il, qu'un grand antiquaire de Paris aurait vendu trois millions à un Américain un tableau qui lui coûtait un million, aurait dû s'écrier : « Bravo! voilà un malin comme devraient l'être tous les Français ! » Mais je suis bien sûr que cette histoire, que M. Herriot a racontée sous une autre forme à la Chambre, dans sa deuxième séance du 16 juin, est purement absurde. Un grand antiquaire, un antiquaire sérieux, n'a pu être assez idiot pour demander un million d'un tableau à un Français et trois millions à un Américain.

Le change même lui interdisait de faire deux prix pour les raisons que j'ai expliquées plus haut.

Je m'étonne que M. Herriot ajoute foi à de pareilles sornettes. C'est malheureusement sur elles cependant qu'il a basé la conclusion de son discours du 16 juin à la Chambre des députés : « Nous voulons, a-t-il dit, que l'Etat français ait sa large part du bénéfice. Nous ne voulons pas, alors que tant de nos compatriotes souffrent de la situation défavorable du change, qu'un certain nombre de nos compatriotes réalisent de gros profits sur ce qui fait le malheur des autres. Voilà notre thèse. »

Pauvre et misérable thèse qui s'écroule d'elle-même, si on admet tout ce que je viens d'écrire, et on ne peut pas ne pas l'admettre, puisque je produis des faits et des démonstrations, non des préventions ou des racontars.

Il semble, il est vrai, que la loi Pacca appliquée en Italie empêche certains de nos parlementaires de dormir. Faut-il apprendre à ces malades d'insomnie ou à ces moutons de Panurge que la loi Pacca a fait de l'Italie un désert? Autrefois, de nombreux étrangers voyageaient en Italie en dilettantes, visitant les musées, furetant chez les antiquaires, laissant partout des sommes énormes.

Ils se plaisaient dans ce pays d'art et de reliques, y flânant, y

cherchant des souvenirs, heureux d'en emporter quand ils en trouvaient. Depuis que la loi Pacca crée de nombreuses formalités pour la sortie des objets anciens, ces promeneurs ont renoncé à franchir les Alpes. Et c'est précisément la France qui les attirait. Mais la France sera vite délaissée à son tour, si on tarde à rapporter le décret du 29 avril.

« Au moins, s'écrient les partisans d'une loi Pacca, l'Italie conserve ses chefs-d'œuvre anciens ! » Que nenni ! Ceux qui possèdent des choses rares et veulent les vendre trouvent bien le moyen de les faire sortir en fraude. Cela, tout le monde le sait. Tout le monde peut même en faire l'expérience. Le fisc italien est simplement frustré, comme le sera sans aucun doute le fisc français.

Mais, dira-t-on, pourquoi l'Etat italien n'abroge-t-il pas la loi Pacca ? Simplement parce que la loi Pacca sauve les apparences et qu'une loi qui sauve les apparences devient, pour ainsi dire, sacrée. Personne n'ose y toucher. Et puis n'est-il pas plus facile de commettre le mal que de le réparer ?

Il importe aussi qu'on apprenne à nos omniscients du Parlement qu'il n'est pas de marchandise plus nomade que la marchandise ancienne.

Une antiquité passe par dix mains différentes, par dix intermédiaires ou marchands avant d'arriver en possession de l'amateur. Et ne croyez pas qu'elle y reste longtemps. L'amateur est-il un simple snob, achetant des choses anciennes parce que c'est la mode d'en posséder et qu'il dispose de beaucoup d'argent ? Après un temps plus ou moins long, ou plus ou moins court, notre amateur vend son « Gothique », ou sa « Renaissance », ou son « Louis XIII », pour acheter du Louis XV ou du Louis XVI.

Et voilà toute une catégorie d'objets qui va être rendue à la circulation.

Notre amateur est-il un collectionneur sérieux, un vrai jouisseur, un passionné de choses anciennes ? Il achète pour contenter son goût. Mais bientôt son goût s'affine, s'éclaire, devient avec le temps plus difficile. Notre amateur se dégoûte de ce qu'il a acheté au début et le vend pour acquérir plus beau, plus rare. C'est une autre catégorie de marchandise rendue à la circulation soit par vente publique, soit par vente amiable. Dans tout amateur il y a forcément un marchand qui sommeille. En outre, les

amateurs meurent comme les autres hommes. A leur décès, les héritiers ne se gênent pas pour se partager la collection dont les objets sont de nouveau lancés dans le tourbillon. Il y a vingt ans que je rédige au *Mercure de France* la chronique de la Curiosité et que je suis avec un intérêt soutenu les grandes ventes. Eh bien, j'ose dire que j'ai vu passer en vente cinq ou six fois les mêmes objets. Calculez ce que ces objets ont rapporté au fisc. Calculez de même ce que rapporteront les nouveaux impôts dont le Parlement vient de frapper ces mêmes objets qui vont passer de mains en mains, paraîtront à l'Hôtel Drouot, disparaîtront pour un temps et y reparaîtront pour passer une fois de plus entre les mains de dix marchands successifs.

Vous aboutirez alors à une conclusion nécessaire, qui est la mienne, à savoir que, même avec une taxe uniforme, et d'apparence infime, de 1,10 o/o, l'objet ancien est frappé de manière *excessive*, parce que, précisément, cet objet ne se renouvelle pas à l'instar de l'objet moderne. C'est toujours le même objet qui circule ; c'est toujours le même objet qui supporte les taxes successives.

Si vous infligez à la marchandise ancienne 1,10 o/o et 10 o/o chaque fois qu'elle « bouge », comme le veut la loi actuelle des Finances, vous aurez bien vite rendu sa circulation impossible par suite de la hausse de la valeur de cette marchandise. Vous aurez tué le commerce intérieur de l'antiquité. Et si vous maintenez quelque temps encore votre « décret-cadenas », ou si vous le remplacez par quelque statut analogue, vous aurez frappé à mort le commerce extérieur de l'objet ancien : vous aurez tué la poule aux œufs d'or. Déjà, je pourrais citer de grandes ventes qui se préparent à Bruxelles pour l'hiver prochain. J'ajoute que de grands antiquaires, dont je connais les noms, sont en train de fonder des maisons à Bruxelles ou à Londres. De cet exode vont résulter de grosses pertes pour notre Trésor. Vous aurez en outre commis la vilaine action de ruiner toute une catégorie de braves gens, de bons citoyens, de producteurs de richesses, de propagandistes de notre influence à l'étranger. Les antiquaires restés en France n'auront plus qu'à fermer leurs boutiques, les commissaires-priseurs leurs études, et les innombrables employés et ouvriers que fait vivre l'antiquité seront fondés à vous demander du travail. Et pourquoi ceux qui ont placé une partie de leur

fortune en objets d'art, que peut-être ils avaient l'intention de léguer à nos musées, ne vous sommeraient-ils pas, vous, Parlementaires ignorants, de leur dire de quel droit vous venez troubler leurs goûts et leur manière de vivre et déprécier leur capital représenté par des objets d'art ?

Quelle opinion auront enfin de votre esprit d'équité ceux dont la seule fortune, et peut-être même les seules ressources consistaient en la propriété d'objets anciens que leurs ancêtres leur avaient légués et qu'ils vendaient un à un pour subsister, pour ne pas mourir de faim ? L'acte de nos parlementaires poursuivant de leur haine, ou de leur jalousie, l'objet ancien, l'accablant d'impôts injustes, n'est pas loin de ressembler à une infamie, — une infamie inconsciente, mais infamie tout de même. Il fallait que ces choses-là fussent proclamées. Je les proclame en toute indépendance.

Moi qui, depuis vingt-cinq ans, m'occupe d'art ancien, je me devais de mettre en garde M. André Honnorat, notre ministre des Beaux-Arts, que je connais personnellement depuis plus de cinq lustres et que je tiens pour un homme d'intelligence, de sincérité et de bonne volonté. Je lui dis, je dis à M. Edouard Herriot,qui s'est classé comme un lettré et comme un esprit compréhensif : « Vous commettez une grave erreur en voulant doter la France d'une sorte de loi Pacca.Vous n'atteindrez que ces buts désastreux : éloigner de Paris et de la France les visiteurs étrangers ; priver Paris d'être le marché mondial des objets anciens, enlever au trésor des ressources notables et, par surcroît, commettre la mauvaise action de ruiner des gens innocents. »

En ce qui me concerne, je conclus au retour en hâte du *statu quo ante*, à la liberté absolue du commerce des objets anciens. Ce régime n'avait que des avantages et à peine quelques inconvénients, lesquels n'existaient,d'ailleurs, que par suite de l'application défectueuse de la loi sur le « classement des monuments historiques ». Si nos objets nous quittaient, ils nous revenaient après un certain temps. L'*Angelus*, de Millet, n'est-il pas revenu d'Amérique ? Et ce va et vient procurait à l'Etat de précieuses ressources.

Cependant on me dit, en haut lieu, que le rétablissement de l'ancien régime est impossible, tout au moins pour le moment.On reconnaît, d'autre part, que le fameux décret-cadenas a engendré

une situation absurde et nuisible, dont il s'agit de sortir. Mais comment ? On voudrait concilier trois choses, difficiles à concilier en vérité : 1° laisser au commerce des objets anciens le plus de liberté possible ; 2° prélever sur ces objets des ressources importantes pour le Trésor français ; 3° empêcher l'exportation des objets anciens qui peuvent être considérés comme des monuments historiques.

Soumettez-nous un projet de loi poursuivant ces trois buts, et tout sera parfait.

Eh bien, je m'exécute, et voici le projet de loi que j'ai l'honneur de soumettre à nos honorables parlementaires, et que je propose comme le statut régissant désormais, mais seulement jusqu'à nouvel ordre et à titre d'expérience, la conservation, la circulation, l'exportation et l'importation des objets d'art ancien.

## TITRE I

### Conservation des objets d'art ancien.

Article 1er. — Au chef-lieu de chaque département siégera une commission dite « Commission départementale des objets d'art ancien ». Elle comprendra l'archiviste et l'architecte départementaux, les conservateurs des musées du chef-lieu et des arrondissements du département et trois membres choisis parmi les amateurs ou critiques d'art ancien habitant le département, nommés par le ministre des Beaux-Arts sur la proposition du préfet du département ; un antiquaire réputé pour sa compétence et sa probité professionnelles, nommé par le ministre des Beaux-Arts sur la proposition également du préfet du département.

Art. 2. — Cette commission, dont les fonctions pourront être rétribuées, mais dont les frais de déplacements et de voyages seront, en tous cas, remboursés sur le budget du ministère des Beaux-Arts, dressera l'inventaire de tous les objets d'art ancien qui se trouveront dans son département : édifices publics ou privés, ou partie extérieure d'un édifice public ou privé. Elle dressera pour chaque objet un état civil dont le double sera délivré au propriétaire de l'objet. Cet état civil comprendra la description de l'objet, ses dimensions, son époque exacte ou présumée, le nom de son auteur. Cette commission veillera à la conservation et à l'entretien de ces objets, auxquels on ne pourra toucher qu'après son avis. Les frais de conservation, d'entretien ou de réparation seront supportés un tiers par l'Etat, un tiers par le département, un tiers par le propriétaire.

Cette commission n'aura pas à connaître des meubles garnissant l'intérieur des édifices privés ou des objets scellés qui décorent cet

intérieur, malgré la qualité qu'ils pourraient avoir d'être des monuments historiques.

Toutefois, les propriétaires de ces meubles et objets pourront les déclarer à cette commission, qui reconnaîtra leur qualité et en dressera un état civil. Ils pourront aussi en proposer la vente à cette commission pour un musée de l'Etat, du département, ou d'une ville.

Art. 3. — Les commissions départementales d'objets anciens seront en rapport soit directement par correspondance ou mémoires, soit par l'intermédiaire d'un inspecteur délégué par la Commission supérieure des objets d'art ancien instituée à Paris au ministère des Beaux-Arts par l'article suivant.

Art. 4. — Il est créé à Paris, sous la présidence du ministre des Beaux-Arts, ou de son délégué, une commission dite « Commission supérieure des objets d'art ancien » et composée :

1° Des conservateurs titulaires des musées du Louvre, des Arts décoratifs, du Petit Palais, du musée Carnavalet, du musée Edouard-André, du musée Galliéra, du musée de Sèvres, du musée de Versailles, du palais de Fontainebleau, de la Malmaison, des administrateurs des Gobelins, de la manufacture de Beauvais ;

2° Des directeurs des Ecoles du Louvre et des Chartes ;

3° Des inspecteurs généraux des monuments historiques et des musées ;

4° du président des Amis du Louvre ; 5° de trois critiques d'art ancien choisis par le ministre des Beaux-Arts ; 6° de trois experts d'art ancien qualifiés par leurs fonctions d'experts à l'Hôtel Drouot et également choisis par le ministre des Beaux-Arts ; 7° de trois amateurs parisiens réputés pour leur goût et leur science, également choisis par le ministre des Beaux-Arts ; 8° de deux commissaires-priseurs de la ville de Paris désignés également par le ministre des Beaux-Arts.

Art. 5. — La Commission supérieure des objets d'art ancien aura à connaître de toutes les questions qui intéressent le patrimoine national français du passé. Elle sera en rapport soit par correspondance ou mémoires, soit par des inspecteurs qu'elle déléguera avec les commissions départementales des objets d'art ancien.

Elle donnera son avis en dernier ressort sur les objets à classer comme monuments historiques, en vérifiera l'état civil et le contresignera.

Art. 6. — Les fonctions de membre de la Commission supérieure des objets d'art ancien pourront être rétribuées, mais les frais de déplacement et divers seront en tous cas remboursés sur le budget des Beaux-Arts.

## TITRE II

## Circulation des objets d'art ancien.

Art. 1er. — Les objets d'art ancien qui sont actuellement en circula-

tion pourront continuer à s'échanger librement sur le territoire de la République en remplissant les conditions prescrites par la loi des Finances du 25 juin 1920.

Art. 2. — Les propriétaires des objets qui seraient présumés présenter un caractère de monuments historiques, antiquaires, collectionneurs, particuliers pourront en faire la déclaration au président de la Commission supérieure des objets d'art ancien. La commission en délibérera et conclura dans la huitaine. En cas d'avis favorable, elle dressera un état civil de l'objet et en remettra le double au propriétaire.

Art. 3. — Cet état civil, où seront relatés la description, les dimensions exactes, l'époque, si possible le nom de l'auteur, les signes particuliers, devra toujours accompagner l'objet et devenir la propriété de ses acquéreurs successifs. En cas de perte, un duplicata pourra être demandé à la Commission supérieure des objets d'art ancien, qui délivrera un extrait payant de ses registres.

Art. 4. — Les propriétaires des objets présumés ou reconnus monuments historiques pourront en proposer la vente en faveur de l'Etat, de la Ville de Paris, d'un département ou d'une commune à la Commission supérieure des objets d'art ancien.

Art. 5. — Si, pour une raison quelconque, la Commission n'acquérait pas l'objet proposé, le propriétaire serait libre de le vendre à son gré sur le territoire français, et même à l'étranger, à la condition de se conformer aux articles suivants.

## TITRE III
## Exportation des objets d'art ancien.

Art. 1er. — Tout objet d'art ancien destiné à l'exportation ne pourra être exporté qu'accompagné d'une pièce visée par un membre délégué de la Commission supérieure des objets d'art ancien, qui ira voir l'objet à exporter chez l'antiquaire ou le particulier. La pièce demandée devra être délivrée dans la huitaine.

Art. 2. — Si la valeur de l'objet à exporter ne dépasse pas 50.000 fr., il payera 10 °/° d'impôt, et 15 o/o, si sa valeur est supérieure à 50.000 francs.

Art. 3. — L'impôt sera perçu par le service des Douanes, qui pourra user du droit de vérifier l'identité de l'objet.

Art. 4. — En cas de fraude, la taxe sera doublée et l'incident donnera lieu à un rapport de la Douane au ministre des Finances, qui le communiquera à son collègue des Beaux-Arts, et celui-ci à la Commission supérieure des objets d'art ancien.

En cas de récidive, l'exportateur pourra être poursuivi conformément aux lois devant les tribunaux correctionnels.

Art. 5. — Les objets d'art ancien, qualifiés monuments historiques, pourvus d'un état civil et dont la vente proposée à la Commission supé-

rieure des objets d'art ancien pour l'Etat, pour la Ville de Paris, pour un département ou une commune n'aura pas eu lieu, pourront être exportés avec le visa d'un délégué de la Commission supérieure.

Art. 6. — Ils devront être accompagnés de leur état civil.

Art. 7. — Ils payeront 20 o/o de droits d'exportation, quelle que soit leur valeur. En cas de retour en France, ces objets n'auront à supporter aucun droit d'importation.

Toutes les taxes précédentes pourront être modifiées par simple décret.

TITRE IV

**Importation des objets d'art ancien.**

Art. 1er. — Les objets d'art ancien, pour entrer en France, devront remplir jusqu'à nouvel ordre les conditions édictées par la loi des Finances du 25 juin 1920.

Art. 2. — Toutefois, les objets d'art ancien, destinés à être vendus sur le marché de Paris dans un délai de six mois entreront en franchise, mais ils devront être accompagnés d'un état civil dont le double sera envoyé à Paris à la Commission supérieure des objets d'art ancien laquelle enregistrera cet état civil après l'avoir contrôlé.

Art. 3. — Tout acquéreur français ou étranger, marchand ou particulier, à qui sera adjugé, dans une vente publique, un objet entré à Paris en franchise dans les conditions spécifiées à l'article 2, sera dispensé de tout impôt d'exportation, s'il exporte cet objet dans le mois de son acquisition. Il devra en tout cas demander le visa de la Commission supérieure, qui le délivrera dans la huitaine.

Art. 4. — A partir de la promulgation de la présente loi, le décret du 29 avril est et demeure abrogé.

Tel est mon projet de loi. Il me paraît complet, ménageant autant que possible la liberté de commerce et les intérêts du trésor, sauvegardant enfin le patrimoine national. Il répond, semble-t-il, aux préoccupations du Parlement. Si on l'accepte, dans son essence, tout au moins, tant mieux ! Si on l'écarte, tant pis ! A chacun ses responsabilités. Malgré tout j'espère que des hommes avisés et éloquents comme MM. Paul Doumer et Guillaume Chastenet feront aboutir un projet de loi sérieux, qui conservera à Paris le privilège d'être le marché mondial des objets anciens. Il n'est que temps de faire cesser la néfaste situation créée par le décret-cadenas du 29 avril dernier !

JACQUES DAURELLE.

P. S. — Depuis la rédaction de cet article, dont les circonstances ont retardé la publication, mais dont la copie avait été remise

en haut lieu, la Chambre et le Sénat ont remplacé le fameux décret-cadenas par une loi votée le 31 juillet sur le rapport de M. Chastenet au Sénat et de M. Herriot à la Chambre.

Cette loi frappe les objets antérieurs à 1830 et les œuvres des peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, décorateurs décédés depuis plus de vingt ans, d'un droit à l'exportation, de :

15 % de leur valeur jusqu'à 5.000 fr. ; 20 % pour la valeur comprise entre 5.000 et 20.000 fr. ; 25 % pour une valeur supérieure à 20.000 fr.

Elle dispose, en outre, que tout commerçant pourra obtenir l'autorisation d'exporter les objets entrés en France postérieurement au 1er janvier 1914, à condition de justifier de la date d'entrée dans le délai d'un mois, à dater de la promulgation de la loi.

La nouvelle loi améliore évidemment la situation, qui n'en reste pas moins difficile, à cause des droits élevés que vont supporter les objets anciens tant à leur circulation à l'intérieur qu'à l'exportation. On verra à l'expérience ce qu'elle donnera. En toute occurrence on devra fondre en un seul statut tout ce qui concerne le commerce des objets anciens et établir quelque chose d'analogue à ce que je me permets de proposer. Peut-être même l'expérience permettra-t-elle d'arriver à un système qui ressemblerait au système du poinçon pour l'argenterie.

Il est juste que les objets d'art ancien soient frappés d'un impôt spécial, d'un impôt même élevé, d'une taxe de luxe qui s'ajoute à tous les impôts que les antiquaires supportent comme tous les citoyens, mais il est odieux que cette taxe se répète deux, cinq, dix, vingt fois, comme cela va fatalement arriver.

J. D.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Histoire

Jules d'Auriac : *La véritable Jeanne d'Arc* ; Fasquelle. 15 »

Ernest Daudet : *L'avant-dernier Romanoff : Alexandre III* ; Hachette. 8 »

Jacques Debussy : *L'Impératrice Eugénie*. Préface de Paul Ginisty ; Lafitte. 5 »

## Littérature

*Anthologie des écrivains français contemporains*. Avec 4 portraits et 23 autographes; Larousse. »

Jean-Richard Bloch : *Carnaval est mort*, premiers essais pour mieux comprendre mon temps; Nouv. Revue française. 7 50

Franc-Nohain : *Les avis de l'oncle Bertrand* ; Renaissance du Livre. 6 »

Gerand Lavergne : *Chroniques au soleil*; Imprimerie de Monaco. » »

*Les Propos d'Alain* ; Nouv. Revue française. Tome I 6 »
Tome II 6 75

André Raymond : *Idées à l'envers*; Figuière. 1 50

La Rochefoucauld : *Réflexions ou sentences et Maximes morales*. Texte de 1678. Suivi de Maximes posthumes et de lettres revues sur les originaux. Portrait gravé au burin par Albert Decaris; Crès. 20 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Gabriel-Louis Jaray : *La grande pitié de la terre de France*. Avec 7 planches ; Alcan. 2 75

Mermeix : *Le Commandement unique*. II : *Sarrail et les armées d'Orient*; Ollendorff. 7 »

Scherz : *Il cerchio nuovo ou le X° Cercle d'Enfer;* l'Ecole émancipée, Marseille. 4 90

## Philosophie

O. Hamelin : *Le système d'Aristote* ; Alcan. 16 »

Eugenio Rignano : *Psychologie et raisonnement*; Alcan. 15 »

## Poésie

Georges-François Berthault : *Des heures sous le ciel*; le Divan. »

Auguste Brunet : *Exils dorés des îles*; la Connaissance. »

Jean Comigue : *Les quinzes tonnelles de Marie* ; Imp. Aubin, Ligugé »

Estienne : *Poésies posthumes*; Sansot. 4 »

Raymond Febvre : *L'âme des soirs*. Préface en vers de Guillot de Saix ; Imp. du Commerce. Nice. » »

Pouvreau-Baldy : *Les Eclats* ; Sansot. 4 50

Rabindranath Tagore : *Le jardinier d'amour*. Traduction de Henriette Mirabaud-Thorens ; Nouv. Revue française. 6 30

## Politique

Raphael Georges-Lévy : *La juste paix ou la vérité sur le Traité de Versailles*; Plon. 7 »

## Questions juridiques

Marcel Plaisant : *La création artistique et littéraire et le droit* ; Rousseau. 3 50

## Questions médicales

Dr G.-J. Witkowski : *Comment moururent les rois de France*. Avec des illust ; Bibl. des Curieux. 10 »

## Roman

Henri Ardel : *La faute d'autrui* ; Plon. 3 »

Henry Bordeaux : *Marie-Louise ou les deux sœurs* ; Ferenczi. 0 95

Samuel Butler : *Erewhon ou De l'autre côté des montagnes*. Traduit de l'anglais par Valery Larbaud ; Nouv. Revue française. 7 95

Alice Decaen : *Gribiche aux bains de mer* ; Plon. 7 »

Maurice Dekobra : *Prince ou pitre* ; Ferenczi. 0 95

André Dollé : *Naika*; Jilek. 4 90

Marc Elder : *Thérèse ou la bonne éducation* ; Albin Michel. 5 75

Claude Farrère : *Bêtes et gens qui s'aimèrent*; Flammarion. 6 75

Charles Foley : *Pernette en escapade*; Flammarion. 6 75

Maurice Gicquel : *Le roman d'un soldat de 16 ans*; Figuière. 2 »

Gyp : *Le monde à côté*; Flammarion. 6 75

Paul Lagrange : *Un drame en forêt*; Perrin. 7 »

Jacques Langlois : *Le drame mystérieux du Théâtre de Paris*; Plon. 7 50

Valéry Larbaud : *Fermina Marquez*; Plon. 3 »

André Lichtenberger : *La gifle*; Ferenczi. 0 95

Pierre Mille : *La nuit d'amour sur la montagne*; Flammarion. 6 75

Fortuné Paillot : *Les trois maitresses de M. de Frivolac*; Flammarion. 6 75

P. Louis Rivière : *Poh Deng*; Lafitte. 5 »

P.-R. Roland-Marcel : *La mutte sonnera*; Grasset. 4 50

**Sciences**

E. Aucher : *Les minéraux végétalisés.* Avec 4 figures; Maloine. 2 »

**Sociologie**

Henry Crozet : *La cité idéale ou l'urbanisme social rationnel.* Préface de Mme Lucie Delarue-Mardrus; Besson. 4 50

Eugène de Faye : *Idéalisme et réalisme. Une application aux problèmes d'après guerre des idées politiques et sociales de Platon et d'Aristote*; Bossard. 4 80

Jean Montagne : *Le Capital*; Albin Michel. 5 75

Monzie : *L'entrée au forum*; Albin Michel. 5 75

Ambroise Rendu et Emile Cacheux : *Les habitations à bon marché*; Rieder. » »

**Théâtre**

Charles Chassé et Jacques Magdelaine : *Erasme Bacu1ard*, comédie en un acte. Préface par John Grand-Carteret; Berthelot, Brest. » »

Paul Claudel : *Le père humilié*, drame en 4 actes; Nouv. Revue française. 7 »

L'Escuotaire : *Rabelais à Mount-Pelié*; Dezeuze, Montpellier. » »

**Varia**

Louis Delluc : *Photogénie*; Brunoff. 10 »

J. Ghersi : *Recettes utiles*; Gauthier-Villars. » »

**Voyages**

Pierre Denis : *La République argentine.* Avec 7 planches; Colin. 14 »

*Les Guides bleus : Auvergne et Centre.* Avec 59 cartes et 20 plans; Hachette. 20 »

*Les Guides bleus : Bretagne.* Avec 53 cartes et 19 plans; Hachette. 20 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Comtesse de Teba et non de Montijo. — A propos du « Problème persan ». — Les Syndicats de fonctionnaires. — La tombe de Stendhal. — La tombe de Moréas. — Raynouard et le vingtième fauteuil. — L'Art allemand à Paris. — A propos de « l'hémorrhagie de la sensibilité ». — Une liquidation de stocks en 1715. — Errata.

**Comtesse de Teba et non de Montijo.** — A l'occasion de la mort récente de l'impératrice Eugénie, les journaux ont abondamment parlé de Mlle de Montijo et de son mariage avec l'empereur Napoléon III, semblant oublier — sinon ignorer — que la future souveraine n'avait jamais porté ni ce nom, ni ce titre.

Le compte rendu de la cérémonie du 29 janvier 1853, publié cette même année par l'Imprimerie nationale, ne laisse aucun doute sur ce point : *Relation générale des cérémonies relatives au mariage de S. M. l'empereur Napoléon III avec son Excellence Mademoiselle Eugénie de Gusman, comtesse de Téba* (1).

C'était là son titre officiel et son seul titre.

Sa mère, née Marie Manuela Kirpatrick et Grevigne, à la mort de son mari, Don Cyprien Gusman Palafox et Portocarrero, comte del Montijo et Miranda, comte de Teba, duc de Penaranda, marquis d'Olera, de Ardales, etc., conserva bien et légalement le titre, sous lequel on la connut à Paris, de comtesse douairière del Montijo, mais, comme le plus ancien des titres du père conférant la grandesse, il devait passer à sa fille aînée, duchesse d'Albe et Berwick, par son mariage avec un descendant direct de Jacques II et de miss Arabella Churchill.

L'on sait, par les *Mémoires de Grammont*, comment cette jeune personne avait su se faire aimer, en laissant, à la suite d'une chute de cheval, apercevoir son derrière à la vérité beaucoup plus appétissant que sa figure, car, ajoute Hamilton, les assistants « ne pouvaient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de Mlle Churchill ».

La duchesse d'Albe pourvue du titre de comtesse del Montijo, sa sœur cadette Eugénie (Marie-Louise-Eugénie) hérita de celui de comtesse de Teba (2). C'est sous ce titre qu'on la doit désigner, à moins qu'on ne préfère son patronyme de Gusman.

Les contemporains du mariage, lorsqu'ils avaient quelque habitude du monde, tel Horace de Viel-Castel, ne s'y trompaient point : sous leur plume, la comtesse de Montijo, ce n'était point l'héroïne de cette belle aventure qui finit si mal, mais sa mère.

La mort de l'impératrice n'a pas été sans rappeler nombre d'anecdotes

(1) In 4° de 71 p. — Tandis que, au cours de ce compte rendu, « Son Excellence la comtesse de Montijo » désigne toujours la mère de l'Impératrice, il est à remarquer que le ministre d'Etat remplissant les fonctions d'officier de l'Etat civil et que l'archevêque de Paris qui procéda au mariage religieux partagèrent en partie l'erreur commune : la fiancée était pour eux non point Mlle Marie-Louise-Eugénie de Gusman-Palafox, comtesse de Teba, mais « Mlle de Montijo, comtesse de Teba ». Un titre du père devenait ainsi le patronyme de la fille.

Il est à noter également qu'au cours de cette cérémonie l'Archevêque donna à son clergé cet exemple généralement peu suivi d'appeler la mariée, avant la bénédiction religieuse, « madame » et non « mademoiselle ».

(2) Ces prénoms sont ceux qu'indique l'acte de mariage, qui doit faire foi pour nous. L'acte de baptême, reproduit jadis par l'*Intermédiaire des Chercheurs curieux*, lui donne, par contre, les prénoms de Marie-Eugénie-Ignace-Augustine.

et de mots la concernant. Je ne sais si celle-ci, restée légendaire dans le Boulonnais, a été recueillie. Lors de l'inauguration d'une digue ou d'un bassin, on lui présenta le préfet du Pas-de-Calais, M. Paillard. La souveraine, ayant mal entendu, crut reconnaître le nom du chevalier sans peur et sans reproche.

— Un beau nom, monsieur le préfet, j'espère que vous en êtes digne.

L'administrateur baissa la tête et les auditeurs durent se pincer les lèvres pour conserver leur sérieux.

PIERRE DUFAY.

§

**A propos du « Problème persan ».**

Paris, le 24 juillet 1920.

Monsieur le Directeur,

Je prends la liberté de vous communiquer la lettre que j'ai reçue au sujet de l'article « Le Problème Persan » publié par le *Mercure de France* du 15 juillet.

Le 19 juillet 1920.

Monsieur,

Le Dr Pujin a été, en effet, ce que vous dites. Mais savez-vous qu'il était Français de naissance ? Il était employé dans une compagnie allemande, soit ! J'ai connu un autre Français dans le même cas (trois mots illisibles). Lui aussi fut mal reçu à Téhéran ; M. Pujin à Tauris ne voulait pas de la protection allemande.

Peut-être est-ce à la façon dont il fut reçu à Téhéran que sont dus ses débordements ? Je regrette de ne pouvoir signer ma lettre, mais peut-être son lieu d'origine vous donnera quelques indications. Je me suis toujours demandé à quoi était due l'orientation de celui que les Français appelaient Pujin et les Allemands Pouguine. Qu'il fût Français de naissance,—le fait est incontestable.

A. P. (?)

La lettre a été expédiée d'Espagne. Cela ne me donne aucune indication. Serait-ce M. Pujin lui-même qui l'a écrite ! Je n'en sais rien ! J'avais l'honneur de connaître M. Raymond Lecomte qui représentait la France à Téhéran pendant la guerre. C'était un homme charmant. Comment se peut-il qu'il ait mal reçu M. Pujin? Et même si M. Pujin avait été mal reçu, serait-ce une excuse pour ses agissements contre les alliés de la France à Ispahan ? Est-ce qu'un Français de naissance avait le droit de servir les intérêts allemands en Perse à l'époque où des millions de « Français de naissance » défendaient leur patrie contre l'envahisseur ?

M. Pujin haïssait les Anglais. Se rappelle-t-il avoir dit que jamais, jamais on ne pourrait se réconcilier avec la Grande-Bretagne? C'était le mot d'ordre des Allemands. Et pourtant les Anglais n'avaient pas en 1913 mal reçu M. Pujin ! Au contraire !

Veuillez agréer, etc.

MARC MODÈLE.

§

**Les Syndicats de fonctionnaires.** — On nous écrit :

Arthez, le 16 juillet 1920.

En ma qualité d'abonné au *Mercure* et de fonctionnaire syndiqué, vous me permettrez de mettre en doute la science statistique de M. Henri Mazel. Lorsque celui-ci prétend (*Mercure* du 15 juillet, page 495) que la Fédération nationale des fonctionnaires ne comprend « que quelques groupes d'instituteurs, de rats de cave et de garçons de bureau », il commet au moins une grossière erreur.

La Fédération des Fonctionnaires englobe actuellement 65 syndicats et 300.000 fonctionnaires, allant depuis les instituteurs aux agents de l'enregistrement et à ceux des contributions directes.

Aux nombreuses preuves de vitalité qu'elle donne depuis dix ans la Fédération nationale vient d'ajouter celle-ci. Pour le prix de 350.000 fr. elle s'est rendue acquéreur de deux immeubles, situés à Paris, derrière la gare d'Orsay. Lorsque l'installation sera définitive, nous inviterons M. Mazel à visiter les locaux qui n'auront rien d'un antre du bolchévisme.

Veuillez agréer, etc.

A. BÉRINGER
Receveur des Domaines à Arthez
(Basses-Pyrénées).

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à M. Henri Mazel, qui nous répond :

Je maintiens ce que j'ai dit.

La Fédération des Fonctionnaires ne comprend guère que des groupements d'instituteurs, d'agents des régies et d'agents auxiliaires, qui, tout en étant employés de l'Etat, ne sont pas à vrai dire des fonctionnaires. Ceux qui ont droit à ce titre, ce sont les seuls agents de direction détenteurs d'une parcelle de l'autorité publique ; les agents d'exécution, commis, comptables, archivistes, copistes, gardiens, plantons, etc., ne sont pas plus des fonctionnaires que les caissiers et concierges des commerçants ne sont des commerçants. Tout ceci, bien entendu, sans nier l'honorabilité ni l'utilité de ces agents.

Quant aux groupements de vrais fonctionnaires, ils ne font pas partie, sauf erreur, de leur soi-disant Fédération, ni les membres du Conseil d'Etat et de la Cour des Comptes, ni ceux de la Cour de Cassation, des Cours et tribunaux divers, ni le corps diplomatique et consulaire, ni l'Inspection des finances, ni les administrations contrôlées de ministère, ni les préfets et sous-préfets, ni les fonctionnaires des nombreux services locaux tant métropolitains que coloniaux, gouverneurs, directeurs, chefs de service, administrateurs, conservateurs, ingénieurs, commissaires, trésoriers-payeurs, receveurs, percepteurs, inspecteurs, contrôleurs et tous leurs adjoints et éventuels successeurs, sans parler des professeurs tant de l'enseignement secondaire que de l'enseignement supérieur qui, pas plus que les instituteurs, ne sont à proprement parler des fonctionnaires.

J'ai dit « sauf erreur », car il ne serait pas impossible que telle administration centrale de ministère ou tel groupement de receveurs d'enregistrement ait adhéré à la Fédération ; il est très difficile, en effet, d'avoir la liste de ces adhé-

rents, et je n'ai pu l'obtenir ni chez les éditeurs spécialistes, ni même au Ministère du Travail. Dans tous les cas, si cette liste a été imprimée et publiée, il faut encore vérifier si elle est à jour. J'ai idée, par exemple, que des groupements ayant autrefois adhéré sont revenus sur leur adhésion quand la Fédération s'est affiliée à la C.G.T., par riposte à la poursuite à fin de dissolution que le gouvernement intentait contre celle-ci ; s'ils ne l'ont pas fait, ils ont d'ailleurs mal agi, des fonctionnaires dignes de ce nom devant donner l'exemple de l'obéissance aux lois et du respect de cette autorité dont ils sont partiellement les détenteurs.

En sorte que la soi-disant Fédération des Fonctionnaires ne comprend, en fin de compte, que de pseudo-fonctionnaires ou de mauvais fonctionnaires. C. Q. F. D.

HENRI MAZEL.

§

**La tombe de Stendhal.**

Monsieur le Directeur,

M. Emile Zavie a justement relevé, à propos de la cérémonie du Luxembourg, le délabrement et l'abandon dans lequel se trouve la tombe de Henri Beyle.

Stendhalienne depuis mon enfance, je passai par Paris, en 1918, j'allai faire un pèlerinage au cimetière Montmartre. Un employé galonné m'indiqua l'emplacement de la tombe de M. Stendhal dit Beyle (*sic*). C'était alors le temps des Berthas et des Gothas. Tant d'hommes jeunes tombaient tous les jours, qu'on pouvait à la rigueur négliger les morts pour soigner les mourants ; au surplus, l'allure abandonnée de ce cimetière reflétait assez justement l'état d'esprit de l'humanité. Mais depuis...

Je me trouvai l'autre jour par hasard au Luxembourg et j'eus l'idée de retourner au cimetière Montmartre. Pas une main n'avait pris soin de cette grande tombe. Pas une fleur ne rappelait que Stendhal, en dehors des bibliophiles, compte encore quelques lecteurs et quelques lectrices qui lui doivent de pures émotions.

Il existe, je crois, un Cercle de Stendhaliens, mais ces Messieurs ont d'autres soucis sans doute !

Qu'en pense M. Champion ?

Près de la tombe d'Arrigo Beyle Milanese s'élève l'orgueilleux monument d'un notable industriel ; les parfums des fleurs se mêlent aux reflets des ors pour perpétuer dans le souvenir des vivants la mémoire de ce mort illustre.

Sur la tombe du père de Fabrice et de Julien pas le plus modeste bouquet de violettes.

Stendhal n'aurait-il pas laissé d'héritiers ?

Qu'en pense M. Paul Bourget ?

CÉCILE-JULIENNE SOREL
femme de lettres grenobloise.

P. S. — Je crois utile d'ajouter que je n'ai rien de commun, pas même l'orthographe, avec Mlle Cécile Sorel, de la Comédie-Française

§

**La tombe de Moréas.**

Le 7 août 1920.

Monsieur le Directeur,

MM. Jean de Gourmont et Georges-Armand Masson me signalent la lettre parue au *Mercure* du 1er août, où Marcel Coulon relève la fantaisie de l'écho de *Pour le plaisir*, touchant l'abandon de la tombe de Moréas.

C'est un lapsus horrible, dû plus encore peut-être à ma méchante écriture qu'à l'inattention des typos, qui me faisait dire qu'un sapin nain régnait sur ce carré de terre. Il fallait lire : *un cyprès nain*. Cette coquille fut d'ailleurs signalée dès le numéro suivant de *Pour le plaisir* (15 juillet). Mais j'espérais que les amis du poète auraient d'eux-mêmes corrigé.

Quoi qu'il en soit, je conviens volontiers de l'exagération de la note initiale de *l'Opinion*, mais je serais obligé à M. Marcel Coulon de bien vouloir reconnaître en retour sa propre exagération.

Car le cyprès est minuscule, dont M. Marcel Coulon écrit que la taille dépasse 2 mètres.

M. Marcel Coulon reconnaît d'ailleurs *l'humilité* de la tombe du poète, et, dans le *Mercure* du 1er avril, le « décarcasseur divin » Rouveyre notait qu'elle ne reçut « jamais aucun soin... Seules, à des anniversaires, quelques modestes fleurs étaient attachées là, par une main de femme peut-être, auprès de la simple plaquette de marbre, pour quoi trois jeunes hommes honteux ont joint, en cachette, leurs deniers, avec, gravé dessus, le nom de Moréas, afin, tout de même, d'indiquer que ses cendres sont là. »

Certes, il y a de la grandeur dans cette simplicité. Mais je ne crois pas qu'il soit sacrilège de tenter de faire quelque chose.

Ne pourrait-on pas, par exemple, après avoir nettoyé et dégagé les abords de la demeure du poète (il faudrait peut-être demander à l'administration le transfert en un lieu plus accessible et plus passant), emplir, ou, mieux encore, enlever le vase *vide* qui *orne* la tombe, — libérer la plaquette du lierre qui l'entoure et, s'il se peut, la remplacer, selon le vœu de M. Eugène Marsan, par un marbre agrandi, — faire grimper le feuillage immortel tout le long de la grille et de l'arceau, — piquer ces roses dont parle M. Coulon ? Ne pourrait-on, enfin, obtenir des mains pieuses que M. Marcel Coulon déclare bien connaître qu'elles consentent à être nos médiatrices pour remplacer par un cyprès plus élevé l'arbrisseau qu'elles plantèrent et que les restes consumés qu'il veille n'aident guère à croître ?

Veuillez agréer, etc.

RENÉ GROOS.

§

**Raynouard et le vingtième fauteuil.**

Marseille, le 11 juillet 1920.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er juillet, sous le titre « Le vingtième fauteuil », se trouvent énumérés, non sans quelque ironie, les Académiciens, peu notoires, qui occupèrent ce fauteuil, et dont nul ne connaît plus les œuvres. Parmi eux se trouve placé Raynouard, dont le *Mercure* ne rappelle qu'une faute d'orthographe.

Permettez-moi de protester en faveur de ce compatriote de Provence, dont les œuvres sont encore hautement estimées de tous les romanistes et provençalistes. Si nul, en effet, ne lit plus ses tragédies historiques, par contre son *Lexique roman* et son *Choix de poésies de Troubadours*, qui contient aussi la grammaire de la langue romane, restent de précieux monuments. C'est en somme Raynouard qui, après Lacurne de Sainte-Palaye, et avant les travaux de Diez et autres savants d'outre-Rhin, a remis en lumière la littérature oubliée des Troubadours. Ch. Labitte, Sainte-Beuve, Lugnet, son successeur à l'Académie Française, lui ont consacré d'importantes notices, les Allemands lui ont rendu hommage, et j'ai, pour mon compte, essayé, dans mon ouvrage sur *La Renaissance Provençale*, de marquer l'importance de son rôle et son influence sur le réveil de notre poésie de langue d'oc.

J'espère que vous voudrez bien distinguer la mémoire de Raynouard de celle de Bréquigny ou de l'abbé Bignon et lui rendre, en publiant ces quelques lignes, la justice qui lui est due. En vous en remerciant pour lui, et pour moi, je vous prie, Monsieur le Directeur, etc.

ÉMILE RIPERT.

P. S. — Et j'y songe : si Lugnet est bien, comme je le crois, le successeur de Raynouard à l'Académie, ce vingtième fauteuil n'a pas l'air beaucoup plus sacrifié que les autres, puisqu'il compte quatre ou cinq hommes de valeur !... — E. R.

§

**L'Art allemand à Paris.** — Le Dr Wilhelm Feldmann, dont le *Mercure* du 16 juillet a eu l'occasion de parler déjà, continue à donner à la *Vossische Zeitung* des chroniques parisiennes. Celle qu'il a envoyée le 21 juillet dernier à la feuille berlinoise traite de l'exposition de guerre actuellement organisée au *Pavillon de Marsan* par la Société pour l'histoire de la guerre et s'intitule : *Deutsche Kunst in Paris*, ni plus, ni moins. Le Dr Feldmann, qui, au cas où les hordes de Guillaume eussent pu continuer avec succès leur randonnée d'août 1914 « *nach Paris* », eût, sans doute, été l'un des pillards *à la suite*, dans le genre de cet excellent Fedor von Zobeltit dont le *Mercure* a jadis — à propos

du *Pastissier François* — entretenu ses lecteurs, se fait, maintenant qu'il n'est que valet de plume d'une feuille vieillotte, tout velours et miel. M. René Jean, organisateur de l'exposition, reçoit donc de lui des compliments pour son « objectivité » — cette « objectivité » fameuse qui ne fait rien à demi, chez les Boches, même lorsqu'il s'agit d'incendier des bibliothèques...

Il faut — écrit-il — lui être reconnaissant d'avoir mis au premier plan, parmi les œuvres de propagande allemande, ce qui possédait une valeur d'art, sans égard pour des comparaisons qui ne sont guère à l'honneur des alliés de la France. Il n'eût point été difficile, en exposant des choses sans goût, qui n'ont pas plus manqué chez nous que chez autrui, de rendre l'Allemagne ridicule. Le savant français s'est borné à insinuer cette propagande de guerre dénuée de goût par quelques spécimens seulement. Et, ce faisant, il a usé envers les Allemands de la même mesure qu'envers les Alliés...

Le Dr Feldmann a passé « une bonne heure » à étudier les visiteurs de l'exposition et il a constaté chez tous « un grand intérêt objectif » sans que blessât ses oreilles « le moindre mot de haine », que dis-je ? sans qu'elles entendissent une quelconque « remarque ironique ». Toutefois, l'honnête plumitif admet que « cela n'est point une fort grande preuve » et que d'autres compatriotes pourraient fort bien constater le contraire, à savoir la persistance d'une haine « qui certainement n'est point encore disparue ». Car, selon lui, « les représentations graphiques de la supériorité de l'Allemagne sur le terrain économico-culturel » sont fort aptes à susciter « mainte mauvaise parole » ! — Là voilà bien la « psychologie » allemande ! Après comme avant, ils sont tous les mêmes...

C. P.

§

**A propos de l'« hémorrhagie de la sensibilité ».** — Nous trouvons dans notre courrier cette citation :

Les jambes tremblantes refusaient presque de le soutenir. Il était abattu, faible comme un homme qui s'est livré à quelque effroyable colère. Il avait eu tant de plaisir ou peut-être avait-il tant souffert que *sa vie s'était écoulée comme l'eau d'un vase* renversé par un choc. Il sentait en lui un vide, un anéantissement semblable à ces atonies qui désespèrent les convalescents au sortir d'une forte maladie. BALZAC, in *Sarrasine*.

§

**Une liquidation de stocks en 1715.** — Quelques semaines avant sa mort, Louis XIV, suivi de toute la cour, devait faire un séjour assez long à Fontainebleau, comme presque tous les ans. Les mercantis bellifontains avaient donc fait leurs provisions pour recevoir Parisiens et Versaillais, qui ramenaient chaque automne la fortune dans leur petite ville. Or il se trouva qu'en 1715, le roi étant mort, le voyage fut remis à des temps meilleurs.

Les habitans de Fontainebleau, dit un contemporain, qui avoient fait toutes sortes de préparatifs pour le voiage que le feu Roy y devoit faire, ont obtenu la permission du duc Régent de faire apporter à Paris leurs denrées qui leur auoient couté des sommes considérables pour la débiter à Vincennes où ils ont dressé des baraques et des tentes dans le parc et aux environs. (Biblioth. nat ; mss. fr., 13683, fol. 65-66.)

Encore un trait de ressemblance du temps de la Régence avec le nôtre.

§

**Errata.**

Monsieur le Directeur,

Je vous serais très obligé de bien vouloir, dans votre prochain numéro, rectifier une légère erreur typographique qui s'est glissée dans les *Poésies* que vous m'avez fait l'honneur de publier dans le *Mercure* du 1er août.

« Confidences », p. 611, 2e quatrain, vers 3, lire : « Nous *rirons* au démon mauvais des rêves noirs », au lieu de « nous *irons* ».

Agréez, etc.

HENRI FORCLAZ.

Trouville, 20 août 1920.

Mon cher Vallette,

Un lapsus m'a fait — « Mercure » du 15 août, page 221 — attribuer à Shelley *Endymion*, le chef-d'œuvre de John Keats.

Veuillez me permettre de m'excuser, auprès de nos lecteurs, d'avoir commis cette étourderie qu'*un lettré* a pris la peine de me signaler par une carte postale.

Bien cordialement vôtre, mon cher ami.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

*Le Gérant* : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.